

Oeuvres complètes de saint François de Sales,...


BnF Gallica







ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SAINT FRANÇOIS
DE SALES.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES

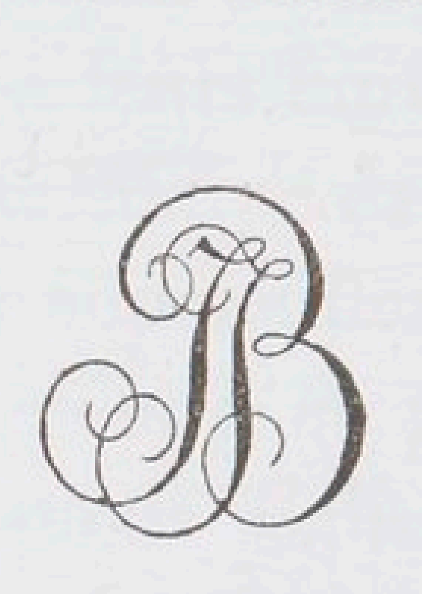
ÉVÊQUE ET PRINCE DE GENÈVE.

PUBLIÉES D'APRÈS LES ÉDITIONS LES PLUS CORRECTES.

ORNÉES DE SON PORTRAIT
ET D'UN MODÈLE DE SON ÉCRITURE.

SERMONS.

TOME I.





A PARIS
J. J. BLAISE, LIBRAIRE DE S. A. S. MADAME
LA DUCHESSE D'ORLÉANS DOUAIRIÈRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 61, A LA BIBLE D'OR
M D CCC XXI.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA CIRCONCISION DE NOSTRE-SEIGNEUR.

Postquàm consummati sunt dies octo, ut circuncideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus. LUC, 2.

Les huict jours estant accomplis, l'enfant fut circoncis, et fut nommé Jesus.

LES jours, les mois, et les années appartiennent toutes à Dieu qui les a faites et créées. Les anciens payens avoient tellement accommodé les jours et les années, qu'ils les nommoient et distinguoient selon le cours de la lune, et leur donnoient des noms propres et appartenans à leurs faux dieux, comme le nom de Mercure, de Mars, de Jupiter, et autres semblables: et cette superstition a passé si avant parmy les hommes, qu'on a eu peine de l'arracher. C'est pourquoy la saincte Église la voulant extirper, a dédié les jours aux Saincts, et a mieux aymé nommer du nom de ferie, les jours auxquels il n'eschet point de feste, dont elle fasse l'office, que de les nommer des noms desquels ces anciens prophanes les nommoient; et combien qu'on dédie les jours de l'année aux Saincts, si ne laissent-ils pas pourtant d'estre tous dédiez à Nostre-Seigneur, comme à celuy qui les a faits, et à qui ils appartiennent. Et

c'est le sujet pour lequel la saincte Église luy dédie celuy d'aujourd'huy, qui est le premier, et en iceluy tous ceux de l'année.

Or en ce jour nous celebrons la feste de la Circoncision de Nostre-Seigneur, en laquelle il receut le sacré nom de Jesus : et le mystere que la saincte Église nous propose en cette feste est tres-beau et admirable, d'autant qu'il est comme une image ou representation de la circoncision spirituelle que nous devons tous faire pour estre sauvez ; et quoy que l'Évangile qui se lit en ce jour, soit le plus court de tous ceux de l'année, il ne laisse pas neantmoins d'estre tres-haut et tres-profond, parce qu'en iceluy est faite mention du nom sacré de Jesus, qui signifie Sauveur, et du sang que Nostre-Seigneur respandit huict jours apres sa saincte naissance, afin de nous donner dès lors des arres de nostre salut, et de l'amour qu'il nous portoit. Je suivray donc l'Évangile, et vous feray voir par ce discours ce que c'est que circoncision, et comme il se faut circoncir spirituellement ; et à la fin nous dirons quelque chose du nom sacré de Jesus, qui fut imposé à Nostre-Seigneur.

Quant au premier poinct, il faut sçavoir que : la circoncision estoit un sacrement de l'anciene loy, qui representoit le baptesme, d'autant qu'elle estoit comme une profession de foy de l'attente de l'avenement de Nostre-Seigneur ; et ceux qui estoient circoncis estoient nettoyez de la coulpe du peché originel, et par ce moyen, d'ennemis de Dieu qu'ils

estoient par le péché, ils devenoient ses amis et ses enfans. Or, Nostre-Seigneur ne pouvant estre sujet à la circoncision, il n'estoit point obligé de se soûmettre à cette loy, non seulement à cause qu'il estoit législateur, mais encore parce qu'il estoit la pureté mesme, sans tache ny roüille de peché, tres-sainct, sans macule, et fils de Dieu; ayant esté dès l'instant de son incarnation, remply et comblé de toutes sortes de graces et benedictions, par cette estroitte union que l'humanité eut avec la divinité, en suitte de quoy il fut non seulement comblé de la plenitude des graces, mais son ame fut encore parfaitement glorieuse joüissant de la claire vision de Dieu, de maniere qu'il n'avoit aucun besoin de s'assujettir à la loi de la circoncision; et neantmoins il n'a pas laissé, pour se conformer aux autres, de s'y soumettre.

Secondement, la circoncision estoit une marque par laquelle le peuple de Dieu estoit reconnu et distingué des autres nations, de laquelle Nostre-Seigneur n'avoit aucun besoin, veu que luy-mesme estoit la vraye marque, le sceau et l'image du Père Éternel; *Qui cum sit splendor gloriæ, et figura substantiæ ejus* (1). Mais entre plusieurs causes qui ont porté Nostre-Seigneur à subir la circoncision, à laquelle il n'estoit aucunement sujet; il nous suffira de dire, que ç'a esté pour nous donner exemple de la circoncision spirituelle et interieure que nous devons tous faire, si nous voulons estre sauvez.

(1) Heb. I.

Or, nous devons sçavoir, que la circoncision se faisoit en l'une des parties du corps qui estoit la plus interessée et endommagée du peché de nostre premier pere Adam; et c'est la premiere remarque que nos anciens peres font sur ce mystere, pour nous montrer que quand nous voulons faire la circoncision spirituelle, il faut que ce soit en la partie la plus malade et interessée de toutes. Certes c'est un grand malheur que plusieurs et presque tous les chrestiens, veulent bien se circoncir en quelque chose pour avoir part à cette feste, mais toutesfois ils ne veulent faire cette circoncision qu'en la partie la moins interessée.

Par exemple, vous en verrez qui sont addonnez aux voluptez sensuelles, et qui courent après les plaisirs brutaux; ils voudront faire la circoncision spirituelle, et pour cela ils tireront volontiers de l'argent de leurs bourses, et feront beaucoup d'aumônes. C'est bien fait de circoncire sa bourse et de donner l'aumône; *quoniam eleemosyna à morte liberat, et ipsa est quæ purgat peccata, et facit invenire misericordiam et vitam æternam* (1): car l'aumosne, dit l'ange Raphael à Tobie, délivre l'ame de la mort, efface les pechez, et fait trouver grace et miséricorde devant Dieu, qui la recompense de la vie éternelle. Donc il est vrai que c'est une chose tres-bonne de faire l'aumosne, elle est utile en tout temps et en toute saison. Mais ne voyez-vous pas, que si bien vous faites la circoncision spirituelle, vous ne la fai-

(1) Tob. 12.

tes pas en la maniere qu'il faut, d'autant que ce n'est pas vostre bourse qu'il faut circoncir, ains la partie que vous avez la plus malade. Circoncisez donc vostre cœur, retranchez ces discours, cette compagnie, cette conversation, ces amitiez, et autres telles choses qui vous portent au peché, d'autant que c'est par là qu'il faut commencer, si vous voulez faire une bonne circoncision ; ce que ne faisant pas, en suivant vos brutales affections, vous pensez toutesfois beaucoup faire de donner quelques aumosnes, quoy que vous perseveriez toûjours dans vostre peché.

Il y en a d'autres qui sont avaricieux, et cupides d'amasser des richesses, ils veulent neantmoins se circoncir, et pour cela ils font beaucoup de jeusnes, d'abstinences, de veilles, se chargent de haires, et macerent leurs corps par de grandes pénitences, et pensent en faisant cela estre des demy saints : O Dieu ! qu'est-ce que vous faites? ces austeritez que vous pratiquez, à la verité sont bonnes; mais vous ne faites pas la circoncision spirituelle comme il faut, d'autant que vous ne commencez pas en la partie la plus interessée, le mal est au cœur, et vous tuez le corps. Il faut donc retrancher tant d'affections dereglées que vous avez pour les biens, honneurs et commoditez de cette vie ; c'est pourquoy mettez hardiment dans vostre cœur le cousteau de la circoncision, et commencez par là, comme par la partie la plus interessée qui soit en vous.

Il y en a aussi, qui feront de longues prieres et

oraisons, lesquels neantmoins apres cela ne feindront point de tremper leurs langues dans le sang du prochain, par la médisance et detraction : O pauvres gens, que faites-vous! vous pensez estre bien circoncis de faire ces choses, et ne voyez-vous pas qu'il faut circoncir la langue qui se baigne dans le sang du prochain?

Il s'en treuve encore d'autres, lesquels circoncisent bien la langue, et se resoudront de garder un profond silence; mais nonobstant cela ils vont tousjours grondant, murmurant, et s'impatientant en eux-mesmes : Ha! mes cheres ames que faites-vous? le mal est caché dans le cœur; voyez donc que ce n'est pas tout de circoncir la langue, ains que vous devez encore circoncir le cœur d'où naissent toutes ces impatiences, ces murmures, et ces ressentimens, parceque la circoncision se doit tousjours faire en la partie la plus malade, et que la circoncision spirituelle consiste à sçavoir rechercher les inclinations qui sont en nous contraires à la raison, afin d'en retrancher et couper toutes les productions; et pour cela il est besoin d'un serieux et soigneux examen, pour bien reconnoistre quelles sont les plus fortes passions qui dominent en nous, et qui nous font le plus commettre d'imperfections, afin de commencer par là nostre circoncision spirituelle.

La seconde remarque que je fais sur le mystere que la saincte Eglise nous propose en cette feste, est, que c'estoit une circoncision, et non pas une incision. Il y a bien de la différence entre la circonci-

sion et l'incision, parceque l'incision se fait seulement en quelque membre malade, duquel on ne retranche rien; ce qui n'est pas de mesme de la circoncision : et cela est une chose necessaire à sçavoir, d'autant que la plus grande partie des chrestiens, pour l'ordinaire, font des incisions au lieu de circoncisions; ils donneront bien quelque coup à un membre qu'ils ont malade, mais ils n'apportent pas le cousteau de la circoncision pour couper et retrancher du cœur ce qui est superflu.

Or pour mieux comprendre cecy, il faut sçavoir que nous sommes tous obligez de faire la circoncision spirituelle, mais differemment et non pas également, d'autant que les evesques, les prestres, les religieux et religieuses y ont une particuliere obligation, et la doivent faire d'une maniere plus parfaite que ceux qui vivent dans le monde, à cause qu'ils sont plus particulierement dédiez au service de Nostre Seigneur.

Il y a plusieurs chrestiens qui se contentent seulement de couper et retrancher tout ce qui les empesche de garder la loy de Dieu; et ceux-là vrayement, s'ils la gardent entierement, seront bienheureux, car ils auront enfin le paradis, puisque pour l'avoir il ne faut que bien garder et observer les commandements de Dieu. Il y en a d'autres qui se contentent de retrancher et combattre seulement une passion ou habitude vicieuse, mais ils ne laissent pas neantmoins de croupir dans mille autres sortes de pechez contre la loy de Dieu : or ceux-cy

ne font pas la circoncision, ains une incision, car ils ne vont pas à la partie la plus malade, pour couper ce qu'il faut pour estre vrayement circoncis; ains se contentent de donner seulement un coup à quelque membre qu'ils ont gasté, bien que pour l'ordinaire ce ne soit pas le plus malade; et neantmoins ils pensent en faisant cela, qu'ils font une entiere circoncision, d'où vient que vous verrez des personnes qui se veautrent dans la fange et le bourbier de mille pechez, qui sont liez de mille passions et affections depravées : si vous leur dites, qu'est-ce qu'ils font, ou qu'ils ont fait? ils vous respondront, qu'ils n'ont point fait de mal. Nous n'avons point dérobé, diront-ils, ny fait d'homicide; il est vrai, mais sçachez que ce n'est pas là tout; il y a bien d'autres pechez que ceux-là, lesquels peut-estre, vous avez faits, ou que vous faites, qui sont aussi dangereux que ceux que vous dites n'avoir pas faits.

Dieu n'a pas seulement ces deux commandements en sa loy, ains il y en a encore d'autres qu'il faut nécessairement observer pour estre sauvez; car manquer à observer un commandement de Dieu, c'est se condamner soy-mesme aux peines d'enfer. Lorsque Dieu donna sa loy à Moïse, il ne dit pas seulement : celui qui tuëra, mourra, ny celui qui desrobera; mais il fit encore la mesme menace, et ordonna la mesme peine et le mesme chastiment à l'esgard des autres commandemens; car c'est une vérité indubitable, que jamais personne

n'entrera dans le paradis, qu'il n'ait observé toute la loy de Dieu ; je dis toute, et non pas seulement une partie d'icelle; et celuy qui n'aura fait qu'une incision, c'est-à-dire, qui se sera contenté d'observer un commandement, ou deux de la loy, retranchant la mauvaise habitude qu'il avoit à y contrevenir, ne se souciant pas de circoncir ses autres vices ou passions, qui le rendent refractaire aux autres commandemens de Dieu, il sera eternellement damné.

Vous voyez donc bien comme il est necessaire que tous les chrestiens fassent une bonne et véritable circoncision, mais non pas tous également et d'une mesme façon, ains chacun selon sa necessité; tous doivent également couper, et aller avec le cousteau de la circoncision; non seulement en un lieu, comme ceux qui font des incisions, mais tout à l'entour du cœur, afin de retrancher tout ce qui les empesche de garder la loy de Dieu, et faisant cela ils seront bien-heureux, car estant marquez de cette marque de la circoncision spirituelle, ils seront reconnus pour enfans de Dieu, et comme tels ils seront enfin colloquez en sa gloire. Mais quant aux personnes consacrées à son service, comme nous autres ecclesiastiques, religieux et religieuses, il est indubitable que nous sommes bien plus obligez à cette circoncision spirituelle que les autres, et nous la devons faire non seulement en la façon que la font les seculiers, ains encore en une maniere bien plus parfaite, à laquelle ils ne sont pas obligez,

pour n'avoir pas les moyens si propres à cela, comme nous. C'est pourquoy il ne suffit pas que les religieux et religieuses se contentent de couper et combattre seulement un vice ou une mauvaise inclination, mais ils doivent entierement retrancher de leur cœur tout ce qui peut déplaire à Dieu, pour petit qu'il soit; et pour cela ils doivent user d'un soin tout particulier, à regarder et remarquer leurs imperfections, pour y apporter le cousteau de la circoncision, qui n'est autre qu'une bonne et forte résolution, de surmonter toutes les difficultez qui se rencontrent en la pratique des vertus.

Les anciens peres parlant de la religion, disent qu'elle est un hospital spirituel, où l'on guerit non seulement les maladies dangereuses et mortelles de l'esprit, mais encore les plus petites esquelles il n'y a nul danger de mort, d'autant que les religieux se doivent purifier en icelle des plus petits défauts, qui peuvent empescher ou retarder l'ame d'avancer, et faire progrès en la perfection, taschant mesme autant qu'il se peut d'oster les causes du mal, en veillant continuellement sur leur cœur, pour voir quelles sont leurs passions, pensées, desirs et affections, afin de circoncir tout ce qui est contraire à la volonté de Dieu. O que ceux qui font ainsi sont heureux!

Il est vray, direz-vous : mais j'ay desja tant de fois apporté le cousteau pour couper et circoncir mes passions; et quoy que j'aye desja fait, ce me semble, tout ce que j'ay pû, et que j'y aye em-

ployé beaucoup de temps, avec tout le soin et la vigilance qu'il m'a esté possible, je ne laisse pas neantmoins de sentir tousjours des aversions, dégousts et respugnances. Hé! mes cheres ames, ne sçavez-vous pas que nous ne sommes point en ce monde pour jouir, ains pour pâtir; attendez un peu que vous soyez au ciel, et vous aurez une paix parfaite, et un contentement entier, d'autant que vous serez alors exemptes de sentir les mouvemens déreglez de la nature vitiée, et corrompuë par le peché, et possederez une tranquillité et un repos perdurable, parceque c'est là où l'on doit joüir de la paix, et non en cette vie, où il faut pâtir et se circoncir, et celuy qui seroit icy sans passions, ne pâtiroit pas, ains il joüiroit, ce qui ne peut estre: car tant que nous vivrons, nous aurons des passions, et n'en serons jamais quittes qu'à la mort, selon l'opinion des docteurs, reçuë de toute l'église. Mais de quoy nous mettons-nous en peine, puisqu'au combat de telles passions et émotions gist nostre victoire et triomphe?

Je sçay bien qu'il y a eu quelques hermites et anachoretes en la Palestine, qui ont tenu l'opinion contraire, asseurans que l'homme par la soigneuse et frequente mortification, pouvoit arriver jusques-là, que d'estre sans passions, ni émotions de colere, en sorte qu'il pouvoit recevoir un soufflet sans rougir, estre injurié, mocqué et battu sans le ressentir: mais cette opinion a esté condamnée comme fausse et rejettée de toute l'église, laquelle a declaré, que

tant que l'homme vivra sur cette terre, il sera tousjours sujet à avoir des passions, et sentira tousjours en la partie inferieure de son ame des tremoussemens de colere, des soûlevemens de cœur, des affections, inclinations, respugnances, dégousts, aversions, et telles autres choses contraires à la raison. Et ne se faut jamais estonner si quand l'on nous dit nos fautes, ou que l'on nous reprend, nous sentons à l'instant que la colere s'émeut en nous; et si nous avons des dégousts et repugnances sur les choses qui nous arrivent, ou qui nous sont faites, contraires à nos inclinations; ny moins, si nous avons des volontés propres, qui nous font desirer plûtost une chose qu'une autre. O non certes, car tout cela sont des passions qui nous sont naturelles, lesquelles ne sont point peché en elles-mesmes : et ne faut pas penser quand vous sentez tous ces mouvemens s'eslever en la partie inferieure de vostre ame, contre vostre volonté, que vous pechiez et offensiez tant soit peu, et pourveu que vous ne fassiez rien en suite, car il ne depend pas de vous de n'avoir point ces sentiments.

Plusieurs se trompent grandement en cecy, pensant que la perfection consiste à ne rien sentir, et dés qu'ils sentent quelque rebellion ou soûlevement des passions, il leur semble que tout est perdu : hé! ne voyez-vous pas que cela n'est pas la partie la plus malade, et que ce n'est pas cela qu'il faut circoncir, ains ce qui se fait en suite de ces mouvemens. Posez donc le cousteau de la circoncision sur

ces paroles de ressentiment et d'impatience : et vous ô mondains, circoncisez ces blasphèmes, ces juremens, ces paroles injurieuses et de détraction, qui naissent de ces mouvemens de colere, qui sont veritablement pechez, et maladies mortelles : circoncisez encore ces haines du prochain, et ces pensées de murmure entretenuës volontairement dans le cœur, les jours, les sepmaines, les mois et les années toutes entieres. Et vous, mes cheres ames, qui estes plus spécialement dédiées à Dieu, circoncisez ces respugnances volontairement fomentées sur les obeïssances contraires à vos inclinations : allez tout à l'entour du cœur, et regardez soigneusement vos passions et affections desreglées, tranchez et oupez nettement et entierement ce prepuce, ne vous contentez pas de faire seulement des incisions, comme font ceux qui sont dans le monde, mais faites de bonnes circoncisions spirituelles et intérieures.

La troisiesme remarque que je fais sur l'Evangile de ce jour, est qu'en l'ancienne loy, celuy qui estoit circoncis ne se circoncisoit pas luy-mesme, mais il estoit circoncis par la main d'autruy : Or Nostre Seigneur, qui se vouloit en tout et par tout conformer aux autres, et s'assujettir à la loy sans aucune exception, voulut aussi estre circoncis, non par soy-mesme, mais par la main d'autruy; ce qu'il a voulu faire pour nous donner exemple, et pour nous montrer qu'encore que ce soit une chose tres-bonne de se circoncir soy-mesme, il est néantmoins beau-

coup meilleur d'estre circoncis par la main des autres.

Certes, l'on sçait assez combien sont recommandables ces anciens hermites et anachoretes qui vivoient és deserts, et en quelle estime il les faut avoir, pour les admirables triomphes et victoires qu'ils ont remportées sur le diable, le monde et la chair, en se mortifians et circoncisans eux-mesmes, aidez à ce faire par la grace de Dieu, suscitez et poussez par l'inspiration du Sainct-Esprit, et de leurs bons anges. Mais aussi il est certain, que la circoncision que nous souffrons nous estre faite par les mains d'autruy va au dessus de la leur, et est bien plus parfaite, parcequ'elle est plus douloureuse, et partant plus recommandable; et Dieu veut que nous souffrions cette circoncision en laquelle sans doute il y a beaucoup plus de perfection, et de merite, qu'à celle que nous faisons nous-mesmes. Et bien que les vrays religieux soient tousjours en attention et veillent continuellement sur leur propre cœur, pour voir ce qu'il faut retrancher et mortifier afin de se circoncir eux-mesmes, cela néantmoins ne les empesche pas de vouloir estre circoncis par les mains d'autruy, bien que cette circoncision soit plus sensible, et difficile à supporter que l'autre.

Vous verrez des personnes qui sont naturellement orgueilleuses, fieres et hautaines, elles voyent bien qu'il est du tout necessaire de circoncir cette passion, d'autant qu'elle leur cause un grand empeschement à la grace de Dieu, et pour cela, lorsqu'elles sont en

l'oraison, elles ressentent en leur cœur un grand desir de faire cette circoncision, et retrancher ce defaut, et se mettent apres à y travailler avec tant de ferveur, qu'il semble que les pratiques d'humilité ne leur couste rien. Voulez-vous sçavoir d'où cela procede? C'est que tout ce que nous faisons de nous-mesmes par nostre propre choix et eslection, nous apporte tousjours beaucoup de satisfaction, et ne nous couste quasi rien, tant les subtilitez et inventions de nostre amour propre sont si grandes : mais si en ce temps-là quelqu'un vient à leur dire leur defauts, ou leur faire la correction, ou s'il arrive qu'on les contrarie en quelque chose, ô certes, tout est perdu! le sang se remuë, l'on est troublé, l'on ne peut supporter cela, l'on n'a plus de repliques pour faire entendre et valoir ses raisons pour se justifier. Vous voyez donc combien il est necessaire pour nostre perfection, qu'un autre prenne en main le cousteau pour nous circoncir, car il sçait bien mieux où il le faut mettre que nous-mesmes.

Mais pour nostre instruction je veux clore ce subjet, par une histoire admirable de la Genese, où il est dit qu'un jour Jacob avec tous enfans, et sa famille, vint poser ses tentes et ses pavillons près de la ville de Sichem; or il avoit une fille nommée Dina qui estoit fort belle, laquelle fut tellement portée de curiosité de voir cette ville royale, qu'un jour elle s'y en alla promener toute seule; et comme elle s'amusoit à considerer et regarder de tous costez les beautez et singularitez de cette grande ville,

il arriva que le jeune prince de Sichem, fils du roy Hemor, se mit en mesme temps à regarder par la fenestre, et voyant cette jeune damoiselle douée d'une tres rare beauté, il en fut si épris qu'il la fit soudain enlever; ce qui luy fut d'autant plus facile, que les grands trouvent tousjours assez de personnes qui les favorisent en leurs mauvais desseins : ainsi elle fut non seulement enlevée, mais encores deshonnorée par ce jeune prince, ce qui affligea grandement son bon pere Jacob, et ses freres, parceque le roy Hemor et le prince Sichem son fils n'estoient pas de leur nation, et ne gardoient pas la loy de la circoncision : mais le roy Hemor sçachant cela, et connoissant combien son fils estoit amoureux et passionné de cette fille; car l'Escriture dit que l'ame de Sichem estoit collée à celle de Dina, *et conglutinata est anima ejus cum ea*, il résolut de la luy donner en mariage.

Mais, ô Dieu! que les amours du monde sont foibles et de peu de durée! certes, l'on peut dire qu'ils naissent et perissent en mesme temps; ce qui n'est pas ainsi de l'amour de Dieu, car il dure tousjours et ne sort jamais de l'ame, où il est une fois entré, si elle ne le quitte volontairement, l'unissant et liant avec sa divine majesté, non pour deux ou trois jours seulement, comme l'amour mondain, mais pour une eternité, entretenant l'ame des delices et douceurs de l'autre vie; tout au contraire de cét amour damnable et mondain, lequel n'a pour son entretien que des mugueteries et sottises. Le roy

connoissant l'affection de son fils pour Dina, et voyant que pour satisfaire à son desir et contenter sa passion, il falloit en venir jusques-là que de les marier ensemble, il s'advisa de traiter cette affaire avec Jacob, et le fit appeller pour se trouver en une assemblée faite pour ce sujet, ou l'on apporta tant de raisons, qu'il fut enfin résolu de faire ce mariage; mais c'est chose estrange des inventions, et malices de l'esprit de l'homme; Simeon et Levi, freres de Dina, sçachans que Jacob leur pere traittoit de marier leur sœur avec le prince Sichem, offensez et piquez du deshonneur qu'il luy avoit fait, s'adviserent de proposer une chose au roy, sans laquelle ils ne consentiroient point à ce mariage, qui estoit, que s'il vouloit faire alliance avec eux, et que leur fils espousast leur sœur, ils demandoient que tout le peuple fust circoncis, sur quoy il y eut de grandes difficultez; mais enfin, apres beaucoup de raisons représentées de part et d'autre, il fut resolu de proposer la circoncision à tout le peuple de la terre de Sichem. Tout ce peuple estant donc assemblé au lieu prefix pour faire les consultations, la circoncision leur fut proposée, mais avec tant et de si fortes raisons pour les émouvoir à faire ce que le roy désiroit, afin de contenter la passion de son fils, qu'ils y consentirent tous pour luy complaire seulement: mais comme cette circoncision estoit grandement douloureuse, et que la plus grande partie des hommes en mouroient, ou en demeuroient tellement affoiblis, qu'ils estoient à demy morts; Simeon et

Levi freres de Dina, apres que ce pauvre peuple eut esté circoncis, entrerent en cette ville et en firent un cruel carnage, mettant tout à feu et à sang pour se vanger du tort que le prince Sichem fils du roy Hemor avoit fait à leur sœur. Or, mes tres cheres ames, que tirerons nous de cette histoire pour nostre instruction? remarquez un peu je vous prie, l'admirable souplesse et sujettion de ce peuple, à condescendre à la volonté du roy, sujettion qu'ils firent paroistre en acquiesçant si librement à son desir, mettant leur vie au hazard, sans autre considération : que d'obliger et faire plaisir au fils du roy.

O Dieu! apres cela, serons-nous bien si lâches de courage, que de fuïr nostre circoncision spirituelle, voyant aujourd'huy nostre divin Sauveur s'assujettir à cette rude loy de la circoncision, pour nous donner exemple; il nous invite en respandant son sang, non point de respandre le nostre, mais seulement de respandre nos cœurs et nos esprits devant luy; et par une entiere soubmission à sa tres-saincte volonté, et nous luy refusons ce devoir? Quoi, souffrirons-nous qu'il nous invite à la circoncision spirituelle, non pour son profit et plaisir, ains pour nostre salut, et que nous refusions apres cela de faire ce qu'il nous demande? Aurions-nous bien le courage de voir ce peuple de Sichem se soubmettre à cette rude loy seulement, pour faire plaisir au fils du roy; et que nous autres soyons si lasches et tiedes en l'amour de nostre divin roy, que nous ne voulions pas à son exemple nous humilier, et assujettir nos esprits à faire

et souffrir des choses sans comparaison plus faciles et aisées, que ce qu'il a fait et enduré pour nous.

Achevons maintenant en disant un mot du nom qui fut imposé à Nostre-Seigneur : l'Evangile de ce jour dit, que Jesus, qui veut dire Sauveur, fut son nom. Ce fut certes tres à propos qu'on luy donna le nom de Sauveur au jour de sa circoncision ; car il ne pouvoit pas estre Sauveur sans respandre son sang, et il ne pouvoit pas donner son sang sans estre Sauveur. Il pouvoit bien sauver le monde sans respandre du sang, quant à l'effet, mais non pas quant à l'affection qu'il nous portoit : il pouvoit bien satisfaire à la justice divine pour tous nos pechez par un seul soûpir de son sacré cœur ; mais non pas pour satisfaire à son amour, lequel vouloit qu'en prenant le nom de Sauveur il commençât à donner de son sang, comme des arres de celuy qu'il devoit respandre en sa passion pour nostre redemption. Le nom de Sauveur luy a donc esté donné tres justement au jour de la circoncision, d'autant que comme dit le grand apostre en l'Epistre aux Hebrieux, *sine sanguinis effusione non fit remissio* (1), il n'y a point de remission, c'est à dire de salut, et de redemption sans effusion de sang ? et Nostre-Seigneur se faisant appeler Sauveur et Redempteur des hommes, il commence en mesme temps qu'il prend ce sacré nom, à payer nos debtes, non d'autre monnoye, que de son precieux sang.

(1) Heb. 9.

Nostre-Seigneur, disent nos anciens peres, entre les divers noms et tiltres qu'on luy donne, en a trois, qui luy appartiennent souverainement, et lesquels ne peuvent estre attribuez ny donnez à d'autre qu'à luy: dont le premier est celuy de son estre, qui luy appartient si souverainement, qu'il ne se peut attribuer à nul autre; par lequel nom il se connoist luy-mesme par luy-mesme, et voit que luy seul peut dire en vérité; *Ego sum, qui sum* (1); je suis celuy qui suis. Le deuxiesme nom est celuy de Créateur, qui ne peut estre aussi attribué qu'à Dieu seul, car nul ne peut estre Createur que Dieu tout puissant; et dans ce nom il se connoist non seulement soy-mesme par soy-mesme, mais il se connoist encore dans ses creatures, et specialement dans celles qu'il a creées à son image et semblance.

Le troisiesme nom est celuy de Jesus, c'est à dire de Sauveur, qui est un nom lequel semblablement ne peut appartenir qu'à Nostre-Seigneur; car nul autre que luy ne pouvoit estre Sauveur.

Mais outre ces trois noms, il en a encore un autre qui est le nom de Christ, qui veut dire grand-prestre et oingt de Dieu: *Tu es Sacerdos in æternum* (2): vous estes le grand-prestre éternel, dit David, parlant à Nostre-Seigneur en ses pseaumes. Or, nous autres chrestiens participons à ces deux noms, de Jesus et de Christ, d'autant que le nom de chrestien est venu de celui de Christ, qui signifie oinct d'une onction sacrée, à laquelle nous partici-

(1) Exod., ch. 3. — (2) Psal. 109.

pons tous quand nous recevons les sacremens, par lesquels cette divine onction de la grace est respanduë dans nos ames par le Sainct-Esprit : mais quand nous serons au ciel, nous participerons à celuy de Sauveur, c'est-à-dire, que nous jouïrons du salut que Nostre-Seigneur nous a acquis par sa mort et passion, et serons appellez les sauvez.

O que nous serons heureux, si à l'heure de nostre mort, et pendant nostre vie, nous prononçons souvent et amoureusement ce sacré nom de Jesus ; car il sera comme le mot du guet, qui fera que nous aurons l'entrée libre dans le ciel, parce que le nom de Jésus est le nom de nostre redemption. Heureux certes ! seront ceux qui le prononceront souvent et devotement, et avec un profond ressentiment d'amour envers celuy qui nous a sauvez par son sang et par sa passion ; car ceux qui le nommeront bien, seront indubitablement sauvez. Nous devons donc, mes chères ames, avoir un grand soin de bien prononcer ce nom sacré pendant nostre vie, puis qu'il a esté donné du Pere Éternel à son fils, afin qu'il nous sauvast tous. O que nous pouvons bien dire avec le grand apostre, que ce nom sacré est pardessus tout nom, *et donavit illi nomen quod est super omne nomen.* O que ce nom est doux et suave ! c'est un baume divin, propre à guérir toutes les playes de nostre ame, c'est à ce sacré nom que tout genoüil se doit fléchir, au ciel, en terre et dans les enfers, *ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium terrestrium et infernorum.*

C'est ce tres-sainct nom qui réjouït les anges, sauve les hommes, et fait trembler les diables. Il nous le faut donc bien graver dans nos cœurs et dans nos esprits, afin que le prononçant fréquemment, le benissant et honorant en cette vie, nous soyons dignes de chanter eternellement dans le ciel, avec les bien-heureux esprits. VIVE JESUS! VIVE JESUS! Amen.

DIEU SOIT BENY!

SERMON

POUR LA VEILLE DES ROYS.

Defuncto autem Herode, ecce Angelus Domini apparuit in somnis Joseph in Ægypto, dicens, surge, et accipe puerum et matrem ejus, et vade in terram Israel: defuncti sunt enim qui quærebant animam pueri. Matth. 2. vers. 19 et 20.

Apres la mort d'Herode, l'ange du Seigneur apparut en songe à S. Joseph en Egypte, luy disant: Leve-toy, prens l'enfant et la mere, et t'en va en la terre d'Israel: car celuy qui cherchoit l'enfant pour luy oster la vie est mort.

Encore que toutes les festes que nous avons dans l'Eglise catholique, ayant esté instituées pour honnorer Dieu d'une manière plus particuliere, et pour entretenir et animer tousjours de plus en plus la priere des fidelles, il faut avoüer qu'il y en a quelques-unes qu'elle celebre avec beaucoup plus de solemnité et de dévotion que les autres.

Celle qui nous remet en memoire l'adoration des trois roys, et qui nous represente le grand et admirable mystere de la vocation des gentils à la foy de Jesus-Christ en est constamment une des principales. Et c'est une chose digne de remarque, que l'Eglise, qui a de grands desseins dans les moindres choses de sa conduitte, ne se contente pas de commencer l'office de cette feste de l'Epiphanie dès la messe de la vigile, où elle nous fait lire l'Evangile

qui traitte du retour de Nostre-Seigneur en la terre d'Israël après sa fuitte en Egypte; mais elle le fait commencer dés les vespres qui precedent cette vigile.

Gedeon estant dans une extréme affliction pour la rude et pressante guerre que luy faisoient les Madianites ses ennemis, lesquels l'avoient environné de toutes parts; Dieu, la bonté duquel est incomparable, en eut compassion, et luy envoya un ange pour le consoler, lequel l'ayant abordé luy dit ces paroles: *Dominus tecum virorum fortissime*, Je te saluë, ô le plus fort des hommes, car le Seigneur est avec toy. Lors le pauvre Gedeon fort pressé de son affliction luy respondit : S'il est vray ce que tu dis, que le Seigneur est avec moy, comment suis-je environné de tant de miseres? Nous en pouvons bien dire autant aujourd'huy, s'il est vray, que la très-Ste Vierge et S. Joseph ont Nostre-Seigneur avec eux, pourquoy donc les voyons-nous si remplis de crainte, qu'ils ont pris la fuite, pour l'apprehension qu'ils avoient d'un homme mortel, ayant avec eux le Dieu dont la majesté et puissance est infinie, et par l'ordonnance duquel toutes choses se font?

La raison de cecy est, que Nostre-Seigneur venant en ce monde, ne voulut aucunement user de son pouvoir et de son authorité, ny faire connoistre ce qu'il estoit, se montrant en tout sujet aux loix de l'enfance, ne parlant qu'en son temps comme les autres; et luy qui, non seulement en tant que Dieu,

sçavoit toutes choses, mais aussi en tant qu'homme, cette grace luy ayant esté infuse dés l'instant de sa conception, en laquelle il fut remply d'une science parfaite, à cause de l'union de la divinité avec l'humanité, ne voulut neantmoins la faire paroistre en aucune chose, jusques à l'âge de douze ans, qu'il fit estonner et esmerveiller les docteurs, l'ayant entendu parler dans le temple, lors qu'il fit paroistre un petit eschantillon de cette science divine et incomparable qu'il avoit; mais depuis son enfance jusques alors, et depuis ce temps-là jusques à ce qu'il commença à prescher son Evangile, il l'a tousjours tenue close et cachée sous un profond silence. Hé Dieu! que lui eût-il cousté? luy qui aimoit si cherement sa très-sacrée mere et S. Joseph son pere nourrissier, de leur dire un petit mot à l'oreille, pour les advertir qu'il falloit qu'ils evitassent la furie d'Herode, en s'en allant en Egypte, mais qu'ils n'eussent point de crainte, d'autant qu'il ne leur arriveroit aucun mal-heur. Ne pouvoit-il pas aussi les advertir qu'ils s'en revinssent en Israël, et qu'Herode qu'ils craignoient estoit mort? Il ne le fit pas neantmoins, ains attendit que l'ange Gabriel vint reveler à S. Joseph qu'il le falloit faire; en quoy il fit paroistre un admirable abandonnement, se rendant deslors le parfait exemplaire de tous les hommes, mais particulierement de ceux qui sont en l'estat de perfection, comme sont les religieux et les prélats, quoy que differemment : car les religieux sont en l'estat de perfection, c'est-à-dire en un estat propre

à se perfectionner; mais les prélats doivent non seulement estre en l'estat de perfection, pour l'acquérir comme font les religieux, ains ils la doivent desja avoir acquise.

De mesme la vie de Nostre-Seigneur doit estre distinguée en deux parties : la premiere est le modele et le patron des religieux, qui est celle qu'il a menée depuis sa naissance, jusqu'à ce qu'il commença l'œuvre de nostre redemption, c'est-à-dire qu'il commença sa prédication ; car l'Evangeliste S. Luc dit expressément qu'il demeura tousjours pendant tout ce temps sujet à ses parents, *et erat subditus illis.* Mais deslors qu'il eut commencé à enseigner et prescher, il fit toutes les fonctions appartenantes aux Evêques, instituant les sacremens sur l'arbre de la croix, où il offrit ce sacrifice sanglant de soy-mesme, ayant auparavant institué le sainct sacrement de l'autel en la derniere cene qu'il fit avec ses apostres, qui est semblablement un sacrifice non sanglant.

Poursuivons nostre discours, et considerons comme Nostre-Seigneur s'est rendu le vray et parfait exemplaire de la vie religieuse, pendant tout le cours de sa tres-saincte vie, et voyons en quelle abnegation de soy-mesme il a tousjours vescu, mais spécialement durant son enfance, quoy qu'il fust Dieu.

Et, pour mieux comprendre cette abnegation, nous en ferons trois poincts, que j'appliqueray aux

trois vœux, de pauvreté, chasteté, et obéissance que font les religieux.

Or, pour commencer par l'abnegation des biens de la terre, se peut-il jamais voir une pauvreté plus desnuée que celle de Nostre-Seigneur? Voyez premierement comme dés sa naissance il renonce à la maison de son pere et de sa mere, venant naistre en une ville, laquelle si bien elle luy appartenoit en quelque façon, estant fils de David; neantmoins il renonce tellement à tout, que le voilà reduit dans une pauvre estable, destinée pour la retraite des bestes, en laquelle estant nay, il fut couché dans une creche qui luy servit de berceau; et apres, quelles necessitez pensez-vous qu'il souffrit pendant son voyage d'Egypte, et tout le temps qu'il y demeura? Enfin sa pauvreté fut si grande, qu'elle passa jusques à la mendicité, selon l'opinion de quelques docteurs, et n'estoit nourry que d'aumosnes; car chacun sçait bien que les beaux peres ne sont pas obligés de nourrir les enfans de leurs femmes; et neantmoins Nostre-Seigneur n'estoit nourry que du travail de S. Joseph et de celuy de sa tres-saincte mere, qui gagnoient leur vie à la sueur de leur visage, ce divin enfant ne pouvant pas en si bas âge gagner la sienne.

Mais pour mieux voir sa grande pauvreté, quand il fut question de retourner d'Egypte apres la mort d'Herode, s'ils eussent eu quelque bien en Israel, S. Joseph n'eût pas mis en doute s'ils retourne-

roient en Judée, ou s'ils iroient en Israël; mais parce qu'ils n'avoient rien, ou fort peu de chose, ils ne sçavoient de quel costé aller.

Davantage, l'amour que Nostre-Seigneur portoit à la pauvreté luy fit prendre et garder tousjours le nom de Nazareth, d'autant que c'estoit une petite ville si pauvre et si mesprisée, que l'on ne croyoit pas (comme dit Nathanaël à sainct Philippe) qu'il pût venir quelque chose de bon, ou sortir quelque grand personnage de Nazareth. *A Nazareth potest aliquid boni esse* (1)? Et bien que Nostre-Seigneur eût pû se faire appeller de Bethleem, ou de Hierusalem, il ne le voulut neantmoins jamais faire, tant pour cette cause, que pour d'autres que nous dirons bien-tost.

Passons maintenant au second poinct, que j'applique à la chasteté; et voyons comme Nostre-Seigneur a tousjours vescu dans une abnegation tres-entiere de tous les plaisirs sensuels, quoy qu'il eust une pureté incomparable. Considerez un peu comme dés son entrée au monde il priva ses sens de toute sorte de plaisirs, et premierement en l'attouchement il ressentit un froid extrême.

Vous sçavez la revelation que S[te] Brigide eut de la naissance de Nostre-Seigneur, et comme elle dit, que Nostre-Dame estant en une grande abstraction et recueillement intérieur, elle vit en un instant ce divin enfant couché sur la terre tout nud tremblottant de froid; et que soudain l'ayant adoré, elle le prit avec une extrême reverence, et l'enveloppa

(1) S. Jean, 1.

dans des pauvres langes qui ne le pouvoient pas garantir de souffrir la rigueur du froid. Venons à l'odorat. Vray Dieu! quelle suavité et quel parfum pensez-vous qu'on puisse avoir dans une estable? Et si nous voyons que les roys de la terre, quand leurs enfans naissent, quoy qu'ils ne soient que des hommes miserables et mortels comme les autres, l'on met tant de parfums et l'on fait tant de ceremonies pour honorer leur naissance. Hé Dieu! mes cheres ames, que ne devroit-on pas faire pour honorer ce divin Sauveur, qui n'est pas seulement homme, ains Dieu et homme tout ensemble, et neantmoins il ne se fait rien de tout cela. Quelle musique pour récréer son ouïe? ayant aupres de luy un bœuf et un asne pour magnifier la naissance de ce roy celeste. Enfin il ne trouve rien qui luy puisse donner du contentement ou de la recreation, que cette liqueur celeste du sacré et divin laict que sa tres-beniste mere luy fait tirer de ses tres-pures mammelles; car il faut confesser qu'il estoit meilleur sans comparaison que le vin le plus delicieux qu'on puisse jamais rencontrer, ce qui recreoit un peu le goust de ce tres-sainct enfant.

Mais quant au troisiesme point de l'abnegation de soy-mesme, qui regarde l'obeissance, qui est-ce qui est jamais parvenu a un si entier et parfait renoncement, pour se laisser conduire à la volonté de ses superieurs, que ce divin enfant? O Dieu! que c'est bien en ce poinct qu'il s'est montré vray religieux: S. Joseph et Nostre-Dame luy tiennent la

place de superieurs ; ils le meinent et le portent d'un lieu en l'autre : il les laisse faire, sans jamais dire un seul mot. Mais il passa encore bien plus avant, se rendant obeïssant à la nature mesme, ne voulant faire ses croissances, ny parler, que comme les autres enfans. O abnegation nompareille de ce divin Sauveur ! estant en son pouvoir de faire des miracles par luy-mesme, il n'en fait point ; et si bien il s'en fait en sa nativité autour de luy par le chant des anges, qui advertissent les pasteurs de le venir adorer ; et en la conversion des gentils, par les trois roys qui le vindrent voir et reconnoistre pour leur Dieu. Toutes ces merveilles se font par le ministere des anges, ou par le moyen d'une estoile extraordinaire ; mais en sa personne et en son exterieur, il ne se montre estre autre chose qu'un pauvre petit enfant subjet aux infirmitez et miseres de la nature comme les autres, luy de qui les anges sont illuminez et esclairez, et par qui ils entendent et comprennent toutes choses, ne fait point de revelations, ains attend que S. Gabriel les vienne faire à son pere nourrissier, ainsi que nous voyons en l'Evangile de ce jour. Faut-il fuïr devant Herode? il n'en dit mot, ains attend que cet ange, destiné pour la conduite de sa famille, le vienne dire et ordonner ; de mesme apres la mort d'Herode, pour s'en retourner d'Egypte en Israël, il n'en dit rien. Ne pouvoit-il pas bien dire à S. Joseph, ou à Nostre-Dame : Vous pouvez retourner en Judée quand il vous plaira, car Herode, que vous craignez, est mort ; neantmoins

il ne le fait point, mais attend que l'ange le vienne reveler à S. Joseph. Ne voila pas une merveille très-grande, que ce divin enfant aye tellement renoncé et abandonné le soin de soy-mesme pour se laisser conduire selon la volonté de ses superieurs, qu'il n'aye pas voulu seulement dire une petite parole pour advancer leur départ.

O que ce document est remarquable! Nostre-Seigneur est remply de toutes les sciences, il sçait toutes choses, car dès l'instant de sa conception il receut une parfaite connoissance de tout ce qui avoit esté, qui estoit, et qui seroit; et neantmoins il ne dit pas un seul mot, mesme à sa saincte mere, et gardant un continuel silence pour ne luy point tesmoigner sa science. O qu'il pratique bien le contraire des hommes du monde; car, pour l'ordinaire, s'ils ont une once de science, l'on ne les peut tenir de parler, tant ils ont envie de se faire estimer sçavans.

Or puisque Nostre-Seigneur est venu en ce monde pour nous donner un parfait exemple de l'abnegation de soy-mesme, il est bien raisonnable que nous l'imitions, et allions apres luy, pour conformer (autant qu'il nous sera possible) nostre vie sur la sienne. Et c'est le sujet pour lequel, mes cheres filles, vous venez maintenant vous presenter pour estre religieuses, car sans doute vous avez dit en vous-mesmes : si mon Seigneur et mon Dieu a bien voulu renoncer aux richesses, à sa patrie, et à la maison de ses parens, pour l'amour qu'il portoit à la pauvreté; hé! pourquoy donc à son imitation ne

le ferons-nous pas? et s'il a renoncé à tous les plaisirs de la terre, et à soy-mesme, et s'est assujetty à l'obeïssance pour l'amour de nous, afin de nous montrer combien la vie religieuse, où tout cela se pratique, luy est agreable, pourquoy ne l'embrasserons-nous pas pour luy agréer? Non, dites-vous, nous ne quittons pas le monde seulement pour acquerir le ciel, car les personnes qui y demeurent le peuvent gagner en vivant dans l'observance des commandemens de Dieu, ains pour accroistre un peu plus nostre charité et nostre amour envers sa divine bonté.

Mais pour revenir à ce que j'ay dit, que Nostre-Seigneur se fit appeller Nazareen, je remarque qu'une des principales raisons pour lesquelles il prit et retint tousjours ce nom, outre celle que nous avons dite, est parce qu'il signifie fleur, ou fleury : ha ! que c'est tres-à-propos qu'il s'appelle fleur, car n'est-ce pas l'odeur de cette divine fleur qui attire ces ames à la suite de ses parfums (1).

Une autre raison que je remarque encore, et que je ne feray que toucher en passant, pour laquelle Nostre-Seigneur se fit appeller de Nazareth, est parce que cette ville estoit le lieu de sa conception, qui est une chose que les hommes ne peuvent faire, d'autant que tandis qu'ils sont dans le ventre de leur mere, l'on ne sçait quelle issuë ils auront, et s'ils viendront au monde morts, ou vivans, l'on ignore entierement ce qui en arrivera : mais il n'en

(1) Cant. 1.

estoit pas ainsi de Nostre-Seigneur, c'est pourquoy il a pris le nom du lieu de sa conception, parce que dés cét instant il fut homme parfait.

Revenons à nostre seconde raison, expliquons un peu plus particulierement la cause pour laquelle Nostre-Seigneur a voulu estre appellé de Nazareth, qui vaut autant à dire fleur : et, pour mieux comprendre cecy, écoutons ce qu'il dit au Cantique des cantiques (1), *Ego sum flos campi, et lilium convallium :* Je suis la fleur des champs et des campagnes, et le lys des vallées. Mais quelle fleur des champs estes-vous, Seigneur? certes quand il dit, Je suis la fleur des champs, l'on doit entendre la rose, parce qu'elle excelle toutes les autres fleurs en odeur et beauté. Or vous sçavez qu'il y a deux sortes de fleurs, les unes qui procedent du bois, et les autres qui ont leur tige d'herbe : entre toutes celles qui procedent du bois, la rose emporte le prix, ainsi que fait le lys entre toutes celles qui ont leur tige d'herbe; et les diverses proprietez et excellences qui se rencontrent és roses et és lys, se retreuvent admirablement bien en Nostre-Seigneur, ainsi que nous dirons maintenant.

La premiere proprieté que je remarque en la rose, est qu'elle croist sans artifice, et n'a presque point de besoin d'estre cultivée; aussi voyez-vous qu'on ne cultive point celle qui croît aux champs; et quoy que son odeur soit extremément suave lors qu'elle est fraische, toutesfois elle est beaucoup plus forte

(1) Cant. 2.

quand elle est seiche : ce qui nous represente merveilleusement bien que cette divine fleur de Nostre-Seigneur, qui est sortie de la tres-S[te] Vierge, ainsi qu'il a esté predit par Isaïe, qu'une fleur sortiroit de la verge de Jessé, *Egredietur flos de radice Jesse* (1), quoy qu'il aye exalé des parfums d'une admirable odeur et suavité tout le temps de sa tres-saincte enfance, et pendant tout le cours de sa vie ; neantmoins si faut-il advoüer qu'à l'heure de sa saincte mort et passion, comme une rose seiche, fanée et flestrie par les tourmens qu'il endura, il a exalé une odeur beaucoup plus forte pour attirer les ames à la suite de ses parfums.

Secondement, je considere qu'il n'est pas seulement appellé la fleur des champs, mais aussi le lys des vallées. Chacun sçait bien que la beauté du lys consiste principalement en la blancheur : or que cette blancheur se retreuve par excellence en Nostre-Seigneur, personne n'en peut douter, dautant qu'il a tousjours eu une pureté et candeur si relevée au dessus des anges et des hommes, qu'elle ne peut recevoir de comparaison. *Dilectus meus candidus* (2), mon bien-aymé a une blancheur nompareille, dit l'épouse sacrée au Cantique des cantiques, parlant de Nostre-Seigneur. Et Salomon au livre de la Sapience dit, qu'il est la splendeur de la lumiere eternelle, le miroir sans tâche de la majesté de Dieu, et la parfaite image de sa bonté. *Qui est candor lucis æternæ, et*

(1) Isa. 11. — (2) Cant. 5.

speculum sine macula Dei majestatis, et imago bonitatis illius.

La seconde propriété du lys est, qu'il peut croistre aussi bien que la rose sans estre cultivé, et sans artifice, comme l'on voit en certain païs; et cecy nous monstre l'amour que Nostre-Seigneur portoit à la simplicité, ne voulant pas estre appellé du nom des fleurs des jardins, qui sont cultivées avec tant de soin et d'artifice. Et quand il dit, *Ego sum flos campi* (1), je suis la fleur des champs. Il choisit sans doute la rose entre toutes les autres fleurs, à cause de l'amour qu'il portoit à la pauvreté, parce qu'il n'y a rien de plus pauvre que cette fleur, car elle n'a que des espines, et ne requiert point (comme nous avons dit) qu'on s'employe autour d'elle pour la cultiver; et quoy qu'elle soit seiche, toutesfois elle ne laisse pas de rendre tousjours une tres-bonne et agréable odeur: ce qui confirme ce que je viens de dire de Nostre-Seigneur, lequel combien qu'il fust environné de croix, d'espines, de tourmens, et de toutes sortes d'afflictions en sa mort et passion, ne laissoit pas neantmoins de repandre tousjours une odeur extremement suave, pour nous faire comprendre que les afflictions, les tenebres interieures, les ennuis d'esprit, qui sont quelquefois si grands entre les personnes les plus spirituelles, et qui font profession de la devotion, qu'ils leur semble qu'elles sont presque du tout abandonnées de Dieu, ne sont jamais capables

(1) Cant. 2.

de les separer de luy, en sorte qu'elles ne puissent tousjours respandre devant sa divine Majesté des parfums d'une saincte soubmission à sa tres-saincte volonté, accompagnée d'une invariable resolution de ne le point offencer; cela s'entend en la partie superieure de l'esprit.

Mais pour revenir à ces filles, qui se viennent maintenant presenter pour estre offertes et sacrifiées à la divine Majesté; si on leur promet d'abord, qu'elles jouïront des richesses de la felicité eternelle, on ne les trompe point, car on leur dit que c'est à condition qu'elles renonceront entierement aux choses terrestres et perissables, et qu'il faut quitter la maison de ses parens et sa patrie, non seulement d'effect, mais encores d'affection, pour n'en avoir jamais plus que celle de la religion en laquelle elles entrent. On leur promet aussi qu'elles jouïront des consolations que Dieu a accoustumé de donner à ceux qui le servent fidellement, mesme dés cette vie; mais à condition qu'elles renonceront à tous les plaisirs sensuels, pour licites qu'ils puissent estre. On leur promet encores, qu'elles seront eternellement unies à la divine Majesté; mais à condition toutesfois qu'elles renonceront parfaitement à elles-mesmes, et à toutes leurs passions, affections, et inclinations, faisans une absoluë transmigration de toutes choses: car nous leur disons, si autrefois vous avez aimé à vivre selon vostre volonté, et à faire estime de vostre propre jugement, desormais il ne faudra plus estimer que l'obeïssance et la soubmission, tâchant

tant qu'il vous sera possible d'aneantir toutes vos passions, pour ne plus vivre selon icelles, ains selon la perfection qui vous sera enseignée. Nous leur mettons un voile sur la teste, pour leur montrer qu'elles seront cachées aux yeux du monde; et si elles ont eu affection d'estre connuës et estimées par le passé; desormais il ne sera plus fait aucune mention d'elles. Nous leur changeons encore d'habits, pour leur faire entendre qu'il leur faudra changer d'habitude: et leur disons qu'elles seront appellées pour jouïr de la felicité avec Nostre-Seigneur sur le mont de Thabor, mais que ce ne sera qu'apres qu'elles auront esté crucifiées avec luy sur celuy du Calvaire par une continuelle mortification d'elles-mesmes, et volontaire acceptation de toutes celles qui leur seront faites et ordonnées sans choix, ny exception quelconque. Et pour ne les point tromper, nous ne leur promettons pas qu'elles seront espouses de Nostre-Seigneur glorifié, sinon apres qu'elles l'auront esté en cette vie de Nostre-Seigneur crucifié, qui ne leur presentera pas la couronne d'or, sinon apres qu'elles auront porté celle d'espines. Enfin nous leur disons que la religion est un mont de Calvaire, où les amateurs de la croix se treuvent et font leur demeure. Et toutes, ainsi que les abeilles, rejettent et abhorrent toutes sortes de parfums estrangers, qui ne proviennent pas des fleurs sur lesquelles elles cueillent le miel; ce que vous esprouverez, si vous leur portez du musc ou de la civette, car vous les verrez incontinent fuïr, et se resserrer dans leur ruche, rejettant tous ces

*

parfums, parce qu'ils proviennent de la chair: de mesme les amans de la croix rejettent toutes sortes de parfums estrangers, c'est à dire de consolations sensuelles et terrestres, que le monde, le diable, et la chair leur presentent, pour n'odorer jamais d'autres parfums que ceux qui proviennent de la croix, des espines, des foüets et de la lance de Nostre-Seigneur, qui sont les plus riches atours et les bagues qu'il donne à ses espouses, d'autant que ces choses sont les plus belles pieces de son cabinet; et comme nous voyons que les espoux du monde donnent à leurs espouses des carquans, des bracelets, des bagues, et semblables bagatelles, et qu'ils font des festins à leurs nopces; ainsi en fait Nostre-Seigneur: mais sçavez-vous ce qu'il leur donne, et quels sont les mets les plus delicieux de son divin festin, ce sont des mortifications, des humiliations, des mespris, des douleurs, des peines interieures, des pressures de cœur, et des angoisses, lesquelles sont quelquefois si grandes, qu'elles nous font quasi douter de nostre salut, nous estant advis que nous sommes tout à fait abandonnez de Dieu. Mais comme nous voyons que les abeilles tirent le plus excellent miel des fleurs les plus ameres; de mesme les abeilles mystiques dans l'amertume des plus grandes peines interieures, par les actes qu'elles produisent d'une saincte et amoureuse soubmission au bon plaisir de Dieu, cueillent le plus excellent miel de la devotion.

Mais outre ce que nous avons dit des abeilles, les

naturalistes rapportent encore une admirable condition qui se retreuve en elles, avec laquelle je veux finir; à sçavoir, qu'elles sont si fidelles à leur roy, et ont tant d'amour pour luy, que lors qu'il vient à mourir, elles se mettent toutes autour de son corps et mourroient plustost que de le quitter; et si leur gouverneur ne venoit pour les faire retirer, indubitablement elles ne s'en separeroient jamais, et mourroient toutes aupres de luy. Or les gouverneurs des abeilles spirituelles font tout le contraire; car comme celuy-là prend soin de les faire retirer, crainte qu'elles ne meurent autour du corps de leur roy mort; ceux-cy au contraire, ont un tres-grand soin de faire que les abeilles mystiques, c'est à dire les ames devotes, demeurent autour du corps de leur roy mort et crucifié, aupres duquel elles se doivent tousjours tenir fidellement tout le temps de leur vie, pour considerer l'amour qu'il nous a porté; lequel a esté si grand, qu'il l'a fait mourir pour nous, afin que nous ne vivions plus que pour luy et pour son amour pendant cette vie mortelle et perissable, pour obtenir apres la grace de l'aymer eternellement dans le Ciel, où vous conduise le Pere, le Fils et le Sainct-Esprit. Amen.

DIEU SOIT BENY!

SERMON

POUR LE SECOND DIMANCHE

D'APRES L'EPIPHANIE.

Nuptiæ factæ sunt in Cana Galileæ, et erat mater Jesu ibi. Vocatus est autem et Jesus, et discipuli ejus ad nuptias : Et deficiente vino, dicit mater Jesu ad eum, vinum non habent. JOAN. 2.

Il se fit des nopces en Cana de Galilée, où Jesus avec sa mere et ses disciples furent invitez; et le vin venant à faillir, la mere de Jesus luy dit : Mon fils, ils n'ont point de vin.

L'EVANGILE que nous lisons en la messe de ce jour, qui fait mention du premier miracle que fit Nostre-Seigneur aux nopces de Cana en Galilée, sera le sujet de l'entretien que j'ay à vous faire maintenant. Je m'arresteray principalement sur ce que dit l'evangeliste S. Jean, que ce signe fut le premier que Nostre-Seigneur fit pour manifester sa gloire, *Hoc fecit initium signorum in Cana Galileæ, et manifestavit gloriam suam* (1): et diviseray mon discours en deux parties. En la premiere, nous verrons la cause du miracle; et en la seconde, qui a fait le miracle, comment, par qui, et quelles personnes sont intervenuës en iceluy : je sçay bien qu'entre les docteurs il y a plusieurs raisons qu'ils alleguent de part et d'autre, pour monstrer que ce miracle ne fut

(1) S. Jean. 2.

pas le premier signe que Nostre-Seigneur fit : mais puisque non seulement l'evangeliste S. Jean le dit, ains encore S. Ambroise, et que la pluspart des anciens peres tiennent cette opinion, nous nous y arresterons. Et pour donner un peu d'intelligence à leur sentiment, j'expliqueray seulement deux raisons, et sur icelles nous ferons une petite consideration pour la consolation de nostre foy.

Ils disent donc premierement, que ce miracle fut le premier signe que Nostre-Seigneur donna au monde pour manifester sa gloire ; bien que plusieurs signes et miracles eussent esté faits auparavant ; les uns par Nostre-Seigneur, les autres en Nostre-Seigneur, et les autres pour l'avenement de Nostre-Seigneur, comme celuy de l'Incarnation, qui est le plus grand de tous, et la merveille des merveilles : ce miracle neantmoins estoit invisible, secret et occulte, car c'estoit une œuvre si relevée et si haute, qu'elle surpassoit infiniment tout ce que les anges et archanges peuvent comprendre : et partant, ce n'estoit pas un signe qui manifestât la gloire de Dieu en la façon que dit l'evangeliste, de celuy qui se fit aux nopces de Cana en Galilée ; dautant que cét incomparable miracle de l'Incarnation estoit si profond et caché à l'esprit humain, qu'il n'avoit jamais entré dans l'esprit des anciens payens et philosophes, non pas mesme dans celuy des docteurs de la loy de Moyse, lesquels n'ont jamais pû comprendre ce divin mystere, quoy qu'ils maniassent la saincte Escriture, parce qu'il estoit invisible, et d'une

telle hauteur, qu'il surpassoit infiniment tous les entendemens humains et angeliques. Or, graces à Dieu, nous autres chrétiens le croyons en cette vie mortelle, parceque la foi nous l'enseigne : mais là haut au Ciel nous le verrons à découvert, et ce sera une partie de nostre felicité eternelle.

Il se fit encore plusieurs autres miracles en cette tres-saincte Incarnation, dont le plus grand de tous est, que Nostre-Seigneur fut conceu d'une fille, et que cette fille fust vierge et mere tout ensemble. Outre cela, il se fit encore autour de Nostre-Seigneur plusieurs autres miracles, qui estoient tous tres-grands; comme celuy de cette estoile si extraordinaire, qui amena les mages d'Orient en Bethleem; le chant des anges, l'adoration des pasteurs. Mais ces miracles n'estoient que des marques et signes exterieurs pour manifester la gloire de Nostre-Seigneur, et ce n'estoit pas luy qui les faisoit; c'est à dire, qu'il ne les operoit pas par l'entremise de sa tres-saincte humanité, ains c'estoient le Pere et le Sainct-Esprit qui les faisoient pour luy. Je sçay bien qu'il les faisoit aussi entant que Dieu; car ce que fait et opere le Pere, le Fils et le Sainct-Esprit le font et l'operent aussi, n'estant qu'un mesme Dieu avec luy, n'ayans qu'une mesme essence et mesme puissance; qui fait que toutes les œuvres que la tres-saincte Trinité opere hors de soy, sont communes aux trois Personnes divines, ainsi que disent les theologiens. *Opera Trinitatis ad extra sunt indivisa.*

Pour la deuxième raison; il est encore certain,

disent les peres, et cela est tres-probable, que Nostre-Seigneur fit plusieurs autres miracles pendant le temps qu'il demeura en Egypte, et mesme en la maison de S. Joseph : mais ils furent si secrets, que nous les ignorons. Or le miracle dont je veux parler maintenant est le premier qu'il fit estant aux nopces de Cana en Galilée, pour manifester sa puissance aux hommes, ainsi que rapporte S. Jean en son Evangile. Mais quelles considerations tirerons-nous de ce miracle pour la consolation de nostre foy? Il faut premierement sçavoir que ce premier signe que fit Nostre-Seigneur fut de changer et transmuer l'eau en vin, tout ainsi qu'il fit son dernier miracle en ce sejour mortel par la conversion du vin en son sang au tres-sainct sacrement de l'Eucharistie, pour monstrer le rapport qu'il y a eu de ce premier miracle au dernier qu'il fit avant sa passion. Et puisque nous autres, qui annonçons la parole de Dieu, sommes obligez de dire les choses qui peuvent servir à la consolation de nostre foy, quand l'occasion s'en presente : je vous dis cela de l'Eucharistie, parce-qu'il vient à mon propos, non point pour vous enseigner ce mystere ; car, graces à Dieu, vous le sçavez : non point aussi pour vous confirmer et affermir en la foy de ce divin sacrement; car vous voudriez, je m'asseure, mourir pour la maintenir ; mais seulement pour réjouïr un peu vos cœurs, et les remplir de suavité, en entendant parler de ces divins mysteres de nostre salut, operez par Nostre-Seigneur; lequel (comme dit S. Jean en l'apoca-

lypse) s'appelle *Alpha* et *Omega*, le commencement et la fin, *Primus et novissimus* (1), le premier et le dernier : c'est pourquoy les Egyptiens voulans representer la Divinité, pour la faire comprendre en quelque façon, ils peignoient un serpent qui mordoit sa queuë, de sorte qu'il estoit tout rond, et ainsi on ne pouvoit voir en luy ny commencement ny fin : car sa teste qui est son commencement, enfermoit sa queuë qui est sa fin. Ainsi Nostre-Seigneur, ayant esté de toute eternité, est le principe et le commencement de toutes choses, lesquelles retournent et se rapportent toutes à luy comme à leur fin derniere. Vous voyez donc le merveilleux rapport qu'il y a de la fin au commencement.

Or pour le merveilleux rapport de la fin des œuvres de Dieu avec leur commencement, quand il crea l'homme, il donna le premier signe de cette creation par une transformation d'une substance en une autre : mais cét homme s'estant perdu par le peché, Dieu vint pour le recréer et faire un homme nouveau; parceque l'homme par le peché s'estoit tellement aneanty, qu'il ne paroissoit plus ce qu'il estoit en sa creation; c'est pourquoy Nostre-Seigneur vint pour le renouveller; et pour cét effet il commence cette recreation, comme il avoit fait la creation, faisant voir un merveilleux rapport en l'un et en l'autre. Car si vous considerez ce que fit Dieu en la creation de l'homme, vous verrez qu'il changea la terre et l'argile en chair humaine; et pour faire cette admi-

(1) Apoc. 1.

rable transmutation, il prit de l'argile et une masse de terre, puis il dit : faisons l'homme à nostre image et semblance, *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram* (1) : et l'ayant formé, il souffla dans ce corps, et par ce souffle il luy inspira et donna la vie; et alors cette masse de terre fut convertie et transformée en chair et sang; c'est à dire, qu'il en fit un homme vivant. Nostre-Seigneur estant donc venu en ce monde pour faire cette recreation, il voulut faire son premier miracle par la transmutation de l'eau en vin, donnant ce signe pour premiere manifestation de sa gloire, d'autant qu'il a tousjours fait voir un grand rapport en toutes ses œuvres : et si nous les considerons des son entrée au monde, il nâquit tout nud du ventre de sa mere; et selon les revelations de S[te] Brigide, la tres-saincte Vierge en sa nativité le vit ainsi devant ses yeux, ayant produit ce fruict tres beny sans aucun travail, ny prejudice de sa virginité, estant alors absorbée en une tres douce et amoureuse contemplation; de façon que sans qu'elle s'en aperceust, ce divin sauveur sortit de ses tres-pures entrailles ; puis estant revenuë à soy, elle le vid tout nud devant ses yeux, et le prenant avec une grande reverence, elle l'enveloppa de linges. Surquoy vous remarquerez, qu'il voulut sortir du monde comme il y estoit entré, mourant tout nud sur l'arbre de la croix, et apres sa mort on le descendit de la croix, pour estre semblablement enveloppé et ensevely dans des linges, ainsi qu'il avoit esté

(1) Gen. 1.

en sa nativité. Il nâquit en pleurant comme les autres enfants, qui tous naissent ainsi, et n'en est jamais nay aucun qui ne soit nay en pleurant, sinon un certain dont il est parlé dans Virgile, qui fut un tres meschant homme, lequel se prit à rire en naissant. Mais Nostre-Seigneur n'est pas nay en riant, ains en pleurant et gémissant, comme il est dit en un passage de la Sapience, qui se peut bien appliquer à sa naissance, quoyque les paroles soient de Salomon, lequel parlant de soy, dit : quoyque je sois un roy tres-grand et admirable en puissance et richesse, si est-ce que je suis nay sur la terre comme les autres enfants, en pleurant et gémissant : *Et primam vocem omnibus similem emisi plorans* (1). Ainsi nostre vray Salomon, bien qu'il soit nay roy souverain du Ciel et de la terre, a neantmoins voulu naistre en pleurant, et de mesme il est mort en pleurant. Et comme il a voulu donner entrée à l'Evangile par ce premier signe de la conversion et transmutation de l'eau en vin; ainsi pareillement il a voulu donner fin à ses predications par la transmutation du vin en son sang. Il fit ce premier miracle en un banquet; aussi fit il ce dernier miracle de l'Eucharistie en un autre banquet : et comme il avoit changé l'eau en vin aux nopces de Cana en Galilée; de mesme en ce dernier soupé qu'il fit avec ses apostres, qui fut comme des nopces sacrées, où il epousa derechef la nature humaine, il changea le pain en sa chair, et le vin en son sang, et en cette transmutation il commença la solemnité des

(1) Sap. 7.

nopces, lesquelles apres il acheva sur l'arbre de la croix par sa mort. En somme, son premier miracle fut en convertissant l'eau en vin; et le dernier qu'il fit avant sa mort, fut semblablement de faire cette admirable conversion du pain et du vin en son sacré corps et sang. Et nous devons croire fermement la verité de ce mystere, lequel apres celui de l'incarnation, est le plus grand, le plus profond, et le plus adorable de tous; nous arrestant à la doctrine de la saincte Eglise, qui nous enseigne qu'il est en ce tres-sainct sacrement en corps et en ame. Et l'apostre dit, que le chrestien est nourry de la chair et du sang du Dieu vivant (1). Et quoyque cette verité repugne à nos sens, qui ne la peuvent comprendre, neantmoins nous la devons croire, nous appuyant sur les paroles de Nostre-Seigneur, qui dit en faisant cette admirable transubstantiation : cecy est mon corps, cecy est mon sang (2), avec plus de fermeté que si nos sens y connoissoient quelque chose. Or la divine providence voyant que ce mystere sacré de l'Eucharistie estoit trop obscur pour estre compris de nos petits esprits, elle nous a voulu donner mille et mille preuves de cette vérité, tant en l'ancien qu'au nouveau Testament: Dieu ayant donné aux prophetes des lumieres et intelligences si grandes de ce divin mystere, que c'est chose admirable de voir ce que quelques-uns d'entre eux en ont écrit, en parlant d'une façon si claire et intelligible, que l'on est presque ravy d'ad-

(1) Cor. 10 et 11. — (2) Mat. 26. Marc 14. Luc 22. et Cor. 11.
(3) S. Mat. 25.

miration en le lisant, voyant que Dieu s'est ainsi donné à nous, pour demeurer jusques à la consommation du monde parmy nous sur nos autels. Certes, nous devrions faire cent mille fois le jour des adorations à ce divin sacrement, en reconnoissance de cet amour avec lequel il demeure parmy nous. Et voila la consideration que nous devons faire pour la consolation de nostre foy.

Voyons maintenant pour la seconde partie, comme se fit ce premier signe et miracle de Nostre-Seigneur; et pour vous le mieux faire entendre, il faut rapporter les paroles de l'Evangile. *Nuptiæ factæ sunt in Cana Galileæ, et erat mater Jesu ibi : vocatus est autem et Jesus, et discipuli ejus ad nuptias.* Il se fit, dit saint Jean, des nopces en Cana de Galilée, où Nostre-Seigneur avec sa saincte mere et ses disciples, furent invitez. Or Cana estoit une petite ville proche de Nazareth.

Il y a diverses opinions sur ce sujet; car il se treuve des docteurs qui se plaisent à disputer si Nostre-Seigneur et la S[te] Vierge y furent invitez ou non : mais laissons ces disputes, et nous tenons à ce que dit l'Evangeliste, et considerons l'extreme bonté de Nostre-Seigneur; lequel estant invité à ces nopces, ne refusa point de s'y treuver; et dautant qu'il estoit venu pour racheter et reformer l'homme, il ne voulut pas prendre un maintien, ny une contenance grave, austere et rigide; mais bien une maniere et façon de proceder toute suave, civile et courtoise pour l'attirer

à luy ; et cela fut cause qu'estant invité à ces nopces, il ne refusa point d'y aller, ains s'y trouva, et par consequent retrancha beaucoup d'excez et de legeretez qui se commettent ordinairement en telles occurrences.

O combien pensez-vous, mes cheres ames, que ces nopces furent modestes ! car sans doute, que la presence de Nostre-Seigneur et de Nostre-Dame, faisoit que l'on y estoit grandement retenu ; et quoyque le vin y faillit, ce ne fut point pour en avoir pris avec excez ; mais il est tres probable que cela arriva par une permission de Nostre-Seigneur, qui vouloit par le miracle qu'il fit de changer l'eau en vin, faire connoistre à ceux qui estoient là presens ; mais specialement à ses disciples, un échantillon de sa toute-puissance. Or la tres-saincte Vierge qui estoit tres-sage et prudente, et pleine d'une tres-grande charité, s'en estant aperceuë, s'advisa d'un expedient admirable, pour remedier à cet inconvenient : mais que fera cette saincte dame? car elle ne porte point d'argent pour faire achepter du vin ; son fils n'en a point aussi : surquoy donc fonde-t'elle l'esperance qu'elle a de pouvoir remedier à cette necessité? O certes, elle n'ignoroit pas la puissance et la bonté de Nostre-Seigneur ; elle sçavoit combien grande estoit sa charité et misericorde, en suitte dequoy elle s'asseuroit qu'il pourvoieroit infailliblement à la necessité de ces pauvres gens, estant bien croyable qu'ils n'estoient pas riches, puisque le vin leur manqua ; et c'est une des causes pourquoy

Nostre-Seigneur estant invité à ces nopces, y alla, dautant qu'il se plaisoit fort à converser avec les pauvres, et les favoriser.

La Ste Vierge donc voyant cet inconvenient, et sçachant que son fils seul sans argent pouvoit mettre remede à cette necessité, elle s'adresse à luy; mais remarquez un peu, mes cheres ames, ce que fait et dit cette saincte dame : mon Seigneur et mon fils, dit-elle, ils n'ont point de vin, *vinum non habent :* comme si elle eust voulu dire, ces bonnes gens sont pauvres, et quoyque la pauvreté soit grandement aymable, et vous soit tres-agreable, si est-ce qu'elle est de soy honteuse, et souvent elle reduit son hoste à souffrir beaucoup de mepris et de confusion devant le monde; ces bonnes gens qui vous ont invité s'en vont tomber dans une grande ignominie, si vous ne les secourez. Je sçay que vous estes tout-puissant et que vous pouvez remedier à leur necessité, je ne doute point aussi de vostre charité et misericorde, souvenez-vous de l'hospitalité qu'ils nous ont fait de nous convier à leur banquet, et pourvoyez, s'il vous plaist, à leur besoin. Mais la Ste Vierge ne fit pas un si long discours pour representer à son divin fils la necessité de ces nopces; ains comme bien advisée et tres-sçavante en la maniere de bien prier, elle usa de la plus courte; mais de la plus haute, excellente et efficace façon de prier qui soit et qui puisse estre, et dit seulement ces paroles : mon fils, ils n'ont point de vin, *vinum non habent.* Vous estes (vouloit dire cette saincte Vierge) si doux et si charitable, vous avez un cœur si clement

et si plein de pitié; condescendez, s'il vous plaist, à mon desir, et faites ce dequoy je vous prie pour ces pauvres gens. Priere certes tres-excellente, en laquelle cette saincte dame parle à Nostre-Seigneur avec la plus grande reverence et humilité qui se puisse imaginer, car elle s'en va à luy, non point avec arrogance, ny avec des paroles pleines de presomption, comme font plusieurs personnes indiscrettes et inconsidérées; ains luy represente avec une tres-profonde humilité la necessité de ces nopces, tenant pour tout asseuré qu'il y pourvoiroit, ainsi que nous dirons bien-tots.

O que c'est une excellente maniere de prier, que celle de se contenter de representer simplement ses necessitez à Nostre-Seigneur, puis le laisser faire, nous tenant asseurez qu'il y pourvoira selon qu'il nous sera le plus convenable, nous contentant de luy dire : Seigneur, voicy vostre pauvre creature desolée et affligée, pleine de seicheresses et ariditez, remplie de miseres et de pechez; mais vous savez bien ce dequoy j'ay besoin, il me suffit de vous faire voir ce que je suis; c'est à vous de pourvoir à mes miseres selon qu'il vous plaira, et que vous connoissez m'estre plus utile pour vostre gloire.

Or je sçay bien qu'on peut demander à Dieu, non seulement les necessitez spirituelles; mais aussi les temporelles, il n'y a nul doute que cela ne se puisse et doive faire; Nostre-Seigneur nous l'a luy-mesme enseigné en l'oraison dominicale que nous disons tous les jours, en laquelle nous demandons premie-

rement que le royaume de Dieu nous advienne, comme le but et la fin à laquelle nous visons, et puis aussi, que sa saincte volonté soit faite, comme l'unique moyen pour nous conduire à cette fin et beatitude : mais outre cela, nous faisons encore une autre demande à Dieu, à sçavoir, qu'il nous donne nostre pain quotidien, *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.* La saincte Eglise mesme a des prieres particulieres pour demander à Dieu les choses temporelles, ayant des oraisons propres pour demander la paix en temps de guerre, la pluye en temps de seicheresse, et le beau temps dans les trop grandes pluyes : mesme il y a des messes toutes particulieres pour le temps de contagion et autres necessitez. Vous voyez donc qu'il n'y a point de doute ny de difficulté, que l'on ne puisse et doive demander à Dieu ses necessitez temporelles, aussi bien que les spirituelles, et cela en deux manieres : l'une en la façon que le fit la tres-saincte Vierge, qui est de luy exposer simplement nos necessitez : l'autre en luy demandant qu'il nous donne telle ou telle chose, ou qu'il nous delivre de tel ou tel mal ; toutesfois avec cette condition, qu'il fasse en cela sa volonté, et non la nostre. Mais pour l'ordinaire nous ne faisons pas ainsi ; vous verrez quelquefois une personne qui pratiquera la devotion, laquelle demandera à Dieu en toutes ces prieres qu'il luy donne son sainct amour, et cette sacrée dilection qui rend toutes choses si suaves et faciles ; et qu'il luy donne encore cette humilité, qui cause en l'ame un si bas sentiment de

soy-mesme ; d'autant, dira-t-elle, que je ne suis point humble, et neantmoins je voy qu'on ne sçauroit se sauver sans cette vertu.

C'est bien-fait de demander l'humilité, car se doit estre nostre chere vertu entre toutes les autres ; il est aussi très-bon de demander l'amour divin : mais neantmoins je vous dis que cette demande que vous faites de l'humilité et de l'amour de Dieu n'est pas bonne, car ce n'est pas l'amour ny l'humilité que vous demandez, ains les sentimens d'amour et d'humilité ; vous voulez sçavoir et sentir si vous aymez Dieu, et si vous estes humble, et c'est ce qu'il ne faut point demander ny desirer, d'autant que cela n'est point requis pour la perfection ; et ceux qui ont la veritable humilité ne voyent ny ne sentent point en eux cette vertu ; de mesme pour aymer Dieu, il n'est point requis d'en avoir le sentiment, car le veritable amour ne reside point dans les sens, ains dans la supreme pointe de l'esprit ; et il en est de mesme de l'humilité et des autres vertus. Ne demandez donc point cela, mes cheres filles ; mais resolvez-vous de servir Dieu genereusement ; sans goust ny sentiment, d'autant que ce n'est pas icy le lieu des douceurs et suavitez. Quand vous serez dans le ciel en la felicité eternelle, vous connoistrez clairement si vous avez l'humilité, et verrez alors comment vous aymerez Dieu, et gousterez pleinement la suavité de son amour : mais en cette vie, Dieu veut que nous vivions entre la crainte et l'esperance, que nous soyons humbles, et que nous

l'aymions, en nous appuyant sur les veritez de la foy, et non pas sur nos sentimens.

Revenons à la tres-saincte Vierge : *Vinum non habent:* Mon fils (dit-elle), ils n'ont point de vin. Ce qu'entendant Nostre-Seigneur, il luy dit : *Quid mihi, et tibi est mulier? nondum venit hora mea.* Femme, qu'avez-vous à faire avec moy? mon heure n'est pas encore venuë. Certes, cette reponse semble d'abord bien rude, de voir un tel fils parler ainsi à une telle mere ; un fils si doux et si clement rejetter si rudement, ce semble, une priere faite avec tant de reverence et d'humilité, par une mere la plus aymante, la plus aymée, et la plus aymable qui fut jamais. Ha ! Seigneur, la creature n'a-t-elle pas à faire avec son creature, de qui elle tient l'estre et la vie? la mere avec son fils, et le fils avec sa mere, de qui il a receu la chair et le sang? Ces paroles semblent un peu estranges et difficiles à entendre ; et ayant esté mal entenduës par des ignorans, qui se sont attachez à la lettre, ils en ont formé trois ou quatre heresies. Mais, ô Dieu ! qui sera si hardy que de presumer pouvoir comprendre par son propre esprit, pour aigu et subtil qu'il puisse estre, le vray sens de l'Escriture, sans avoir receu d'en-haut la lumiere requise à cela?

Cette reponse, au contraire, estoit tres amoureuse ; et cette saincte Vierge, qui entendit le vray sens d'icelle, s'en ressentit la plus obligée mere qui aye jamais esté ; ce qu'elle fit paroistre, lors qu'apres cette reponse son cœur demeura tout plein

d'une saincte confiance, disant à ceux qui servoient à table : Vous avez oüy ce que mon fils m'a respondu, et pour cela, vous qui n'entendez pas le langage d'amour, pourrez entrer en doute qu'il ne m'aye esconduitte ; ô non ! ne craignez point, faites seulement ce qu'il vous dira, *quodcumque dixerit vobis facite*, et ne vous mettez pas en peine, car sans doute il pourvoira à vostre besoin.

Il y a une grande varieté de raisons et d'opinions parmy les docteurs sur ces paroles de Nostre-Seigneur : Femme, qu'avez-vous à demesler avec moy? D'aucuns disent qu'il vouloit dire : Qu'avons-nous à faire ny vous ny moy de nous mesler de cela? nous sommes seulement des invitez ; c'est pourquoy nous ne devons point avoir de soin de ce qui manque à ces nopces ; et autres semblables raisons qu'ils disent. Mais demeurons fermes à celle-cy, que la pluspart des S. S. Peres de l'Eglise tiennent, laquelle est que Nostre-Seigneur fit cette reponse à sa tressaincte mere, pour apprendre aux personnes qui sont constituées en quelque benefice ecclesiastique, de prelature, ou autres telles dignitez, qu'ils ne se doivent point servir de telles charges, pour faire en faveur de leurs parens chose aucune qui soit tant soit peu repugnante à la loy de Dieu ; d'autant que pour la chair et le sang, je veux dire pour leurs parens, ils ne se doivent jamais oublier jusques-là qu'à leur occasion, et pour les gratifier, ils viennent à faire quelque chose qui soit tant soit peu éloignée de la perfection et droiture avec laquelle ils doivent

exercer leur charge. Nostre-Seigneur voulant donc faire cette leçon au monde, il se servit du cœur de sa tres-saincte mere; en quoy certes il luy donna des preuves tres-grandes de son amour, d'autant que c'estoit comme s'il luy eust dit: Ma tres-chere mere, en vous disant, qu'est-ce que vous avez à démêler avec moy? je ne veux point vous econduire de vostre demande: car qu'est-ce que peut refuser un tel fils à une telle mere? mais d'autant que vous m'aymez souverainement, et que je vous ayme parfaitement, je me veux prevaloir de la fermeté de vostre cœur pour faire cette leçon au monde. Or je sçay bien que vostre cœur amoureux ne s'en troublera point, quoy qu'en apparence cette parole soit un peu rude; mais ce n'est rien pour vous, qui entendez le langage d'amour, lequel ne s'entend pas par les paroles seulement, ains encore par les yeux, par les gestes et actions. *Dilectus meus fasciculus myrrhæ, inter ubera mea commorabitur* (1). Mon bien-aymé, dit l'Epouse au Cantique des Cantiques, m'est un faisseau de myrrhe, je le prendray et le mettray au milieu de mes mammelles, c'est-à-dire, au milieu de mon cœur et de mes affections; d'autant que la goute de cette myrrhe venant à tomber dessus, le fortifira et affermira dans toutes les contradictions. Ainsi cette divine amante, la tres-sacrée Vierge, prit les paroles de Nostre-Seigneur comme un faisseau de myrrhe, qu'elle mit entre ses mammelles, c'est-à-dire, au milieu de ses amours, pour recevoir la

(1) Cant. 1.

goute qui découloit de cette myrrhe, laquelle raffermit tellement son cœur, qu'entendant cette reponse, qui aux autres sembloit un refus, elle crut sans aucun doute que Nostre-Seigneur luy accorderoit sa demande, et pour cela elle dit aux officiers de ces nopces: Faites tout ce qu'il vous dira: *Quodcumque dixerit vobis facite* (1).

Quant à ces paroles, *Nondum venit hora mea*: Mon heure n'est pas encore venuë, quelques docteurs ont estimé que Nostre-Seigneur vouloit dire que le vin n'estoit pas encore failly. D'autres les expliquent en diverses manieres, de sorte qu'il y a une grande diversité d'opinions sur ce sujet; mais je ne m'y veux pas arrester, afin de passer à des choses plus utiles pour nostre instruction, et dire qu'il y a des heures ordonnées de la divine providence, desquelles dependent nostre conversion et nostre salut. Or il est vray que de toute éternité, Dieu avoit déterminé l'heure et l'instant de faire ces grands miracles, à sçavoir celuy de l'Incarnation, et celuy de donner au monde le premier signe de sa puissance pour la manifestation de sa gloire: mais c'estoit absolument, et non pas en sorte qu'estant prié il ne les pût advancer. C'est pourquoi les docteurs parlant du mystere de l'Incarnation, disent que Nostre-Dame par ses prieres a merité qu'il fut advancé, *meruit accelerationem* (2), ce qui se doit encore entendre de ce premier signe et miracle de Nostre-Seigneur. Je veux dire un exemple, pour me faire

(1) S. Jean, 2. — (2) Gen. 25.

mieux entendre. Rebecca et Isaac desiroient extremement avoir des enfans; mais Rebecca estant sterile, elle n'en pouvoit naturellement avoir. Or, cependant Dieu avoit veu et ordonné de toute eternité, que Rebecca concevroit et auroit des enfans; mais avec cette condition, qu'elle les obtiendroit par ses prieres; et si elle n'eust prié avec son mary Isaac, elle n'eust point conceu : voyant donc qu'ils ne pouvoient avoir d'enfans, ils s'enfermerent dans une chambre, et prierent si fervemment, que Dieu entendit leurs prieres, et les exauça; et Rebecca, nonobstant sa sterilité, conceut et devint grosse de deux jumeaux, Esaü et Jacob. Ainsi les elans et souspirs d'amour de Nostre-Dame, comme disent la pluspart des S. S. Peres, advancerent le temps de l'Incarnation de Nostre-Seigneur. Ce n'est pas pour cela qu'il s'incarna devant le temps qu'il avoit préordonné; mais cela veut dire, que de toute eternité il avoit veu que la S[te] Vierge le prieroit d'advancer le temps de sa venuë au monde; et que pour l'exaucer, à cause de ses grands merites, il s'incarneroit plustost qu'il n'eust fait si elle neust prié. Il en est de mesme de ce premier miracle que Nostre-Seigneur a fait aujourd'huy aux nopces de Cana en Galilée: *Nondum venit hora mea*, Mon heure n'est pas encore venuë, dit Nostre-Seigneur à sa tres-saincte mere; mais parce que je ne vous puis rien refuser, je l'advanceray pour faire ce que vous me demandez. Il est donc certain, que Dieu avoit veu de toute

eternité qu'il l'advanceroit, à la faveur des prieres de sa saincte mere.

O! qu'heureuse fut l'heure en laquelle la divine providence nous voulut departir tant de graces et tant de biens; ô! qu'heureuse sera l'ame qui l'attendra avec patience, l'heure que Dieu a destinée pour luy departir les graces requises à son salut, et qui avec fidelité se preparera pour correspondre à cette beniste heure quand elle arrivera. Certes, ce fut en cette heure ordonnée de la providence divine, que la Samaritaine fut convertie, et c'est de cette beniste heure de laquelle depend nostre conversion et transmutation spirituelle; c'est pourquoy on doit avoir un grand soin à s'y bien préparer, afin que Nostre-Seigneur venant à nous, il nous treuve disposez à correspondre à sa grace. Voyons maintenant comme Nostre-Seigneur fit ce miracle.

Il y avoit six cruches de pierre preparées pour la purification des Juifs, dit l'Evangeliste, dautant qu'ils se lavoient frequemment, specialement quand ils avoient touché quelque chose deffenduë par la loy; car ils faisoient force ceremonies exterieures, esquelles ils estoient grandement exacts, bien qu'ils ne se souciassent gueres de purifier leur intérieur. Nostre Seigneur donc voulant faire ce grand miracle, pour donner au monde le premier signe de sa puissance, il fit remplir ces cruches d'eau, *Implete hydrias aquâ*, ce que les officiers de ces nopces firent promptement : en quoy ils furent grandement soi-

gneux de faire ce que la S[te] Vierge leur avoit dit; car si-tost que le commandement fut fait, ils les remplirent si pleines, que comme dit le sacré texte, l'eau surnageoit par dessus : *Et impleverunt eas usque ad summum* (1). Apres quoi, Nostre-Seigneur dit une parole interieure que personne n'entendit, et à l'instant cette eau fut changée en de tres-bon vin. Cette parole sans doute fut semblable à celle par laquelle il crea toutes choses du neant, et donna l'estre et la vie à l'homme, et par laquelle en ce dernier banquet qu'il fit avec ses disciples, il changea le vin en son sang, instituant le tres-sainct sacrement de l'Eucharistie, nous donnant ce vin tres-excellent, duquel nous sommes nourris pour la vie éternelle, puisque c'est par la reception du corps et sang de Nostre-Seigneur que nous sont appliquez les merites de sa mort et passion, et que nos ames sont substantées, fortifiées et vivifiées. Concluons ce discours.

Mais avant que finir, disons encore ce mot d'instruction sur l'Evangile, qui est que nous devons avoir un grand soin de nous addresser à Nostre-Dame, puisque nous voyons qu'elle a tant de credit auprés de son divin fils; et afin qu'elle luy represente nos necessitez, il nous la faut inviter à nostre festin avec Nostre-Seigneur; car là où est la mere et le fils, le vin n'y peut manquer, dautant qu'elle luy dira infailliblement; mon Seigneur et mon fils, cette mienne fille vostre servante n'a point de vin : Mais prenez garde, mes cheres ames, quel vin c'est que vous lui

(1) S. Jean, 2.

demandez. O certes, je me doute bien que c'est celuy de vostre propre consolation : Ce que je vous feray entendre par un exemple familier. Vous verrez une femme qui a un fils malade, il faut employer le ciel et la terre pour obtenir sa santé; car cet enfant est unique, c'est en luy auquel elle a mis toutes ses esperances; et quand les remedes humains n'y peuvent plus rien, elle a recours aux saincts, afin qu'ils soient ses intercesseurs envers Dieu, esperant d'obtenir par leur entremise la santé de son fils. C'est bien fait d'avoir recours aux saincts en nos necessitez? mais pourquoy demandez-vous tant la santé de ce fils, quand il se portera bien vous en ferez vostre idole; il eust donc esté plus utile pour vous, que Nostre-Seigneur vous l'eust osté. Si la Ste Vierge luy eust demandé du vin, afin que ceux qui estoient aux nopces se fussent enyvrez, sans doute il n'eust point fait ce miracle.

Mais remarquez que si nous voulons que Nostre-Dame demande à son fils, qu'il change l'eau de nostre tepidité, au vin de son fervent amour, il nous faut faire tout ce que Nostre-Seigneur nous dira, ainsi que firent les officiers de ces nopces. Faites-le donc fidellement, mes cheres ames, remplissez bien vos cœurs de l'eau de penitence, et il vous changera cette eau au vin de son fervent amour: Mais si vous voulez avoir de la ferveur, entretenez-vous le long du jour en de bonnes pensées, faites de frequentes oraisons jaculatoires; et tenez pour regle generale, si vous voulez estre recueillies en

vos oraisons, de ne vous pas laisser dissiper le long du jour, et n'employez pas le temps à faire des reflexions inutiles, tant sur vous, que sur ce qui se passe autour de vous, ains occuppez-vous fidellement en la presence de Dieu : et si vous voulez avoir des lumieres pour pouvoir comprendre quelque chose de mysteres de la foy, occuppez-vous le plus que vous pourrez à les considerer. En somme, mes cheres filles, pour conclusion, faites bien ce qui vous a esté enseigné jusques à present; reposez-vous en la Providence de Dieu, et soyez asseurées qu'il ne manquera jamais de vous donner ce qui vous sera necessaire pour vostre salut : benissez-le continuellement en cette vie, et apres icelle vous le glorifierez eternellement là haut au ciel avec tous les esprits bien-heureux, où vous conduise le Pere, le Fils, et le Sainct Esprit. Amen.

DIEU SOIT BÉNY!

SERMON

POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION DE NOSTRE-DAME.

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ secundum legem Moysi: tulerunt Jesum in Hierusalem, ut sisterent eum Domino. Luc, 2.

Apres que les jours de la purgation de Marie, selon la loi de Moyse, furent accomplis, ils portent l'enfant Jesus au temple pour le presenter au Seigneur.

Dieu dit comme il fait, et il fait comme il dit; en quoy il nous monstre qu'il ne nous faut pas seulement contenter de bien dire; mais qu'il faut que nous adjoustions les effets conformes à nos paroles, si nous voulons lui estre agreables : et tout ainsi qu'en Dieu, dire et faire n'est qu'une mesme chose, il faut aussi que nostre dire soit faire, et que nostre parole soit incontinent suivie de l'œuvre. Et pour cela les anciens, quand ils vouloient representer un homme de bien et vertueux, ils se servoient de la comparaison d'une pesche, sur laquelle ils appliquoient une fueille de pescher, parceque la pesche a la forme d'un cœur, et sa feuille celle de la langue, pour nous monstrer que l'homme sage et vertueux, a non seulement une langue pour bien dire; mais que cette langue estant appliquée sur son cœur, il

ne parle sinon à mesure que son cœur le veut, c'est à dire, qu'il ne dit que des paroles qui procedent des affections de son cœur, qui le portent en mesme temps à operer et mettre en effet ce qu'il dit. C'est ce que nous representent les quatre animaux que vid Ezechiel (1), lesquels n'avoient pas seulement des aîles pour voler; mais au dessous d'icelles, ils avoient des mains pour operer; pour nous signifier que nous ne nous devons pas contenter d'avoir seulement des aîles pour voler au ciel par des saincts desirs et bonnes pensées, si avec cela nous n'avons des mains pour nous excercer aux bonnes œuvres, afin de mettre en pratique nos desirs : car c'est une chose asseurée, que nos bons propos, nos resolutions, ny nos paroles pour sainctes qu'elles puissent estre, ne nous conduiront point au ciel, si elles ne sont accompagnées des effets.

Nostre-Seigneur donc pour confirmer cette verité, et nous monstrer qu'il fait ce qu'il dit, vient aujourd'huy au temple, pour y estre offert à Dieu son pere, s'assujettissant à l'observance de la loy qu'il avoit donnée à Moyse, en laquelle il y avoit quantité d'observances particulieres, auxquelles il ne pouvoit estre sujet, estant le Createur et le monarque souverain de toutes choses. Mais neantmoins, parcequ'il devoit estre mis devant nos yeux comme un divin portrait, auquel nous nous devions conformer en toutes choses, autant que la foiblesse de nostre nature le pourroit permettre, il voulut observer la loy qu'il

(1) Ezech. 1.

avoit donnée, et s'y assujettir, et sa tres-saincte Mere aussi à son exemple, ainsi que nous voyons en l'Evangile de ce jour, qui fait mention de la presentation de Nostre-Seigneur au temple et de la purification de Nostre-Dame, duquel je tireray trois petites considerations pour nostre instruction, que je ne feray que toucher en passant, les laissant apres ruminer à vos esprits, pour en faire une bonne et heureuse digestion.

La premiere consideration sera touchant l'exemple que Nostre-Seigneur et la glorieuse Vierge nous donnent, d'une profonde et veritable humilité : la seconde sera sur l'obeyssance, qui est antée sur l'humilité; et en la troisiéme nous apprendrons une methode excellente pour bien faire l'oraison.

Or premierement, quelle plus grande et plus profonde humilité se pourroit-on jamais imaginer, que celle que Nostre-Seigneur et Nostre-Dame pratiquent en venant au temple; l'un pour y être offert comme tous les enfans des hommes pecheurs, et l'autre se venant purifier comme les autres femmes. Quant à Nostre-Seigneur, il est tres certain qu'il ne pouvoit estre obligé à cette ceremonie, veu qu'il estoit la pureté mesme, et qu'elle n'obligeoit que les pecheurs : et quant à Nostre-Dame, quelle necessité avoit-elle, ou pouvoit-elle avoir de se purifier? puis qu'elle n'estoit, ny ne pouvoit estre soüillée, ayant esté doüée d'une pureté et d'une grace si excellente dés l'instant de sa conception, que celle des cherubins et seraphins ne luy est nullement compa-

rable, car si bien Dieu les prevint de sa grace dés leur creation, pour les empescher de tomber en peché, neantmoins ils ne furent pas confirmez en grace dés cet instant, ains ils le furent seulement par apres en vertu du choix qu'ils firent de se servir de cette premiere grace, et par la volontaire soubmission de leur franc-arbitre à leur Createur : Mais Nostre-Dame ne fut pas seulement prevenüe de la grace au mesme instant de sa conception, ains elle fut encore tellement confirmée en icelle, qu'elle n'en pouvoit deschoir. Et neantmoins l'enfant et la mere, nonobstant leur incomparable pureté, se viennent aujourd'huy presenter au temple, comme s'ils eussent esté pecheurs, ainsi que tout le reste des hommes. O acte d'humilité incomparable! plus la dignité des personnes qui s'humilient est grande, et plus l'acte d'humilité qu'elles font est inestimable; ha! quelle grandeur de Nostre-Seigneur et de sa tres-saincte mere! ô que c'est une consideration utile et profitable pour les ames qui veulent tendre à la perfection, que celle de l'humilité que Nostre-Seigneur a pratiquée; car il a tellement estimé et chery cette vertu, qu'il a mieux aymé mourir que d'en laisser la pratique, suivant ce qu'il a dit luy-mesme, qu'il n'y a point de plus grand amour, que de mettre sa vie pour la chose aymée : or Nostre-Seigneur a donné sa vie pour l'humilité, ayant fait en mourant le plus excellent et souverain acte d'humilité qui se puisse jamais imaginer.

Le grand apostre S. Paul nous voulant faire con-

cevoir en quelque façon l'amour que Nostre-Seigneur portoit à cette vertu, dit qu'il s'est humilié jusques à la mort, et à la mort de la croix, *Humiliavit semetipsum usque ad mortem, mortem autem crucis;* voulant dire, qu'il ne s'est pas humilié seulement pour un temps, ny en quelque action particuliere, ains jusques à la mort, c'est à dire, dés l'instant de son Incarnation, jusques au dernier moment de sa vie : et pour nous monstrer la grandeur de cette humilité de Nostre-Seigneur, il s'est humilié, dit-il, jusques à la mort, et la mort de la croix, qui estoit la plus ignominieuse, la plus infame et pleine d'abjection, qui se pust trouver. En quoy nous sommes enseignez, qu'il ne nous faut pas contenter de pratiquer l'humilité en quelques actions particulieres, ny pour un temps seulement, ains tousjours et en toutes occasions; et non seulement jusques à la mort, ains jusques à la mort de la croix, c'est à dire, jusques à l'entiere mortification de nous-mesmes, humiliant l'amour de nostre propre estime, et l'estime de nostre propre amour; car il ne se faut pas amuser à la pratique d'une certaine apparence d'humilité, de contenance et de paroles, qui consiste à dire que nous ne sommes rien que l'imperfection mesme, et à faire quantité de reverences et d'humiliations exterieures, qui ne sont rien moins que l'humilité, laquelle si elle est vraye, nous fait reconnoistre et tenir pour de vrais neants, qui ne meritons pas de vivre, et nous rend souples, maniables, et soubmis à un chacun, observant par

ce moyen ce precepte de Nostre-Seigneur, qui nous ordonne de renoncer à nous-mesmes, si nous le voulons suivre. *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum* (1).

Il y en a plusieurs qui se trompent grandement en ce subjet, pensant que l'humilité (2) ne soit bonne à pratiquer que par les novices et commençans; et dés qu'ils ont fait quelques progrez en la voye de Dieu, ils se persuadent qu'ils se peuvent bien relâcher en cette pratique, croyant d'estre desja assez advancez en icelle; en quoy certes ils s'abusent grandement; car ne voyent-ils pas que Nostre-Seigneur s'est humilié jusques à la mort; c'est à dire, tout le temps de sa vie. O que ce divin maistre de nos ames savoit bien que son exemple nous estoit necessaire, dautant que n'ayant nulle necessité pour lui de s'humilier, il a neantmoins voulu perseverer en cette pratique depuis sa naissance jusques à sa mort, afin de nous inciter à embrasser cette vertu. O que la perseverance est necessaire en ce subjet! car combien en a-ton veu qui avoient bien commencé en la pratique de l'humilité; lesquels faute de perseverance, se sont perdus : c'est pourquoy Nostre-Seigneur n'a pas dit, celuy qui commencera, ains celuy qui perseverera sera sauvé, *Qui perseveraverit usque in finem hic salvus erit.*

Qu'est-ce qui a fait pecher les anges, sinon le defaut d'humilité : car si bien leur peché fut une desobeyssance, pour prendre toutes choses en leur

(1) S. Mat. 16. — (2) S. Luc, 19.

origine, toutefois ce fut l'orgueil qui les fit des-obeyr à Dieu? Hé! ne voyons-nous pas que ce miserable Lucifer commença à se mirer et contempler luy-mesme, et puis il passa delà à s'admirer et complaire en sa beauté, ensuite dequoy il dit ces paroles: Je monteray au ciel, et seray semblable au Tres-Haut, *In cœlum ascendam, similis ero Altissimo* (1); et secoüa ainsi le joug de la sainte soubmission et obeyssance qu'il devoit à son Createur. Il avoit bien raison de considerer son excellente nature; mais non pas pour s'y complaire et en tirer de la vanité, non ce n'est point mal-fait de se considerer soy-mesme pour glorifier Dieu, et le remercier des dons qu'il nous a faits, pourveu que nous ne passions pas à la vanité et complaisance de nous-mesmes. Cette parole des philosophes payens, *Connois-toy toy-mesme,* a esté fort approuvée et bien receuë des anciens Peres; car c'est comme s'ils eussent voulu dire, connois l'excellence et noblesse de ton ame, afin de ne la point avilir, mepriser, ny faire chose aucune qui soit indigne de sa grandeur. Mais prenons garde neantmoins de demeurer tousjours dans les termes de l'humilité, et d'une sainte et amoureuse reconnoissance envers Dieu, de qui nous dépendons, et qui nous a faits ce que nous sommes.

Nos premiers parens et tous les autres qui ont peché, ont esté presque tous portez à ce faire par l'orgueil; c'est pourquoy Nostre-Seigneur, comme un sage et amoureux medecin de nos ames, prend

(1) Isaïe, 14.

le mal en sa racine ; et au lieu de l'orgueil, il vient premierement planter au monde la tres-belle et utile plante de la sainte humilité, vertu qui est d'autant plus necessaire, que son vice contraire est general parmy les hommes.

Nous avons veu comme entre les anges l'orgueil s'y est trouvé, et que le défaut d'humilité les a fait perdre pour jamais ; et entre les hommes, ne voyons-nous pas comme plusieurs ayant bien commencé, faute de perseverance en cette vertu, ont esté perdus miserablement. Que ne fit pas le roy Saül au commencement de son regne? l'Escriture dit, qu'il estoit en l'innocence d'un enfant d'un an : *Filius unius anni erat Saul, cum regnare cœpisset* (1), et cependant il se pervertit de telle sorte par son orgueil, qu'il fut reprouvé de Dieu, selon la plus commune opinion des Peres. Et Judas, quelle humilité ne témoigna-t'il pas vivant en la compagnie de Nostre-Seigneur? et cependant, voyez quel orgueil il avoit en mourant, ne se voulant point humilier, ny faire les actes de penitence, pour lesquels l'humilité est si necessaire, ce qui fut cause qu'il desespera d'obtenir pardon et misericorde; orgueil certes insupportable, de ne vouloir pas s'humilier devant la divine Misericorde, de laquelle nous devons attendre tout nostre bon-heur. Enfin, l'orgueil est un mal si commun entre les hommes, qu'on ne leur peut jamais assez prescher et inculquer la necessité qu'ils ont de perseverer en humilité. C'est pourquoy Nos-

(1) 1. Rois, 15.

tre-Seigneur et Nostre-Dame, pour nous monstrer l'estime que nous devons faire de cette vertu, viennent aujourd'huy au temple prendre la marque de pecheurs, en s'assujettissant à la loy, qui n'estoit point faite ny pour l'un ny pour l'autre; humilité tres-admirable pour Nostre-Seigneur et sa tres-saincte mere, de s'abbaisser ainsi. O Dieu! ce n'est pas grand'chose de nous voir abbaisser et humilier, nous autres qui ne meritons qu'abbaissement et aneantissement; mais Nostre-Seigneur et Nostre-Dame, qui sont d'une grandeur incomparable, leur humiliation estoit d'un prix inestimable; et dés qu'ils se furent une fois humiliez, ils persevererent tout le temps de leur vie, et ne se voulurent plus relever; c'est pourquoy le grand apostre, parlant de l'humilité de Nostre-Seigneur, dit qu'il s'humilia jusques à la mort, et la mort de la croix, *Humiliavit semetipsum usque ad mortem, mortem autem crucis* (1). Mais nous autres miserables creatures, qui ne faisons que ramper, et nous traîner sur la terre, dés aussi-tost que nous nous sommes abbaissez ou humiliez en quelque legere occasion, nous ne pouvons perseverer, ains nous nous relevons incontinent, et recherchons d'estre estimez quelque chose de bon; et bien que nous soyons l'imperfection mesme, nous voulons neantmoins estre estimez saincts et parfaits, et cependant nous voyons Nostre-Dame qui ne peut pecher, et laquelle nonobstant son extrême pureté, veut bien estre estimée pecheresse.

(1) Philip. 2.

Considerez, je vous prie, une fille d'Eve, combien elle est ambitieuse d'honneur et d'estime? Et si bien ce mal est general entre les hommes, neantmoins il semble que ce sexe y soit plus enclin. Or Nostre-Dame et glorieuse Maistresse, n'estoit nullement fille d'Eve selon l'esprit. ains seulement selon sang; c'est pourquoy elle fut tousjours extremement humble et rabbaissée, ce qui fut la cause de son bonheur, ainsi qu'elle témoigne elle-mesme en son sacré Cantique, disant; que toutes les nations la prescheroient bien-heureuse, parce que Dieu avoit regardé son humilité : *Quia rexpexit humilitatem ancillæ suæ, ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes* (1). Je sçay bien qu'elle vouloit dire que Dieu avoit regardé sa petitesse; mais c'est en cela mesme, que nous reconnoissons d'avantage sa profonde et sincere humilité : ecoutez-la, de grace, et voyez comme elle se mes-estima tousjours, mais principalement quand l'ange lui annonça qu'elle devoit estre mere de Dieu, *Ecce ancilla Domini* (2), Je suis la servante du Seigneur, luy répondit-elle. Donc pour conclusion de ce premier poinct, nous sommes enseignez par nostre divin Maistre et nostre glorieuse Maistresse, de l'estime que nous devons faire de la tres-saincte humilité, comme estant la base de toutes les vertus, et le fondement de l'édifice de la perfection, lequel ne peut subsister ny s'elever que par la pratique d'une profonde, sincere, et veritable reconnoissance de nostre petitesse et imbecillité, qui

(1) S. Luc, I. — (2) *Idem.*

nous porte à un vray aneantissement de nous-mesmes.

Passons à la seconde consideration, et voyons comme Nostre Sauveur et sa tres-beniste mere, ont tousjours accompagné leur humilité d'une parfaite obeyssance, qui a eu tant de pouvoir sur l'un et sur l'autre, que Nostre-Seigneur a mieux aymé mourir de la mort de la croix que de manquer d'obeyr, *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis*, Jesus-Christ a esté fait obeïssant jusques à la mort de la croix, dit le grand apostre; et quant à Nostre-Dame, quel acte signalé d'obeyssance ne fit-elle pas à l'heure mesme de la mort de son divin Fils, qui estoit tout son amour; car elle ne resista aucunement, nonobstant qu'elle fust transpercée du glaive de douleur, ains demeura tousjours ferme et constante aux pieds de la croix, avec une parfaite soubmission à la tres-saincte volonté du Pere Eternel. Certes, ce divin Sauveur ne fit jamais rien que par obeyssance, ainsi qu'il disoit luy-mesme, *Descendi de cœlo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me.* Je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, ains pour faire celle de celuy qui m'a envoyé. En quoy il nous monstre qu'il regardoit tousjours en toutes choses la volonté de son pere celeste, pour la suivre. Et quant à Nostre-Dame, considerez tout le cours de sa vie, vous n'y trouverez qu'obeyssance; et elle a tousjours fait une telle estime de cette vertu, que si bien elle avoit fait vœu de virginité, neantmoins pour obeyr elle se

soubmit au commandement qui lui fut fait de se marier, et persevera tousjours en la pratique d'icelle, ainsi que nous voyons aujourd'huy, venant au temple pour observer la loy de la purification, à laquelle elle n'avoit nulle obligation : et cette obeyssance estant purement volontaire, elle en estoit d'autant plus excellente, parce que cela procedoit de l'amour qu'elle portoit à cette vertu, qu'elle avoit antée comme un divin greffe, sur le tronc sacré de sa tres-saincte humilité, aussi n'en a-t-elle point recommandé d'autre aux hommes que cette obeyssance; car il ne se trouve point en l'Evangile qu'elle leur ait parlé, sinon aux nopces de Cana en Galilée, qu'elle dit: Faites tout ce que mon fils vous dira: *Quodcunque dixerit vobis facite*, preschant ainsi l'observance de la tres-saincte obeyssance, qui est une vertu inseparable de l'humilité, d'autant que c'est l'humilité qui fait que nous nous soubmettons à obeyr.

Or Nostre-Dame et tres-sacrée maistresse ne craignoit pas la desobeyssance, parce qu'elle n'estoit nullement obligée d'obeyr à la loy, ains elle en craignoit seulement l'ombre, à cause que si elle ne fut pas venuë au temple pour offrir son Fils Nostre-Seigneur, et pour se purifier, l'on eust pû trouver des personnes qui eussent voulu faire enqueste de sa vie, pour sçavoir pourquoy elle ne faisoit pas comme les autres femmes. C'est pourquoy elle vient aujourd'huy au temple, pour lever tout ombrage aux hommes, et leur oster toute sorte de soupçon, afin de nous

monstrer que nous ne nous devons pas contenter d'eviter seulement le peché, ains que nous devons mesme en eviter l'ombre, ne nous contentant pas de la resolution que nous avons prise de ne point commettre tel ou tel peché, mais aussi que nous devons eviter les occasions qui nous pourroient servir de tentation pour nous y faire tomber. Ce qui nous apprend aussi de ne nous pas contenter du temoignage de nostre bonne conscience, mais que nous devons avoir soin d'oster toute occasion aux autres de se mal edifier de nous et de nos deportemens; ce que je dis pour certaines personnes, lesquelles estant resoluës de ne point commettre quelque peché, ne se soucient pas de rendre temoignage qu'elles le commettroient volontiers si elles osoient.

O combien cet exemple que nous donnent aujourd'huy Nostre-Seigneur et Nostre-Dame, de la tres-saincte obeyssance, nous devroit inciter à nous soubmettre absolument et sans reserve à l'observation des choses qui non seulement nous sont commandées, mais encore de celles qui nous sont conseillées, afin de nous rendre tousjours plus agreables à la divine bonté. Mon Dieu, est-ce si grande chose de nous voir soubmettre à obeyr, nous autres qui sommes nez pour cela? puisque le roi suprême, à qui toutes choses doivent estre sujettes, s'est bien voulu assujettir à l'obeyssance?

Apprenons donc de cet exemple, que nous donnent aujourd'huy nostre Sauveur et la glorieuse

Vierge, à nous rendre souples, maniables et faciles à tourner à toute main, non pour un temps ny pour certains actes particuliers, ains pour tousjours, c'est-à-dire jusques à la mort.

Voyons en troisieme lieu, comment nous pouvons remarquer en l'Evangile de ce jour une excellente maniere de bien faire l'oraison. Plusieurs se trompent grandement, croyant qu'il faille tant de methodes pour cela; et l'on en void souvent qui se mettent en peine, et qui sont dans un grand empressement, pour rechercher un certain art qu'il leur semble qu'il faut sçavoir pour le bien faire, et ne cessent jamais de subtiliser autour de leur oraison pour voir comment ils la font, et quelques-uns pensent qu'il ne se faut tourner ny remuër, de crainte que l'esprit de Dieu ne se retire, comme si l'esprit de Dieu estoit si delicat qu'il dependît de la methode et de la contenance de ceux qui font l'oraison. Or je ne dis pas qu'il ne se faille servir des methodes qui sont marquées, mais il ne faut pas s'y attacher, et les affectionner tellement que nous devions mettre toute nostre confiance en icelles; comme ceux qui pensent que pourveu qu'ils fassent tousjours bien les considerations devant les affections, tout va bien. Ce n'est pas qu'il ne soit bon de faire des considerations, et suivre les regles qui sont données pour faire l'oraison : mais je dis qu'il ne se faut pas attacher en telle sorte à une methode, que nous pensions que tout nostre bien en depende.

Or nous devons sçavoir qu'il n'y a qu'une seule

chose necessaire pour bien faire l'oraison, qui est d'avoir Nostre-Seigneur entre nos bras, comme S. Simeon; c'est-à-dire, entre nos affections; et cela estant, nostre oraison sera tousjours bien faite, en quelque façon que nous la fassions: mais sans cette condition, jamais elle ne pourra estre receuë de Dieu: *Nemo venit ad patrem nisi per me* (1), nul ne peut aller à mon pere que par moy, dit Nostre-Seigneur. L'oraison, disent les docteurs, n'est autre chose qu'une elevation de nostre esprit en Dieu, *Oratio est mentis ad Deum ascensus* (2), elevation que nous ne pouvons nullement faire de nous-mesme; mais ayant nostre Sauveur entre nos bras, tout nous sera rendu facile : Et pour preuve de cecy, considerez, je vous prie, mes cheres ames, ce sainct homme Simeon, et voyez comme il fait bien l'oraison, ayant Nostre-Seigneur entre ses bras : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundùm verbum tuum in pace: quia viderunt oculi mei salutare tuum* (3). Laissez, dit-il, maintenant aller vostre serviteur en paix, puis qu'il a veu son salutaire, et son Seigneur. Certes, ce seroit un extreme abus de vouloir exclurre Nostre-Seigneur Jesus-Christ de nostre oraison, et de là penser bien faire sans son assistance, puisque c'est une chose indubitable que nous ne pouvons estre agreables au Pere Eternel, sinon en tant qu'il nous regarde à travers de son Fils nostre Sauveur; et non seulement les hommes,

(1) S. Jean, 4. — (2) S. Jean Damas. liv. de la Foy orthod. ch. 14.
(3) S. Luc, 2.

mais encore les anges; car si bien il n'est pas leur Redempteur, il est neantmoins leur Sauveur, et les anges ont esté justifiez et confirmez en grace par luy; car il la leur a meritée, suivant ce qui est dit dans l'Apocalypse (1). Et comme il arrive quand on regarde à travers d'un verre rouge ou violet, tout ce qu'on voit paroist aux yeux de mesme couleur; ainsi le Pere Eternel nous regardant à travers de la beauté et bonté de son sacré Fils, il nous trouvera beaux et bons selon qu'il nous desire; mais sans cet artifice, nous ne paroistrons à ses yeux que la laideur et difformité mesme.

L'oraison, ainsi que disent les peres, n'est qu'une elevation de nostre esprit en Dieu; et si bien en allant à Dieu nous rencontrons les anges et les saincts en nostre chemin, nous n'elevons pas nos esprits à eux pour les y arrester, ni ne leur addressons pas nos prieres, ainsi qu'ont voulu dire meschamment les heretiques, ains seulement nous les prions de joindre leurs oraisons aux nostres, pour en faire une saincte confusion, afin que par ce sacré melange, elles soient mieux reçuës du Pere Eternel, qui les aura tousjours agreables, si nous menons quant et nous son cher petit Benjamin, ainsi que firent les enfans de Jacob, quand ils allerent voir leur frere Joseph en Egypte (2); car si nous ne le menons quant et nous, nous aurons la mesme punition dont Joseph menaça ses freres, à savoir, qu'ils ne verroient plus sa face, et n'auroient rien de luy s'ils ne

(1) Apoc. 12. — (2) Gen. 42 et 43.

luy menoient avec eux leur petit frere. Or nostre petit frere est ce divin poupon que Nostre-Dame vient aujourd'huy apporter au temple, le remettant elle-mesme, ou par l'entremise de S. Joseph, au bon vieillard S. Simeon : il est neantmoins plus probable, que ce fut plustost S. Joseph que Nostre-Dame, pour deux raisons. La premiere est, que les hommes venoient offrir leurs enfans, comme y ayant plus de part que les meres : la seconde raison est, que les femmes n'estant pas encore purifiées, elles n'osoient approcher de l'autel où se faisoient les offrandes. Mais quoy que c'en soit, il suffit que S. Simeon receut ce tres-beny poupon entre ses bras, ou des mains de Nostre-Dame, ou de S. Joseph. O que nous serons heureux ! si nous allons au temple disposez pour recevoir cette grace d'obtenir de Nostre-Dame, ou de son cher epoux S. Joseph, nostre divin Sauveur ; car l'ayant entre nos bras nous n'aurons plus rien à desirer, et pourrons bien chanter ce sacré cantique. *Nunc dimittis servum tuum, Domine : secundùm verbum tuum in pace* (1) : Laissez maintenant aller vostre serviteur en paix, ô mon Dieu, puisque mon ame est pleinement satisfaite, possédant tout ce qui est de plus desirable au ciel et en la terre.

Mais considerons un peu, je vous prie, les conditions qui nous sont necessaires pour obtenir cette grace de recevoir et porter Nostre-Seigneur entre nos bras, ainsi que S. Simeon et Anne cette bonne

(1) S. Luc, 2.

vefve, qui eurent le bonheur de se treuver au temple au mesme temps qu'il y fut apporté. En premier lieu, je remarque que l'Evangeliste dit de S. Simeon, qu'il estoit juste et timoré, *Et homo iste justus et timoratus* (1): en plusieurs endroits de l'Escriture saincte ; ce mot de timoré, nous fait entendre le respect envers Dieu, et les choses qui regardent son service ; en quoy nous remarquons que ce bon vieillard estoit plein de reverence envers les choses sacrées. Mais il est dit encore, qu'il attendoit la consolation, c'est-à-dire la redemption d'Israël, et que le Sainct-Esprit estoit en luy : *Expectans consolationem Israel, et Spiritus Sanctus erat in eo.* Ce qui nous represente fort à propos quatre conditions necessaires pour bien faire l'oraison ; dont la premiere est, que nous devons avoir Nostre-Seigneur entre nos bras, je veux dire entre nos affections, comme le bon S. Simeon, ainsi que nous avons dit, d'autant que c'est en cela que consiste la vraye oraison.

Pour la seconde condition, l'Evangeliste dit de ce sainct vieillard, qu'il estoit juste, *et homo iste justus*, c'est-à-dire, qu'il avoit parfaitement ajusté sa volonté à celle de Dieu, vivant selon sa tres-saincte loy : de mesme il est certain que nous ne serons jamais capables de bien faire la saincte oraison, si nous n'avons nostre volonté unie et ajustée à celle de Dieu ; et c'est à quoy nous manquons souvent. Par exemple, vous verrez quelquesfois une personne qui va faire l'oraison, demandez-luy pourquoy elle y va?

(1) S. Luc, 2. v. 25. Act. 8, v. 2.

c'est, dira-t-elle, pour demander à Dieu des consolations, et le prier qu'il me delivre de tant de distractions qui m'y importunent sans cesse. Hélas! vous ne voulez donc pas ajuster votre volonté à celle de Dieu, qui veut qu'entrant à l'oraison, vous soyez resolue de souffrir la peine des distractions, secheresses et degousts qui vous y arriveront, demeurant aussi contente que si vous aviés beaucoup de consolation et de tranquilité; puis que c'est une chose certaine, que vostre oraison ne sera pas moins agreable à Dieu, ny utile pour vous, pour estre faite avec plus de difficulté, pourveu que vous ajustiez tousjours vostre volonté avec celle de sa divine majesté Et cela estant, vous ferez tousjours vos oraisons, et toute autre chose utilement pour vous, et agreablement aux yeux de Dieu, qui est ce que nous devons desirer.

La troisieme condition necessaire pour bien faire l'oraison, est que nous devons attendre, comme le bon S. Simeon, la redemption d'Israël; c'est à dire, que nous devons vivre en l'attente de nostre propre perfection. O qu'heureux sont ceux qui vivant en cette attente, ne se lassent point d'attendre : ce que je dis pour plusieurs, lesquels ayant desir de se perfectionner par l'acquisition des vertus, les voudroient avoir tout d'un coup, comme si la perfection ne consistoit qu'à la desirer. O certes! ce seroit un grand bien si nous pouvions estre humbles aussi-tost que nous avons desiré de l'estre, et que sans autre peine nous peussions nous revestir des vertus aussi facile-

ment que nous ferions d'une robbe : mais cela estant impossible, il faut que nous nous accoustumions à rechercher nostre perfection en tranquillité de cœur, selon les voyes ordinaires, faisant tout ce que nous pourrons pour acquerir les vertus, par la fidelité que nous aurons à les pratiquer chacun selon nostre vocation, demeurant apres en attente pour ce qui regarde de parvenir, tost ou tard, au but de nostre pretention, laissant cela à la divine providence, laquelle aura soin de nous consoler au temps qu'elle a destiné de le faire, ainsi qu'elle a fait à S. Simeon ; et quand bien ce ne seroit qu'à l'heure de nostre mort, il nous doit suffire : contentons-nous donc de faire ce qui est en nostre pouvoir, et nous aurons tousjours assez tost ce que nous desirons, pourveu que nous l'ayons quand il plaira à Dieu de nous le donner.

La quatrieme condition requise pour bien faire l'oraison est, qu'il faut estre timoré comme S. Simeon ; c'est à dire, plein de reverence devant Dieu au temps de la saincte oraison. Hé Dieu ! mes cheres ames, en quel respect et reverence ne devons-nous pas estre en parlant à la divine majesté, puisque les anges qui sont si purs, tremblent en sa presence ? mais, direz-vous, nous ne pouvons avoir en nos oraisons ce sentiment de sa presence, qui cause une si grande humiliation de toutes les puissances de l'ame, ny cette reverence sensible, qui fait qu'elle se tient basse et humiliée devant Dieu, en la connoissance de son infinie grandeur, et de nostre extresme petitesse et indignité : O certes ! il n'est point neces-

saire d'avoir ce sentiment, ains il suffit d'avoir cette reverence en la volonté, et partie superieure de nostre ame. O qu'il faisoit bon voir la reverence avec laquelle S. Simeon tenoit Nostre-Seigneur entre ses bras! puis qu'il avoit la connoissance de la souveraine dignité de celuy qu'il tenoit.

Je remarque de plus, qu'il est dit que le Sainct-Esprit estoit en S. Simeon, et qu'il faisoit sa demeure en luy, *Et Spiritus Sanctus erat in eo* (1); ce qui fut cause qu'il merita de voir Nostre-Seigneur, et de le tenir entre ses bras : de mesme, il faut que nous donnions place en nous au Sainct-Esprit, si nous voulons que Nostre-Dame ou S. Joseph nous donne à tenir et à porter entre nos bras le divin Sauveur de nos ames, duquel procede, et auquel consiste tout nostre bon-heur, puisque nous ne pouvons avoir accez vers son pere celeste, que par son entremise et par sa faveur. Mais que faut-il faire pour donner place en nous au Sainct-Esprit? je répandray mon esprit sur toute chair, dit Dieu par son prophete Joël, *Effundam Spiritum meum super omnem carnem* (2). Le Sainct-Esprit a esté répandu sur toute la terre, dit le sage au premier chapitre de la Sapience, *Spiritus Domini replevit orbem terrarum;* mais neantmoins, ainsi qu'il dit au mesme lieu, il n'habite point dans un cœur feint et dissimulé, *Spiritus enim sanctus disciplinæ effugiet fictum* (3). Grand cas! que le Sainct-Esprit ne fasse nulle reserve pour n'habiter point en nous, que celle de la feintise, artifice et dissimula-

(1) S. Luc, 2. — (2) Joel, 2. — (3) Sap. 1.

tion. Or puisque ce defaut empesche que ce divin consolateur ne reside dans nos ames, et ne les comble de ses graces et faveurs celestes; il faut donc estre simples et sans artifice, ny dissimulation, si nous voulons qu'il vienne en nous, et apres luy Nostre-Seigneur; car le Sainct-Esprit veut estre le fourrier de nostre Sauveur Jesus-Christ; et comme le Sainct-Esprit procede de luy de toute eternité, entant que Dieu, il semble qu'il luy rend son change, Nostre-Seigneur procedant de luy entant qu'homme.

Que nous reste-t'il plus à dire maintenant, sinon qu'ayant des cette vie perissable et mortelle le Sainct-Esprit en nous, nous tenant en grand respect et reverence devant la divine majesté, attendant avec soubmission l'evenement de nostre perfection, ajustant tousjours le mieux qu'il nous sera possible, nostre volonté à celle de Dieu, nous aurons sans doute le bon-heur de porter Nostre-Seigneur entre nos bras, comme le bon S. Simeon, et par le moyen de cette grace nous ferons fort bien l'oraison, à condition toutesfois que nous ayons au prealable imité fidelement Nostre-Seigneur et Nostre-Dame en la pratique d'une parfaite obeyssance, qui soit entée sur une profonde, veritable et sincere humilité (ainsi que nous avons dit). Et apres cela, il ne nous restera plus rien à faire qu'à chanter avec S. Simeon : *Nunc dimittis servum tuum, Domine :* laissez maintenant aller, ô Seigneur, vostre serviteur en paix, en la jouyssance de la vie eternelle, en laquelle sa bonté

nous portera eternellement entre ses bras, en contr'eschange de ce que nous l'aurons porté sur les nostres durant le cours de cette vie mortelle. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY!

SERMON

POUR LE JOUR DE SAINT BLAISE.

Qui non bajulat crucem suam, et venit post me, non potest meus esse Discipulus. Luc, 14.

Qui ne prend sa croix, et ne vient apres moy, ne peut estre mon disciple.

Nous solemnisâmes hier la feste de la Purification de Nostre-Dame, et aujourd'huy nous celebrons celle du glorieux martyr S. Blaise. Il y a une telle conformité entre les Evangiles de ces deux festes, que j'ay bien voulu les joindre ensemble, et des deux en tirer le sujet de ce petit discours.

Nous trouvons premierement en celuy de ce jour, ces paroles de Nostre-Seigneur, esquelles sont comprises toute la doctrine et perfection chrestienne : *Qui non bajulat crucem suam, et venit post me, non potest meus esse Discipulus* (1) : qui ne prend sa croix, et ne vient apres moi, ne peut estre mon disciple. Mais pour porter nostre croix apres Nostre-Seigneur, il faut renoncer à soy-mesme : *Qui vult venire post me, abneget semetipsum :* quiconque veut venir apres moy, qu'il renonce à soy-mesme, dit-il en un autre lieu de l'Evangile. Et pour tirer quelque instruction de ces paroles, je diviseray ce discours en trois petits poincts. Au

(1) S. Luc, 14.

premier desquels, je monstreray ce que c'est que renoncer à soy-mesme : au deuxiesme, comment nous devons prendre nostre croix : et en troisieme lieu, comment nous devons suivre Nostre-Seigneur.

Quant au premier poinct, renoncer à soy-mesme n'est autre chose que se purifier soy-mesme. Et de cecy Nostre-Dame nous en donne un exemple admirable; car l'Evangeliste dit, que les jours de sa purgation estant accomplis, selon la loy de Moyse, *Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ secundùm legem Moysi, tulerunt Jesum in Jerusalem* (1) : elle vint au Temple pour se purifier et pour offrir son fils, avec deux colombes ou deux tourterelles. Or Nostre-Dame et chere maistresse n'avoit point besoin de purification, elle qui estoit plus claire que le soleil, plus pure que la lune, plus belle et reluisante que l'aurore, sans tache ni macules, ainsi qu'il est dit au Cantique des Cantiques, *Quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol. Tota pulchra es amica mea, et macula non est in te* (2).

Mais comment eust-elle eu besoin de purification, veu qu'elle avoit produit son sacré fils plus purement que l'estoile ne fait son rayon? elle vint donc, nostre glorieuse maistresse et sacrée Dame, non pour se purifier en elle-mesme, ains seulement en l'imagination de plusieurs, qui ne sçachant pas qu'elle estoit exempte d'observer la loy, eussent sans doute murmuré si elle n'eust fait comme les autres femmes; et

(1) S. Luc, 2. — (2) Cant. 6.

c'est enquoy elle nous donne un grand exemple d'humilité et d'obeyssance, en s'assujettissant à la loy à laquelle elle n'estoit point obligée. Mais pour nous autres, il est tres-necessaire que nous sçachions cette verité, que tant que nous serons en cette miserable vie, nous aurons tousjours besoin de nous purifier et renoncer à nous-mesmes; et c'est une erreur condamnée par l'Eglise, de croire qu'on puisse arriver à un si haut degré de perfection, qu'on n'ait plus rien à renoncer et purifier, dautant que nostre amour propre va tousjours produisant quelque rejetton d'imperfection qu'il faut retrancher; et pour cela, il se saisit de nos sens; et des que nous luy ostons le pouvoir de faire ses operations en l'un, il se saisit incontinent de l'autre pour essayer de nous surprendre; et s'il ne peut saisir celuy de la veuë, il va à celuy de l'ouye, et ainsi des autres; et si nous ne veillons continuellement sur nous-mesmes, nous trouvons que nous ne faisons autre chose que chopper, et tomber dans l'imperfection : c'est pourquoy Nostre-Seigneur nous voulant enseigner la perfection, nous exhorte d'aller à sa suitte, et de renoncer à nous-mesmes.

Mais quel est ce nous-mesme (me direz-vous) qu'il faut renoncer? car nous avons deux nous-mesmes, c'est à dire deux parties, lesquelles toutesfois ne font qu'une seule personne dont l'une est animale et terrestre, et l'autre spirituelle et celeste, qui est celle qui nous fait operer de bonnes œuvres, et aspirer à la jouyssance de son infinie bonté en la vie eternelle.

Or ce nous-mesme spirituel est tres-bon, aussi n'est-ce pas celuy-là que Nostre-Seigneur veut que nous renoncions; ains ce nous-mesme animal et terrestre, pour fortifier le celeste, dautant que ce nous-mesme terrestre est celuy duquel procedent nos passions, nos mauvaises inclinations, nos affections depravées; et pour le dire en un mot, c'est l'amour propre. Il ne se faut point tromper; car c'est une verité tres-certaine, que si nous voulons aller apres Nostre-Seigneur, et accomplir sa saincte volonté, il faut renoncer absolument et sans reserve à ce nous-mesme terrestre.

Or non seulement Nostre-Dame nous a donné l'exemple d'un parfait renoncement en sa saincte Purification; mais Nostre-Seigneur nous l'a aussi enseigné tout le cours de sa saincte vie, specialement en sa mort et passion, renonçant à l'inclination qu'il avoit de vivre pour s'assujettir à la volonté de son pere eternel, auquel il s'est rendu obeyssant jusques à la mort, et la mort de la croix: *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis* (1). C'est ainsi qu'il faut que nous fassions, mes cheres ames, renonçant à nostre propre volonté, et à tout ce qui est en nous contraire à la raison, et partie superieure de nostre ame, laquelle par l'instinct que Dieu luy a donné, tend tousjours au vray bien.

Mais il faut encore passer plus outre; car il nous serviroit fort peu de nous renoncer nous-mesmes pour

(1) Hhilip. 2.

en demeurer là. Les philosophes payens ont fait autrefois des renoncemens admirables, qui ne leur ont de rien servy, dautant qu'ils n'avoient pas une bonne fin : mais quant à nous, si nous renonçons à l'homme terrestre, il faut que ce soit pour fortifier le celeste, c'est à dire, qu'il faut aneantir la nature pour faire regner la grace; et mourir à nous-mesmes, pour ne vivre plus qu'à Dieu, et pour Dieu; qui doit estre nostre unique pretention. En somme, renoncer à nous-mesme, n'est autre chose que se purifier de tout ce qui se fait par l'instinct de l'amour propre, lequel produira tousjours tandis que nous serons en cette vie mortelle, des rejettons qu'il faut couper et retran cher tout ainsi qu'on fait aux vignes. Et comme vous voyez qu'il ne se faut pas contenter de mettre la main une fois l'année à la vigne; mais qu'il la faut coupper en un temps, puis apres la depoüiller de ses fueilles en un autre, et qu'ainsi plusieurs fois l'année il faut avoir la main à la serpe, soit pour la tailler, ou pour en retrancher les superfluitez. De mesme en est-il de nos imperfections : mais j'ai desja parlé de cela autrefois, c'est pourquoy je ne m'estendray pas davantage sur ce premier poinct, ains vous exhorteray seulement d'avoir bon courage, pour ne se laisser jamais abbattre ny estonner de nos defauts, pour grands qu'ils soient, puisque tout le temps de nostre vie ne nous est donné que pour nous en defaire et purifier.

Venons à la seconde partie de cette exhortation, qui est qu'il faut prendre sa croix, apres que l'on a

renoncé à soy-mesme. Ce poinct est un document de grande perfection ; mais je croy que vous aurez assez de courage pour en embrasser la pratique. Prendre sa croix, ne veut dire autre chose, sinon, qu'il faut recevoir et souffrir toutes les peines, contradictions, afflictions et mortifications qui nous arrivent en cette vie, sans exception quelconque, avec entiere soubmission et indifference. Au renoncement de nous-mesmes, nous faisons encores, ce semble, quelque chose qui nous contente, parce que c'est nous-mesme qui choisissons nos croix; mais icy il faut prendre la croix telle qu'on nous l'impose indifferemment. Il est donc certain, qu'il y a bien plus de difficulté, parce qu'il n'y a point de nostre choix, et c'est pourquoy ce poinct est d'une perfection bien plus grande que le precedent : et Nostre-Seigneur nous a bien monstré qu'il ne faut pas que nous choisissions nos croix, ains qu'il faut que nous les prenions et portions telles qu'elles nous sont presentées; car lors qu'il voulut mourir pour nous racheter et satisfaire à la volonté de son pere celeste, il ne voulut pas choisir sa croix, ains receut humblement celle que les Juifs luy avoient preparée.

Escoutons, je vous prie, le grand apostre S. Paul, et voyons comme il embrasse toutes les croix egalement, asseurant qu'aucune chose ne le pourra separer de son divin maistre, parce qu'il est marqué de sa marque, et qu'en quelque part qu'il aille, il sera tousjours reconnu pour estre des siens. Mais quelle

est cette marque ? sinon la souffrance, vous sçavez ce qu'il dit des grandes peines, fatigues et tribulations qu'il a endurées; et de plus, comme il souffroit en son interieur une peine insupportable, à cause que l'ardent amour qu'il portoit à Nostre-Seigneur, le tiroit puissamment du costé du Ciel, par le desir qu'il avoit de jouyr de luy.

Mais considerez, je vous prie, quels tourmens il a portez en son corps : voyez ce qu'il en dit en la deuxieme Epistre aux Corinthiens, où il rapporte qu'il a esté foüetté trois fois, en sorte que les traces en paroissoient sur ses épaules, apres qu'il a esté lapidé, puis qu'il a fait naufrage, et qu'il a esté submergé, emprisonné, et plusieurs autres peines et souffrances qu'il a endurées, lesquelles estoient la marque de Nostre-Seigneur, par laquelle on le reconnoissoit pour estre des siens; ce qui luy faisoit dire qu'il estoit crucifié avec Jesus-Christ, *Christo crucifixus sum Cruci.*

Mais decouvrons un peu, je vous prie, un abus qui se trouve en l'esprit de plusieurs, lesquels n'estiment et ne veulent porter les croix qu'on leur presente, si elles ne sont grosses et pesantes. Par exemple, un religieux se soubmettra volontiers à faire de grandes austeritez, comme de jeusner, porter la haire, faire de grandes et rudes disciplines, et aura de la respugnance à obeyr lors qu'on luy commandera de ne pas jeusner, ou bien de prendre du repos, et telles autres choses esquelles il semble avoir plus de satisfaction que de peines. Or sçachez que vous vous

trompez, si vous croyez qu'il y aie moins de vertu à vous surmonter en cela, qu'es choses plus difficiles; car le merite de la croix ne consiste pas en sa pesenteur, ains en la maniere avec laquelle on la porte. Je diray d'avantage, qu'il y a quelquefois plus de vertu à porter une croix de paille, que non pas une bien pesante, parce que plus les croix sont legeres, et plus elles sont abjectes, et par consequent moins conformes à nostre inclination, qui recherche tousjours les choses apparentes. Et c'est chose asseurée, qu'il y a souvent plus de vertu à ne pas dire une parole qui nous a esté deffenduë par nos superieurs, ou bien de ne pas lever la veuë pour regarder quelque chose qu'on a bien envie de voir, et semblables; que non pas de porter la haire, parce que des qu'on l'a posée dessus le dos, il n'est plus besoin d'y penser. Mais en ces menuës pratiques, il faut avoir une continuelle attention sur soy-mesme, pour se garder de tomber dans l'imperfection.

Vous voyez donc bien maintenant, que cette parole de Nostre-Seigneur, qui nous ordonne de prendre nostre croix, se doit entendre de recevoir de bon cœur et indifferemment, toutes les obeyssances qui nous sont données, et toutes les mortifications et contradictions qui nous sont faites, ou que nous rencontrons, bien qu'elles soient legeres et de peu d'importance, asseurez que nous devons estre, que le merite de la croix n'est pas en sa pesanteur, ains en la perfection avec laquelle on la porte.

O Dieu! me direz-vous, voila un grand renonce-

ment, et il faut bien estre attentive sur soy-mesme pour ne point suivre sa propre volonté, et ne point rechercher ce que nostre amour propre desire; car il a bien de l'artifice pour nous tromper, et divertir nostre attention de dessus nous-mesmes. Il est vray; mais voicy le remede à cela. Ceux qui naviguent sur la mer, approchant du lieu où sont les syrennes, sont tousjours en danger de perir, et courent grande fortune de se perdre, à cause qu'elles chantent si melodieusement, qu'elles charment et endorment ceux qui rament; de sorte qu'il y en a eu qui ont usé de cet artifice ponr n'estre pas charmez de cette melodie, de se faire attacher à l'arbre du navire, et par ce moyen ils ont evité le peril. Il faut que nous en fassions de mesmes, lorsque ces syrennes de propre volonté, de respugnances et de raisons de l'amour propre, nous viendront chanter aux oreilles, pour nous attirer à leur suite, et nous conjurer de leur obeyr, il faut semblablement que nous nous attachions fortement à l'arbre du navire, qui n'est autre que la croix, en nous ressouvenant que Nostre-Seigneur, pour le second poinct de la perfection, nous ordonne de prendre nostre croix, et d'aller apres luy. Mais remarquez qu'il dit la nostre propre; ce que je dis pour empescher l'extravagance de plusieurs, lesquels quand on leur fait quelques mortifications s'en faschent et se troublent, disant que si on leur eût fait telle ou telle, ou celle qu'on a fait à cet autre, qu'ils la souffriroient volontiers, et tout de mesme des maladies, car ils voudroient avoir celle que Dieu a don-

née à un autre, en renonçont à nous-mesmes, et à nostre propre volonté, et non pas celles qu'ils ont : or cela n'est pas porter sa croix comme Nostre-Seigneur veut que nous la portions, et qu'il nous a enseigné par son exemple. Donc, si nous voulons porter nostre croix apres luy, nous devons à son imitation recevoir indifferemment toutes celles qui nous arriveront sans choix ny exception quelconque.

Disons un mot sur mon troisiesme poinct, et voyons comme apres avoir renoncé à nous-mesmes, et pris nostre croix, nous devons suivre Nostre-Seigneur. Pour mieux entendre cecy, il faut que nous sçachions qu'il y a difference entre aller apres Nostre-Seigneur, et le suivre. Tous les chrestiens qui aspirent au ciel, vont apres Nostre-Seigneur, dautant que c'est par son merite qu'ils en obtiennent la possession, en observant neantmoins ses commandemens : mais suivre Nostre-Seigneur, c'est marcher sur ses pas, suivre ses exemples, imiter ses vertus, accomplir ses volontez, et ne se pas contenter d'observer seulement ses commandemens, comme font les chrestiens qui ne desirent que de se sauver, si nous n'y joignons encore la pratique des conseils, et tout ce que nous connoissons luy estre plus agreable. Mais vous voudrez (peut-estre) sçavoir quelle recompense vous aurez de suivre ainsi fidellement Nostre-Seigneur. O certes, mes cheres ames! si vous perseverez à le suivre de la sorte tout le long de vostre vie, à la fin d'icelle il vous recompensera de la gloire eternelle, où vous jouyrez de la claire vision de sa

Divinité, et de là il s'entretiendra familierement avec vous, comme l'amy avec son amy, et cet entretien ne finira jamais.

Mais puisque nous sommes dans l'octave de la Purification de Nostre-Dame, disons encore un mot d'instruction sur l'Evangile de cette feste, et voyons comme elle apporta son sacré Fils au temple pour l'offrir au Pere Eternel, et par le moyen de cette offrande s'unir avec lui, et l'unir encore au prochain. O qu'heureuses sont les ames qui savent bien faire cette pratique de s'offrir souvent à Dieu, et toutes leurs actions, en l'union de ce Sauveur. Mais considerons un peu cette pratique de l'union que fit Nostre-Dame de son sacré Fils au prochain, en le donnant à tenir à S. Simeon et Anne la prophetesse; laquelle, comme il est bien probable, eut l'honneur de tenir ce divin Sauveur de nos ames entre ses bras, quoy que les Evangelistes n'en disent rien, dautant qu'elle avoit excellemment bien renoncé à soy-mesme, et porté sa croix, ayant esperé tant de temps apres la venuë de ce Seigneur, qu'elle voyoit alors de ses yeux. Nostre-Dame donc se depoüilla de la consolation qu'elle avoit de tenir son sacré Fils sur son sein, pour le donner à S. Simeon, et par luy à tous les hommes : ce qu'elle fit, parce qu'elle sçavoit bien qu'elle ne l'avoit pas receu pour elle seule, ains pour le communiquer et donner à toutes les creatures; c'est pourquoy elle l'apporta au temple, et le remit au bon S. Simeon, lequel ayant pris ce divin Sauveur entre ses bras, l'embrassa, le baisa, et le serra

tres-etroitement sur sa poitrine, pour marque de l'union interieure que son ame avoit avec luy. Surquoy je considere, qu'il y a trois manieres de porter Nostre-Seigneur, bien differentes l'une de l'autre en perfection et merite.

La premiere est de le porter seulement sur la langue par les paroles : la deuxieme sur le cœur, par les affections : et la troisieme sur les bras, par les bonnes œuvres.

Plusieurs se contentent de porter Nostre-Seigneur seulement sur la langue, disant merveille de luy, en le loüant avec beaucoup d'ardeur. Il y en a d'autres qui le portent au cœur par des affections tendres et amoureuses, lesquels fondent presque en pensant et parlant de luy. Mais ces deux façons de porter Nostre-Seigneur, ne sont pas grand'chose, si on n'y adjouste la troisieme, qui est de le porter dessus les bras en operant de bonnes œuvres; car les bras representent les œuvres : il faut donc joindre ces trois façons de porter Nostre-Seigneur ensemble, si nous le voulons porter à son gré : *Pone me ut signaculum super cor tuum: ut signaculum super brachium tuum:* Mets-moy comme un cachet sur ton cœur, et comme un signe sacré sur ton bras, dit-il à son epouse au Cantique des Cantiques; pour nous monstrer qu'il ne se contente pas que nous le portions seulement sur nostre langue ny dessus nostre cœur; mais qu'il veut encore que nous le portions dessus nos bras, par nos bonnes œuvres.

Ne vous contentez donc pas, mes cheres filles, de

porter ce divin Sauveur dessus vostre langue, en parlant souvent de luy, et en chantant ses loüanges; ne vous contentez pas aussi de le porter dessus vostre cœur, par des affections tendres et amoureuses vers sa divine bonté, si vous n'y adjoustez encore la troisieme maniere, qui est de le porter dessus vos bras, en vous exerçant genereusement en la pratique des vertus, afin que vous puissiez avoir la grace de dire avec le grand S. Simeon, à la fin de cette vie: *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace:* Laissez maintenant aller, ô Seigneur, mon ame en paix, à ce que sortant de la prison de son corps, elle puisse aller jouyr de vous en la bien-heureuse eternité, où nous conduise le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit. Amen.

DIEU SOIT BENY!

SERMON

POUR

LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGESIME.

De la mission des Pasteurs en l'Eglise.

Dixit Jesu discipulis suis parabolam hanc : Simile est regnum cœlorum homini patri familias, qui exiit primo manè conducere operarios in vineam suam ; conventione autem facta cum operariis ex denario diurno, misit eos in vineam suam. MATT. 20.

Jesus dit à ses disciples cette parabole : Le royaume des cieux est semblable à un pere de famille, lequel sortit du grand matin pour loüer des ouvriers, afin de les faire travailler à sa vigne, et quand il eut convenu avec eux du denier qu'il leur devoit donner par jour, il les y envoya pour les cultiver.

CET ancien peuple d'Israël se monstra tousjours dur aux commandemens de Dieu ; mais sur-tout il se monstra tres-bigearre, lors qu'apres l'honnorable relation de Josué et de Caleb de la fertilité de la terre promise, et l'exhortation qu'ils firent pour les encourager d'y aller, ils conclurent de n'y point aller : et par apres Dieu ayant adverty qu'ils n'advançassent, ils voulurent à toute force y aller, et monterent la montagne, dont mal leur en prit. Or tout ce mal heur advint de ce qu'ils presterent trop legerement l'oreille à quelques fausses relations des espions qui

furent envoyez en la terre de promission, et ne voulurent pas croire Caleb et Josué qui les conseilloit sainctement.

Ainsi une grande partie du mal qui est maintenant entre les chrestiens, vient de ce qu'ils croyent ceux qu'ils ne devroient pas croire, et qu'ils ne croyent pas ceux qu'ils devroient croire : *Et dilexerunt homines magis tenebras, quàm lucem:* Les hommes ont plus aymé les tenebres, que la lumiere. C'est pourquoi voyant en l'Evangile une infaillible marque de ceux ausquels nous devons croire, et par mesme moyen de ceux ausquels nous ne devons pas croire, de ceux qui sont vrais ouvriers, et de ceux qui sont plustost dissipateurs ; je me suis deliberé estant envoyé pour cette journée au milieu de vous autres, comme ouvrier en la vigne de Dieu, de vous monstrer comme il faut fuïr quelques-uns de ceux qui font profession d'avoir espié la terre de l'Escriture, et comme il faut se rendre obeyssant à la voix de ceux lesquels sont marquez à bonnes enseignes. Seigneur, arrousez de la douce pluye de vostre grace cette vostre vigne, afin que la houë et la pesle y puissent bien entrer, rendez-la traitable, et donnez à cet indigne vigneron la force et l'adresse d'oster les espines et superfluitez des mauvaises opinions que le temps y pourroit avoir apporté, à celle fin qu'en son temps elle vous rende le fruict, et le vigneron en puisse avoir le denier promis, qui est ce jour de l'eternité bien-heureuse. Employons à ces fins l'ayde de la saincte Vierge. *Ave Maria.*

Moyse ce grand capitaine de probité, estant appellé de Dieu lors qu'il paissoit les brebis de son beau-pere Jetro en la montagne d'Oreb, à la charge de la conduite et gouvernement general du peuple d'Israël pour le delivrer des mains de Pharaon, la majesté de Dieu luy apparoissant en un buisson ardent, il pratique tous les vrais moyens, et demanda à Dieu toutes les vrayes qualitez, marques et conditions avec lesquelles il faut entreprendre de parler de la part de Dieu, et de gouverner un peuple. Car tout premierement il reconnoist son indignité : *Quis sum ego ut vadam ad Pharaonem, et educam Israël ex Ægypto?* Qui suis-je moy, dit-il ; pour aller parler à Pharaon, et retirer ce peuple d'Egypte?

2. Il demande le nom de celuy qui l'envoye : *Si dixerint mihi, quod est nomen ejus, quid dicam eis?* S'il me demande quel est son nom, que diray-je?

3. Il demande des signes : *Non credent mihi, nec audient vocem meam, sed dicent, non apparuit tibi Dominus :* Ils ne me croiront point, et n'obeïront point à ma parole, mais ils diront, Le Seigneur ne t'est point apparu. O sainct prophete ! ô grand pasteur d'Israël ! ô advisé Moyse ! ô digne ambassadeur de Dieu ! digne secretaire de Dieu ! que tu sçavois bien les conditions requises et fondamentales à une telle charge. Il se tient indigne, il demande le nom, il demande des signes, etc.

Dites-moy, comme se pouvoit-il rendre digne, sinon se tenant indigne : comme la saincte Vierge se dispose à estre mere de Dieu, en se reconnoissant sa

petite servante. Et pour digne qu'il eust esté, comment l'eust-on receu, s'il n'eust sceu nommer le Seigneur qui l'envoyoit; et encore qu'il eust esté digne, et qu'il eust pû nommer son Seigneur, comment l'eust-on crû, s'il n'eust fait paroistre de bonnes marques de sa mission?

C'est icy, mes freres, la pierre de touche, à laquelle vous connoistrez, si ceux qui se vantent de la parole de Dieu, sont vrais ou faux prophetes: car il n'y a jamais eu secte qui n'aye tousjours dit qu'elle parloit de la part de Dieu, et que ses preschementeries estoient les vrayes paroles de Dieu, et se soit vanté de l'Escriture. Luther, Calvin, et tous les autres, à l'imitation du diable, lequel voulant tenter Jesus-Christ, luy allegue l'Escriture: *Angelis suis mandavit de te.* Ils disent tous qu'ils sont envoyez. Qu'ils nomment donc qui les a envoyez. Si c'est Dieu, ou c'est mediatement ou immediatement: si mediatement, qu'ils monstrent la succession: si immediatement et extraordinairement, qu'ils en produisent les preuves, qu'ils fassent des miracles. Les catholiques envoyez par legitime succession, pouvant dire: *Sicut locutus est ad patres nostros*, monstrent l'origne de leur mission: *Jesus misit Petrum, Petrus, etc.* Nous pouvons dire: *Deus auribus nostris audivimus, Patres nostri annuntiaverunt nobis.* Nostre-Seigneur par Jeremie advertit: *Nolite audire verba Prophetarum qui prophetant vobis, et decipiunt vos. Visionem cordis sui loquuntur, non de ore Domini.* Et apres: *Non mittebam Prophetas, et ipsi*

currebant, non loquebar ad eos, et ipsi prophetabant..

David se trouvant en un temps auquel il y avoit plusieurs errans, dit au psalme XI: *Salvum me fac Deus, quoniam defecit sanctus, quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum. Vana loquuti sunt unusquisque ad proximum suum: labia dolosa in corde, et corde loquuti sunt: Disperdat Deus universa labia dolosa, qui dixerunt, linguam nostram magnificabimus, labia nostra à nobis sunt, quis noster Dominus est.* Et en Jeremie 14: *Vaticinantur non misi eos.* Au 23: *Ecce ego ad Prophetas, ait Dominus, qui assumunt linguas suas.*

Mais afin que nous sçachions la volonté de Nostre-Seigneur en cecy: ayant dit, *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.* Il adjouste: *Accipite Spiritum sanctum.* Joann. 20. Et apres avoir dit: *Omnis potestas data est mihi in cœlo et in terra.* Il dit ensuite: *Euntes docete omnes gentes.* Matth. 28.

O mes freres, tenez cette preuve pour fondamentale, et demandez à ceux qui vous veulent retirer du sein de l'Eglise: *Quis te misit?* S. Jean-Baptiste fut grand reformateur, et envoyé de Dieu extraordinairement, mais encore qu'il ne dit rien contraire à l'Eglise judaïque, pource qu'il venoit à un grand office, vous verrez qu'il a des marques pour se faire connoistre: sa vie miraculeuse et sa nativité, contraignoit de dire: *Quis putas puer iste erit?* S. Paul extraordinairement envoyé, voulut encore une marque visible par l'imposition des mains d'Ananie.

Act. 9. *Ut videas*, dit Ananie, *et implearis Spiritu sancto.*

Que diray-je? Nostre-Seigneur apres avoir esté predit avec tant de circonstances, encores veut-il monstrer sa mission, et se targue tousjours d'icelle; disant tantost: *Sicut misit me Pater. Doctrina mea, non est mea, sed ejus qui misit me.* Et puis il s'escrie: *Et me scitis, et unde sim scitis, et à me ipso non veni.* Voila donc comme il s'authorise de sa mission, de laquelle il n'avoit besoin de faire autre preuve que par l'Escriture; car il avoit esté si formellement predit, qu'on le pouvoit bien reconnoistre: Tous prophetes ne parlent que de luy, tellement qu'il pouvoit bien dire: *Scrutamini scripturas, illæ testimonium perhibent de me.* Mais nonobstant tout cela, non content de se dire estre envoyé, non content de prouver sa mission par l'Escriture, il veut un tesmoignage perceptible et clair de son Pere, au baptesme et en sa transfiguration: *Hic est filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui, ipsum audite.* Et de rechef en S. Jean, 12. Il reçoit ce tesmoignage de la part de son Pere Eternel: *Et clarificavi.* Et, *Iterum clarificabo.* Il atteste sa mission par miracles, et proteste que sans les miracles, sa mission n'estoit pas justement prouvée au peuple, de maniere qu'il dit en S. Jean, 14. *Verba quæ loquor vobis à me ipso non loquor.* Et incontinent: *Alioquin propter ipsa opera credite.* Et au 15e chapitre: *Si opera non fecissem in eis, quæ nemo alius fecit peccatum non haberent.*

Tirons donc ces conclusions tres-certaines. 1. Que la mission est necessaire, comme dit S. Paul : *Quomodo ergo invocabunt in quem non crediderunt, aut quomodo credent ei quem non audierunt, quomodo audient sine prædicante, quomodo verò prædicabunt nisi mittantur* (1)?

2. Qu'il ne suffit pas de dire qu'on est envoyé; car il faut justifier comment, si mediatement, comme Thimothée par S. Paul, auquel il escrivit : *Admoneo te ut resuscites gratiam quæ est in te, quæ data est tibi per impositionem manuum mearum* (2). Si immediatement, comme S. Paul et S. Barnabé, aux Actes, chapitre 13. *Segregate* (dit le Sainct-Esprit) *mihi Paulum et Barnabam in opus ad quod assumpsit eos. Tunc jejunantes et orantes, imponentesque eis manus dimiserunt eos.* Ce que Calvin confesse.

3. Quiconque allegue mission extraordinaire la doit prouver, car quelle regle pourrions-nous tenir, s'il ne falloit que dire qu'on est envoyé. Ainsi Moyse, S. Jean, et Nostre-Seigneur mesme la prouvent.

4. Que jamais mission extraordinaire ne fut bonne sans estre approuvée de l'ordinaire. Voyez-vous S. Paul de l'extraordinaire comme il va à l'ordinaire, et puis qu'on m'en monstre un exemple. S. Jean ne fust-il pas approuvé par les scribes et prestres qui envoyerent cette noble legation : *Tu quis es?* Et jamais ne trouverent que bonne sa doctrine. Quant à Nostre-Seigneur, il n'avoit à prendre authorité de personne, pource qu'il lui suffisoit de prouver qu'il

(1) Rom. 1. — (2) 2. Tim. 2.

estoit le Fils du souverain Maistre, et neantmoins Simeon l'approuve, Zacharie, S. Jean et Caïphe qui prophetise. Mais depuis Jesus-Christ et la fondation de l'Eglise, quiconque n'est approuvé de l'Eglise: *Sit tibi tanquam Ethnicus et Publicanus. Dic ecclesiæ. Ecclesia est firmamentum et columna veritatis. Ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.* Mais escoutez, si en l'ancienne loy cela estoit vray. *Pontifex vester in iis quæ ad Deum pertinent, præsidebit* (1). Au Deuteronome, chapitre 17. *Qui autem superbierit, nolens obedire Sacerdotis imperio, judicis sententia moriatur.* Et ne faut point dire que l'ordinaire manque quelquefois: car, *Regni ejus non erit finis. Regnum tuum, regnum omnium sæculorum. Ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.*

Enfin que recueillons-nous, sinon que puis que nos heretiques ne nous sçavent dire d'où ils viennent, ny qui les a envoyez? il se faut garder de les ouyr, car: *Assumunt linguas suas, et aïunt, dicit Dominus.* Et puis qu'ils ne veulent ouyr l'Eglise, *sint nobis tanquam Ethnici et Publicani.* Et pouvons bien dire d'eux ce que S. Paul predit aux prestres ephesiens aux Actes 20, les voulant laisser. *Ego scio, quoniam post discessionem meam, intrabunt lupi rapaces in vos non parcentes gregi, et ex vobis ipsis exurgent viri loquentes perversa, ut abducant discipulos post se.* 1. *Intrabunt, non mittentur.* 2. *Lupi, non canes; silvestres, non cogniti; feri, non pastoribus parentes.* 3. *Ex vobis ipsis, Catholici, non ex Cal-*

(1) 2 Paral. c. 19.

vinistis, sed contra, quia prius Catholici quàm hæretici. 4. *Ut abducant discipulos: Catholici non abduxerunt discipulos Calvini, sed Calvinus Catholicorum.*

Voyez donc, ils ne sont pas vrais ouvriers: *Quia Paterfamilias non conduxit eos, non misit, non dixit, ite, sed intraverunt, venerunt. Currebant, et ego non mittebam.* Mais cela s'entend quant à la vocation des predicateurs, docteurs et pasteurs de l'Eglise, laquelle n'est pas commune à tous: car si chacun est pasteur, où sont les brebis? mais seulement quelques-uns qui sont envoyez, comme Moyse, Aaron, S- Jean, Isaye, Jeremie, Elie et David, etc.

Or il y a une autre vocation qui est commune, et comme chacun ne doit penser estre appellé à la premiere, aussi chacun se doit tenir pour appellé à la seconde: et comme ce seroit un grand peché que chacun se voulut mesler de la premiere, aussi ce seroit un grand peché que chacun ne suivit la seconde. En somme, comme c'est grand peché de suivre la voix des faux pasteurs, aussi est-il peché de n'ouyr la voix des vrais, et ne leur obeyr. *Tota die,* dit Nostre-Seigneur, *expandi manus meas ad populum non credentem et contradicentem mihi. Si quis sitit, veniat ad me: ego sto ad ostium et pulso.* Par les predicateurs: *Qui vos audit, me audit. Hodie si vocem ejus audieritis.* Et quelle voix: *Ut quid statis tota die otiosi, ite et vos in vineam meam. Veniet nox in qua nemo potest operari, et in qua dicetur: Circumdederunt me gemitus mortis, pericula inferni circum-*

dederunt me. N'attendez pas caresme-prenant, car que sçavez-vous si vous le verrez? *Ducunt in bonis dies suos, et in puncto in infernum descendunt. Usquequo piger dormies, paululum dormies, paululum dormitabis, et veniet tibi pauperies quasi vir armatus.* C'est à dire, laquelle tu ne pourras esviter *Nisi pœnitentiam egeritis omnes simul peribitis. An nescis,* (dit S. Paul) *quia patientia Dei ad pœnitentiam te expectat, tu autem secundum impœnitens cor tuum, etc.*

Commencez dés aujourd'huy de peur d'estre surpris: *Vocavi et renuistis, ego quoque in interitu vestro ridebo. Ecce tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis. Dum tempus habemus operemur bonum.* Abner demanda à Joab capitaine de David: *Usquequo mucro tuus desæviet? Vivit Dominus,* dit Joab, *si manè loquutus fuisses, recessisset populus persequens.* Pharaon se veut retirer du milieu de la mer, et ne peut. *Pœnitentibus veniam promisit, tempus pœnitendi non promisit.*

Quelles occcasions n'avons-nous point de sortir de nostre paresse, tant de maux que nous voyons tous les jours, etc.

Nostre-Seigneur fait comme le pere, qui tenant les verges en main, dit à ses enfans lesquels il chastie: Ne serez-vous jamais sages?

Prieres, etc.

Contrition, etc.

Confession, etc.

Bonnes œuvres, etc.

Mundus clamat, deficio: Caro clamat, inficio: Dæmon clamat, decipio: Christus clamat, reficio.

Ite et vos in vineam Domini, quod justum fuerit, dabit vobis. Il est juste, que ceux qui estant appellez, l'ont suivy en ce monde, le suivent en l'autre. *Ut ubi ego sum, illic sic et minister meus, et accipiat mercedem. Ego sum merces tua magna nimis.* Courage, mes freres, tous sont appellez, tous ne sont pas esleus. Il ne tiendra qu'à nous, si nous n'allons travailler en sa vigne. Il y a de la peine: mais, *Non sunt condignæ passiones hujus sæculi ad futuram gloriam.* Pour un jour de travail, une recompense eternelle; pour un jour de peine, un repos éternel là haut en paradis: *Hæc requies nostra in sæculum sæculi hic habitabimus si eligamus eam.* Là nous vous louerons en toute eternité, si nous vous servons en cette briefve journée de ce monde: c'est, ô Seigneur, de quoy nous vous prions nous faire la grace, puis que vous estes le Dieu de misericorde, Pere, Fils, et Sainct-Esprit.

DIEU SOIT BENY!

SERMON

POUR

LE DIMANCHE DE LA SEXAGESIME.

De la maniere d'entendre la parole de Dieu.

Qui habet aures audiendi audiat. Luc, 8.

Qui a des oreilles pour ouyr, qu'il entende.

La prise de la ville de Jerico par le vaillant capitaine general des Israelites Josué, est bien l'une des plus remarquables qui furent jamais faites, pour le stratageme avec lequel les murailles d'icelles furent du tout renversées, et cette ville demeura toute nuë et demantelée devant l'armée des Israëlites.

Or le stratageme fut tel, au rapport qu'en fait Josué mesme és sacrez memoires qu'il escrivit des choses advenuës sous sa conduite en son sixiesme chapitre. Estant l'armée en la campagne de Jerico, Josué levant les yeux, vit un homme vis à vis de luy, qui tenoit son espée nuë en main, duquel s'approchant Josué, il luy dit: Es-tu de nos gens, ou de nos ennemis? Ce gendarme respond, Non, ny l'un, ny l'autre, je suis prince de l'armée du Seigneur, me voicy venu tout maintenant. Josué se jette à terre, l'adore, et luy demande les commandemens. Or le Seigneur luy dit par son ange, Je vous veux livrer Jerico; environnez-la une fois le jour durant six

jours; le septiesme, environnez-la sept fois, et en ces environnemens, mettez ordre que l'on porte l'arche, et devant icelle, aillent sept Prestres avec des trompettes sonnant: et au dernier environnement, lors que les Prestres auront sonné plus longuement et puissamment, que tout le peuple crie tant qu'il pourra, et les murailles tomberont, et chacun entrera par l'endroit où il se trouvera par-dessus les murailles. Qui ouït jamais raconter un tel siege? qui connut jamais un ingenieur si subtil, qui au son des trompettes fit renverser des murailles entieres? qui vit jamais semblable batterie? Josué leve les yeux en haut, d'en haut vient l'ange, il l'adore, l'ange luy enseigne de la part de Dieu le stratageme, Josué croit et se fie en Dieu, il fait ce qui luy est commandé, parmy son armée l'arche de Dieu y est, les Prestres sonnent, les murailles tombent.

O les belles instructions pour nos capitaines, de lever leurs courages en haut vers Dieu, invoquer les Saincts, et s'appuyer en Dieu, le croire, obeyr à ses commandemens. Ha! si l'intention estoit au ciel, si la confiance estoit en Dieu, si l'honneur deu aux serviteurs de Dieu estoit rendu, si on croyoit et obeyssoit à Dieu, il n'y auroit rien d'imprenable, tout renverseroit devant les chrestiens. Mais je ne suis pas icy pour apprendre la maniere comme il faut attaquer et prendre de forces les villes terrestres: je voudrois plustost vous dire comme il faut prendre et subjuguer les villes et forteresses spirituelles, ennemies de Dieu et des saincts, pour le service de la di-

vine Majesté; addressons-nous pour ce subjet à la Ste Vierge, luy disant *Ave Maria*.

L'AME de l'homme, mes freres, est une belle ville, par nature subjette à Dieu, mais bien souvent par revolte et rebellion, et par les factions des affections et parties superieures et inferieures, elle est renduë sous l'obeyssance du peché: car, *qui facit peccatum, servus est peccati*, qui fait le peché, il est rendu serf du peché.

Qui trouvera mauvais que j'appelle l'ame de l'homme une ville, puisque les philosophes l'ont bien appellée un petit monde, et qu'elle est l'abregé de toutes les perfections du monde, contenant en soy tous les grades plus parfaits d'iceluy; comme tout le plus beau d'une province se retrouve en la ville principale d'icelle. En cette ame, encore vous semble-t-il pas qu'il y ait un magazin qui vaut plus que tous ceux d'Anvers ou de Venise; puis que la memoire retire toutes les idées de tant de varietez de choses: vous semble-t-il pas qu'il y ait un brave ouvrier, puis qu'en l'entendement possible, toutes choses s'y font en des especes admirables? vous semble-t-il pas qu'il y ait un ouvrier, lequel avec cent millions d'yeux et de mains, comme un autre Argus, fait plus d'ouvrage que tous les ouvriers du monde, puis qu'il n'y a rien au monde qu'il ne represente, qui est l'occasion qui a fait dire aux philosophes, que l'ame estoit tout en puissance. C'est cette ville laquelle plus que toute autre, se peut vanter que le sçavoir de son

batisseur a esté rendu admirable en son edification, selon le dire du psalmiste, *mirabilis facta est scientia tua ex me*, vostre science est admirable en moy, et je ne la peux comprendre. C'est d'elle qu'on peut dire, *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei.* Choses glorieuses sont dites de toy, cité de Dieu.

Or cette forteresse a esté venduë au diable, lors que le peché l'a environnée, dont le diable a esté appellé le prince de ce monde: et Nostre-Seigneur parlant de luy comme d'un capitaine a dit, qu'il est comme un fort armé qui garde sa maison, *cum fortis armatus custodit atrium suum, etc.* Les murailles d'icelle qui tiennent en la puissance du diable cette ame, sont ses iniquitez, desquelles parlant le psalmiste, il dit: que l'iniquité environnera ses murs jour et nuit; *Die ac nocte circumdabit super muros ejus iniquitas* (1). C'est le peché qui empesche que Dieu ne se rende maistre de nos ames, et ne puisse entrer en nous, ains demeure à la porte: *Ego sto ad ostium et pulso.* Je suis à la porte, qui heurte, dit-il: *Peccata vestra diviserunt inter vos et Deum*, nos pechez ont mis division entre sa divine Majesté et nous.

Or ces murailles icy doivent tomber devant nostre Jesus, non pas fils de Navé, mais fils de Marie, à celle fin qu'il entre dans nostre ame, et s'en rende possesseur. Que si celles de Jerico tomberent au son des trompettes des Prestres, celles-cy doivent tomber encore au son de la trompette Evangelique,

(1) Psal. 54.

et à la predication de la parole de Dieu, suivant ce que sa Majesté dit à Jeremie : *Ecce dedi verbum meum in ore tuo, constitui te super gentes ut evellas, et destruas, et disperdas, et dissipes, et ædifices, et plantes* (1). J'ay mis ma parole en ta bouche, afin que tu arrache des ames le peché, que tu le destruise, que tu le ruine, que tu le dissipe, et que tu y plante et edifie la vertu. Ainsi David fut fait maistre de Sion, suivant ce qu'il dit : *Ego autem constitutus sum rex ab eo super Sion montem sanctum ejus, prædicans præceptum ejus.* J'ai esté estably de Dieu roy dans Sion, preschant ses commandemens.

C'est de ces murailles que nous pouvons dire : *Ascendite muros ejus, et dissipate* (2) : Montez sur ses murs, et les abbatez, comme dit Nostre-Seigneur de Hierusalem. Mais à cet effect, je trouve trois conditions requises : la premiere, c'est la bonne intention ; la seconde, l'attention ; la troisiesme, l'humilité. La bonne intention estoit bien aux Israëlites, puis qu'ils faisoient cela pour la terre de promission : l'attention, aussi parce que Josué leur avoit dit, qu'ils ne fissent point de bruit, et enfin l'humilité en leur obeyssance. Et avec ces trois conditions au son de la trompette des Prestres, ils se rendirent maistres de Jerico.

Quant à l'intention, mes freres, je voudrois qu'elle fut conforme à celle de Nostre-Seigneur, lequel ne nous a pas voulu parler pour autre fin que pour

(1) Jeremie, 1. — (2) Jeremie, 5.

nous sauver, *ut fides sit ex auditu, et omnis qui credit in eum non pereat, sed habeat vitam æternam.* Afin que la foy vienne en nos ames par l'ouye, et quiconque croit en luy ne perisse point, mais qu'il ait la vie eternelle. Je voudrois qu'elle fut comme celle des bons predicateurs, qui est, comme dit S. Paul, de prescher un Jesus-Christ crucifié, qui est scandale aux Juifs, etc. *Prædicamus autem Jesum Christum crucifixum, Judæis quidem scandalum, etc.* et aussi que l'intention fut de recevoir en son cœur Jesus-Christ. Où sont ceux qui vont à la predication que par curiosite de voir les façons et les paroles. Que diriez-vous de ce malade, lequel sçachant qu'en un jardin il y a un herbe qui le peut guerir, et n'y va que pour voir quelques fleurettes? semblables à Herode, qui ne desiroit de voir Nostre-Seigneur que par curiosité, et le mesprisa : aussi mesprisent-ils les predicateurs quand ils en ont passé leur fantaisie, comme les femmes grosses, lesquelles non par necessité de manger, mais par fantaisie, desirent des viandes. O non! mais comme il faut desirer la viande pour se nourrir; ainsi faut-il user de la parole de Dieu, qui est l'aliment de nos ames. L'homme ne vit pas de pain seul, mais de toute parole qui procede de la bouche de Dieu : *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei. Euntes,* dit Nostre-Seigneur, *prædicate Evangelium omni creaturæ, qui crediderit salvus erit:* Allez et preschez l'Evangile à toute creature, et quiconque

croira, sera sauvé. Voilà la fin. *Ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum.* Afin qu'ils vous connoissent seul vray Dieu, etc. *Qui* donc *habet aures audiendi audiat.*

Quand l'homme entend la parole de Dieu sans cette intention, elle est en luy comme cette semence qui tombe dans le chemin : *Aliud cecidit secus viam.* La vaine gloire et la curiosité la perdent. C'est escouter la predication comme un motet de musique. *Es eis quasi carnem musicum* (1). Ils escoutent vos paroles, et ne les pratiquent pas, *et audiunt verba tua, et non faciunt ea.* Comme le malade qui se contenteroit de regarder la boite contenant la medecine de sa guerison, etc.

La seconde disposition qu'il faut avoir pour bien ouyr la parole de Dieu, c'est l'attention ; car il y en a plusieurs qui viennent au sermon pour en faire leur profit, mais y estant, ou dormant, ou causant, ou pensant à autres choses, ils ne sont pas attentifs : et ceux-ci sont encore de ceux qui se doivent sentir piquez de cette parole de Nostre-Seigneur. *Qui habet aures audiendi audiat.* Car ils ont des oreilles et n'ecoutent pas, *aures habent et non audiunt.* Or cecy n'est pas une petite incivilité, que Dieu parlant à nous, nous ne voulions pas l'escouter, ne plus ne moins que si nous parlions à Dieu sans y penser. Ah ! que le psalmiste n'estoit pas de cette façon, car il disoit : *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus.* J'escouteray ce que le Seigneur Dieu dira en mon

(1) Ezech. 33.

cœur. Heli enseigne à Samuel la façon d'ouyr Dieu : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus.* Parlez, Seigneur, car vostre serviteur escoute.

Dieu fait lever un grand vent sur mer, si que chacun s'addresse à luy, et Jonas dort (1): Ainsi Dieu envoye le vent de sa parole, et espouvente toute la barque, et l'auditeur dort.

L'attention est si requise, que souvent l'intention defaillant, l'attention profite : S. Augustin dit en ses Confessions, livre 5, chapitre 14. *Veniebant in animum meum simul cum verbis quæ diligebam, res etiam, quas negligebam, et dum cor aperiretur ad excipiendum quam diserte diceret, pariter intrabat, et quam vere diceret.* Il arrivoit que ces belles paroles que je cherchois, attiroient en mon esprit les choses que je negligeois; et comme j'ouvrois mon cœur pour recevoir l'elegance de son discours (parlant de S. Ambroise), la force et la verité de ses paroles y entroient aussi.

La troisiesme condition est l'humble obeyssance à la parole ouye; car ceux qui oyent, et pour cela ne s'amendent pas, font voir qu'ils n'ont pas des oreilles pour entendre : *Non habent aures audiendi.* Ce qui procede de plusieurs causes, l'une qu'ils ne reçoivent pas la parole de Dieu comme telle, ains comme la parole des predicateurs; et toutesfois Nostre-Seigneur a dit une fois pour toutes : *Qui vos audit me audit, qui vos spernit me spernit :* Ceux qui vous escoutent, m'escoutent, et ceux qui vous mesprisent,

(1) Jon. 1.

me mesprisent. Et ailleurs : *Non estis vos qui loquimini, sed Spiritus Patris vestri, etc.* Ce n'est pas vous qui parlez, mais c'est l'esprit de vostre Pere qui parle en vous. Dequoy se plaignant Nostre-Seigneur, il dit à Ezechiel : *Nolunt audire te, quia nolunt audire me* (1). Ils refusent de vous ouyr, parce qu'ils ne me veulent pas ouyr. Et S. Paul s'en vente : *An experimentum quæritis ejus qui in me loquitur Christus?* Ne sçavez-vous pas que c'est Jesus-Christ qui parle par moy ? De là vient qu'ils se mocquent du pauvre predicateur, et prennent garde s'il luy eschappe une parole impropre. L'autre cause, c'est qu'ils rejettent tousjours sur autruy ce qui est dit par le predicateur. Quand on est invité au banquet, on prend pour soy, mais ici on est extremement courtois, car on ne cesse de donner aux autres. Vistes-vous jamais un plus prompt jugement que celuy que fit David, lors que Natan lui parla de sa faute en la personne d'un tiers; peut-estre n'eust-il pas esté si facile s'il eust parlé directement à luy-mesme. La troisieme cause d'où ce mal vient, c'est que la parole de Dieu chasse le peché de l'ame, et l'homme qui se plaist au peché, la trouve amere lors qu'elle le solicite : *Ad tempus credunt, et in tempore tentationis recedunt.* Ils croyent pour un peu de temps, mais lorsque la tentation se presente, ils ne s'en ressouviennent plus. Ils la trouvent bonne de premier abord, mais par apres quand il faut venir à l'œuvre, ils la trouvent amere. *Aperui os meum, et*

(1) 2. Cor. 13.

cibavit me volumine illo, et factum est sicut mel dulce in ore meo (1). J'ai ouvert ma bouche, et il m'a repeu de ce volume, qui m'a semblé doux comme le miel. *In ore,* mais non pas *in stomacho.* Quand il est question de faire operation, etc.

La parole de Dieu est une medecine, une manne: *Beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud,* en digerant, etc.

C'est pourquoy on voit si peu de fruict des predications, et on rebat tant de fois une chose, *manda, remanda, etc.*

Les uns oyent par coustume ou curiosité, *Et volucres cœli comedunt illud.* Les oiseaux du ciel l'emportent et la mangent: apres qu'ils ont dit leur opinion du predicateur, c'est tout. Les autres avec si peu d'attention, que la parole de Dieu ne va pas jusques au cœur: *Et natum aruit, quia non habebat humorem.* Ayant pris naissance, elle s'est incontinent seichée, parce qu'elle n'avoit point d'humeur. Les autres avec tant de vices et mauvaises inclinations, si peu d'humilité et tant de superbe, que cette divine parole demeure suffoquée: *Et simul exortæ spinæ suffocaverunt illud.* Si bien qu'elle ne vient pas à son effet.

O que Nostre-Seigneur pourroit bien faire les plaintes de Job: *Quis mihi tribuat auditorem?* Qui me donnera un auditeur de ceux que je desire: qui entendant la parole de Dieu de bon cœur, et avec une bonne intention, en rapporte le fruict en pa-

(1) Ezech. 3.

tience : *Qui in corde bono et optimo audiens verbum retineat, et fructum afferat in patientia. Qui habet aures audiendi audiat, etc.*

Ceux qui ne font profit de la parole, sont semblables à Urie, portant des lettres à Joab, sans sçavoir ce qu'elles contiennent. *Estote factores verbis et non auditores tantum: Qui enim verbi auditor est, et non factor, hic comparabitur viro consideranti vultum nativitatis suæ in speculo: consideravit enim se, et abiit, et statim oblitus est qualis fuerit.* Ne vous contentez pas d'entendre seulement la parole de Dieu, mais mettez-la en pratique : car celuy qui l'escoute et ne la pratique pas, est semblable à un homme, lequel apres s'estre consideré dans un miroir, s'en va, et oublie incontinent ce qu'il a veu. Mes freres, soyez donc fervens à ouyr cette divine parole : car, *Evangelium Dei virtus est in salutem omni credenti :* La parole de Dieu est vertu pour le salut à ceux qui croyent. Escoutez-la avec humilité : *Statue servo tuo eloquium tuum in timore tuo.* Les murailles de vostre Jerico tomberont devant la parole : *Emittet verbum suum et liquefaciet ea.* Nostre Josué entrera dedans avec tous ses dons, et y tuëra toutes nos mauvaises habitudes, mortifiant toute nostre ame. Il n'y aura que Raab de sauvée : Raab nostre foy, laquelle ne faisoit point d'œuvres que bastardes. Ainsi regnera Nostre-Seigneur en nous. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR LE MESME SUBJET.

Semen est verbum Dei.

La semence c'est la parole de Dieu.

O RARE et admirable semence: semence tirée du ciel, jettée en terre, montant au ciel, semence, laquelle d'elle-mesme produit le fruict eternel: mais semence delicate, laquelle si elle n'est receuë en une bonne terre, ne fructifie en aucune façon, mais d'autant plus abominable est le terroir, qu'elle est admirable et precieuse. *Semen est verbum Dei.* Comme le mesme soleil fait voir au printemps la beauté des jardins, des champs, des prez, des bocages, et des riantes campagnes, et qui descouvre la laideur des esgousts et cloaques: ainsi la mesme semence qui met en prix la fertilité d'un bon champ, fait connoistre la sterilité de l'autre, et le met en mespris. Combien donc est-il important que la terre soit bien disposée à recevoir cette saincte semence? La semence est la parole de Dieu, le fruict c'est la foy, l'esperance, la charité et le salut: la terre c'est nostre cœur. Or comment est-ce que se disposeroit ce cœur et cette terre, s'il consideroit qui est celuy qui seme? il verroit que c'est Nostre-Seigneur. *Exit qui seminat seminare semen suum.* S'il consideroit à quelle

intention, il verroit que c'est afin que nous en profitions; *fructum afferamus.* S'il consideroit qui est celuy qui reçoit cette semence, il verroit que c'est un cœur qui n'est que terre, poudre et cendre, *terra, pulvis, cinis :* car le semeur le mettroit en attention, la terre en humilité, l'intention du semeur en action. Je m'efforceray de traiter de cecy, mais il faut que ce soit Dieu qui m'assiste pour le faire utilement, parce que c'est *semen suum, etc.* sa semence, etc.

Semen est verbum Dei. Tout ainsi que la terre ne va pas prendre la semence en la grange ou metairie, mais le laboureur la porte au champ, et de sa main l'espand à certaine proportion et mesure : Ainsi vous diray-je que la parole de Dieu selon sa nature doit estre preschée, semée, et annoncée; que si elle est escrite, ce n'a pas esté pour abolir la predication, mais plustost pour l'accommoder et enrichir, contre cette sotte façon de parler de plusieurs qui disent, qu'il ne faut rien croire qui ne soit escrit, et que l'Escriture suffit sans autre parole de Dieu, que chacun la peut entendre, et y doit chercher la resolution de sa foy : car si cela estoit, *Semen non esset verbum Dei*, la parole de Dieu ne seroit pas une semence, puisque quand Nostre-Seigneur disoit cette parole, l'Evangile n'estoit pas encore escrit, et neantmoins le semeur estoit desja sorty pour semer sa semence. Ce n'estoit donc pas de l'Escriture de laquelle il disoit, *semen est verbum Dei,* si doncques ce n'estoit pas de l'Escriture, et qu'il n'y

ait point d'autre parole de Dieu que l'Escriture, *semen non esset verbum Dei.*

Outre ce, ne confesseront-ils pas que le semeur en cette parabole est Nostre-Seigneur? mais où trouveront-ils que Nostre-Seigneur ait jamais escrit l'Evangile? quand donc il dit : *Semen est verbum Dei*, il entend de la parole non escrite, mais preschée.

Que si vous voulez voir plus clairement, voyez premierement en quelle façon se reçoit cette semence : *Hi sunt*, dit-il, *qui in corde bono audientes verbum retinent :* Ce sont ceux qui ayant ouy la parole de bon cœur, la retiennent. Si ceux sur lesquels on seme, sont ceux qui escoutent, *audientes*, ceux qui sement, sont *loquentes*, ceux qui parlent. L'ouye ne reçoit sinon la parole dite, et l'œil l'escrite : Aussi verrez-vous en S. Paul aux Rom. chap. 10. *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Dei. Prædicamus Christum crucifixum.* 1. ad Thess. 2. *Verbum auditus Dei.* 1. ad Timoth. 2. *Unus Deus et unus mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus, qui dedit redemptionem semetipsum pro omnibus, etc. In quo positus sum ego Prædicator et Apostolus, etc.* 2. ad Tim. 4. *Prædica verbum, insta opportunè, etc.* Mar. 16. *Prædicate Evangelium omni creaturæ* (1).

S. Philippe s'en va par l'inspiration de l'Ange sur le chemin qui descendoit de Jerico en Gaza : *Et ecce vir Aethiops potens, etc. Dixit autem Philippo, ac-*

(1) 1. Cor. 1.

cede, et adjunge te ad currum istum, etc. Act. 8. Et de fait, pourquoy auroit laissé Nostre-Seigneur en son Eglise, les uns Pasteurs, et les autres Docteurs, *alios Pastores et Doctores,* si nous n'avions besoin que sa parole fut annoncée par ceux qui parlent de sa part, et en son esprit.

Attention, etc. Que si on ne peut entendre sans ouyr, que cet ouyr soit necessaire au salut, avec combien d'attention faut-il escouter la parole, qui n'est pas parole humaine, mais parole de Dieu : car celuy qui parle aux hommes pecheurs, leur dit: *Non estis vos qui loquimini, sed spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis.* Matth. 10. *Qui vos audit me audit, qui vos spernit me spernit.* Luc. 10. *Sic nos existimet homo, ut ministros Christi, et dispensatores mysteriorum Dei.* 1. Cor. 4.

Et partant Nostre-Seigneur apres la similitude, *clamabat, qui habet aures audiendi, audiat. Luc.* 8.

Je trouve dans l'Evangile que Nostre-Seigneur a crié six fois. 1. *Clamabat in templo, dicens, et me scitis, et unde sim scitis:* Il a crié dans le Temple, vous me connoissez, et sçavez d'où je suis. 2. *Si quis sitit, veniat ad me, et bibat.* Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moy, et qu'il boive. 3. *Lazare, veni foras.* Lazare, sors dehors. 4. *Qui credit in me, non credit in me, sed in eum qui misit me.* Celuy qui croit en moy, il ne croit pas en moy, mais en celuy qui m'a envoyé. 5. *Eli, Eli, lamazabathani, Deus meus, etc.* Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-

vous delaissé? 6. *Clamans voce magna emisit spiritum.* Et criant à haute voix, il rendit son esprit. Et maintenant pour la septiesme fois : *clamabat; dicens, qui habet aures audiendi audiat,* il dit en criant, qui a des oreilles pour ouyr, qu'il entende; pour rendre ses auditeurs attentifs à la comparaison qu'il fait de la parole de Dieu à la semence : *Semen est verbum Dei.* Et comme la semence entre en la terre, et ne demeure pas sur terre : Ainsi faut-il que la parole de Dieu entre dans le cœur, etc. *Audiam, quid loquatur in me Dominus Deus. Psalm.* 84.

Ori tuo facito ostis, et seras auribus tuis. Eccl. 22.

Heli ad Samuelem : Loquere Domine, quia audit servus tuus, 1. *Reg.* 3. Telle doit estre l'attention et la reverence.

Humilité, etc. Humilité et reverence, laquelle croistra infiniment, quand nous considererons à qui cette parole s'adresse, et que c'est à l'homme : *Quid est homo quia reputas eum, etc. Et cum hominibus conversatus est. Multifariam multisque modis olim Deus loquens Patribus in Prophetis, novissime diebus istis loquutus est nobis hominibus peccatoribus in Filio.*

Maria etiam sedens secus pedes Domini audiebat verbum illius. Luc. 10. Parce que *semen est verbum Dei;* la semence fructifie plus ès vallées, qu'ès montagnes : Ainsi est-elle comparée à la pluye, laquelle se ramasse et descend ès vallées. Moyse Deut. 32. en ce dernier Cantique. *Audite cœli quæ loquor, audiat*

terra verba oris mei. Concrescat ut pluvia doctrina mea, fluat ut ros eloquium meum, etc.

Fons sapientiæ verbum Dei. Eccl. 1. *At qui de fonte vult haurire, inclinet se necesse est, etc.*

DIEU SOIT BENY!

SERMON

POUR

LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGESIME.

De l'honneur deu au signe de la saincte Croix.

Ecce ascendimus Ierosolymam, et consummabuntur omnia quœ dicta sunt per Prophetas de filio hominis: tradetur enim gentibus, et illudetur, et flagellabitur, et conspuetur; et postquam flagellaverint, occident eum, et tertia die resurget. S. Luc, 18.

Voicy que nous montons en Hierusalem, et toutes les choses qui ont esté predites par les Prophestes du Fils de l'homme, seront accomplies; car il sera livré, baffoüé, flagellé et mesprisé, et enfin mis à mort, et le troisiesme jour il ressuscitera.

Quand un prince tient la prise de quelque ville, ou quelque notable victoire asseurée, vous le voyez à tous propos parler de la bataille, et nous ne cessons jamais de parler de ce que nous attendons et desirons. Ce que sçauroient bien dire les voyageurs, qui desirant leur arrivée en quelque ville, ne trouvent personne à qui ils ne demandent combien le chemin est long. Ainsi Nostre-Seigneur desirant extremement de parachever l'œuvre de nostre redemption, s'approchant le temps de sa passion, il en fait des discours et predictions à ses apostres en plusieurs lieux, et particulierement en la portion Evangelique, que l'Eglise nostre saincte Mere nous propose aujour-

d'huy pour l'entretien de nos ames, où Nostre-Seigneur comme grand capitaine, traite avec ses apostres de la victoire qu'il devoit remporter sur le peché et ses complices; mais auparavant il discourt de la rude bataille de sa passion, ce que les apostres ne comprirent pas pour l'heure. Afin donc que nous le puissions entendre, invoquons l'assistance du Sainct-Esprit, etc. *Ave Maria.*

L'ESPOUSE celeste au Cantique chapitre 1. parlant de son bien-aymé Sauveur, disoit: *Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi, inter ubera mea commorabitur:* Mon bien-aymé m'est un faisseau de myrrhe, il demeurera entre mes mammelles. Cette Espouse, ames chrestiennes, ou c'est l'Eglise, ou c'est l'ame devote qui est en l'Eglise, et comme que ce soit, par ces paroles qu'elle dit par le sage Salomon, elle monstre que Nostre-Seigneur vray Espoux, et de l'ame et de l'Eglise, luy estoit perpetuellement en memoire, comme le plus aymé de tous les aymez, et plus aymable de tous les aymables. Vous sçavez que l'amitié est ennemie mortelle de l'oubly, dont les anciens quand ils la peignoient, luy mettoient pour devise sur ses habits. *Æstas et hyems, procul, et prope, mors et vita:* l'Esté et l'Hyver, près et loin, la vie et la mort; comme voulant dire qu'elle n'oublioit ny en prosperité, ny en adversité, ny près, ny loin, ny en la vie, ny en la mort.

Mais cette espouse ne dit pas seulement, qu'elle l'aura tousjours en sa memoire, entre ses mammel-

les, en son sein, en son cœur; ains comme un bouquet odoriferant, pour monstrer qu'elle prendroit une grande consolation en cette souvenance; et non seulement comme un bouquet, mais comme un bouquet de myrrhe : La myrrhe est très-soüefve à l'odeur, mais son suc est très-amer. La chere Espouse donc dit, que son bien-aymé luy sera comme un faisseau de myrrhe sur son cœur, pour monstrer qu'elle se ressouviendroit a jamais des amertumes de sa passion douloureuse, *fasciculus myrrhæ, etc.* Ce qui est encore dit avec extreme elegance par le prophete royal David : *Myrrha et gutta, et cassia à vestimentis tuis, ex quibus delectaverunt te filiæ regum in honore tuo* (1) : Car parlant au Messie, il luy dit; la myrrhe et la goutte d'icelle, et la casse, c'est à dire, l'odeur de ces pretieuses liqueurs, vient de tes vestemens.

Qui sont les vestemens du Sauveur? sinon son corps et son ame, comme dit l'apostre : *Formam servi accipiens in similitudinem hominum factus, et habitu inventus ut homo* (2). Et ce corps icy et l'ame mesme ne respirent que l'odeur de myrrhe, c'est à dire de grandes consolations provenantes d'un fondement douloureux, qui est la passion, lesquels vestemens viennent des maisons d'yvoire très-pures du ciel et de la glorieuse Vierge.

C'est donc la continuelle odeur que sentent les saincts et l'Eglise, que la consolation de la passion, c'est ce qu'enseigne S. Paul : *Recogitate eum qui ta-*

(1) Psal. 44. — (2) Philip. 2.

lem sustinuit à peccatoribus adversus semetipsum contradictionem, ut ne fatigemini animis vestris deficientes (1). Ressouvenez-vous de celuy qui a soustenu et souffert une si grande contradiction de la part des pecheurs, afin que vous ne perdiez point courage. Et à quoy luy-mesme nous excite, disant : *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus* : O vous tous qui passez par la voye de ce monde, considerez et voyez s'il y a douleur semblable à la mienne. Ce qui a esmeu l'Eglise vraye espouse de Nostre-Seigneur, à tascher par tous moyens de maintenir en la mémoire de ses enfans et disciples, la passion de nostre divin Sauveur; Et partant entr'autres, aujourd'huy elle met cet Evangile en avant, elle dedie à cette commemoration tout le caresme, elle la represente au sainct sacrifice de la Messe, à tous coups elle en parle, et pour briefvement à toutes les heures rafraischir cette souvenance, elle enseigne à chacun de faire le signe de la croix à tous propos. En ses Eglises elle propose incontinent le crucifix, en ses processions le crucifix, sur les Eglises, aux chemins, et en tous ses exercices elle met tousjours le signe de la croix : et de vray comment pourroit-elle plus proprement et briefvement representer à nostre entendement la passion de Nostre-Seigneur.

Mais parce que sur ce faict on a voulu censurer l'Eglise, et nos adversaires ont voulu dire qu'il y avoit de la superstition, il nous faut un peu arrester pour

(1) Heb. 12.

voir leurs raisons, et ne pensez pas que ce soit hors de propos; car les raisons que les adversaires tiennent estre les principales contre l'usage du signe de la croix, sont sans aucune force. Allons par ordre en ce faict, car il y a plusieurs difficultez entre l'Eglise et les adversaires.

La premiere est, que les adversaires soustiennent qu'il n'en faut point faire, et s'il y en a de faites, les rompre et les gaster. L'Eglise dit le contraire, et voicy nos raisons.

1. La memoire de la passion est utile, comme j'ay dit, et diray, Dites-moy au nom de Dieu, pourquoy ne sera-elle aussi utile en signe comme en parole? Et qui ne voit que s'il est utile aux fideles de leur ramentevoir la passion de Jesus-Christ par paroles, il le sera aussi de la leur representer par signes.

2. Nostre-Seigneur mesme honorera sa croix, pourquoy donc ne l'honorerons nous pas? Or qu'il soit vray, en S. Matthieu 24. il est dit; Entre les autres signes et prodiges qui arriveront au jour du jugement, que le signe du Fils de l'Homme apparoistra au ciel : *Signum apparebit filii hominis in cœlo.* Quel signe? la croix sans doute, mes frères, car quel autre signe je vous prie? L'estendart de ce prince paroistra, il n'en faut pas douter, car tous les peres interpretent ainsi l'Escriture. Je sais bien que Calvin et les autres citez chez Marlorat, interpretent, *Signum id est, filius ipse hominis, qui tam manifeste parebit, ac si editio signo omnium in se oculos convertisset.* Voyez un peu comme on manie l'Escriture : Quand

il y a *signum*, ils interpretent *rem ipsam*: quand il y a *corpus*, ils interpretent *signum*.

Mais outre cette apparition nous en avons d'autres, lesquelles, quoy que non si authentiques, sont néantmoins dignes de foy. Car Eusebe raconte, Constantin le Grand la vit, comme lui-mesme recite, avec ces mots: *In hoc signo vinces* (1), tu vaincras en ce signe. Puis du temps de Constance sur le mont d'Olivet. Au temps de Julien l'Apostat, voulant iceluy faire redresser le temps judaïque en desdain des catholiques, il apparut un cercle argentin au ciel avec la croix. Au temps d'Arcadius quand il alloit contre les Persans. Du temps d'Alfonce Albuguergue de Bargua en l'une des contrées des Indes, il en apparut une.

3. Parce que l'Eglise en a pratiqué dès les premiers siecles, tesmoin S. Denis en sa hierarchie ecclésiastique, où il dit qu'en toutes choses on usoit du signe de la croix. *Justinus ad Gentiles respondet, Cur ad orientem orent Christiani, cur dextera se signent, et aliis benedicant cum signo crucis, quia, ait, meliora sunt danda Deo* (2). Tertulien dit, que les fideles faisoient le signe de la croix à chaque pas, *ad omnem progressum, etc.*

Vous semble-t-il pas que nous avons raison de suivre plustost la pratique de l'ancienne Eglise; que les fantaisies et difficultez de ces nouveaux venus. Or quelles raisons je vous prie proposent-ils?

(1) Eus. l. 1. vitæ Const. Cyrill. Hier. et hac de re Naz. c. ar. 2. in Jul. Prosp. in lib. de promiss. divinis. — (2) Lib. de cor. militis.

1. Que la croix fut dommageable à nostre Seigneur, donc elle est detestable. Mais si le signe et l'instrument de la douleur que nostre Seigneur souffrit est detestable; la douleur mesme et la passion de Nostre-Seigneur le seroit bien davantage : la croix n'avoit point de mal en soy, et fut embrassée volontairement de Nostre-Seigneur, et par icelle il est arrivé à sa gloire et exaltation, comme dit S. Paul aux Philippiens : *Humiliavit semetipsum propter, quod, etc.*

2. Parce que l'enfant seroit fol, qui se plairoit à voir le gibet où son pere auroit esté pendu; ne pensons donc plus à la passion.

Response. Mais si la passion de Jesus-Christ n'est pas seulement un supplice, ains un sacrifice, certainement la croix est non seulement un gibet, mais un autel sur lequel a esté consommé l'œuvre de nostre redemption : En cette qualité elle doit estre en veneration à tous les fidelles, sa memoire leur doit estre recommandable, et son signe precieux. Et miserables sont ceux qui le rejettent avec tant de mespris et d'horreur, car par cela ils donnent à connoistre qu'ils n'ont point part à ce qui a esté operé en la croix, etc. Et comment peut-on accorder ceux qui estiment se rendre ignominieux par la croix, avec S. Paul, qui dit, qu'il ne se veut plus glorifier qu'en la croix de Nostre-Seigneur Jesus-Christ : *Absit mihi gloriari nisi in cruce Domini nostri, etc. Galat. 6. Prædicamus Christum crucifixum; Judæis quidem scandalum, Gentibus autem stultitiam : Ipsis autem vocatis*

Judæis atque Græcis Christum Dei virtutem et Dei sapientiam. Non enim indicavi me scire aliquid inter vos nisi Jesum et hunc crucifixum. I. *Corinth. Multi ambulant quos sæpe dicebam vobis inimicos crucis Christi. Philip.* 3.

De plus nos adversaires disent, qu'il ne faut pas luy porter l'honneur qu'on lui porte; l'Eglise au contraire. Voicy les raisons pourquoy.

Premierement tout ce qui est consacré à Dieu est digne d'estre honoré; ou cette saincte figure est dediée à Dieu, donc etc. que tout ce qui est dedié à Dieu, soit digne d'estre hosnoré; on le prouve parce que l'Escriture l'appelle quasi par tout sainct. Pourquoy appelle-t-on le dimanche sainct? Pourquoy l'escabeau des pieds, sainct? *Solve calceamenta pedem, locus enim in quo stas, terra sancta est* (1). Le psalmiste, *In noctibus extollite manus vestras in sancta, id est Deo dicata*, et au psal. 98. *Adorate scabellum pedum ejus quoniam sanctum est*: Cet escabeau est le temple, comme disent les Chaldeens, c'est l'arche de l'alliance, comme disent les Hebreux, et comme que ce soit c'est tousjours pour nous. Et on infere de là efficacement, que cette saincte figure est digne d'estre honorée, puis qu'elle est consacrée à Dieu.

3. A raison de tout ce qui est dit cy-devant : car si nostre Seigneur l'a colloquée au ciel, s'il l'a monstrée avec de si signalez effets, n'est-ce pas nous la rendre honorable?

4. Parce que la croix nous a esté comme le scep-

(1) Exod., 3.

tre et siege royal de Nostre-Seigneur, *Et principatus ejus super humerum ejus,* au psalme 95. *Commoveatur a facie ejus universa terra. Dicite in gentibus quia Dominus regnavit* (1). Selon la version des septante interpretes, il y avoit *à ligno* (2). Mais au recit de Justin, les Juifs osterent ce mot.

Si donc la croix est le signe du pouvoir et royaume de Nostre-Seigneur, pourquoy ne l'honorerons nous pas? etc.

Que si le buisson où Dieu comparut meritoit tant de respect, etc.

Si l'arche d'alliance, comme il est dit au Psal. 131. *Introibo in tabernaculo ejus, adorabo in loco ubi steterunt pedes ejus, etc.* Il se peut proprement tourner, *Adorabo locum vel scabellum pedum ejus.* Pourquoy non ce siege royal? *Ego si exaltatus fuero à terra omnia traham ad me ipsum* (*tanquam omnium Princeps et Dominus*) (3).

5. Pour les grands effects qu'il plaist à Dieu de faire par ce memorial, et particulierement contre les demons qui la haïssent, de quoy Lactance rend tesmoignage, *l.* 4. *c.* 27. *et Greg. Naz. orat.* 1. *et* 2. *in Jul.* Il vit parmy les sacrifices et augures les diables, comme il desiroit; il se signe, ils disparoissent. A quoy tendent toutes ces visions? etc.

6. Parce qu'en sa figure qui estoit le serpent d'airain, elle fut honorée avant que d'estre (4), pourquoy non en sa memoire apres avoir esté? *Et sicut*

(1) Isa. 9. — (2) In dial. cum triphone. — (3) Joan. 2.
(4) Num. 21.

exaltavit Moyses serpentem, ita exaltari oportet filium hominis (1).

7. Parce que cette veneration est tres-ancienne en l'Eglise, Tertulien respond aux Gentils qui tançoient ceux qui adorent la croix. Constantin defendit qu'on n'y pendit plus personne, afin qu'elle fut en honneur et non pas en horreur : *Ut honori esset non honori, Aug. Serm.* 18. *de verbis.* Theodose defendit qu'on ne la peignit plus en terre. *Cum vidisset humi crucem erigi jussit, dicens, cruce Domini frontem et pectus munire debemus, et pedibus eam terimus* (2).

8. Nos anciens portoient la croix au col, comme tesmoigne S. Gregoire Nissene de sa sœur Macrine, etc.

(1) Joan. 3. — (2) Paul. diac. lib. ret. Rom.

DIEU SOIT BENY!

SERMON
POUR LE MERCREDY DES CENDRES.

Cùm jejunatis nolite fieri sicut hypocritæ tristes, exterminant enim facies suas, ut pareant hominibus jejunantes. MATTH. 6.

Quand vous jeusnerez, dit Nostre-Seigneur, n'imitez point les hypocrites, qui paroissent tristes et abbatus de visage, afin que leur jeusne soit connu des hommes.

CES quatre premiers jours de la saincte quarantaine, sont comme le fondement et l'entrée d'icelle, et en iceux nous nous devons specialement preparer pour bien observer le caresme, et nous disposer à bien jeusner la saincte quarantaine; c'est pourquoi j'ay dessein de vous parler en cette exhortation, des conditions qui doivent accompagner le jeusne, pour le rendre bon et meritoire devant Dieu; mais briefvement et le plus familierement qu'il me sera possible: ce que j'observeray tousjours, tant au discours que je feray aujourd'huy, qu'en ceux que je desire vous faire tous les jeudis et dimanches du caresme, qui seront les plus simples et propres pour vostre instruction, que je pourray.

Or pour parler maintenant du jeusne, et de ce qu'il faut faire pour bien jeusner; il faut avant toutes choses sçavoir, que le jeusne de soy n'est pas une vertu, quoy que souventes-fois il en soit un acte; car les justes et les pecheurs, les chrestiens et les

payens, jeusnent: et les anciens philosophes jeusnoient souvent, et recommandoient fort le jeusne, sans que pour cela l'on pût dire qu'ils fussent vertueux, ny qu'ils pratiquassent une vertu en jeusnant, puisque le jeusne de soy n'est pas une vertu, sinon en tant qu'il est accompagné des conditions qui le rendent agreable à Dieu, d'où vient qu'il profite aux uns, et non aux autres, parce qu'il n'est pas pratiqué egalement de tous; ce qui se voit souvent aux personnes du monde, lesquelles pensent que pour bien jeusner, il ne faille sinon se garder de manger des viandes prohibées. Or cette pensée est trop grossiere, pour entrer dans l'esprit des religieuses et personnes dediées à Dieu, comme sont celles à qui je parle, lesquelles savent bien qu'il ne suffit pas pour bien jeusner, de jeusner exterieurement, si l'on ne jeusne encore interieurement, et si le jeusne de l'esprit n'accompagne celuy du corps.

C'est pourquoy Nostre-Seigneur qui a institué le jeusne, a bien voulu enseigner à ses apostres comme il falloit jeusner, pour en tirer du profit et de l'utilité; car sçachant que pour tirer la force et l'efficace du jeusne, il falloit faire autres choses que de s'abstenir des viandes prohibées; il instruit ses disciples, et en leurs personnes tous les chrestiens, des conditions qui le doivent accompapner, ainsi que nous voyons en l'Evangile de ce jour.

Or le jeusne bien pratiqué, a cette proprieté de fortifier l'esprit, et l'elever à Dieu; de mortifier la chair et la sensualité, et l'assujettir à la raison; de

donner force pour vaincre et amortir les passions, et surmonter les tentations; et par le jeusne le cœur est mieux disposé pour servir Dieu plus purement, et s'occuper és choses spirituelles.

J'ay donc pensé que ce ne seroit pas une chose inutile, de vous dire ce qu'il faut faire pour bien jeusner la saincte quarentaine; car bien que tous les Chrestiens soient obligez de le sçavoir et de le pratiquer, si est-ce que les religieuses et personnes dediées à Dieu, y ont une plus particuliere obligation. Or entre toutes les conditions requises pour bien jeusner, je me contenteray de vous en marquer trois principales, sur lesquelles je vous diray familierement quelque chose.

La premiere condition est, qu'il faut jeusner de tout son cœur, c'est à dire de bon cœur, generalement et entierement. S. Bernard parlant du jeusne, dit qu'il faut sçavoir non seulement pourquoy il a esté institué; mais encore comme il se doit garder. Il dit donc que le jeusne a esté institué de Nostre-Seigneur, pour remede à nostre bouche et à nostre gourmandise: et pource que le peché est entré au monde par la bouche, il faut aussi que ce soit la bouche qui fasse penitence, par la privation des viandes prohibées et deffenduës par l'Eglise, en s'abstenant d'icelles l'espace de quarante jours. Mais, dit ce glorieux S., comme ce n'est pas nostre bouche seule qui a offensé Dieu, ains aussi tous les autres sens et membres du corps; il faut que nostre jeusne soit general et entier, et que nous les fassions

tous jeusner par la mortification; car, comme dit ce grand S., si nous avons offensé Dieu par les yeux, par les oreilles, par la langue, et par tous les autres sens du corps, pourquoy ne les ferons-nous pas jeusner?

Or non seulement pour bien observer le sainct jeusne, il faut faire jeusner les sens exterieurs du corps; mais encore les puissances et facultez interieures de l'ame, c'est à dire l'entendement, la memoire et la volonté, d'autant que l'homme a peché, et du corps, et de l'esprit.

Helas! combien de pechez sont entrez en l'ame par la convoitise des yeux, et par les regards dereglez! c'est pourquoy il les faut faire jeusner en les portant baissez, et ne leur permettant pas de regarder des choses vaines et illicites; il faut aussi faire jeusner les oreilles, les empeschant d'entendre des discours superflus et inutils, qui ne servent à rien que de remplir l'esprit de vaines images et representations; il faut aussi faire jeusner la langue, ne luy permettant pas de dire des choses inutiles et superfluës; en somme, il faut retrancher les discours vagabonds de l'entendement, les vaines images et representations de nostre memoire, et tenir la bride à nostre volonté, à ce qu'elle n'ayme ny ne tende qu'au souverain bien, et par ce moyen accompagner le jeusne exterieur du corps, et de l'interieur de l'esprit.

C'est ce que nous veut representer l'Eglise en ce sainct temps de caresme, nous exhortant de faire

jeusner nos yeux, nos oreilles, et nostre langue, et pour cela elle quitte tous ses chants de rejouyssance, afin de mortifier l'ouye, ne disant plus d'*alleluya*, qui est un chant d'allegresse, et se revest de couleur sombre et obscure, pour mortifier la veuë: et pour nous monstrer que pendant cette saincte quarantaine, il faut accompagner le jeusne exterieur de l'interieur, elle nous dit aujourd'huy ces paroles du Genese: *Memento homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris*, Ressouviens-toy, ô homme, que tu es poudre et cendre, et que tu retourneras en cendre; comme si elle nous vouloit dire, ô homme, ressouviens-toy que tu es mortel; ressouviens-toy de ta fin derniere, et que ce ressouvenir te porte à quitter maintenant toutes les considerations plaisantes, joïeuses et agreables, pour remplir ton entendement et ta memoire de pensées ameres, aspres et douloureuses, faisant non seulement jeusner le corps par l'abstinence des viandes prohibées; mais encore l'esprit par telles pensées et considerations.

Les chrestiens de la primitive Eglise, pour mieux observer le sainct caresme, s'abstenoient pendant tout ce temps des conversations ordinaires avec leurs amis, et se retiroient en solitude, et en des lieux ecartez du commerce du monde; et les chrestiens d'environ l'an 400 après la venuë de Nostre-Seigneur, estoient si soigneux de bien faire la saincte quarantaine, qu'ils ne se contentoient pas de s'abstenir des viandes prohibées: mais encore ils ne mangeoient ny poisson, ny lait, ny beurre, ains se nour-

rissoient seulement d'herbes et de racines; et non contens de faire jeusner le corps de la sorte, ils faisoient encore jeusner l'esprit et toutes les puissances de l'ame, et en signe de penitence ils mettoient un sac sur leur teste avec de la cendre, et retranchoient les conversations ordinaires pour faire jeusner la langue et l'ouye, ne parlant ny oyant aucunes choses vaines et inutiles. Et pendant ce temps, ils s'exerçoient particulierement à l'oraison et meditation, et à de grandes et aspres penitences, par lesquelles ils mettoient leur chair, et faisoient jeusner tous leurs membres, et tous leurs sens exterieurs et interieurs; mais le tout gayement, et d'une franche liberté, sans force ny contrainte, et ainsi leurs jeusnes estoient faits d'un cœur entier et general; car puisque ce n'est pas la bouche seule qui a peché, mais encore tous les autres sens de nostre corps, et que toutes les puissances de nostre ame, nos passions et appetits sont remplis d'iniquitez, il est bien raisonnable, pour rendre nostre jeusne entier et meritoire, qu'il soit general, c'est à dire, qu'il soit pratiqué par le corps et par l'esprit, qui est la premiere condition qu'il faut observer pour bien jeusner.

La seconde est, de ne point jeusner par vanité, ains par charité, et avec humilité; car si nostre jeusne n'est fait en charité, il ne sera point meritoire ni agreable à Dieu. Tous les anciens peres l'ont ainsi declaré; mais particulierement le grand S. Augustin, S. Ambroise, et S. Thomas. Le grand apostre S. Paul, en l'Epistre que nous lisions dimanche

à la saincte Messe, exhortoit les Corinthiens pour rendre leurs œuvres agreables à Dieu, de faire toutes choses en charité, et par charité; donc si nostre jeusne est fait sans charité, il sera vain et inutil; parce que le jeusne, comme toutes nos autres œuvres, qui ne sont pas faites en charité, ne peuvent aussi estre agreables à Dieu, car quand vous vous disciplineriez tous les jours, et feriez de grandes prieres et oraisons, si vous n'avez la charité, cela ne vous profitera point; et quand mesme vous feriez des miracles, si vous n'avez la charité, cela n'est rien: bien d'avantage, si vous souffriez le martyre sans la charité, vostre martyre ne vaudroit rien, ny ne seroit point meritoire devant les yeux de Dieu.

Je dis de plus, que si vostre jeusne n'est encore fait avec humilité, et que l'humilité n'accompagne la charité, il ne vaut rien, ny ne peut estre agreable à Dieu. Quelques philosophes payens ont jeusné; mais parce que leur jeusne a esté sans humilité, il n'a pas esté regardé de Dieu. Plusieurs grands pecheurs jeusnoient, mais d'autant qu'ils sont sans charité et sans humilité, ils n'en retirent aucun profit; tout ce que vous faites sans charité, dit le grand apostre, ne vous profitera de rien: le mesme peut-on dire de l'humilité. Si donc vous jeusnez sans humilité, vostre jeusne ne vaudra rien; et si vous manquez d'humilité, il est certain que vous manquez aussi de charité; parce qu'il est impossible d'avoir la charité sans estre humble, et d'estre veritablement humble sans avoir la charité, ces deux vertus ayant

une telle sympathie et convenance par ensemble, qu'elles ne peuvent jamais aller l'une sans l'autre.

Mais qu'est-ce que jeusner par humilité? c'est ne point jeusner par vanité, ce qui se fait en plusieurs manieres; mais je me contenteray de vous en dire une, pour ne pas charger vostre memoire de beaucoup de choses. Jeusner doncques par vanité, c'est jeusner par sa propre volonté, d'autant que la propre volonté n'est point sans vanité: et qu'est-ce que jeusner par sa propre volonté? c'est jeusner comme nous voulons, et non point comme les autres veulent; c'est jeusner en la façon qu'il nous plaist, et non point comme l'on nous ordonne et conseille.

Vous treuverez des personnes qui veulent jeusner plus qu'il ne faut, et d'autres qui ne veulent pas jeusner autant qu'il faut: qui fait cela, sinon la vanité et propre volonté? car tout ce qui vient de nous-mesmes nous semble tousjours meilleur, et plus aisé à faire que ce qui nous est ordonné et enjoint par les autres, quoy que plus util et plus propre pour nostre perfection. Cela nous est naturel, et vient du grand amour que nous nous portons à nous-mesmes; ce qui fait que tout ce qui vient de nostre propre choix et election, nous l'estimons et l'aymons beaucoup plus que ce qui vient d'autruy, et y avons tousjours une certaine complaisance qui nous facilite les choses les plus arduës et difficiles; et cette complaisance procede pour l'ordinaire de vanité. Vous trouverez des personnes qui voudront ieusner tous les samedis de l'année, et non le ca-

resme; et d'autant que ce jeusne vient de leur propre volonté, il leur semble qu'il est plus sainct, et qu'il les conduira à une plus grande perfection, que ne feroit pas le jeusne du caresme qui leur est commandé. Qui ne voit que ces personnes ne veulent pas jeusner comme il faut, ains comme elles veulent?

Il y en a d'autres qui veulent jeusner plus qu'il ne faut, et c'est dequoy se plaignoit le grand apostre écrivant aux Romains: *Alius credit se manducare omnia, qui autem infirmus est olus manducet* (1). Nous nous trouvons en peine, disoit-il, avec deux sortes de personnes: les uns veulent manger des viandes prohibées, et ne veulent pas jeusner comme il faut, le pouvant faire, et d'autres qui sont infirmes qui ne veulent manger que des herbes, et veulent jeusner plus qu'il ne faut. Il s'en treuve encore aujourd'huy plusieurs parmy le monde, de cette premiere sorte, et qui alleguent des raisons pour manger des viandes prohibées sans necessité, ne se contentant pas de celles de caresme; mais je ne suis pas icy pour parler à telles sortes de gens, d'autant que c'est à des religieuses à qui j'addresse ce discours. Je ne parleray doncques que de ceux qui veulent jeusner plus qu'il ne faut, parce que c'est d'ordinaire avec eux qu'on a plus de peine; car quant aux premiers, nous leur faisons clairement voir qu'ils contreviennent aux commandemens de l'Eglise, et desobeyssent à la loy de Dieu; *qui autem infirmus est olus manducet*.

(1) Rom. 4.

Il y en a d'autres qui sont foibles et infirmes, qui ne peuvent pas jeusner, avec lesquels on a plus de peine, parce qu'ils ne veulent point ouyr de raisons pour sçavoir qu'ils ne sont pas obligez de jeusner plus qu'il ne faut, c'est à dire, plus qu'ils ne peuvent, et ne veulent point user des viandes qui leur sont ordonnées et necessaires pour leurs infirmitez. Certes, ces personnes ne veulent pas jeusner par humilité, ains par vanité, et de leur propre volonté, ne reconnoissant pas qu'estant foibles et infirmes, elles feroient beaucoup plus pour Dieu, de se soubmettre et d'user des viandes qu'on leur ordonne, et ne pas jeusner par l'ordonnance de ceux à qui elles doivent obeyr, que de le faire de leur propre volonté; car si bien à cause de leur foiblesse, la bouche ne peut pas jeusner; il faut qu'elles se contentent de faire jeusner tous les autres sens du corps, et les passions, et puissances de l'ame.

Ne jeusnez point, dit Nostre-Seigneur, comme les hypocrites, lesquels quand ils jeusnent sont tristes et melancholiques, afin d'estre loüez et estimez des hommes, *Cum jejunatis nolite fieri sicut hypocritæ tristes; exterminant enim facies suas, ut pareant hominibus jejunantes:* Mais quand vous jeusnez, que vostre jeusne se fasse en secret, et ne soit point veu des hommes, et pour cela lavez vostre face et oignez vostre chef, et vostre Pere celeste qui voit le secret de vostre cœur vous en recompensera: *Tu autem, cum jejunas, unge caput tuum, et faciem tuam lava, ne videaris hominibus jejunans, sed Patri*

tuo, qui est in abscondito; et Pater tuus qui videt in abscondito reddet tibi. Or Nostre-Seigneur ne vouloit pas dire que nous ne nous devions point soucier de l'edification du prochain ; ô non certes! *Providentes enim bona, non tantum coram Deo, sed etiam coram hominibus* (1): Nous avons soin, dit le grand apostre, de faire nos bonnes œuvres non seulement devant Dieu, mais encore devant les hommes (2): et Nostre-Seigneur mesme en l'Evangile, nous ordonne de donner bon exemple à nostre prochain: *Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est,* que vostre lumiere (dit-il) luise devant les hommes, afin que voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient vostre Pere celeste. Donc ceux qui jeusnent la saincte quarantaine ne s'en doivent point cacher, puisque l'Eglise l'ordonne; car il est bon que chacun sçache que nous gardons ses commandemens, et observons le jeusne, d'autant que nous sommes obligez de donner bonne edification, et d'oster tout sujet de scandale à nos freres. Mais quand Nostre-Seigneur dit: Faites vostre jeusne en secret, il veut dire, ne le faites point pour estre veus ny estimez des creatures; ne faites point ce que vous faites pour les yeux des hommes; soyez soigneux de les bien edifier: mais ne faites point vos œuvres, afin qu'ils vous estiment saincts et vertueux; ne faites point comme les hypocrites, ne taschez point de paroistre plus saincts que les au-

(1) 2. Cor. 8. — (2) Matt. 5.

tres, en faisant plus de jeusnes et de penitences qu'eux.

Le glorieux S. Augustin, en la regle qu'il a escrite pour ses religieux et en celle des religieuses, ordonne qu'on suive la vie commune, comme voulant dire, ne soyez pas plus vertueux que les autres, suivez la communauté autant qu'il vous sera possible; ne faites pas plus de jeusnes, d'austeritez, et de mortifications, qu'il vous en est ordonné; faites seulement ce que les autres font, et ce qui vous est commandé par vos regles, et vous contentez de cela; car bien que le jeusne et les autres penitences puissent estre bonnes et loüables, si est-ce neantmoins que n'estant pas faites par ceux avec lesquels vous vivez, il y a de la singularité, et par consequent de la vanité, ou du moins de la tentation de vous surestimer à ceux qui ne font pas comme vous, et d'avoir quelque complaisance en vous-mesme, comme si vous estiez plus sainct que ceux qui ne font pas telle chose : et partant, suivez la communauté en tout, dit le grand S. Augustin, que les forts et robustes mangent ce qui leur est donné, et se contentent de garder les jeusnes marquez par leurs regles, et que les foibles et infirmes reçoivent ce qui leur est presenté pour leurs infirmitez, sans vouloir faire ce que font les robustes, et que les uns et les autres ne s'amusent point à regarder ce que celuy-cy mange, et ce que celuy-là ne mange pas, mais que chacun se contente de faire ce qui luy est ordonné,

et par ce moyen vous eviterez la vanité et particularité.

Il s'en treuve quelquefois, lesquels pour faire voir que ce n'est pas mal fait de ne pas suivre la vie commune, se couvrent de pretextes, et rapportent l'exemple de S. Paul premier hermite, qui demeura plusieurs années dans une grotte sans ouyr la saincte Messe, disant qu'ils peuvent donc bien à son imitation demeurer retirez en solitude sans sortir pour aller aux offices divins. O certes! vous vous trompez; car ce qu'en a fait S. Paul, n'a esté que par une inspiration particuliere de Dieu, qui doit estre admirée, et non pas suivie et imitée. Dieu luy inspira cette retraite si extraordinaire, pour rendre recommandables les deserts qui devoient par apres estre habitez par tant de si saincts religieux : mais ce n'estoit pas neantmoins afin que chacun suivist sa maniere de vie, ains afin qu'il fust à tous un miroir et prodige de vertu pour estre admiré, et non pas imité; autant en devons-nous faire de la vie du grand S. Simeon Stilite, qui demeura quarante-quatre ans sur une colomne, faisant chaque jour deux cens actes d'adoration, par des genuflexions; car il faisoit cela aussi bien que S. Paul premier hermite, par une inspiration toute particuliere de Dieu, qui vouloit faire voir en ce sainct un prodige et un miracle de sainctété; et comme des cette vie il y a des hommes qui sont appellez pour mener une vie toute celeste et angelique, et laquelle on

doit considerer avec reverence, non pour suivre leurs exemples, mais pour remercier Dieu des graces qu'il leur a faites; et ne faut pas penser que pour les imiter, il seroit mieux de se retirer à part sans converser avec les autres, ny faire ce qu'ils font, en s'addonnant à de grandes penitences, et faisant des choses extraordinaires. O non! dit S. Augustin, ne paroissez point plus vertueux que les autres, contentez-vous de faire ce qu'ils font.

Faites donc vos œuvres en secret, et non pour les yeux des hommes, et ne faites pas comme l'araigné, ains comme l'avette, qui est le symbole de l'ame humble : l'araigné fait son travail à la veuë de tout le monde, et jamais en secret; elle va filant et ourdissant sa toile par les vergers, d'arbres en arbres, dans les maisons, aux fenestres et planchers : en somme, elle travaille tousjours en public, en quoy elle ressemble aux esprits vains et hypocrites, qui ne peuvent rien faire en secret, ains font toutes leurs œuvres pour estre veus et admirez des hommes; aussi telles œuvres ne sont que toiles d'araignés, propres à estre jettées dans le feu d'enfer. Mais les avettes, comme plus sages et prudentes font leur miel en secret dans leur ruche, où personne ne les peut voir, se bâtissant de petites cellules pour travailler en cachette, enquoy elles representent fort bien l'ame humble, qui est tousjours retirée en soy-mesme, sans rechercher aucune gloire, y pretendre aucune loüange de ce qu'elle fait, tenant son intention secrette, se contentant que

Dieu seul voye et connoisse ses œuvres. Je vous rapporteray un exemple sur ce sujet de S. Pachome, mais familierement; car c'est ainsi que je veux tousjours traiter avec vous : ce grand sainct s'estant une fois apperceu qu'un de ses religieux ayant fait deux nattes par jour, les avoit exposées à la veuë de tous les autres religieux, il reconnut tout aussi-tost que cette action procedoit de vanité, quoy que pas un de ces bons peres ne pensast pourquoy ce bon frere faisoit cela, dautant qu'ils n'alloient point picquotant sur les actions les uns des autres, ils ne pensoient qu'à faire simplement leur devoir, et n'estoient point comme ceux qui vont tousjours espluchant et examinant les actions du prochain, faisant sur tout ce qu'ils voyent des commentaires et des interpretations : O! certes, ces bons religieux ne faisoient point cela, et ne penserent rien de celuy qui avoit ainsi estendu ses deux nattes. Mais S. Pachome, qui estoit son superieur, et à qui seul appartenoit d'examiner les mouvemens qui l'avoient poussé à cela, entra un peu en consideration sur cette action; et comme Dieu donne tousjours sa lumiere à ceux qui conduisent les ames, il luy fit connoistre que ce religieux avoit esté poussé d'un esprit de vanité et de complaisance, d'avoir fait deux nattes en un jour, et qu'il ne les avoit ainsi mises et exposées à la veuë des autres, sinon afin qu'on vid qu'il avoit bien travaillé, estant pour lors la coustume de ces anciens religieux, de gagner leur vie au travail de leurs mains, exerçant leur corps au

travail manuel, et leur esprit à la priere, joignant ainsi l'action avec l'oraison et contemplation. Or leur travail plus ordinaire estoit de faire des nattes, et chacun en devoit faire une par jour, et celuy-cy en ayant fait deux pensoit estre plus habile que les autres, et pour se faire estimer les avoit exposées à leur veuë; mais S. Pachome, qui avoit l'esprit de Dieu, les lui fit jetter au feu, et puis dit à tous les religieux qu'ils priassent Dieu pour celuy qui avoit travaillé pour l'enfer; et outre ce, le fit mettre cinq mois en prison pour penitence de sa faute, luy ordonnant de faire deux nattes chaque jour, afin de servir d'exemple à tous les autres, et leur apprendre à faire leurs actions avec esprit d'humilité, et non de vanité.

Cum jejunatis nolite fieri sicut hypocritæ, tristes. Que vostre jeusne donc, dit Nostre-Seigneur, ne ressemble point à celuy des hypocrites, qui font des mines melancholiques, et qui ne regardant qu'à l'exterieur, n'estiment saincts que ceux qui sont maigres, pasles et deffaits, comme si la saincteté consistoit en cela. C'est une grande misere de l'esprit humain, qui ne regarde qu'à l'apparence exterieure des choses, et est si plein de vanité, qu'il fait quasi toutes ses œuvres pour paroistre devant les hommes; mais, dit Nostre-Seigneur, ne faites pas cela; car c'est ce que font les hypocrites, ains que vostre jeusne se fasse en secret pour plaire aux yeux de vostre Pere celeste, qui le regardera et vous en recompensera.

La troisieme condition qu'il faut avoir pour bien jeusner, et laquelle est en quelque façon comprise en celle que nous venons de dire, c'est de ne regarder que Dieu seul, et de faire tout pour luy plaire, se retirant en soy-mesme, nous contentant que sa divine majesté et ses anges voyent et connoissent nos bonnes œuvres. Et quoy que tous les hommes ne doivent rechercher en tout ce qu'ils font que de plaire à Dieu seul, si est-ce que les religieux et personnes qui luy sont plus specialement dediées, le doivent faire avec un soin tout particulier, ne visant qu'à le contenter et lui estre agreable. C'est ce que dit tres-bien Cassian ce grand pere de la vie spirituelle, au livre de ses collations, qui est certes admirable, et il y a eu des saincts qui en faisoient tant d'estat, qu'ils ne se couchoient jamais sans en avoir leu un chapitre pour recueillir leur esprit en Dieu : Que nous profitera-t-il de faire nos actions, dit-il, pour les yeux des hommes? rien que vanité et complaisance, qui ne serviront que pour l'enfer; mais si nous faisons nostre jeusne et toutes nos œuvres pour plaire à Dieu seul, nous travaillerons pour l'eternité, sans nous complaire à nous-mesmes, ny sans nous soucier si nous sommes veus des hommes ou non, dautant que ce n'est point d'eux que nous attendons nostre recompense.

Il faut donc faire son jeusne en humilité et en vérité, c'est à dire pour Dieu, et pour plaire à luy seul, et non pas en mensonge et hypocrisie, et ne faut point s'amuser à de vaines recherches, pour

sçavoir si tous sont obligez au jeusne ou non, et pourquoy il est commandé, il suffit de sçavoir qu'il est ordonné pour faire penitence, à cause du peché que nostre premier pere Adam commit en rompant le jeusne qui luy avoit esté commandé, par la deffense que Dieu luy avoit faite de manger du fruit de l'arbre deffendu; et pour ce, il faut que la bouche fasse penitence, en s'abstenant des viandes prohibées par la saincte Eglise. C'est à quoy plusieurs ont de la difficulté; mais je ne suis pas icy pour leur repondre, je diray seulement que ceux qui contreviennent aux ordonnances et commandemens de Dieu et de la saincte Eglise, et qui font des interpretations sur ce qui leur est ordonné, et veulent faire les discrets sur les choses commandées, se mettent en peril de mort et de damnation eternelle; car toutes les raisons de leur propre volonté et discretion humaine contraires à la volonté de Dieu, ne sont dignes que du feu éternel.

Enfin, pour conclure ce discours, je dis encore que pour bien observer le jeusne de la saincte quarantaine, il faut faire trois choses. La premiere, que vostre jeusne soit entier et general, c'est à dire, que vous fassiez jeusner tous les membres et sens de vostre corps, et toutes les puissances de vostre ame, portant la veuë basse, ou du moins plus basse qu'à l'ordinaire, gardant plus de silence, ou gardant celuy qui vous est ordonné plus ponctuellement qu'à l'accoustumée, mortifiant l'ouye et la langue, pour n'ouyr ny dire aucune chose vaine et inutile, et l'en-

tendement pour ne considerer que des choses sainctes et pieuses, tenant vostre esprit attaché aux pieds du Crucifix, par la consideration des douleurs de Nostre-Seigneur, remplissant vostre memoire du souvenir des choses aspres et douloureuses qui vous portent à la contrition, quittant la souvenance des choses joyeuses et qui apportent de la satisfaction, tenant encore la bride à vostre volonté, en mortifiant tous ses desirs et affections, afin qu'elles ne tendent qu'au souverain bien : en ce faisant, vostre jeusne sera entier et general, interieur et exterieur; en un mot, vous ferez jeusner le corps et l'esprit. La seconde chose est, que vous ne fassiez pas vostre jeusne ny vos bonnes œuvres pour les yeux des hommes et par vanité, ains en charité et humilité. Et la troisiesme, que vous fassiez toutes choses, et par consequent vostre jeusne pour plaire à Dieu seul, auquel soit honneur et gloire par tous les siecles des siecles. Au nom du Pere, et du Fils, et du Sainct-Esprit. Amen.

DIEU SOIT BENY!

SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARESME.

Ductus est Jesus in desertum à Spiritu ut tentaretur à diabolo.
MATTH. 4.

Jesus fut conduit dans le desert par le Sainct-Esprit pour estre tenté du diable.

VOICY bien la description du duel le plus grand et le plus memorable qui fut jamais veu, les parties sont tres-puissantes de costé et d'autre, hardies et courageuses à toute extremité, les armes dangereuses, l'inimitié irreconciliable, la fin ne peut estre que la victoire, car il n'y a point de composition qui puisse terminer ce combat: les parties sont Dieu et le diable, les armes sont la parole de Dieu : l'inimitié est fondée sur une rebellion. Description que l'Eglise nous fait aujourd'huy pour nous donner courage semblable à exécution ; car nous devons suivre nostre capitaine qui se bat aujourd'huy, et nostre vie n'est qu'un perpetuel combat sur la terre : mais sur-tout en ce temps de caresme où nous aspirons à la penitence. Il nous faut attendre de recevoir des attaques plus rudes et plus frequentes qu'en aucune autre saison. Voicy le temps de nostre recolte spirituelle, c'est ce qui fera mettre les forces ennemies

en campagne pour nous l'empescher, il faut se battre à bon escient, l'exemple de Nostre-Seigneur est devant nos yeüx, l'ennemy n'est pas invincible, si nous taschons de suivre nostre Maistre, sans doute que la victoire nous en demeurera. C'est le sujet de l'Evangile que je traitteray maintenant, mais que l'esprit sainct qui assista Nostre-Seigneur en ce combat, m'assiste pour vous bien instruire, et vous pour me bien escouter ce que nous luy devons demander par les intercessions de Nostre-Dame. *Ave Maria.*

Il y a en ce monde trois sortes de biens pour l'homme, l'utile, le delectable, l'honneste, et sommes attirez à toutes entreprises, et à toutes actions par l'un de ces trois moyens, ou par l'utilité, ou par le plaisir, ou par l'honnesteté. Mais il n'y a que l'honnesteté qui soit justement proportionnée à nostre volonté; car que la volonté s'estende tant qu'elle voudra sur le desir de l'honnesteté, jamais elle ne sera que bonne et loüable: que si elle s'adonne à l'utilité et au plaisir hors certaine mesure et limites, elle en demeure mauvaise. Le desir de l'utilité s'il est trop grand se tourne en avarice, mais le desir du plaisir se peut trouver en l'esprit et au corps, et le corporel s'appelle luxure, le spirituel s'appelle gloire et superbe, qui sont les trois grands maux de ce monde: car comme dit S. Jean. *Omne quod est in mundo aut est concupiscentia carnis, aut concupiscentia oculorum, aut superbia vitæ* (1). C'est à dire,

(1) 1. Joan. chap. 2.

nous nous devons garder de trois choses, de la luxure, de l'avarice, et de la superbe, car nous pouvons exceder en desirant trop de moyens exterieurs, de commoditez au corps, et trop d'honneur à l'esprit. Et suivant ces trois sortes de vices, Sathan livre aujourd'huy trois puissans assauts à ce grand et divin capitaine : car quant aux plaisirs du corps, il luy dit : *Si filius Dei es, dic ut lapides isti panes fiant*, Si tu es le fils de Dieu, dis que ces pierres se changent en pains. Quant à la superbe : *Mitte te deorsum*, Jette-toy en bas. Quant à l'avarice : *Hæc omnia tibi dabo*, Je te donneray toutes ces choses. Mais bien assailly, bien defendu. Voyons un peu le temps et les occasions par le discours de l'Evangile. *Tunc ductus est Jesus in desertum à spiritu ut tentaretur à diabolo.*

Tunc { *Post baptismum ut ostendat Christianos ad pugnam vocatos.*
Antequam prædicaret, ut ostendat vitam prædicatoris obnoxiam tentationibus. }

Secessit in montem, ut ostendat tentationes ubique sequi hominem.

Ductus est { *Exprimitur ductus sancti Spiritus ut intentis cogitemus de hac tentatione.* }

Jesus { *Ut spiritus nequam victor in serpente vinceretur à Spiritu sancto in Domino, etc.* }

In desertum,	*Locus idoneus ad hanc pugnam.* *Ut qui vicit in horto, vinceretur in Eremo.* *Ut oculis, auribus, omnibusque corporis sensibus jejunaret.* *Ut cum corporis castigatione adjungeret privationem rerum mortalium, et inanis gloriæ fugam in exemplum nostrum.*
Ut tentaretur.	*Ut neminem immunem sciamus à pugna.* *Ut fiduciam haberemus vincendi.* *Ut modum doceret vincendi, et cujus munimur auxilio erudiamur exemplo.*

Jejunavit quadraginta diebus et quadraginta noctibus, cur hoc quæso?

Primò, Ut jejunium suo exemplo consecraret.

Secundò, Ut jejunium armaturam spiritualem ostenderet.

Tertiò, Ut jejunium ad res spirituales percipiendas aptum esse medium ostenderet.

Quartò, Ut curaret temperantia, quod Adam vastarat gula.

Primò, Ergo sequamur exemplum. 1. *Cor.* 11. *Imitatores mei estote sicut et ego Christi, etc.*

Secundò, Arma jejunii sumamus, quia civitas diaboli fame vincenda. Hoc genus dæmoniorum non ejicitur nisi in oratione et jejunio. Mar. 9.

Tertio jejunio, Utamur ad orandum, Dan. 10. *vers.* 12. *Ex die quo posuisti cor tuum ut te affligeres in conspectu Dei, exaudita sunt verba tua; et ante dixerat: Ego lugebam trium hebdomadarum diebus, panem desiderabilem non comedi, caro et vinum non introierunt in os meum.*

Quartò, Ob remedium peccatorum 1. *Jonæ* 3. *Jejunaverunt Domino, et vidit Deus opera eorum.*

Postea esuriit.	*Partim ostendit potestatem divinam, dum non ante: partim humanam naturam, dum postea esuriit.*
Et ecce tentator dixit ei:	*Ille qui tentando vicit primum Adam, ut vinceret secundum.* *Tentator malorum, ut ex bono opere malum faciat.* *Accusator fratrum, ut patrem etiam accusaret.*
Si filius Dei es,	*Ut sciat an sit. Si non est, ut superbiam ingerat.*
Dic ut lapides, etc.	*Deus dicendo facit, id facere poterat qui virgam Moysis in serpentem verterat. Exod.* 4. *En gula; deest illi amœnitas arborum, deest illi consiliatrix Eva, deest illi pomorum speciosa deceptio, et quia non invenit cibum quem offerret esurienti, postulat in cibum saxa mutari. Amb. Serm.* 35. *de jejunio Domini.*

Qui resp. dixit scriptum est, non in solo pane.	Deuteronome 8. au propos de la manne, etc. L'Escriture utile contre les tentations, etc. Providence de Dieu, etc.
Tunc ass. eum in sanctam civ. et stat. eum sup. pin. templi, et dixit ei, mitte te deors. script. est, etc.	*Quomodo Christus se dæmoni portandum committit, quid ergo mirum si tam variis mirisque modis vexamur à diabolo?*

DIEU SOIT BENY!

SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARESME.

Fili accedens ad servitutem Dei, præpara animam tuam ad tentationem. Eccl. 2.

Mon fils, qui as dessein de servir Dieu, prepare ton ame à la tentation.

Ces paroles sont de l'ecclesiastique, par lesquelles il advertit ceux qui veulent pretendre à la perfection, de se preparer au combat des tentations; d'autant que c'est une verité infaillible, que nul quel qu'il soit n'en sera exempt, c'est pourquoy Nostre-Seigneur a voulu luy-mesme estre tenté, pour nous apprendre comme nous devons resister à la tentation, ainsi que les Evangelistes rapportent en l'Evangile de ce jour, disant que Nostre-Seigneur fut conduit par le Sainct-Esprit au desert pour estre tenté du diable, *Ductus est Jesus in desertum à Spiritu, ut tentaretur à diabolo* : Paroles sur lesquelles je tireray quelques documens pour nostre instruction particuliere, le plus familierement qu'il me sera possible.

Premierement je remarque, que bien que nul ne puisse estre exempt des tentations, nul pourtant ne les doit rechercher, ny aller de soy-mesme au lieu de la tentation : car pour l'ordinaire celuy

qui cherche le peril perit en iceluy, *Qui amat periculum, in illo peribit* (1). C'est pourquoy les Evangelistes disent que Nostre-Seigneur fut conduit par le Sainct-Esprit au desert pour estre tenté, pour nous apprendre que ce ne fut point par son choix, je dis quant à sa nature humaine, qu'il alla au lieu de la tentation, ains qu'il y fut porté par l'obeyssance qu'il devoit à son Pere celeste.

Je treuve deux histoires dans l'Escriture saincte de deux princes qui ont esté tentez, qui nous serviront d'exemples sur ce sujet, dont l'un recercha la tentation et perit en icelle : Et l'autre au contraire, la rencontrant sans la rechercher la surmonta et en demeura victorieux. Le premier exemple est de David, lequel au temps qu'il devoit aller à la guerre et que son armée estoit au front de son ennemy, il s'en alla promener sur les galleries de son palais, comme s'il n'eust eu rien à faire qu'à passer le temps, et se tenant ainsi dans l'oisiveté, il fut surmonté par la tentation; D'autant que Betsabé cette dame imprudente se vint baigner en un lieu d'où elle pouvoit estre veuë du palais royal, et David s'amusant à la regarder, ce qui fut cause qu'il périt en la tentation, laquelle il avoit recherchée par son oysiveté. Enquoy vous voyez comme l'oysiveté est une grande amorce pour la tentation; Et ne dites pas, je ne recherche point la tentation, mais je me tiens seulement sans rien faire, c'est assez pour estre tenté, et la tentation a une force merveilleuse sur nous quand elle

(1) Eccl. 3.

nous trouve oyseux. Et si David fust allé à la guerre au temps qu'il estoit obligé d'y aller, ou qu'il se fust occupé à quelque chose selon son estat, la tentation n'eust pas la eu force de l'attaquer, ou du moins de le surmonter, comme elle fit.

L'autre exemple est du jeune prince Joseph viceroy d'Egypte qui ne rechercha nullement la tentation, de sorte que la rencontrant il ne perit point en icelle, ains en demeura victorieux : vous sçavez comme il fut vendu par ses freres, et comme la femme de son maistre le porta dans la tentation ; Mais luy qui n'avoit jamais pris plaisir aux caresses de sa maistresse luy resista genereusement et demeura vainqueur et triomphant, luy respondant ces paroles : *quomodo possum hoc malum facere, et peccare in Dominum* (1)? Comment pourrois-je faire ce mal et pecher contre mon Seigneur?

Or si nous sommes conduits par l'esprit de Dieu au lieu de la tentation ne craignons point, ains tenons-nous asseurez qu'il nous rendra victorieux, mais ne l'allons pas chercher pour saincts et genereux que nous puissions estre, car nous ne sommes pas plus vaillans que David, ou que Nostre-Seigneur mesme qui ne la voulut point rechercher. Nostre ennemy est comme un chien attaché, si nous ne l'approchons il ne nous fera aucun mal, bien qu'il tasche à nous espouvanter en abboyant contre nous à guise d'un chien enragé, comme dit S. Augustin,

(1) Gen. 9.

Latrare potest, sollicitare potest, mordere omnino non potest, nisi volentem.

Mais voyons un peu je vous prie la verité des paroles que nous avons prises pour sujet de cette exhortation, et comme c'est une chose certaine, que nul ne peut éviter la tentation venant au service de Dieu : Nous en pourrions donner plusieurs exemples, mais un seul me suffira, qui est rapporté par S. Luc aux actes des apostres. Ananias et Saphira firent vœu de se consacrer, eux et leurs biens à Dieu pour acquerir la perfection dont les premiers chrestiens faisoient profession se soubmettant à l'obeyssance des apostres; ils n'eurent pas plutost pris ce dessein, que voila la tentation qui les attaque, ainsi que dit S. Pierre à Ananias et à Saphira : *Cur tentavit Satanas cor tuum mentiri te Spiritui sancto : quid utique convenit vobis tentare Spiritum Domini?* Qui vous a tentez de venir mentir au Sainct-Esprit. De mesme le grand apostre S. Paul dès qu'il commença à servir Dieu, et qu'il se fut rangé au Christianisme, le voila incontinent attaqué d'une tentation tres-fascheuse pour tout le reste de sa vie, luy qui cependant qu'il estoit ennemy de Dieu et qu'il persecutoit les chrestiens, n'avoit jamais senty les attaques d'aucune tentation, au moins n'en tesmoigne-t-il rien par ses escrits, ains seulement apres qu'il fut converty. C'est donc un document fort nécessaire, à sçavoir que celuy que nous donne le Sainct-Esprit de preparer nostre ame à la tentation, puisque nous devons

estre asseurez, qu'en quelque lieu que nous soyons, et pour parfaits que nous puissions estre, la tentation nous attaquera : C'est pourquoy il se faut préparer, et se pourvoir des armes nécessaires pour combattre vaillamment, afin de remporter la victoire, puis que la couronne n'est que pour les vainqueurs : *Nemo coronabitur, nisi qui legitime certaverit* (1), dit le grand apostre, bien que nous ne devions jamais nous fier à nos forces, ny en nostre vaillance, allant de nous-mesmes rechercher la tentation pour la penser combattre et terrasser : mais nous devons nous tenir fermes si nous la rencontrons où l'esprit de Dieu nous aura porté, nous confiant qu'il nous fortifiera, et protegera contre toutes les embusches et attaques de nos ennemis.

Voyons maintenant de quelles armes se servit Nostre-Seigneur et souverain maistre, pour surmonter l'ennemy qui le vint tenter au desert : Certes elles ne furent autres, sinon celles de la foy se servant des parolles de l'Escriture saincte pour repousser ses tentations. Et c'est de ses armes dont parle le prophete dans le psaume nonante, *Qui habitat in adjutorio Altissimi* (2), que nous disons tous les jours à Complies, lequel contient une doctrine admirable. Il dit donc comme s'il eust parlé aux chrestiens, ou à quelqu'un en particulier : O que vous estes heureux! vous qui estes armez de la verité de Dieu; car elle vous servira de bouclier contre toutes les attaques de vos ennemis, et fera que vous demeu-

(1) 2. A Timot. 2. — (2) Psal. 90.

rerez victorieux : *Non timebis a timore nocturno, à sagitta volante in die, à negotio perambulante in tenebris, ab incursu et dæmonio meridiano.* Ne craignez donc point, ô âmes benistes, qui estes armées de l'armeure de vérité, les craintes nocturnes; car vous n'y trebucherez point, ny les sagettes qui volent en l'air en plein jour; car elles ne vous sçauroient offenser; ne craignez point aussi les négotiations qui se font en la nuict, ni l'esprit qui marche et se fait voir en plein midy.

O! que Nostre-Seigneur et maistre estoit divinement bien armé de l'armeure de vérité, puis qu'il estoit la verité mesme? Or cette verité dont parle le psalmiste, n'est autre que la foy; et quiconque est armé de la foy, ne doit rien craindre, parce qu'elle est l'unique arme, necessaire pour combattre et confondre nostre ennemy; car qui est-ce qui pourra nuire à celuy qui dira avec une veritable confiance, *Credo in Deum Patrem omnipotentem,* Je croy en Dieu, qui est nostre Pere, et nostre Pere tout-puissant. Certes, en disant ces paroles, nous monstrons bien que nous ne nous confions point à nos forces, ains que ce n'est qu'en la seule vertu de Dieu, que nous esperons de remporter la victoire, n'allant point de nous-mesmes au devant de la tentation, par aucune présomption d'esprit, ains seulement quand Dieu permet qu'elle nous attaque et vienne rechercher au lieu où nous sommes, ainsi qu'elle fit à Nostre-Seigneur dans le desert, lequel surmonta son ennemy, en se servant des paroles de la saincte

Escriture sur toutes les tentations qu'il luy presenta.

Sur quoy il faut que nous sçachions que Nostre-Seigneur ne fut pas tenté comme nous autres, parce que la tentation ne pouvoit pas estre en luy, comme elle est en nous; car il estoit comme un fort inexpugnable dans lequel elle ne pouvoit nullement entrer, estant tout de mesme qu'un homme qui seroit vestu du haut en bas de fin acier, lequel ne pourroit en façon quelconque estre offensé par l'épée, parce qu'elle glisseroit de part et d'autre, sans le pouvoir aucunement endommager. La tentation pouvoit bien environner Nostre-Seigneur, mais elle ne pouvoit entrer en luy, ny faire aucune lezion à son integrité et pureté tres-parfaite. Ce qui n'est pas ainsi de nous autres; car si bien par la grace de Dieu, nous evitons la coulpe et le peché, ne consentant pas aux tentations, nous demeurons neantmoins pour l'ordinaire un peu blessez de quelque importunité, trouble ou emotion qu'elles laissent en nostre cœur.

Mais pourquoy Nostre-Seigneur se servit-il des armes de la foi pour resister aux tentations de l'ennemy? car il ne la pouvoit avoir, d'autant qu'il avoit dès l'instant de son incarnation une connoissance tres-parfaite en la partie superieure de son ame, de toutes les choses que la foy nous enseigne: Il est vray, mais ce qu'il fit en cela ne fut pour autre subjet que pour nous enseigner ce que nous devions faire en telles occasions. Ne recherchons donc point d'au-

tres armes ny d'autres moyens, pour surmonter nostre ennemy, et refuser nostre consentement à la tentation, sinon de dire ces paroles de la foy, *Credo*, Je croy; et que croyez-vous? Je croy en Dieu, mon Pere tout-puissant, *Credo in Deum Patrem omnipotentem*.

S. Bernard sur ce psalme, *Qui habitat in adjutorio Altissimi*, appelle cette crainte nocturne pusillanimité et coüardise; et traitant de la crainte de Dieu, dit qu'il y en a de quatre sortes; à sçavoir, la crainte des mondains. La crainte des serviteurs. La crainte de ceux qui commencent à servir Dieu. Et la crainte des enfans. Mais afin de traiter ce subjet plus familierement pour nostre instruction, je me contenteray de dire que les craintes nocturnes dont parle le psalmiste, sont de trois sortes. La premiere est, la crainte des paresseux : la seconde, celle des enfans : Et la troisiesme, celle des delicats.

La crainte est d'ordinaire la premiere tentation, que l'ennemy présente à ceux qui sont resolus de servir Dieu; car dès aussi-tost qu'on leur enseigne ce qu'il faut faire pour acquerir la perfection, ô Dieu! disent-ils, jamais je ne pourray faire cela, et leur semble qu'il est du tout impossible d'y pouvoir parvenir, et ils diroient volontiers : la perfection qu'il faut avoir céans, et cette sorte de vie et de vocation, est trop eminente pour moy, je n'y sçaurois atteindre. Ha! ne vous troublez pas, et ne faites pas ces chimeres d'apprehension, de ne pouvoir faire ce à quoy vous estes obligez, puisque vous estes armez

et environnez de la verité de Dieu et de sa parole, et que c'est luy qui vous a appelez à cette sorte de vie, ou en cette maison : Ne craignez rien, mais confiez-vous, et soyez asseurez que tandis que vous marcherez simplement dans le devoir de vostre vocation, il vous fortifiera, et donnera la grace de perseverer, et de faire ce qui sera requis pour sa plus grande gloire et vostre salut. Ne vous estonnez donc point, et ne faites pas comme les paresseux, qui se troublent quand ils se réveillent la nuict, pour l'apprehension qu'ils ont que le jour viendra bientost, auquel il faudra travailler. Les paresseux apprehendent tout, et trouvent toutes choses dures et difficiles; et cela, parce qu'ils s'amusent plus à penser à l'imagination qu'ils ont de la difficulté future, qu'à ce qu'ils ont presentement à faire : O Dieu! disent-ils, si je m'addonne au service de Dieu, il faudra tant travailler pour resister aux tentations qui m'attaqueront; vous avez bien raison, leur peut-on dire, car vous n'en serez pas exempts; d'autant que c'est une regle generale, que tous les serviteurs de Dieu seront tentez, ainsi que le remarque S. Hierome, en cette belle Epistre qu'il addresse à sa chere fille Eustochium : Mais à qui voulez-vous que le diable presente ses tentations, sinon à ceux qui les meprisent? Les pecheurs se tentent assez eux-mesmes, le diable les tient desja pour siens, et ils sont ses confederez, parce qu'ils ne rejettent point ses tentations, ains au contraire ils les suivent, et la tentation reside en eux : C'est pourquoy le diable ne se tra-

vaille pas beaucoup pour semer ses tentations dans le monde; mais aux lieux retirez, c'est là où il pense faire un grand gain, faisant descheoir les ames qui desirent de servir la divine majesté plus parfaitement.

S. Thomas d'Aquin s'émerveilloit extremement de quoy les plus grands pecheurs alloient parmy les ruës, aussi joyeux, comme si leurs pechez ne leurs eussent point pesé sur leurs consciences; mais qui ne s'estonneroit de voir une ame hors de la grace de Dieu se rejouyr? ô que leur joye est vaine, et leur allegresse trompeuse! Car elle sera enfin suivie de regrets et de douleurs éternelles. Mais laissons là, je vous prie, les mondains, et retournons à cette crainte des paresseux.

Le chemin des paresseux, dit le Sage, est comme une haye d'épines, *iter pigrorum quasi sepes spinarum* (1), parce qu'ils trouvent des difficultez sur toutes choses, ils sont tousjours à se lamenter, de ce qu'il faut travailler pour acquerir la perfection : Helas! disent-ils, je pensois qu'il suffisoit de s'embarquer en la voye de Dieu et en son service, pour se reposer. O pauvres gens, que vous estes abusez, ne sçavez-vous pas que l'oysiveté fit perir le pauvre David en la tentation? Vous voudriez ressembler à ces soldats de garnison, qui ont tout à souhait dans une bonne ville, ils sont maistres en la maison de l'hoste, ils font bonne chere, et neantmoins ils s'appellent soldats, et font des vaillans et courageux,

(1) Prov. 15.

tandis qu'ils ne sont point à la bataille ny à la guerre.

Certes, Nostre-Seigneur ne veut point de ces soldats en son armée, ains il veut des combattans et des vainqueurs, et non pas des faineans; Il a voulu luy-mesme estre tenté et attaqué, pour nous donner exemple de resister à la tentation. Hé! ne craignez donc point, je vous prie, puisque vous estes environnez de l'armeure de la verité de la foy: Levez-vous, ô paresseux, quand il en sera temps, sortez de vostre lict, et ne vous epouvantez pas du travail de la journée; car c'est une chose ordonnée, que la nuict estant donnée pour le repos, le jour est destiné pour le travail; sortez donc, je vous prie, de votre coüardise, et vous mettez bien avant dans l'esprit cette verité infaillible, Que tous les hommes doivent estre tentez, et que tous se doivent tenir prests pour combattre afin de remporter la victoire; et puis que la tentation a une merveilleuse force sur nous, quand elle nous trouve oyseux, travaillons fidelement, et ne nous lassons point, si nous ne voulons perdre le repos eternel qui nous est preparé pour recompense de nos travaux. Confiez-vous en Dieu, qui est vostre Pere, et vostre Pere tout-puissant, en la vertu duquel toutes choses vous seront rendues faciles, quoy que d'abord elles vous epouvantent un peu.

La seconde crainte nocturne, selon que nous avons dit, est celle des enfans. Les enfans, si vous y prenez garde, sont grandement craintifs, quand ils

sont hors du sein de leur mere; de sorte que dès qu'ils voyent ou entendent un chien qui abboye, soudain ils se prennent à crier, et ne cessent point qu'ils ne soyent aupres d'elle, ou entre ses bras, apres quoy ils vivent en assurance, et ne croyent pas que rien leur puisse nuire; et pourveu qu'ils tiennent la main de leur mere, ils ne craignent rien: ainsi devons-nous faire, mes cheres ames, et que pouvons-nous craindre? Nous qui sommes armez de l'armeure de verité, et environnez du fort bouclier de la foy, qui nous apprend que Dieu est nostre Pere et nostre Pere tout-puissant; prions-le qu'il nous tende la main, et ne nous espouventons pas, car il nous sauvera et nous protegera contre tous nos ennemis.

Lors que le grand S. Pierre pensoit perir dans la mer, apres qu'il eut fait cet acte si genereux de se jetter dedans, afin de s'approcher plus promptement de son bon Maistre qui l'appelloit, voyant qu'il enfonçoit dans les eaux, il s'ecria soudain: *Domine salvum me fac;* Ha! Seigneur, sauvez-moy; Et tout incontinent nostre divin Sauveur luy tendit la main, et le garantit du naufrage. Faisons-en de mesme, si nous sentons que le courage nous manque, et que nous enfoncions dans la tentation, crions avec confiance: *Domine salva nos, perimus:* ha! Seigneur, sauvez-nous, et ne doutons point qu'il ne nous fortifie et ne nous empesche de perir.

Mais remarquez qu'il y en a quelquesfois qui veulent faire les courageux, lesquels neantmoins sont

si paoureux et craintifs, qu'ils s'epouventent quasi de toutes choses; ce qui arrive pour l'ordinaire à ceux qui viennent nouvellement au service de Dieu, car à ce commencement ils font les courageux, et leur semble qu'ils vivront tousjours en repos et tranquillité, et qu'aucune chose ne pourra surmonter leur courage et generosité, ainsi qu'il arriva au pauvre S. Pierre; lequel estant encore enfant en la vie spirituelle, il fit cet acte de generosité dont je viens de parler, mais apres il en fit un autre qui luy cousta bien cher, lors que Nostre-Seigneur parlant à ses apostres comme il devoit souffrir la mort, S. Pierre commença à se vanter, quoy, Seigneur? vous dites que vous devez aller à la mort, et moy j'iray aussi, je ne vous abandonneray jamais. Nostre-Seigneur poursuivant: Je seray foueté; et moy aussi, dit-il, pour l'amour de vous: Je seray couronné d'epines, et moy aussi; et plus Nostre-Seigneur encherissoit sur la grandeur de ses peines, et plus aussi il s'echauffoit à dire qu'il en souffriroit autant. O qu'il fut bien trompé, quand il se vid si lache en l'execution de ses promesses au temps de la passion de son Maistre, qui le renia. O qu'il eust bien mieux valu au pauvre S. Pierre qu'il se fust tenu en humilité, et qu'il se fust plustost appuyé sur la grace de Nostre-Seigneur, que de se confier vainement sur la ferveur qu'il sentoit alors. Le mesme arrive souvent à ces jeunes ames qui temoignent tant de ferveur en leur conversion; car tandis que ce premier sentiment de consolation leur dure, elles

font des merveilles, et ne leur semble pas qu'il y ait rien de trop difficile au chemin de la perfection, qui puisse attiedir leur courage : Mais attendez un peu; car si le sentiment de devotion leur manque, et que la consolation vienne à se retirer, ou que quelque petite tentation les attaque; helas! disent-elles, qu'est cecy? Elles commencent à craindre et se troubler, tout leur semble pesant; et si elles ne sont tousjours dans le sein du Pere celeste, et qu'il ne leur donne des suavitez, elles ne peuvent vivre contentes et ne cessent de se plaindre.

Mais pensez-vous, cheres ames, leur peut-on dire, qu'en la solitude et en la retraite il ne se rencontre point de tentations? O que vous estes trompées! et ne voyez-vous pas que Nostre-Seigneur ne fut point tenté ny attaqué de l'ennemy, tandis qu'il fut parmy les pharisiens et les publicains, ains seulement lors qu'il se retira au desert. Il n'y a point de lieu où la tentation n'aye eu l'entrée, ouy mesme dans le ciel; car elle nasquit dans le cœur de Lucifer et de ses complices, et les porta quant et quant à la perdition eternelle. Au paradis terrestre l'ennemy y porta la tentation, et fit descheoir nos premiers parens de la justice originelle, de laquelle Dieu les avoit douez et enrichis. La tentation entra aussi dans le college des apostres, et pourquoy donc vous estonnerez-vous si elle vous attaque? Si vous eussiez esté du temps de Nostre-Seigneur, je veux dire lors qu'il se retira au desert avant que de commencer la predication de son Evangile, et que vous eussiez demandé

à sa tres-saincte mere ; Ste Vierge, où est vostre Fils? Mon fils, eust-elle respondu, est au desert, où il doit demeurer quarante jours, jeusnant, veillant, et priant continuellement : Ha ! j'y veux aller, luy eussiez-vous dit, d'autant qu'au lieu où est Nostre-Seigneur, tout bien y abonde, la consolation n'y manque point, et la tentation n'y peut avoir d'entrée. O certes ! vous vous trompez, car c'est parce que Nostre-Seigneur y est, que la tentation s'y treuve ; vous eussiez estez bien espouventez, d'autant que le diable vint à luy à decouvert, et ne fit pas avec Nostre-Seigneur comme avec S. Pacome, ou avec S. Antoine, qu'il espouventa par des bruits et tintamarres qu'il fit autour d'eux, faisant fendre le ciel et la terre devant eux, pour les faire craindre et fremir comme des enfans ; mais par la confiance qu'ils avoient en Dieu, ils le rembarrerent, et se mocquerent de luy, et surmonterent ses artifices, en prononçant quelques passages de la saincte Escriture.

Or cet esprit rusé voyant sur la face de Nostre-Seigneur, la force, la constance, la generosité et l'asseurance, il pensa bien qu'il ne gagneroit rien de le traiter de la sorte, c'est pourquoy il vint visiblement à luy avec une impudence nompareille pour luy presenter ses tentations ; ce qu'il fit non seulement ces trois fois dont l'Evangile de ce jour fait mention, ains plusieurs autres durant ces quarante jours qu'il demeura au desert, les Evangelistes s'estant contentez de nous marquer seulement ces trois, comme estant les plus remarquables et les plus grandes.

Helas! disent ces jeunes apprentifs en la perfection, Que feray-je? mes passions que je pensois avoir si bien mortifiées par la fervente resolution que j'avois faite de ne les plus suivre, me tourmentent continuellement; tantost je suis pressé de chagrin, puis apres il me semble qu'il n'y a plus moyen de passer outre en la pratique de la vertu, tant le decouragement me poursuit de pres. Ha! mes cheres ames, ne sçavez-vous pas que Nostre-Seigneur ayant esté tenté durant les quarante jours qu'il fut au desert, ç'a esté pour nous apprendre que nous le serions tout le temps que nous demeurerions au desert de cette vie mortelle, qui est le lieu de nostre penitence; car la vie du parfait chrestien, mais specialement des religieux, doit estre une continuelle penitence. Consolez-vous donc, et prenez courage, car le temps du repos n'est pas pour cette vie, ne vous decouragez pas pour vos imperfections, et ne pensez pas que vous puissiez vivre sans en commettre, cela ne se peut tandis que vous serez en cette vie; il suffit que vous ne les aymiez pas, et qu'elles ne vivent pas dans vostre cœur, c'est à dire, que vous ne les commettiez pas volontairement, et que vous ne vouliez pas perseverer en icelles; et cela estant, demeurez en paix, et ne vous troublez pas pour la perfection que vous desirez tant; il suffira bien que vous l'ayez en mourant, ne soyez donc pas si craintives, marchez asseurement en la voye de Dieu, puisque vous estes environnées de l'armeure de la foy, rien ne vous sçauroit nuire.

La troisiesme crainte nocturne dont je veux parler maintenant, est celle des delicats : or ceux-cy ne craignent pas seulement ce qui les peut porter au mal, mais tout ce qui peut en quelque maniere que ce soit troubler leur repos, et ne voudroient pas que la moindre petite chose se mist entre Dieu et eux, d'autant qu'ils se sont mis bien avant en l'imagination, qu'il y a un certain repos et accoisement d'esprit, qui fait que celuy qui le possede demeure tousjours en paix, et est bien-heureux, et partant ils le desirent de tout leur cœur, et voudroient tousjours demeurer aux pieds de Nostre-Seigneur, comme une Ste Magdelene, pour savourer continuellement les divines suavitez qui distilent de sa bouche sacrée, sans que jamais Marthe les vinst reveiller, ny murmurer contre elles, pour prier Nostre-Seigneur de les faire travailler.

Mais croyez-vous, mes cheres ames, qu'en cette vie mortelle vous puissiez avoir une quietude si permanente, qu'elle ne doive point recevoir de divertissement ny de contradiction ? O certes, il ne faut jamais desirer avec tant d'ardeur les graces que Dieu ne fait pas communement, et ce qu'il a fait pour une Ste Magdelene ne doit pas estre recherché ny desiré de nous autres ; bien-heureux serons-nous si nous avons ce repos et cette tranquillité de l'ame en mourant, ouy mesme apres nostre mort. Et ne pensez pas que Ste Magdelene eust la jouyssance de cette tant aymable et divine contemplation, qui la tenoit en un si doux repos et en une si parfaite tran-

quillité, qu'apres qu'elle eut passé par les epineuses et difficiles voyes d'une tres-aspre penitence, et qu'elle eut eu avalé les amertumes d'une confusion et abjection tres-grande chez le pharisien, où elle estoit allée chercher Nostre-Seigneur pour pleurer ses pechez, et en obtenir pardon, souffrant les murmures et censures que l'on faisoit contre elle, en la mes-estimant et nommant pecheresse, et femme de mauvaise vie. Ne pensez donc pas meriter de recevoir ces divines suavitez et consolations, ny d'estre elevées par les anges plusieurs fois le jour, comme elle estoit, si vous ne voulez premierement souffrir avec elle les confusions, abjections, censures et mépris que meritent vos imperfections, lesquelles vous exerceront tousjours de temps en temps; la reigle estant generale, que nul ne sera si sainct en cette vie, qu'il ne soit subjet à en commettre tousjours quelques-unes. Il se faut donc tenir fermes en la connoissance et croyance de cette verité, si nous voulons que nos imperfections ne nous troublent point par une vaine pretention que nous pourrions avoir de n'en point commettre, bien que nous devions avoir une ferme et inviolable resolution de ne le point faire volontairement: mais apres cela s'il nous arrive par fragilité d'en commettre quelquefois, voire mesme souvent, ne nous troublons point, ny ne perdons point la confiance en la bonté de Dieu, qui est si grande qu'il ne nous en aymera pas moins, pourveu que nous en tirions l'amour de nostre abjection, et que nous nous abandonnions entierement à sa provi-

dence, soit qu'il nous fasse part de ses consolations, ou non, nous soubmettant à sa tres-saincte volonté, qui doit estre en toutes choses la maistresse et conductrice des nostres, et pourveu que nous l'accomplissions, nous n'avons plus rien à desirer.

Le sainct prophete nous asseure donc en son psalme, ainsi que nous avons dit, que celuy qui a la foy n'aura point la crainte des paresseux, ny la crainte des enfans, ni la crainte des delicats. Mais il passe outre, et dit, qu'il ne craindra point aussi les sagettes qui volent en plein jour; et cecy est le troisiesme document que je tire des paroles du psalmiste. Les sagettes qui volent en plein jour sont les vaines esperances et pretentions que les ames qui veulent servir Dieu, ont dés le commencement de leur conversion, de parvenir bien-tost au sommet de la perfection; ne voila pas des esperances bien vaines? et neantmoins, nonobstant leur vanité, elles ne laissent pas de consoler beaucoup celles qui les ont; mais d'autant plus que cette vaine esperance et pretention leur apporte de joye au cœur à son avenement, et tandis qu'il y a lieu d'esperer, plus aussi la douleur des effets contraires cause de la tristesse à ces esprits fervens, lors qu'ils se voyent subjets à commettre des defauts; car apres ils se decouragent en la poursuite des vertus qui conduisent à la perfection. Patience, leur peut-on dire, ne vous hastez pas tant, commencez à bien vivre selon vostre vocation, marchez en la voye de vostre observance, doucement, simplement, et humblement, puis confiez-

vous en Dieu qu'il vous rendra parfaits quand il luy plaira. Mais il y a encore d'autres sagettes qui volent en plein jour, qui sont les vaines esperances que quelques-uns ont de recevoir tousjours durant le cours de cette vie mortelle, des consolations et suavitez en l'oraison, comme si nostre perfection et nostre bon-heur dépendoit de cela. Hé! ne voyons-nous pas que Nostre-Seigneur ne les donne aux ames commençantes, que pour les amorcer et amadoüer? comme on donne aux petits enfans du sucre pour les attirer, et qu'elles sont plustost marque de foiblesse que de perfection.

Et pour quatriesme document, S. Bernard remarque que ces negociations qui se font en la nuict, et que le psalmiste dit: que ceux qui seront armez de la verité ne craindront point, nous representent l'avarice et l'ambition, vices lesquels font leur trafic en la nuict; c'est à dire, à couvert par dessous main et en cachette; car les ambitieux n'ont garde de pourchasser les honneurs, les preeminences et offices relevez à decouvert; ains ils marchent en la nuict, c'est à dire finement et en cachette, parce qu'ils craignent d'estre apperceus et tenus pour tels. Les avares temporels sont aussi toute la nuict à rechercher quels moyens ils pourront tenir pour accroistre leurs biens et remplir leur bourse: or ce n'est pas des avares temporels dont je veux parler maintenant, ains des avares spirituels. Et pour ce qui est de l'ambition, mal-heur à ceux qui cherchent d'estre elevez en des charges ou superioritez,

et les obtiennent par leurs poursuites, et les embrassent par leurs choix, car ils cherchent la tentation; c'est pourquoy ils sont en grand danger de perir en icelle, s'ils ne se convertissent, et n'usent par apres avec humilité de ce qu'ils ont embrassé avec l'esprit, et par l'esprit de vanité. Je ne parle pas de ceux qui y sont elevez par la soubmission et l'obeyssance qu'ils doivent à Dieu et à leurs superieurs, mais de ceux qui y sont elevez par leur election; car les autres n'ont rien à craindre, non plus que Joseph en la maison de Putiphar; car si bien ils sont au lieu de la tentation, ils ne periront point en icelle. Certes, il nous doit peu importer où nous soyons, pourveu que nous y soyons conduits, comme Nostre-Seigneur au desert par le Sainct-Esprit; car cela estant, nous n'aurons rien à craindre.

Les avares spirituels sont ceux qui ne cessent jamais d'embrasser et rechercher beaucoup d'exercices pour parvenir plustost à la perfection, comme si la perfection consistoit en la multiplicité des actions que nous faisons, et non pas en la perfection avec laquelle nous les faisons. Cecy est une chose que j'ai desja dite fort souvent; mais on ne la sauroit trop redire : Dieu n'a pas mis nostre perfection en la multitude des choses que nous faisons pour luy plaire, ains seulement en la methode de les faire; methode qui n'est autre que de faire le peu que nous faisons, un chacun selon nostre vocation purement en l'amour, par l'amour, et pour l'amour. Considerez, je vous prie, ces avares spirituels, ils ne sont

jamais contens des exercices qui leur sont prescrits; ils sont tousjours en action pour inventer de nouveaux moyens, afin d'assembler toute la sainctete des Saincts en une sainctete qu'ils voudroient avoir; ainsi ils ne sont jamais contens, d'autant qu'ils n'ont pas assez de force pour retenir tout ce qu'ils veulent embrasser; car qui trop embrasse mal estraint. Certes, l'on ne peut assez dire combien cette variete d'exercices apporte de retardement à nostre perfection, d'autant qu'elle nous oste la douce et tranquille attention que nous devons avoir de bien faire ce que nous faisons pour Dieu, ainsi que j'ay desja dit.

Le cinquiesme document est tiré du mesme psalme, où le prophete remarque, que ceux qui seront armez du bouclier de la foy, ne craindront point l'esprit du midy; c'est à dire qui nous vient tenter en plein jour; or je sçay bien comme S. Bernard explique ce passage; mais je le diray maintenant, comme il fait à mon propos. Cet esprit qui marche en plein jour, est celuy qui nous attaque au plein midy, des consolations anterieures, lors que ce divin soleil de justice dardant amoureusement ses rayons sur nous; il nous remplit le cœur d'une chaleur et d'une lumiere si agreable, qu'il embraze nos ames d'un amour si tendre et si delectable, que nous mourons presque à toute autre chose pour mieux jouyr de nostre bien-aymé; d'autant que ces divines lumieres ont tellement éclairé nostre cœur, qu'il voit à decouvert ainsi qu'il luy semble, celuy du

Sauveur, duquel distile goutte à goutte une liqueur si suave, et des parfums si odoriferans, que cela ne peut estre assez estimé ni desiré par cette amante, qui languit toute de cet amour, et ne voudroit pas que personne vinst troubler son repos; repos lequel vient enfin souvent à se terminer en une vaine complaisance qu'elle prend en iceluy, admirant la bonté de Dieu, non en Dieu, ains en soy-mesme, goustant plus les suavitez de Dieu, que le Dieu des suavitez, s'attachant plus aux consolations qu'à celuy qui les donne. Et voila comme l'esprit du midy deçoit les ames, se transfigurant en ange de lumiere, pour les faire tresbucher et amuser autour des vaines consolations, suavitez et complaisances, qu'elles prennent emmy ces tendretez et gousts spirituels. Ha! quiconque sera armé du bouclier de la foy, surmontera cet ennemy aussi genereusement que tous les autres, ainsi que l'asseure David.

Or je ne doute nullement qu'il ne s'en treuve plusieurs qui ne desirent plustot la fin de cet Evangile, que le commencement, où il est dit, que Nostre-Seigneur ayant surmonté son ennemy, et rejetté ses tentations, les anges luy apporterent à manger des viandes celestes. O Dieu! quel plaisir de se treuver avec Nostre-Seigneur en ce festin delicieux : mais soyons asseurez que nous ne serons jamais dignes d'accompagner nostre divin Sauveur en ses consolations, ni d'estre appelez à son banquet celeste, si nous ne sommes compagnons de

ses peines et de ses souffrances, suivant ce que dit S. Paul, *Scientes quod sicut socii passionum estis, sic eritis et consolationis* (1).

Il jeûna quarante jours, et les anges ne luy apporterent à manger qu'au bout de la quarantaine : ces quarante jours, ainsi que nous disions tantost, representent la vie du chrestien, et d'un chacun de nous. Ne desirons donc point ces divines consolations qu'à la fin de nostre vie : mais taschons de nous tenir fermes pour resister aux rudes attaques de nos ennemis; car indubitablement nous serons tentez, et si nous ne combattons, nous ne serons point vainqueurs, et partant nous ne meriterons pas la couronne de l'immortelle gloire que Dieu nous prepare, si nous demeurons victorieux et triomphans. Ne craignons donc point la tentation, ny le tenteur, car si nous nous servons du bouclier de la foy, et de l'armure de verité, nous nous mocquerons de luy et de toutes ses ruses, et il n'aura nul pouvoir de nous faire descheoir de la ferme et invariable resolution que nous avons faite de servir Dieu genereusement, courageusement, et le plus parfaitement qu'il nous sera possible pendant cette vie mortelle, apres laquelle nous irons jouyr éternellement de luy. Ainsi soit-il.

(1) 2. Cor. 5.

DIEU SOIT BENY!

SERMON

POUR

LE JEUDY DE LA IIe SEMAINE

DE CARESME.

O mulier, magna est fides tua, fiat tibi sicut vis. MATTH. cap. 15.

O femme, que ta foy est grande, il te soit fait comme tu veux.

BIEN que les predicateurs ayent accoustumé de prendre en ce jour divers subjets pour loüer les vertus de la Cananée, je me contenteray de vous parler seulement de sa foy, afin de vous monstrer quelles sont les conditions qui la rendent parfaite, suivant ce que l'Evangeliste rapporte qui se passa entre Nostre-Seigneur et cette femme, et par ce moyen vous cognoistrez ce que c'est que la vraye foy; et quand Nostre-Seigneur dit, *O mulier, magna est fides tua*, ô femme, que ta foy est grande! savoir si c'estoit que la foy de la Cananée fust plus grande que la nostre : ô non certes, ne la pouvant estre quant à l'objet, car la foy a pour objet toutes les veritez revelées de Dieu et de l'Eglise, la foy n'estant autre chose qu'une adhesion que nostre entendement fait à ces veritez, qu'il treuve belles et bonnes, et partant il vient à les croire, et la volonté à les aymer; car comme la bonté est l'objet de la volonté, la beauté l'est de l'entendement; et ainsi

comme en nostre homme exterieur la bonté sensible est convoitée par nostre concupiscence, et la beauté corporelle par nos yeux : de mesme en est-il de l'homme interieur pour les veritez de la foy, lesquelles estant tres-bonnes, douces et veritables, elles viennent à estre aymées par la volonté, qui a pour son objet la bonté, et par l'entendement, à cause de la beauté qui se retreuve en icelles : elles sont belles, parce qu'elles sont veritables, car la beauté n'est point sans verité, ny la verité sans bonté, et les beautez qui ne sont point veritables ne sont point bonnes, parce qu'elles sont fausses et mensongeres.

Or les mysteres de la foy estant tres-veritables, ils sont aymez à cause de leur beauté, qui est l'objet de l'entendement et encore de la volonté ; car l'entendement luy represantant la beauté des veritez des mysteres de la foy, elle y decouvre la bonté, et par consequent elle vient à les aymer. Et c'est une chose tellement necessaire pour avoir une grande foy, que l'entendement vienne à cognoistre la beauté d'icelle, que pour cela lors que Nostre-Seigneur veut attirer quelques creatures à la cognoissance de la verité, il decouvre premierement sa beauté à l'entendement, lequel en estant attiré et espris, il attire apres la volonté, et par l'amour que ces deux puissances portent aux veritez connuës, il arrive que la personne quitte tout pour les croire et embrasser ; ce qui se fait par forme d'abstraction. Vous voyez donc comme la foy n'est autre chose qu'une adhesion de

l'entendement, et attache de la volonté aux veritez des mysteres de nostre foy.

Mais la foy, quant à l'objet, ne peut pas estre plus grande aux uns qu'aux autres, ny moins aussi, quant à la quantité des choses qu'il faut croire; car il faut que nous croyons tous une mesme chose, quant à l'objet et quant à la quantité, et tous sont esgaux en cecy, parce qu'il faut que tous les chrestiens croyent toutes les veritez de la foy, sans exception, tant celles que Dieu nous a revelées par luy-mesme dans l'Escriture, que celles qu'il nous a revelées par son Eglise; de sorte que celuy qui ne croit pas tous les mysteres de la foy, n'est pas catholique et n'entrera jamais en paradis. Et quand Nostre-Seigneur dit à la Cananée, *O mulier, magna est fides tua*, ô femme, que ta foy est grande, ce n'estoit point qu'elle crust plus que ce que nous croyons, mais il vouloit dire que sa foy estoit grande parce qu'elle estoit accompagnée de toutes les conditions requises, y ayant plusieurs choses qui rendent nostre foy plus grande ou plus petite. Et bien qu'il soit vray qu'il n'y a qu'une foy que tous les chrestiens doivent avoir, neantmoins tous ne l'ont pas en mesme degré de perfection; ce que je vous veux faire entendre en vous parlant des vertus qui la doivent accompagner.

Premierement, il faut sçavoir que la foy est la base et le fondement de l'esperance et de la charité: or quand je dis de la charité, cela se doit entendre de toutes les autres vertus qui la suivent et accompa-

gnent; car quand la charité est unie et jointe avec la foy, elle la vivifie; c'est pourquoy l'on dit qu'il y a une foy morte, une foy mourante, et une foy vivante. La foy morte est celle qui est separée de la charité, separation qui fait que l'on n'opere plus les œuvres conformes à la foy de laquelle on fait profession. Cette foy morte est celle qu'ont maintenant la pluspart des chrestiens, lesquels croyent bien tous les mysteres de la foy, mais leur foy n'estant pas accompagnée de la charité, elle ne produit point de bonnes œuvres.

La foy mourante est celle qui n'est pas entierement separée de la charité, ce qui fait qu'elle produit encore quelques bonnes operations, mais rarement et foiblement; car il est impossible que la charité puisse estre dans une ame qui a la foy sans operer peu ou beaucoup, il faut necessairement qu'elle opere ou qu'elle perisse, ne pouvant subsister autrement. Et tout ainsi que l'ame ne sçauroit estre dans le corps sans faire des actions vitales, cela luy estant tout-à-fait impossible : de mesme la charité ne peut estre jointe à nostre foy, sans produire des œuvres qui luy soient conformes. Et partant si vous voulez cognoistre quelle est vostre foy, et si elle est vivante, morte ou mourante, regardez vos œuvres et vos actions; car tout ainsi que nous voyons qu'une personne proche de la mort, n'agit plus que foiblement et lentement, à cause de la diminution de ses forces, de mesme fait la foy, à mesure qu'elle s'esloigne de la charité; en laquelle consiste sa force et

sa vigueur. Et comme lors qu'on voit qu'une personne mourante n'a plus de mouvement, et ne respire plus, l'on connoist qu'elle est morte, et que l'ame est separée de son corps, d'autant qu'elle ne fait plus d'actions vitales, ainsi en est-il de la foy quand elle n'opere plus de bonnes œuvres. Mais il faut neantmoins prendre garde que quand l'ame perd cette foy vivante, elle luy laisse quelquefois une certaine habitude au bien, laquelle provenant de la charité precedente, pourroit tromper et decevoir les ames qui tombent dans ce malheur, leur estant advis qu'elles ont encore cette foy vivante, à cause de quelque apparence exterieure de vertu qu'elle leur a laissé, et qui neantmoins n'en est plus que l'ombre.

Mais pour mieux entendre la difference qu'il y a entre la foy morte, et la foy vivante, l'on peut dire que la foy morte ressemble à un arbre sec, lequel n'a point d'humeur vitale, et pource au printemps, lors que les autres arbres jettent des feuilles et des fleurs, celuy-cy n'en jette point, à cause qu'il n'a plus cette humeur vitale qu'ont ceux qui ne sont pas morts, ains seulement mortifiez, et bien qu'en hyver il soit selon l'apparence exterieure semblable aux autres arbres qui paroissent en ce temps comme morts, si est-ce que ceux-là en leur saison portent des feuilles, des fleurs et des fruicts, ce que ne fait jamais celuy qui est mort; c'est bien un arbre comme les autres, il est vray, mais c'est un arbre sec qui ne portera jamais ny feüilles, ny fleurs, ny fruicts : de

mesme la foy morte ressemble bien en l'apparence exterieure à la foy vivante, mais avec cette difference, que la foy morte ne porte plus ny les fleurs, ny les fruicts des bonnes œuvres, et que la foy vive en porte tousjours et en toute saison. C'est donc par les operations que fait la charité, que l'on connoist si la foy est vivante, morte ou mourante; de maniere que quand elle n'a point de bonnes operations, nous disons qu'elle est morte, et lorsque ses operations sont petites, foibles et lentes, qu'elle est mourante; comme au contraire, quand elles sont frequentes et ferventes, nous disons qu'elle est vivante. O que cette foy vivante est excellente, mes cheres ames, car estant jointe et unie avec la charité, elle vivifie l'ame, et la rend ferme, forte et constante en la poursuite de la vertu, luy faisant faire plusieurs grandes et bonnes operations qui meritent qu'on la loüe, ainsi que Nostre-Seigneur fit celle de la Cananée, luy disant: *O mulier, magna est fides tua, fiat tibi sicut vis,* O femme, que ta foy est grande, te soit fait comme tu veux.

Or quand on dit que la foy est grande, il faut encore sçavoir que ce n'est pas en grandeur exterieure, car elle n'a point de forme ny de figure; mais on dit qu'elle est grande, tant à cause des bonnes œuvres qu'elle opere, que pour la multitude des vertus qui l'accompagnent par le moyen de la charité avec laquelle elle est unie, la charité estant comme une reyne qui combat pour la deffense et conservation des veritez de la foy, et en ce que les vertus luy

obeyssent, elle monstre son excellence et sa grandeur : car comme nous voyons que les roys ne sont pas grands, pour avoir beaucoup de provinces et grand nombre de vassaux sous leur puissance, si toutes ces provinces, c'est à dire leurs subjets, ne les ayment et ne leur obeyssent, parce que sans cela, quoy qu'ils eussent beaucoup de richesses, si leurs vassaux ne faisoient compte de leurs ordonnances ny de leurs loix, l'on ne diroit pas qu'ils sont grands roys, mais tres-petits. Ainsi la grandeur de la foy unie à la charité, ne vient pas seulement de ce qu'elle est suivie de toutes les vertus, mais bien de ce qu'elle leur commande, et que toutes luy obeyssent et combattent pour elle, et selon son gré ; et de là vient la multitude des bonnes operations que fait en nous cette foy vivante.

En second lieu, il y a une foy veillante qui depend encore de l'union que la foy a avec la charité, et laquelle est contraire à une certaine foy pesante, lethargique et endormie : or cette foy endormie est grandement differente de la veillante, d'autant qu'elle est fort lasche et tiede à s'appliquer à la consideration des mysteres de la foy, ce qui est cause qu'elle ne penetre point ses veritez, bien qu'elle les voye et les entende, parce qu'elle n'a pas les yeux entierement fermez, et qu'elle ne dort pas du tout, estant semblable à ces personnes qui sont tellement assoupies de sommeil, qu'encore qu'elles ayent les yeux ouverts elles ne voyent quasi rien, et bien qu'elles entendent parler elles ne sçauroient com-

prendre ce que l'on dit, à cause qu'elles sont si appesanties et engourdies du sommeil, que leur esprit n'a pas la liberté de faire ses operations et fonctions ordinaires : de mesme l'ame qui a cette foy dormante a bien les yeux ouverts, car elle croit les mysteres de la foy, elle entend bien aussi ce qu'on en dit, mais c'est avec une telle pesanteur et engourdissement d'esprit, que cela l'empesche de les comprendre et bien entendre.

L'on peut encore faire comparaison de ceux qui ont cette foy endormie, avec ces personnes qui ont l'esprit pensif et songeart ; regardez-les, vous les verrez les yeux ouverts, il semble qu'ils pensent et soient attentifs à quelque chose, et neantmoins pour l'ordinaire ils ne sçauroient dire à quoy ils pensent : ainsi en est-il de ceux qui ont cette foy dormante, ils croyent bien tous les mysteres de la foy en general, mais demandez-leur ce qu'ils signifient en particulier, ils n'en sçavent rien et n'en sçauroient rien dire ; et leur foy estant ainsi endormie, elle est en grand danger d'estre assaillie et seduitte par plusieurs ennemis, et de tomber en de perilleux precipices. Mais la foy veillante fait non seulement de bonnes operations comme la vivante, ains encore elle penetre et comprend les veritez de la foy avec subtilité et promptitude, se rendant active et diligente à rechercher et embrasser tout ce qui la peut agrandir, conserver et fortifier, estant tousjours aux aguets pour descouvrir le bien et eviter le mal, afin de se garder de tout ce qui pourroit ser-

vir à sa ruine; et comme veillante elle marche fermement et sans crainte de tomber en des precipices.

Cette foy veillante est accompagnée des quatre vertus cardinales, prudence, force, justice et temperance, desquelles elle se sert comme d'une cuirasse d'armes pour donner la fuitte à ses ennemis, de maniere qu'elle demeure tousjours ferme, invincible et inesbranlable parmy leurs attaques. Sa force est si grande qu'elle ne redoute rien, d'autant qu'elle cognoist que sa force est appuyée sur la verité mesme, qui est la chose la plus forte de toutes. Et quoy que nous ayons assez de force pour dominer sur tous les animaux et nous les assujettir; neantmoins, parce que nous ne connoissons pas la force qui est en nous, cela fait que nous craignons et fuyons devant les bestes, comme foibles et craintifs. Mais il n'en est pas ainsi de la foy, car elle connoist sa force, et en quoy elle consiste, c'est pourquoy elle s'en sert aux occasions pour donner la fuite à ses ennemis, et de plus elle se sert de la prudence pour acquerir tout ce qui la peut fortifier et agrandir, ne se contentant pas seulement de croire toutes les veritez qui ont esté revelées de Dieu et declarées par l'Eglise, lesquelles sont necessaires pour le salut; mais elle a encore une prudence qui la fait veiller continuellement, afin de penetrer et descouvrir tousjours de plus en plus la beauté et bonté des veritez de la foy, pour en tirer le suc et la moüelle de laquelle elle se nourrit, se delecte, s'enrichit et

s'agrandit. Or cette prudence ne ressemble pas à celle des mondains, qui ne leur sert que pour acquerir des biens, des honneurs et telles autres choses qui les enrichissent et agrandissent devant les yeux des hommes, mais qui ne leur profite point pour la vie eternelle. Fausse prudence certes que celle-cy, car je vous prie, que me profitera ma prudence pour acquerir les villes, principautez et royaumes, si avec cela je suis damné : *Quid enim prodest homini, si mundum universum lucretur; animæ verò suæ detrimentum patiatur* (1)? Que me serviront ma vaillance et ma prudence, si je ne me sers d'icelles, que pour acquerir les choses transitoires de cette vie mortelle? Et quand bien je serois le plus vaillant et prudent homme du monde, si je ne me sers de ma vaillance et prudence pour acquerir la vie eternelle, cela me sera plus nuisible que profitable, d'autant que la prudence humaine ne nous apporte que du dommage, et nous voyons que la plus grande partie de nos maux ne proviennent pour l'ordinaire d'autre cause. Il y auroit beaucoup de choses à dire sur ce subjet, mais ne parlons à cette heure que de la prudence de la foy, parce que cette prudence est necessaire au chrestien pour eviter le mal et operer le bien.

Si vous croyez tout ce qu'il faut croire pour estre sauvez, vous le serez, dit S. Bernard, cela s'entend, si vous joignez les œuvres à vostre foy, c'est à dire, si vous faites ce qu'elle vous enseigne qu'il faut faire

(1) S. Mat. 19.

pour avoir la vie eternelle. Mais, ô mondains! vous direz qu'il ne se faut point mettre tant en peine, qu'il ne faut pas tant de choses pour se sauver, que Dieu se contente de peu, qu'il suffit de croire tous les mysteres de la foy, et garder les commandemens. O Dieu! que la misere humaine est grande, la prudence des mondains s'arreste là et ne veut rien faire davantage que ce qui est necessaire pour avoir la vie eternelle, ny fuyr que ce qui luy peut causer la damnation, se contentant pour ce subjet de l'observance des commandements : mais quelle gloire apres cela attendez-vous de Dieu? la vie eternelle; Il est vray, vous l'aurez, ce sera vostre recompense, mais avec cette condition, que vous serez declarez serviteurs inutiles, car vous ne travaillez pas pour Dieu, ains seulement pour vous-mesme, puisque vostre prudence ne s'estend pas plus avant, que de faire ce que vous savez qui vous peut empescher de vous perdre. Vous n'estes pas de ces serviteurs veillans, qui ont tousjours l'œil ouvert sur les mains de leur maistre, pour se rendre soigneux et vigilans à faire tont ce qu'ils sçavent qui luy peut rendre leur service plus agréable : *Oculi servorum in manibus dominorum suorum.* En quoy ils monstrent bien qu'ils ne travaillent pas pour eux, ains pour l'amour qu'ils luy portent, employant toute leur prudence à voir non seulement ce qu'ils doivent et sont obligez de faire, mais tâchent encore de découvrir les desirs et intentions de leur maistre, pour les suivre au plus pres qu'il leur sera possible, afin de

lui aggréer davantage. Certes, ceux-cy sont des serviteurs fideles qui auront la vie eternelle, mais avec une tres-grande gloire et plaisir en la jouissance de Dieu. Vous vous contentez, ames lasches et paresseuses, dit le grand S. Bernard, parlant aux mondains, de faire seulement les choses necessaires pour aller au ciel : vous y irez, mais apres cela vous serez tousjours reputez des serviteurs inutils.

Or la foy veillante de laquelle je parle, n'en fait pas ainsi; car elle sert Dieu non en serviteur mercenaire, ou attaché à ses interests, mais fidele; parce qu'elle employe toute sa force, prudence, justice et temperance, à faire tout ce qu'elle sçait et peut connoistre luy estre plus agreable, ne se contentant pas seulement des choses necessaires au salut, ains elle embrasse amoureusement, recherche et fait fidelement tout ce qui la peut le plus approcher de sa divine Majesté.

Outre ce que j'ay dit, il y a encore une troisiesme sorte de foy, qui est la foy attentive, laquelle est tres-grande et excellente, et c'est celle qu'avoit la Cananée; car la foy pour estre grande, doit estre non seulement vivante et veillante, mais encore attentive, et par cette attention elle vient au plus haut point de sa perfection. Mais voyons maintenant, mes cheres sœurs, je vous prie, comme la foy de cette femme fut grande à cause de cette attention.

Nostre-Seigneur passant sur les confins ou frontieres du Tyr et de Sidon, et ne voulant pas manifester sa gloire en ce lieu, il se voulut retirer dans

une maison, afin de n'estre point veu ou apperceu, d'autant que sa renommée alloit de jour en jour croissant, ce qui estoit cause qu'il estoit suivy d'une grande multitude de peuple, qui estoit attiré par les miracles qu'il operoit continuellement; Se voulant donc cacher, il entra dans une des maisons prochaines; mais voicy une femme payenne qui estoit aux ecoutes, et laquelle veilloit, prenant soigneusement garde quand Nostre-Seigneur duquel elle avoit ouy dire beaucoup de merveilles, passeroit; se tenant, selon que le rapporte S. Matthieu, en attention, pour luy demander la guerison de sa fille: C'est pourquoy lors que ce divin Sauveur passoit, ou qu'il fut entré en la maison, cela importe peu, elle vint lui presenter sa requeste, s'ecriant; *Miserere mei Domine, fili David, filia mea male à dæmonio vexatur* : Jesus Fils de David, ayez pitié de moy, ma fille est cruellement travaillée du diable. Voyez un peu la grande foy de cette femme, elle demande seulement à Nostre-Seigneur qu'il aye pitié d'elle, et croit que s'il en a pitié, cela sera suffisant pour guerir et delivrer sa fille.

Or il est certain que cette foy de la Cananée n'eust point esté si grande, si elle ne se fust renduë attentive à ce qu'elle avoit ouy dire de Nostre-Seigneur. Ceux qui le suivoient où estoient es maisons prochaines de celles où il se retiroit, avoient sans doute bien veu ou entendu parler des merveilles qu'il faisoit, et des miracles qu'il operoit, par lesquels il confirmoit sa divine doctrine; ils avoient

bien autant de foy que la Cananée, quant à son objet principal; car une grande partie d'iceux croyoient qu'il estoit le Messie; mais neantmoins leur foy n'estoit pas si grande que celle de cette femme, parce qu'elle n'estoit pas attentive comme la sienne, d'autant qu'ils ne s'appliquoient pas à ce qu'ils voyoient ou entendoient dire de Nostre-Seigneur : Et cecy nous le voyons communément parmy le vulgaire des hommes du monde.

Vous verrez des personnes qui se treuveront dans une compagnie en laquelle on s'entretiendra de bons discours et de choses sainctes; un homme avaricieux les entendra bien; mais au partir de là, demandez-lui ce qu'on y a dit, il n'en sçauroit dire un mot, et pourquoy cela? parce qu'il n'estoit pas attentif à ce qui se disoit, d'autant que son attention estoit dans son tresor. Un voluptueux en fera tout de mesme; car bien qu'il ecoute, ce semble, ce que l'on dit, neantmoins il n'en sçauroit apres rien dire, parce qu'il estoit plus attentif à sa volupté, que non pas à ce qu'il disoit : Mais s'il s'en treuve quelqu'un qui se rende attentif à ouyr ce qui se dit, il rapportera fort bien ce qu'il aura entendu, d'autant qu'il y avoit mis son attention. Hé! pourquoy voyons-nous, mes cheres ames, que nous faisons pour l'ordinaire si peu de profit des predications, ou des mysteres qu'on nous explique et enseigne, ou de ceux mesmes que nous meditons? c'est parce que la foy avec laquelle nous les entendons ou meditons, n'est pas attentive.

Or la foy de la Cananée n'estoit pas de la sorte, *O mulier magna est fides tua*, ô femme que ta foy est grande, non seulement à cause de cette attention avec laquelle tu crois tout ce qu'on dit de Nostre-Seigneur; mais encore pour l'attention avec laquelle tu le prie, et luy presente ta requeste. O certes! il n'y a point de doute que l'attention que nous apportons pour entendre les divins mysteres de nostre foy, et celle avec laquelle nous les meditons en nos oraisons, ne la rendent plus grande. Mais, me dira quelqu'un, qu'est-ce que meditation et contemplation? Je repons que s'exercer en la meditation ou contemplation, ne veut dire autre chose que prier ou faire oraison, et pourveu que la priere se fasse avec attention, c'est signe que l'on exerce la foy vive, veillante, et attentive, comme la Cananée. Or cette foy ou priere attentive, est suivie et accompagnée d'une grande varieté de vertus marquées en la saincte Escriture : mais parce qu'il y en a un grand nombre, je me contenteray de toucher celles qui sont les plus propres et conformes à mon subjet, et lesquelles reluisent plus particulierement en la priere de la Cananée.

Les vertus donc desquelles cette femme accompagna la requeste qu'elle fit à Nostre-Seigneur, furent quatre : à sçavoir, la confiance, la perseverance, la patience, et l'humilité, sur chacune desquelles je diray brievement quelque chose, d'autant que je ne veux pas estre long.

Sa priere fut donc accompagnée de confiance,

qui est l'une des principales vertus qui rend nos prieres grandes devant Dieu : Seigneur, dit cette femme, ayez pitié de moy, parce que ma fille est grandement tourmentée du diable, *Miserere mei Domine, fili David, filia mea male à dæmonio vexatur;* Cecy est une phrase de la langue françoise, qui est comme si elle eust voulu dire; Cet esprit malin tourmente continuellement ma fille, et partant ayez pitié de moy. O que sa confiance estoit grande : car elle croyoit fermement que si Nostre-Seigneur avoit pitié d'elle, sa fille seroit guerie, en quoy elle monstroit bien qu'elle ne doutoit point de son pouvoir, ny de son vouloir, en lui disant, Seigneur, ayez seulement pitié de moy : Je sçay bien, vouloit-elle dire, que vous estes si doux et benin à tous ceux qui ont recours à vous, que je ne fay nul doute, que vous priant d'avoir pitié de moy, vous ne l'ayez, et aussi-tost ma fille sera guerie. Certes, le plus grand defaut que nous commettons en nos prieres, et en tout ce qui nous arrive, specialement en ce qui regarde les tribulations, est le manquement de confiance en Dieu; ce qui est cause que nous ne meritons pas de recevoir le secours de sa bonté, tel que nous desirons, et que nous luy demandons par nos prieres.

Or cette confiance accompagne tousjours la foy attentive, laquelle est grande ou petite, selon la mesure d'icelle (1). S. Pierre estant une fois descendu d'une nasselle, et cheminant sur les eaux par le

(1) S. Mat. 14.

commandement de son bon Maistre, voyant un vent impetueux qui s'elevoit, il commença à craindre et invoquer son secours, luy criant : Ha! Seigneur, sauvez-moy. Alors Nostre-Seigneur luy tendant la main, luy dit; ô homme de petite foy, pourquoy as-tu douté? Comme luy voulant dire, ô Pierre, que ta foy est petite, d'autant qu'en cette occasion où tu la devois faire voir, tu manque de confiance; et parce que la confiance qui te reste est petite, ta foy l'est aussi. Mais la Cananée eut une grande confiance; ce qu'elle fit paroistre continuant sa priere parmy les bourasques et tempestes des contradictions, lesquelles ne furent point suffisantes de l'ebranler tant soit peu, ny faire entrer en défiance.

La priere de cette femme fut encore accompagnée de perseverance, par laquelle elle continua tousjours à crier, *Miserere mei Domine, fili David;* Jesus Fils de David, ayez pitié de moy : Mais ne disoit-elle autre chose? non, elle n'avoit point d'autres paroles en la bouche que celles-cy, et persevera à s'en servir tout le temps qu'elle fut à crier apres Nostre-Seigneur. O que c'est une grande vertu, mes cheres ames, que la perseverance! Si vous eussiez demandé à ce bon religieux de S. Pachome, qui estoit jardinier, s'il ne desiroit jamais faire autre chose que le jardin, et des nattes : rien autre, eut-il dit; car bien que ce fust l'occupation qu'on luy avoit donnée dés qu'il entra au monastere, il ne pretendoit point neantmoins d'en avoir d'autre tout

le reste de sa vie. Or je n'entends pas parler maintenant de la perseverance finale que nous devons avoir pour estre sauvez, ains seulement de celle qui doit accompagner nos prieres par ce qu'il y a peu de personnes qui entendent bien en quoy elle consiste.

Par exemple, vous verrez des personnes qui ne font que commencer à prier et suivre Nostre-Seigneur, lesquelles demandent et veulent aussi-tost avoir des gousts et consolations, et ne peuvent perseverer à la priere qu'à force de douceur et de suavité; et s'il leur arrive quelque degoust, et que Dieu leur retire ou soustraye la suavité qu'elles avoient en leurs oraisons, elles se plaignent, s'affligent, et veulent tout quitter: Helas! disent-elles, c'est que je n'ay point d'humilité, et cela est cause que Dieu n'écoute point mes prieres, et ne me regarde point; car il ne regarde que les humbles, et par telles et semblables pensées elles se laissent aller à l'ennuy et au decouragement, et voudroient tousjours avoir des lumieres extraordinaires, pour satisfaire leur amour propre; de maniere que si Dieu ne leur donne promptement ce qu'elles luy demandent, ou qu'il ne fasse pas semblant de les écouter, elles perdent courage, et ne peuvent perseverer à prier, et quelquesfois quittent tout là.

Mais la Cananée ne fit pas ainsi; car bien qu'elle vid que Nostre-Seigneur ne faisoit pas semblant d'écouter sa priere, et qu'il ne luy repondoit rien, neantmoins elle persevera tousjours à crier apres

luy, *Fili David, miserere mei*, Fils de David, ayez pitié de moy; tellement que les apostres furent contraints de luy dire qu'il la congediast, parce qu'elle ne faisoit que crier apres eux, *Dimitte eam*, *quia clamat post nos.* Sur quoy quelques docteurs disent, que voyant que Nostre-Seigneur ne luy repondoit rien, elle s'adressa à ses apostres, afin d'obtenir de luy par leur entremise ce qu'elle demandoit, et que ce fut pourquoy ils luy dirent; Elle ne fait que crier apres nous. D'autres disent qu'elle ne dit rien aux apostres, ains qu'elle continua tousjours à crier apres ce divin Sauveur; et bien qu'il fist semblant de faire la sourde oreille à toutes ses paroles, elle ne laissa pas neantmoins de continuer tousjours son oraison accoustumée, en quoy elle fit bien voir sa perseverance. Or ne pensez pas que ce soit une petite vertu, que de perseverer à faire tousjours une mesme priere.

Mais quelle est la priere ordinaire que nous devons faire? Nostre-Seigneur nous l'a dictée de sa propre bouche, nous ordonnant de dire, *Pater noster qui es in cœlis*, *sanctificetur nomen tuum*, *etc.* (1). Mais la recommencerons-nous tous les jours? N'en ferons-nous point d'autre? Non, Nostre-Seigneur ne nous a enjoint que celle-là. Ce n'est pas neantmoins que je veüille dire que ce soit mal-fait de diversifier ses oraisons et meditations; car l'Esglise mesme nous l'enseigne, en la varieté des offices qu'elle dit. Mais outre ces prieres, vous en ferez

(1) S. Matt. 6. S. Luc, 11.

qui sera quotidienne; Et cette priere sera, Nostre Pere qui estes ès cieux, vostre nom soit sanctifié. O que nous serions heureux, si nous accompagnions nos prieres de cette perseverance! et si lors que nous avons des degousts, des seicheresses, et que la suavité de l'oraison nous est soustraite, nous avions une egale fidelité à les continuer sans nous lasser, ny nous plaindre, ny rechercher la consolation, nous contentant, à l'exemple de la Cananée, de crier, *Miserere mei Domine, fili David,* Fils de David, ayez pitié de moy, perseverant tousjours en cette priere.

Ciceron en quelque lieu de ses écrits, nous voulant faire entendre la difficulté de la perseverance, dit, Qu'il n'y a rien qui ennuye tant le voyageur, qu'un long chemin quand il est plein, ou un court quand il est raboteux ou montueux. Il ne me souvient pas de ses mesmes termes; mais voicy pourtant ce qu'il veut dire, que c'est une chose bien difficile que la perseverance; et que le voyageur, quoy qu'il chemine par un beau chemin, si est-ce que quand il est plein, sa longueur l'inquiete et l'ennuye; Car il prendroit bien plus de plaisir et de recreation, qu'il fust diversifié de quelque valée ou colline : comme aussi le chemin raboteux et montueux, quoy qu'il soit court, ennuye et lasse les pelerins, d'autant qu'il faut tousjours faire une mesme chose; mais il est court, cela n'importe, ils aymeroient mieux qu'il fust plus long, et qu'il eust quelque diversité. Mais d'où vient cela, sinon de l'in-

constance de l'esprit humain, qui ne veut point de perseverance en ce qu'il fait; et partant, les mondains qui suivent tous ces monumens, sçavent si bien diversifier les saisons par des passe-temps et recreations, faisant des ballets, des danses, des promenades, et autres telles badineries : en somme, ils diversifient les saisons d'une varieté d'actions, qui ne servent qu'à entretenir cette inconstance, à laquelle l'esprit humain est naturellement porté. C'est pourquoy la perseverance qu'on doit avoir en la religion, pour ne faire tousjours que les mesmes choses, est estimée un martyre continuel, d'autant qu'il faut sans cesse renoncer à ses inclinations, mortifier ses propres volontez, sans qu'il soit jamais permis de les suivre. Perseverant en la priere, faisant tousjours les mesmes exercices, selon les heures marquées, soit que nous y ayons des consolations, ou des seicheresses, sans avoir la liberté de les changer?

Or s'il nous semble quelquesfois que Nostre-Seigneur ne nous ecoute pas, gardons bien de nous decourager, car ce n'est pas pour cela qu'il nous veüille econduire, mais c'est afin de nous faire jetter nos clameurs, plus haut, pour nous faire par apres davantage sentir la grandeur de sa misericorde, comme il fit à la Cananée; car c'est une chose certaine, que quand il nous soustrait en nos oraisons les douceurs et consolations, ce n'est pas pour nous econduire ny decourager, ains pour nous exciter à nous approcher plus pres de sa bonté, et pour nous exercer

à la perseverance, et tirer des preuves de nostre patience, qui fut la troisiesme vertu qui accompagna la priere de la Cananée, d'autant que Nostre-Seigneur voyant sa perseverance, voulut encore faire preuve de sa patience.

Or cette vertu de patience est tres-necessaire pour la perfection, car c'est par son moyen que nous conservons l'égalité d'esprit parmy l'inegalité des divers accidens de cette vie mortelle. Et pour y exercer cette femme, Nostre-Seigneur repondit une parole, laquelle ce semble la devoit bien picquer, *Non est bonum sumere panem filiorum, et mittere canibus.* Il n'est pas raisonnable, luy dit-il, que j'oste le pain de la main des enfans, pour le donner aux chiens. *Non sum missus nisi ad oves quæ perierunt domus Israel,* Je ne suis envoyé, dit-il à ses apostres, sinon aux brebis peries de la maison d'Israel. Hé! quoy donc, Seigneur, cette brebis, pour n'estre pas de la maison d'Israel, sera-t'elle perduë? N'estes-vous pas venu pour sauver tout le monde, et pour le peuple gentil, aussi bien que pour les Juifs. Ouy certes, c'est une chose indubitable, que Nostre-Seigneur estoit venu pour tous, cela est tout clair dans l'Escriture saincte: mais quand il dit, qu'il n'estoit venu sinon pour les brebis perduës de la maison d'Israël, il veut faire entendre qu'il estoit seulement promis aux Juifs, cela veut dire que c'estoit eux qui avoient receu les promesses de la venuë du Messie, et que c'estoit premierement et specialement pour eux qu'il operoit tant de merveilles, les enseignant de sa pro-

pre bouche, guerissant leurs malades de ses propres mains, conversant continuellement avec eux; c'est pourquoy il dit, qu'il ne falloit pas oster le pain de la main des enfans, qui estoient les Juifs, pour le jetter aux chiens, c'est à dire au peuple Gentil, lequel alors ne connoissoit point Dieu, qui est autant que s'il eust dit; les faveurs que je fais aux Gentils pour lesquels je ne suis pas premierement envoyé, sont si petites et en si petit nombre, au regard de celles que je fais au peuple d'Israël, que ce peuple n'a nul sujet d'en avoir de la jalousie.

Mais comment est-ce donc que se doivent entendre ces paroles de Nostre-Seigneur, puis qu'il est venu pour les Gentils, aussi bien que pour les Juifs? cela veut dire qu'il estoit specialement venu pour marcher de ses propres pieds parmy les enfans d'Israël, mais qu'il devoit marcher par les pieds de ses apostres parmy les Gentils; qu'il devoit guerir leurs malades, non par ses propres mains, mais par celles des apostres, et enfin chercher et ramener cette brebis égarée parmy son troupeau, non par son labeur, mais par celuy des apostres. Voila pourquoy il dit à la Cananée ces paroles si rudes et picquantes, et qui sentent tant le mepris et le dedain de cette pauvre femme payenne.

Certes, l'on voit ordinairement qu'il n'y a rien qui offense tant que les paroles picquantes, et qui sont dites pour mepriser ceux à qui on parle, specialement quand elles sont dites par des personnes

de marque et d'authorité; et l'on a veu quelquesfois mourir des hommes de douleur et de deplaisir, pour avoir receu des paroles de mepris de leur prince, quoy qu'elles leur eussent esté dites par un mouvement de promptitude, ou surprise de quelque passion. Mais cette femme entendant celle que luy disoit Nostre-Seigneur, n'entra point en impatience, ny ne s'en attrista, ny offença nullement, ains en s'humiliant et se prosternant à ses pieds, luy repondit, *Etiam Domine*, il est vray, Seigneur, que je ne suis qu'une chienne, je le confesse; mais permettez-moy de vous dire, que les chiens suivent leur maistre, et se nourrissent des miettes qui tombent sous leur table, *Nam et catelli edunt de micis quæ cadunt de mensa Dominorum suorum;* Ce qu'elle dit avec une tres-grande humilité, qui fut la quatriesme vertu laquelle accompagna sa foy et sa priere: humilité qui plut tant à Nostre-Seigneur, qu'il luy accorda tout ce qu'elle demandoit, luy disant ces paroles: *O mulier, magna est fides tua, fiat tibi sicut vis*, ô femme, que ta foy est grande, qu'il te soit fait comme tu veux; Car bien que toutes les vertus soyent tres-agreables à Dieu, toutesfois l'humilité luy plaist par dessus toutes les autres, et semble qu'il ne luy puisse rien refuser. O que cette femme fit bien voir qu'elle estoit veritablement humble, en confessant qu'elle n'estoit qu'une chienne, et que comme telle elle ne demandoit pas les faveurs qui appartenoient aux Juifs, qui estoient les enfans de Dieu, ains seule-

ment de ramasser les miettes qui tomboient sous sa table, en quoy elle fit bien paroistre qu'elle estoit bien fondée en cette vertu.

Il se treuve souvent des personnes qui disent qu'ils ne sont rien, qu'ils ne sont qu'abjection, miseres et imperfection, et le monde est tout plein de telles humilitez; ce qui n'est rien moins que la vraye humilité, d'autant qu'ils ne sçauroient souffrir qu'on leur dise la moindre petite parole de mes-estime, qu'aussitost ils ne s'en picquent. Mais la Cananée non seulement ne s'offença pas de se voir appelée chienne par Nostre-Seigneur, ains elle crut et confessa qu'elle estoit telle, et que comme telle elle ne luy demandoit que ce qui appartenoit aux chiens, en quoy elle fit paroistre une si profonde humilité, qu'elle merita d'estre loüée de la bouche de Nostre-Seigneur mesme, lequel enfin luy repondit, *O mulier, magna est fides tua, fiat tibi sicut vis*, O femme, que ta foy est grande, te soit fait comme tu veux; et par cette loüange qu'il donna à la grandeur de la foy de la Cananée, il loüa aussi toutes ses autres vertus.

Finissons, c'est assez parlé sur ce sujet, et taschons, mes cheres ames, à l'exemple de cette femme, d'avoir une grande foy; vivifions-la par le moyen de la charité, et par la pratique des bonnes œuvres faites en charité; veillons soigneusement à la conserver et augmenter, tant par les considérations attentives des mysteres qu'elle nous enseigne, que par l'exercice des vertus dont nous avons parlé, et parti-

culierement de l'humilité, qui est celle, comme je vous ay monstré, par laquelle la Cananée a obtenu de Nostre-Seigneur tout ce qu'elle luy demandoit; à ce que perseverant tousjours à crier pendant cette vie mortelle, apres nostre Sauveur, Fils de David, ayez pitié de moy, *Miserere mei Domine, Fili David*, il nous dise à la fin d'icelle, te soit fait comme tu veux; et pour recompense de ta fidelité, viens jouyr de moy en la vie eternelle; Sa bonté nous en fasse la grace. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY!

SERMON

POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARESME.

De la transfiguration de Nostre-Seigneur.

Scio hominem in Christo, sive in corpore, sive extra corpus nescio, Deus scit, raptum hujusmodi ad tertium cœlum, et audivit arcana verba quæ non licet homini loqui. 2. CORINTH., cap. 12.

LE grand apostre S. Paul ayant esté ravy et elevé jusques au troisiesme ciel, ne sçachant si ce fut avec son corps ou en esprit seulement, dit qu'il n'est nullement loisible, ny possible à l'homme, de dire et raconter ce qu'il vid, et les merveilles admirables qu'il apprit, et qui luy furent monstrées en ce ravissement.

Or si celuy qui a esté ravy jusques au troisiesme ciel, où il a veu les beautez incomparables de la felicité, n'en ose dire mot, beaucoup moins nous autres qui n'avons jamais estez elevez ny au premier, ny second, oserons-nous entreprendre d'en parler : Mais puisque le discours que nous devons faire aujourd'huy, selon l'Evangile, est de la felicité eternelle, avant toute autre chose, afin de vous faire mieux entendre ce que j'en diray cy-apres, il faut que je me serve d'une similitude.

S. Gregoire le Grand voulant traiter en ses Dia-

logues des choses merveilleuses de l'autre monde, dit ces paroles : Imaginez-vous, de grace, de voir une femme laquelle estant enceinte, est mise dans une prison obscure jusques à son accouchement, et mesme y accouche, apres quoy elle est condamnée d'y passer le reste de ses jours, et d'y élever son enfant. Cet enfant estant deja un peu grand, et sa mere le voulant instruire des choses de ce monde, d'autant qu'ayant tousjours vescu dans cette obscure prison, il n'a nulle connoissance de la clarté du soleil, de la beauté des estoilles, ny de l'amenité des campagnes; sa mere donc luy voulant faire comprendre toutes ces choses, luy monstre une lampe, ou quelque petite lumiere d'une chandelle, par le moyen de laquelle elle tasche autant qu'elle peut, de faire comprendre à cet enfant la beauté d'un jour bien éclairé, ou d'une nuict bien seraine, luy disant : Mon enfant, le soleil, la lune et les estoilles sont ainsi, et ainsi faites, et repandent une grande clarté. Mais c'est en vain; car l'enfant ne peut nullement comprendre ny entendre ces choses, n'ayant point eu l'experience de la clarté dont sa mere luy parle. Puis cette pauvre mere luy voulant faire comprendre l'amenité des collines chargées d'une grande diversité de fruits, d'oranges, de citrons, de poires, de pommes, et semblables choses, luy monstre quelques feüilles de ces arbres, luy disant; Mon enfant, ces arbres sont chargez de telles feüilles : puis luy monstrant une pomme, ou une orange qu'elle tient dans sa main, ils sont encore chargez

de tels fruits, ne sont-ils pas beaux à voir lui dit-elle? l'enfant neantmoins ne sçait que c'est que tout cela, ains demeure tousjours dans son ignorance, ne pouvant comprendre par ce que sa mere luy dit, ou luy monstre, comment toutes ces choses sont faites, d'autant que tout cela n'est rien au prix de ce qn'elles sont en verité.

De mesme en est-il, mes cheres ames, des choses que nous pourrions dire de la grandeur, de la gloire et felicité eternelle, et de la beauté et amenité dont le ciel est remply; car il y a encore plus de rapport de la lumiere d'une lampe ou d'une chandelle, avec celle de ce grand luminaire qui nous eclaire, et plus de rapport de la feüille, et du fruit d'un arbre, avec l'arbre mesme, chargé de feüilles et de fruits tout ensemble. Et entre tout ce que cet enfant comprend de ce que sa mere luy dit, qu'il n'y a pas entre la lumiere du soleil, et la clarté dont jouyssent les bien-heureux en la gloire; la beauté des prairies diaprées de fleurs au printemps, ny l'amenité de nos campagnes chargées de fruits, n'estant point comparables à la beauté et amenité de ces celestes campagnes de la felicité eternelle, qui surpasse infiniment tout ce qui s'en peut dire ou comprendre.

Or bien que cela soit ainsi, nous ne devons pas laisser neantmoins d'en dire quelque chose, quoy que nous soyons tres-asseurez que tout ce que nous en pourrions dire n'est rien, au prix de ce qui est en vérité. Mais avant que d'entrer en discours, il est

necessaire que je leve de vos esprits quelques difficultez qui vous pourroient empescher de bien entendre ce que je diray par apres de la felicité eternelle; ce que je feray d'autant plus volontiers, que je desire que ce discours soit bien consideré, ruminé et compris de vos esprits.

La premiere difficulté qu'il nous faut éclaircir, est, sçavoir si les ames bien-heureuses estant separées de leurs corps, peuvent entendre, voir, ouyr, considerer, et avoir toutes les fonctions de l'esprit aussi libres, comme si elles estoient unies avec leur corps. Or je dis que non seulement elles les ont aussi libres, mais beaucoup plus parfaitement, que si elles estoient unies à leurs corps : et pour vous faire entendre cette verité, je vous diray une histoire rapportée par S. Augustin qui n'est pas un autheur auquel il ne faille adjouster foy. Il rapporte donc qu'il avoit connu un medecin fort fameux tant à Rome qu'en la ville de Carthage, qui estoit tres-excellent en l'art de medecine, et grand homme de bien, faisant beaucoup de charitez en servant les pauvres gratis; ce qui fut cause que Dieu le tira d'une erreur en laquelle il estoit tombé estant encore jeune : car Dieu favorise tousjours ceux qui ayment le prochain, et qui pratiquent la charité envers luy; et il n'y a rien qui attire tant sa miséricorde sur nous, que cette charité qu'il nous a si specialement recommandée, appellant le commandement de l'amour du prochain, son commandement. *Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem, sicut*

dilexi vos (1). C'est à dire, le sien plus chery et plus aymé; et apres celuy de l'amour de Dieu il n'y en a point de plus grand.

S. Augustin dit donc que ce medecin luy avoit raconté, qu'estant encore jeune, il commença à douter que l'ame estant separée du corps, pût voir, ouyr, ou comprendre aucune chose : or estant en cet erreur, il s'endormit un jour; et pendant son sommeil, il luy apparut un beau jeune homme, qui luy dit, Suis-moy; ce que le medecin fit, et il le mena en une grande et spacieuse campagne, où d'un costé il luy fit voir des merveilles incomparables, et de l'autre il luy fit entendre un concert de musique grandement agreable, dont le medecin s'esmerveilla : quelque-temps apres, ce mesme jeune homme luy apparut derechef, et luy dit; Me reconnois-tu bien? ouy, repondit le medecin, je vous reconnois fort bien, c'est vous qui m'avez mené dans une campagne où vous me fistes entendre un concert de musique tres agreable : mais comment me peux-tu voir et connoistre? (dit le jeune homme) où sont tes yeux? Mes yeux, repondit le medecin, sont en mon corps; Et où est ton corps? Il est dans mon lict; Et tes yeux sont-ils ouverts ou fermez? Ils sont fermez; Mais s'ils sont fermez, comment peuvent-ils voir? Confesse donc maintenant, puisque tu me reconnois, et me vois fort bien, tes yeux estant fermez, et que tu as ouy la musique tes sens estant endormis, que les fonctions de l'esprit ne

(1) S. Jean, 15.

dependent pas des sens ; et qu'estant l'ame separée du corps, elle ne laissera pas de voir, d'ouyr, de considerer et d'entendre tres-parfaitement ; ce qu'ayant dit, ce jeune homme disparut, et laissa le medecin, lequel par apres ne douta jamais plus de cette verité. Ainsi le rapporte S. Augustin, lequel ayant dit que le medecin luy raconta qu'il avoit entendu une excellente musique qui se chantoit à son costé droit estant en cette campagne, dont nous avons parlé ; mais certes, dit-il, je ne me ressouviens pas de ce qu'il avoit veu du costé gauche.

En quoy nous remarquons que ce glorieux Sainct estoit extremement exact à ne rien dire, que ce qu'il sçavoit asseurement estre de la verité de cette histoire. Apres laquelle nous ne devons plus admettre ce doute ny cette difficulté en nos esprits, que nos ames n'ayent une pleine et absoluë liberté d'exercer toutes leurs fonctions, bien qu'elles soient separées de leurs corps : de sorte que nostre entendement verra, considerera et entendra, non seulement une chose à la fois, mais plusieurs ensemble, nous aurons plusieurs attentions sans que l'une empesche l'autre. En ce monde nous ne pouvons pas faire cela ; car quiconque veut penser à plus d'une chose à la fois, et en mesme temps, il a tousjours moins d'attention à chaque chose, et son attention sur chacune est moins parfaite.

Tout de mesme en est-il de la memoire ? car elle nous fournira plusieurs souvenirs ensemble, sans que l'un empesche l'autre. Nostre volonté voudra

aussi plusieurs choses, et aura beaucoup de divers vouloirs, sans que cette diversité soit cause qu'elle veüille ou affectionne moins les choses ; ce qui ne se peut faire en cette vie, tandis que nostre ame reside dans le corps comme dans une prison, d'autant que nostre memoire n'a pas une si pleine liberté de faire ses fonctions, qu'elle puisse avoir plusieurs souvenirs à la fois, sans que l'un empesche l'autre : nostre volonté de mesme affectionne moins fort quand elle ayme plusieurs choses ensemble, ses desirs et ses vouloirs sont moins ardens et violens quand elle en a plusieurs ; ce qui ne sera pas ainsi dans le ciel, où nostre ame aura une parfaite liberté de faire toutes ses fonctions, comme nous avons dit.

La seconde difficulté que je veux eclaircir, est touchant l'opinion que plusieurs ont, que les bienheureux qui sont en la Hierusalem celeste, sont tellement enyvrez de l'abondance des divines consolations, que cela leur oste la liberté de l'esprit pour agir ; c'est à dire, que cet enyvrement leur oste le pouvoir de faire aucune action, pensant que ce soit la mesme chose de cette felicité, que des consolations que l'on reçoit quelquesfois en terre, lesquelles font entrer les personnes en un certain endormissement d'esprit si grand, qu'il ne leur est pas possible, pour un temps, de se mouvoir, ny comprendre mesme le lieu où ils sont, ainsi qu'il arriva au peuple d'Israel au retour de leur captivité, comme tesmoigne le prophete royal David, par ces paroles, *In convertendo Dominus captivitatem Sion, facti sumus*

sicut consolati. Nous avons esté faits, dit-il, comme consolez ; ou selon le texte Hebreu, et la version des Septante, comme endormis, en sorte que nous ne sçavions ce que nous faisions, pour la grande consolation qui nous surprit lors qu'il plut au Seigneur de nous retirer de nostre captivité, pour nous faire retourner en la saincte Sion.

Mais il n'en sera pas ainsi en la gloire eternelle ; car l'abondance des divines consolations n'ostera pas à nos esprits la liberté de faire leurs actions, ny leurs mouvemens ; ce qu'ils feront avec tant de facilité, que leur multitude ou varieté n'empeschera point leur tranquillité, parce que dans le ciel la tranquillité et le repos sera l'excellence de nos actions, en sorte qu'elles ne se nuïront point l'une à l'autre, ains au contraire elles s'entr'aideront merveilleusement bien à continuer leurs exercices, pour la gloire et le pur amour de Dieu, qui les rendra capables de subsister l'une avec l'autre.

Or ne croyez donc pas, mes cheres ames, que nostre esprit soit rendu stupide et endormy pour l'abondance des divines consolations qu'il recevra en la felicité éternelle ; ô non certes ! cela ne sera pas, ains il sera grandement prompt, reveillé et agile en ses operations ; et si bien il est dit que Nostre-Seigneur enyvre ses bien-aymez, leur disant ces amoureuses paroles du Cantique : *Comedite amici, bibite, et inebriamini charissimi* (1) : Beuvez, mes amis, enyvrez-vous, mes tres-chers : cet enyvrement neant-

(1) Cant. 5.

moins ne rendra pas l'ame moins capable de voir, d'ouyr, de considerer, d'entendre, et faire, ainsi que nous avons dit, tous ses mouvemens, selon que l'amour de son bien-aymé luy suggerera; au contraire, cela l'excitera tousjours davantage à redoubler ses elans amoureux, comme estant tousjours plus enflammée de nouvelles ardeurs envers luy.

La troisiesme difficulté que je veux oster de vos esprits, est, qu'il ne faut pas penser que nous soyons subjets aux distractions, estant en la gloire eternelle, comme nous sommes tandis que nous vivons en cette vie mortelle: la raison de cecy est, que nous pourrons avoir, ainsi que nous avons dit, plusieurs et diverses attentions en mesme temps, sans que l'une nuise à l'autre, ains elles se perfectionneront l'une l'autre; si bien que la multiplicité et varieté des subjets que nous considererons en nostre entendement, et des souvenirs que nous aurons en nostre memoire, et encore des desirs que nous aurons en nostre volonté, ne feront nullement que l'un empesche l'autre, ny que l'un soit mieux compris que l'autre; parce que dans le ciel tout y est souverainement parfait, et qu'en la beatitude eternelle, se retreuvent ensemble toutes sortes de bien et de felicité, ainsi que disent les theologiens, *Beatitudo est status omnium bonorum aggregatione perfectus.* Et si l'on estime en ce monde un homme bien-heureux, qui peut avoir plusieurs attentions à mesme temps, ainsi que tesmoignent les louanges que les poëtes ont données à celuy qui pouvoit estre

attentif à sept choses en mesme temps; et à ce valeureux capitaine, de ce qu'il connoissoit cent cinquante mille soldats qu'il avoit sous sa charge, un chascun par leur nom propre: combien plus nos esprits seront-ils bienheureux dans le ciel, où ils pourront avoir plusieurs attentions à la fois, sans que l'une empesche l'autre. Mais, mon Dieu, que pourrions-nous dire de cette indicible felicité qui sera eternelle, invariable, constante, et permanente!

Je ne veux pas, mes cheres ames, vous parler de la felicité que les bien-heureux ont en la claire veuë de la face de Dieu, et de son essence; car cela regarde la felicité essentielle, de laquelle je ne veux pas parler maintenant, sinon que j'en dise quelque mot sur la fin. Je ne parleray pas aussi de l'eternité de cette gloire; mais je traiteray seulement d'un poinct qui regarde une certaine gloire accidentelle, que les bien-heureux reçoivent en la conversation qu'ils ont par ensemble. O quelle agreable conversation est celle dont ils jouissent! puis qu'ils conversent avec les anges et archanges, les cherubins et seraphins, et avec les saincts apostres, les martyrs, les confesseurs, les sainctes vierges, et avec la reyne des vierges nostre glorieuse Dame et Maistresse, et avec la tres-saincte humanité de Nostre-Seigneur, et enfin avec la tres-adorable Trinité, le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit.

Or tous les bien-heureux se connoistront les uns les autres, un chascun par leur nom, ainsi que nous le fait entendre l'Evangile de ce jour, lequel nous

fait voir Nostre-Seigneur sur le mont de Tabor, qui prioit, accompagné de S. Pierre, S. Jacques, et S. Jean, en la presence desquels il se transfigura, en laissant respandre sur son sacré corps une petite partie de la gloire dont il jouyssoit continuellement en son ame dés l'instant de son incarnation : gloire qu'il retenoit par un continuel miracle, reserrée et couverte dans la supresme partie de son ame. Les apostres virent donc alors la face de Nostre-Seigneur, plus reluisante et eclatante que le soleil, et cette clarté et splendeur fut encore repanduë jusques sur ses habits : pour nous monstrer qu'il n'estoit pas si chiche de sa gloire, qu'il n'en fist part à ses vestemens, et mesme à ce qui estoit autour de luy, voulant par cela nous faire voir un petit eschantillon de la felicité eternelle, et une goutte de cet ocean incomparable de la gloire, pour nous faire desirer la piece toute entiere ! Ce que le bon S. Pierre, qui parloit pour tous, comme devant estre le chef des autres, ayant remarqué ; ô Seigneur ! qu'il est bon d'estre icy, dit-il, tout transporté de joye et de consolation, *Domine, bonum est nos hîc esse* (1) : J'ay bien veu, vouloit-il dire, de belles choses ; mais il n'y a rien de si desirable que d'estre icy. Il vid encore Moyse et Elie, qu'il n'avoit jamais veus, lesquels il connut fort bien ; l'un ayant pris son corps, ou bien un autre formé de l'air, et l'autre estant en son mesme corps, auquel il fut enlevé dans le chariot de feu, et tous deux s'entretenoient avec Nostre-Seigneur de

(1) S. Mat. 17.

l'excez qui devoit arriver en Hierusalem, excez qui n'estoit autre que la mort que ce divin Sauveur devoit souffrir par l'excez de son amour pour nostre salut. Et soudain apres cet entretien, les apostres entendirent la voix du Pere Eternel, disant: *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui, ipsum audite* (1): C'est icy mon fils bien-aymé, auquel j'ay pris mon bon plaisir, escoutez-le. Vous voyez donc bien par ce que je viens de dire, que nous nous reconnoistrons tous les uns les autres en la felicité eternelle, puis qu'en ce petit eschantillon que Nostre-Seigneur en voulut monstrer sur cette montagne à ses apostres, il voulut qu'ils connussent Moyse et Elie, qu'ils n'avoient jamais veus.

Mais si cela est ainsi, quel contentement recevrons-nous en voyant ceux que nous aurons si cherement aimez en cette vie? Ouy mesme, nous connoistrons les nouveaux chrestiens qui se convertissent maintenant à nostre saincte foy, aux Indes, au Japon, et aux Antipodes, et les amitiez sainctes, comme elles auront esté commencées pour Dieu en cette vie, elles se continuëront en l'autre eternellement.

Nous aymerons des personnes particulieres, mais ces amitiez particulieres n'engendreront point de partialitez; car toutes nos amitiez prendront leur source de la charité de Dieu, qui les conduisant toutes, fera que nous aymerons un chascun des bienheureux de ce pur amour dont nous sommes aymez de sa divine bonté.

(1) Liv. 4 des Rois, ch. 2.

O Dieu, quelle consolation recevrons-nous en cette conversation celeste que nous aurons les uns avec les autres? Là nos bons anges nous apporteront une consolation plus grande qu'il ne se peut dire ny penser, quand ils se feront connoistre à nous, et qu'ils nous representeront si amoureusement le soin qu'ils ont eu de nostre salut durant le cours de nostre vie mortelle, nous ressouvenant des sainctes inspirations qu'ils nous ont apportées, comme un laict sacré qu'ils alloient puiser dans les mammelles de la divine bonté, pour nous attirer à la recherche de ses divines suavitez dont alors nous serons jouyssans. Ne vous ressouvient-il point, nous diront-ils, d'une telle inspiration que je vous apportay en tel temps, lisant un tel livre, ou escoutant un tel sermon, ou bien en regardant une telle image? comme de Ste Marie Egyptienne: inspiration qui vous incita à vous convertir à Nostre-Seigneur, et qui fut le subjet de vostre predestination. O Dieu! nos cœurs ne se fondront-ils pas d'un contentement indicible!

Mais outre cela, un chacun des bien-heureux aura un entretien particulier les uns avec les autres, selon leur rang et dignité. Vostre bien-heureux pere S. Augustin, mes cheres sœurs, (je me plais à parler de luy, car je sçay que le souvenir vous en est agreable) fit un jour un souhait de voir Rome triomphante en son triomphe glorieux, S. Paul preschant, et Nostre-Seigneur conversant parmy le peuple guerissant les malades, et faisant des miracles. O Dieu! mes cheres sœurs, quelles consolations a ce grand

sainct, voyant la Hierusalem celeste en son divin triomphe; le grand apostre S. Paul (je ne dis pas grand de corps, car il estoit petit, mais grand en eloquence et saincteté) preschant et entonnant avec une melodie nompareille, les loüanges qu'il donnera eternellement à la divine majesté dans le ciel : Mais quel excez de consolation pour S. Augustin, de voir faire le miracle perpetuel de la felicité des bien-heureux par Nostre-Seigneur, la mort duquel nous l'a acquise? Imaginez-vous, de grace, le gracieux entretien que ces deux saincts auront l'un avec l'autre; S. Paul disant à S. Augustin, mon cher Pere, ne vous ressouvenez-vous pas qu'en lisant mon epistre, vous fustes touché d'une telle inspiration qui vous sollicita de vous convertir; inspiration que j'avois obtenuë de la misericorde de nostre bon Dieu, par la priere que je faisois pour vous en mesme temps que vous lisiez ce que j'avois escrit. Cela, mes cheres sœurs, ne causera-t'il pas une douceur admirable au cœur de ce sainct Pere? Faites derechef, je vous prie, une imagination, que Nostre-Dame, saincte Magdelene, saincte Marthe, sainct Estienne, et les apostres, fussent veus par l'espace d'un an en Hierusalem, qui est-ce d'entre nous qui voudroit demeurer icy? Pour moy, je pense que nous nous embarquerions tous, et nous exposerions à tous les perils et hazards qui se pourroient rencontrer d'icy là, pour avoir cette grace de voir nostre glorieuse maistresse, et tous les autres saintcs qui s'y trouveroient; puisque les pelerins qui entreprennent ce voyage s'exposent

à tant de perils, pour aller seulement reverer les lieux où ces sainctes personnes ont posé leurs benits pieds.

Si cela est ainsi, ô Dieu! quelle consolation recevrons-nous estant au ciel, où nous verrons cette beniste face de Nostre-Dame toute enflammée de l'amour de Dieu? Et si saincte Elizabeth demeura si transportée d'aise et de contentement, quand au jour qu'elle la visita elle luy ouyt entonner ce divin cantique, *Magnificat anima mea Dominum* (1): combien plus nos cœurs et nos esprits tressailliront-ils d'un contentement inexplicable, lors qu'ils entendront entonner par cette chanteresse sacrée, le cantique de l'amour eternel? ô Dieu, quelle douce melodie! sans doute nous pasmerons et entrerons en des ravissemens inconcevables, lesquels ne nous osteront pas pourtant l'usage de la raison, ni les fonctions de nos puissances, qui s'establiront merveilleusement par ce divin rencontre que nous ferons de Nostre-Dame, pour mieux et plus parfaitement loüer et glorifier Dieu, qui luy a fait tant de graces que de la choisir pour sa Mere; et à nous, nous faisant celle de converser familierement avec elle.

Mais, me direz-vous, puisque nous converserons et nous entretiendrons avec tous ceux qui seront en cette Hierusalem celeste, qu'est-ce que nous dirons? de quoy parlerons-nous? quel sera le subjet de nostre entretien? O Dieu! mes cheres sœurs, quel subjet? ce sera celuy de la misericorde que Dieu nous a

(1) S. Luc, I.

faite icy bas, par laquelle il nous a rendus capables d'entrer en la jouyssance de cette felicité bien-heureuse, en laquelle l'ame n'aura plus rien à desirer. Car en ce mot de felicité, sont compris, comme nous avons dit, toutes sortes de biens, lesquels ne sont pourtant qu'un seul bien, qui consiste en la jouyssance de Dieu; C'est ce seul bien que la divine amante du Cantique des Cantiques demandoit si instamment à son Bien-Aymé; (observant en cela, comme estant tres-prudente, le dire du sage, qu'il faut penser à la fin premier qu'à l'œuvre.) *Osculetur me osculo oris sui* (1) : Donnez-moy, luy dit-elle, ô mon cher Bien-Aymé, un baiser de vostre bouche; baiser, lequel ainsi que je diray bien-tost, n'est autre chose que cette felicité bien-heureuse.

Mais de quoy traiterons-nous encore en nostre conversation? de la mort et passion de Nostre-Seigneur. Ne l'apprenons-nous pas en la Transfiguration, où il ne se parla de rien tant que de l'excez qu'il devoit souffrir en Hierusalem; excez qui, comme j'ay dit, n'estoit autre que la mort de ce divin Sauveur. O! si nous pouvions comprendre quelque chose de la consolation que les bien-heureux auront en parlant de cette mort, combien nos ames se delecteroient-elles d'y penser?

Passons plus outre, je vous prie, et disons quelque chose de l'honneur et de la grace que nous aurons de converser mesme avec Nostre-Seigneur Jesus-Christ. O! c'est icy sans doute que nostre felicité

(1) Cant. 1.

prendra un accroissement indicible : Que ferons-nous, cheres ames; mais que deviendrons-nous, je vous prie, quand nous verrons ce cœur tres-adorable et tres-aymable de nostre divin maistre, à travers de la playe sacrée de son costé, tout ardant de l'amour qu'il nous porte? Cœur auquel nous verrons tous nos noms ecrits en lettre d'amour. Hé! est-il possible, dirons-nous alors à nostre divin Sauveur, que vous m'ayez tant aymé, que de graver mon nom en vostre cœur et en vos mains? Cela est pourtant tres-veritable.

Le prophete Isaye parlant en la personne de Nostre-Seigneur, nous dit ces paroles; Quand bien il arriveroit que la mere oubliast son enfant qu'elle a porté en ses entrailles, sy ne t'oublieray-je point; car j'ay gravé ton nom en mes mains : *Nunquid potest mulier oblivisci infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui : et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tuî, ecce in manibus meis descripsi te* (1). Mais Nostre-Seigneur encherissant alors sur ces paroles, nous dira; Non seulement j'ay gravé ton nom en mes mains; mais encore dans mon cœur. Subjet certes de tres-grande consolation, de voir que nous sommes si cherement aymez de Nostre-Seigneur, qu'il nous porte tousjours dans son cœur. O quelle admirable delectation pour un chascun des esprits bien-heureux, quand ils verront dans ce cœur tres-sacré et tres-adorable, les pensées de paix qu'il avoit pour eux à l'heure mesme de sa passion! Pensées

(1) Isaïe, 49.

par lesquelles il nous preparoit, non seulement les moyens principaux de nostre salut; mais nous preparoit encore en particulier avec une bonté admirable, tous les divins attraits, inspirations et bons mouvemens, desquels ce tres-doux Sauveur se vouloit servir pour nous tirer à la suite de son amour. Ces veuës, ces regards et ces considerations particulieres que nous irons faisant sur cet amour sacré, duquel nous aurons esté et serons si cherement et si ardemment aymez de nostre souverain maistre, n'enflammeront-ils pas nos cœurs d'un amour et d'une ardeur nompareille. Hé! mes cheres sœurs, que ne devrions-nous pas faire pour jouyr de ces suavitez si douces et si agreables.

Mais nostre felicité ne s'arrestera pas là, ains passera encore plus avant; car nous verrons face à face, et non pas en un miroir, comme dit l'apostre, l'essence de Dieu, et le mystere de la tres-saincte Trinité, en laquelle vision et claire connoissance consiste nostre felicité essentielle. Là nous entendrons et participerons à cette tres-adorable conversation, et à ces divins colloques, qui se font entre le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit. Nous entendrons comme le Fils entonnera merveilleusement bien, et avec une harmonie inconcevable, les loüanges deuës à son Pere Eternel, et luy representera en faveur de tous les hommes, l'obeyssance qu'il luy a renduë tout le temps qu'il a esté en cette vie mortelle: Et nous entendrons en contr'échange, comme le Pere Eternel prononcera d'une voix eclatante, et avec

une harmonie incomparable, ces divines paroles que les apostres entendirent au jour de la Transfiguration : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui.* C'est icy mon fils bien-aymé, auquel je prends mon bon plaisir. Et le Pere, et le Fils parlant au Sainct-Esprit, diront; c'est icy nostre Esprit bien-aymé, lequel estant tout nostre amour, et procedant de l'un et de l'autre, n'est qu'un mesme Dieu avec nous.

Or non seulement il y aura un entretien des trois personnes divines par ensemble, ains encore entre Dieu et les bienheureux, ce qui nous est monstré en l'Evangile de ce jour, où il est dit que Nostre-Seigneur s'etant transfiguré, Moyse et Helie s'entretenoient familierement avec luy. Mais quel sera cet entretien? ô certes! il sera tel, qu'il n'est pas loisible à l'homme de se l'imaginer : Ce sera un devis si secret, que nul ne le pourra entendre que Dieu, et celuy avec qui il le fera. Dieu dira un mot à un chascun des bienheureux en particulier, tel qu'il n'y en aura point de semblable : mais quel sera-t'il ce mot? ô certes, ce sera un mot le plus amoureux qui se puisse jamais imaginer. Representez-vous tous les mots qui se peuvent dire pour attendrir un cœur, et les noms les plus affectionnez qui se peuvent donner à ceux qu'on ayme parfaitement, et puis dites enfin que ce n'est rien au prix de ceux que Dieu dira, ou donnera à un chascun des bienheureux là haut au ciel. Representez-vous que le Pere Eternel vous dira; Tu es la bien-aymée de mon Fils bien-

aymé, c'est pourquoy tu seras tousjours tres-cherement aymée de moy : tu es la bien choisie de mon bien-choisi, qui est mon Fils, c'est pourquoy tu ne te separeras jamais de moy. Or tout cela n'est rien, mes cheres sœurs, en comparaison de la suavité qu'apportera quant et soy ce nom, ou ce mot sainct et sacré que Dieu dira à l'ame bien-heureuse, Nom duquel parlant le bien-aymé Disciple en son Apocalypse, dit, que ce sera un nom nouveau, que nul n'entendra que celuy qui le recevra; *Nomen novum quod nemo scit, nisi qui accipit* (1).

O certes ! ce sera vrayement alors que Dieu donnera à la divine amante ce sainct baiser qu'elle a si ardemment demandé et souhaité, ainsi que nous disions tantost : O qu'elle chantera amoureusement ces paroles du Cantique. *Osculetur meo osculo oris sui,* qu'il me baise, le bien-aymé de mon ame, d'un baiser de sa bouche. Puis poursuivant, *Pulchriora sunt ubera tua vino, etc.* (2). Meilleur sans comparaison, dira-t'elle, est le laict qui coule de vos divines mammelles, que les vins les plus delicieux de la terre.

Mais en quelles divines extases, et en quels doux embrassemens entrera alors cette saincte amante, quand Dieu luy donnera ce baiser de paix, qu'elle a tant desiré; baiser qu'il donnera encore à un chascun des citoyens celestes, entre lesquels se fera un entretien admirablement agreable des souffrances, et des tourmens que nostre souverain redempteur a

(1) Apoc. 2. — (2) Cant. 1.

endurez pour un chascun de nous, durant le cours de sa vie mortelle, entretien qui leur causera une consolation telle les anges mesmes n'en seront pas capables, au dire de S. Bernard : Car si bien Nostre-Seigneur est leur sauveur, et qu'ils ayent esté sauvez par luy, il n'est pourtant pas leur redempteur, d'autant qu'il ne les a pas racheptez, ains seulement les hommes, qui recevront un contentement singulier à parler de cette saincte redemption, par le moyen de laquelle ils seront faits semblables aux anges, comme dit Nostre-Seigneur en l'Evangile (1)! lors que nous serons en la Hierusalem celeste, où nous jouyrons d'une conversation tres-agreable avec les esprits bien-heureux, les anges, cherubins et seraphins, les saincts et sainctes, Nostre-Dame et glorieuse maistresse, Nostre-Seigneur, et enfin avec la tres-saincte et tres-adorable Trinité. Conversation qui sera pleine d'une incomparable suavité.

Et si nous avons tant de contentement en cette vie mortelle d'ouyr parler de ce que nous aymons, que nous ne nous en pouvons lasser, quelle joye et quelle jubilation recevrons-nous d'ouyr eternellement chanter les loüanges de la divine Majesté que nous devons aymer, et que nous aymerons alors plus qu'il ne se peut dire ny comprendre? Et si pendant cette vie nous prenons tant de plaisir en la seule imagination de la felicité eternelle, combien alors aurons-nous de plaisir en la jouyssance de cette mesme felicité? felicité et gloire qui n'aura ja-

(1) Marc, 12.

mais de fin, ains qui durera eternellement, sans que jamais nous en puissions estre rejettez. O que cette asseurance augmentera de beaucoup nostre consolation.

Marchons donc gayement et joyeusement, mes cheres ames, parmy les difficultez de cette vie passagere : Embrassons à bras ouverts les mortifications, les peines et les afflictions, si nous en rencontrons en nostre chemin, puisque nous sommes asseurez que ces peines prendront fin, et qu'elles se termineront avec nostre vie, apres laquelle il n'y aura plus que joyes, que contentements et consolations éternelles. Amen.

DIEU SOIT BENY!

SERMON

POUR

LE JEUDY DE LA IIIe SEMAINE

DE CARESME.

Homo quidam erat dives, et induebatur purpura, et bysso, et epulabatur quotidie splendidè : et erat quidam Mendicus nomine Lazarus; qui jacebat ad januam ejus, ulceribus plenus, cupiens saturari de micis, quæ cadebant de mensa divitis, et nemo illi dabat.

Luc, c. 16.

Il y avoit un homme riche, qui se revestoit de pourpre, et de fin lin; qui faisoit tous les jours bonne et magnifique chere : et il y avoit un pauvre nommé Lazare couché à sa porte, plein d'ulceres; lequel desiroit d'estre rassasié des miettes qui tomboient de la table du riche, et personne ne luy en donnoit.

J'ay pensé de vous entretenir en ce jour de la fin mal-heureuse du mauvais riche, et de celle de Judas, et de la fin bien-heureuse du Lazare et de S. Mathias, pour vous monstrer le grand subjet qu'il y a de craindre en toute sorte de vocation : *Multi enim sunt vocati, pauci vero electi* (1); Car plusieurs sont appellez, dit Nostre-Seigneur, mais peu sont eleus; comme voulant dire, que plusieurs sont appellez à la perfection, mais que peu y parviennent, parce qu'ils ne cooperent pas à la grace : *Perditio tua ex te Israël, et auxilium tuum tantum ex me* (2);

(1) S. Matt. 20. — (2) Osée, 13.

Ta perdition vient de toy, ô Israël, mais de moy seul vient ton secours, dit Dieu par un prophete, paroles qui condamnent ceux qui censurent et parlent injustement contre la providence de Dieu, ne voulant pas approuver ny adorer les effets admirables qu'elle permet arriver touchant l'élection des bons, et la reprobation des mauvais : car lors que la prudence humaine considere la reprobation des pecheurs, elle se met soudain à rechercher les causes et raisons de leurs cheutes; et ne voulant pas confesser ny reconnoistre qu'elles sont arrivées par leur malice, elle les attribuë au défaut de la grace, disant que s'ils eussent autant receu de graces que les justes, ils ne seroient pas tombez dans le péché, O certes! ces personnes auroient quelque raison, si elles disoient seulement que la grace efficace n'est pas donnée aux pecheurs comme aux justes : mais si elles passoient outre, et qu'elles voulussent s'enquerir pourquoy les pecheurs ne reçoivent pas la grace efficace comme les justes, elles seroient contraintes d'advouër que ce n'est pas le defaut de la grace, qui est cause de leur perte, puis que Dieu la donne tousjours tres-suffisante à quiconque la veut recevoir. C'est une verité de laquelle tous les theologiens sont d'accord; et le sainct concile de Trente a déclaré, que jamais la grace ne manque à l'homme, mais c'est tousjours l'homme qui manque à la grace, ne la voulant pas recevoir ny lui donner son consentement : et les damnez seront contraints au jour du jugement de confesser, comme le dit

S. Denys Areopagyte, que c'est par leur faute qu'ils ont estez precipitez et condamnez aux flammes eternelles, parce qu'ils ont manqué à la grace, et non point que la grace leur ait manqué; ce qu'ils connoistront tres-clairement, et cette connoissance accroistra de beaucoup leurs peines.

Or si l'on voit en toutes sortes d'estats et de vocations un si grand nombre de reprouvez et si peu d'esleus, qui est-ce qui s'asseurera et ne craindra de deschoir, pour ne pas rendre à Dieu le service qu'on luy doit, et ne pas correspondre à ses graces, chascun selon sa condition, puisque nous voyons un mauvais riche et un Judas qui sont reprouvez; et un Lazare, et un S. Mathias, qui sont du nombre des esleus. Mais quoy! le mauvais riche n'estoit-il pas appellé de Dieu en une mesme vocation que le Lazare? et Judas à la mesme vocation que S. Mathias? Ouy sans doute, cela est tout clair en l'Escriture Saincte; car le mauvais riche estoit Juif de nation aussi bien que le Lazare, puis qu'il appelle Abraham son pere; *Pater Abraham, miserere mei*, Pere Abraham, dit-il, ayez pitié de moy, le priant de luy envoyer le Lazare. Il estoit circoncis, et Dieu luy avoit tesmoigné qu'il l'aymoit, luy donnant beaucoup de biens, de possessions et de richesses; d'autant qu'en la loy de Moyse, la pauvreté n'estoit pas si estimée ny recommandée comme elle est maintenant, et Nostre-Seigneur n'avoit pas encore dit, *Beati pauperes spiritu* (1), Bien-heureux sont les pauvres d'es-

(1) Matth. 5.

prit : mais en ce temps-là Dieu favorisoit ses amis, en leur donnant beaucoup de richesses et commoditez temporelles, par lesquelles il les obligeoit à le servir. En quoy nous voyons que le mauvais riche estoit appellé de Dieu aussi bien que le Lazare, et avoit encore plus d'obligation de le servir, parce que Dieu luy avoit donné beaucoup de biens temporels, qu'il n'avoit pas fait au Lazare : et neantmoins nous voyons en l'Evangile de ce jour, que de ces deux hommes, qui estoient en quelque façon egalement appellez de Dieu, celuy qui a le plus receu et qui est le plus obligé de le servir, ne le sert point, ains vit et meurt miserablement; mais le Lazare le sert fidelement, et meurt heureusement : l'un est porté au sein d'Abraham, et l'autre au feu d'enfer.

Parlons maintenant de la vocation de Judas, et de celle de S. Mathias, et voyons combien l'election de Judas estoit avantageuse par dessus celle de S. Mathias; car Judas fut appellé à l'apostolat de la propre bouche de Nostre-Seigneur, il fut instruit de luy comme les autres apostres, il l'appella mille fois par son nom, il entendoit souvent prescher ce divin Maistre et voyoit comme il confirmoit sa doctrine par les grands et continuels miracles qu'il operoit. Enfin, Judas receut beaucoup de tres grandes et singulieres graces que ne receut pas S. Mathias, n'ayant point esté appellé ny receu à l'apostolat par Nostre-Seigneur mesme, ains par les apostres apres son ascension; et neantmoins il persevera fidelement, et mourut sainctement : au contraire, le

miserable Judas d'apostre qu'il estoit, devint apostat, commettant le plus grand peché et la plus grande perfidie qui ait jamais esté, en vendant son bon Maistre. Vous voyez donc comme celuy de ces deux apostres, qui avoit esté le plus favorisé, a apostasié; et que celuy qui fut appellé à l'apostolat, apres la mort de Nostre-Seigneur, a perseveré. Grand sujet de craindre en toutes sortes d'estats et de vocations, puis que par tout il y a du peril.

Quand Dieu crea les anges dans le ciel, il les establit en sa grace, de laquelle il sembloit qu'ils ne devoient jamais descheoir, et neantmoins Lucifer se revolta contre sa divine Majesté, et luy et tous ses sectateurs refuserent de luy rendre la subjection et l'obeyssance qu'ils lui devoient; ce qui fut cause de leur ruine. Par où nous voyons qu'il y a eu du peril dans le ciel, aussi bien que dans le paradis terrestre, où Dieu ayant creé l'homme en sa grace, il en descheut, et la perdit semblablement par sa desobeyssance. Mais n'est-ce pas une chose épouvantable que la cheute de Salomon à qui Dieu avoit donné tant d'esprit et une si profonde sapience, qu'il avoit la connoissance de toutes choses, penetrant jusques au centre de la terre, et montant jusques aux plus hauts cedres du Liban, *Disputavit* (*Salomon*) *super lignis a cedro quæ est in Libano, usque ad hyssopum quæ egreditur de pariete;* Salomon qui parloit avec une sagesse si grande, non seulement des choses corporelles et materielles, mais encore des spirituelles, comme l'on voit dans cet admirable livre de

l'Ecclesiaste, et es autres qu'il a composez, qui sont tous remplis de sentences, lesquelles contiennent une si profonde science, que l'on peut dire qu'il n'y a jamais eu personne avant luy, qui ait parlé si divinement ny avec plus d'eloquence, tant pour les choses naturelles que surnaturelles : et neantmoins il est descheu de la grace, comme nous dirons bientost, et est tombé dans l'iniquité, nonobstant toute la plenitude de l'Esprit divin qui residoit en luy.

Qui est-ce donc qui ne tremblera? y aura-t'il societé, religion, institut, congrégation, et maniere de vie, pour saincte qu'elle soit, qui se puisse asseurer et dire exempte de crainte et apprehension de tomber dans le precipice du peché? quelle compagnie, assemblée, ou vocation est-ce que l'on trouvera qui soit hors de peril? O Dieu! il est vray qu'il y a par tout à craindre, et grand subjet de se tenir en une extreme bassesse et profonde humilité. Tenons-nous donc bien à l'arbre de nostre profession, chascun selon nostre vocation; Mais ne laissons pas de marcher en crainte et defiance tout le temps de nostre vie, de peur que voulant marcher avec trop d'asseurance, nous ne tombions dans le precipice du peché : *Cum timore et tremore operamini salutem vestram.*

Job, dit S. Gregoire, avoit receu une grande grace de Dieu, de demeurer juste parmy les meschans; car pour l'ordinaire, l'on est tel que sont ceux avec qui l'on converse, et partant il avoit grand subjet de loüer Dieu, de ce qu'il luy faisoit la grace de perse

verer dans le bien parmy les impies; d'autant que c'est une chose fort perilleuse de demeurer dans le monde, et y avoir la conversation des meschans, sans contracter de mauvaises habitudes et commettre quelque peché : Certes, cela ne se peut sans une grace et faveur tres-speciale; et c'est pour ce subjet, dit S. Hierosme, que Dieu en retire plusieurs du monde pour les appeller dans les deserts. Donc, ceux que Dieu appelle en quelque bonne et saincte vocation, ont un grand subjet de loüer et remercier sa divine bonté de la grace qu'il leur a faite : mais sont-ils pour cela hors des dangers de se perdre? O non certes : car il ne suffit pas d'estre en quelque bonne et saincte congrégation, associé avec les bons, si l'on ne persevere à vivre selon le devoir de sa vocation : et quand l'on vient à manquer à la grace en telles manieres de vie, les cheutes en sont beaucoup plus perilleuses, comme ont esté celles des anges dans le ciel; celle d'Adam dans le paradis terrestre; et celle de Judas au college des apostres. Chose épouvantable, que dans le ciel empyré parmy des esprits si purs et doüez d'une si noble et excellente nature, comme estoient les anges etablis en la grace et parmy une si saincte compagnie, où il n'y avoit aucune occasion de peril ny de tentation, il y en ait eu un si grand nombre qui se sont perdus, et que Judas qui avoit esté appelé de Dieu mesme à l'apostolat, aye commis un si enorme peché, et une si execrable trahison que de vendre son bon Maistre, au temps mesme qu'il avoit le bon-heur d'estre en sa compa-

gnie, qu'il entendoit ses divines paroles, et voyoit les merveilles qu'il operoit. Certes, voila des exemples qui doivent faire trembler toutes sortes de personnes, de quel estat, condition ou vocation qu'elles soyent.

Voyons maintenant pour mon second point, la ressemblance qu'il y a eu du progrez de la vie du mauvais riche avec celle de Judas. *Homo quidam erat dives;* Il y avoit un homme riche, dit l'Evangeliste, mais avec ses richesses il estoit avaricieux. Pour bien entendre cecy, il faut sçavoir qu'il y a deux sortes d'avarice, dont l'une est naturelle, qui fait que l'on a une grande avidité d'acquerir des richesses; d'où vient que l'on voit tant de personnes dans le monde, qui semblent n'avoir autre chose à faire qu'à amasser tresors sur tresors, et mettre possessions sur possessions : Or c'est à ces personnes à qui le prophete dit ces paroles; O pauvres gens! pensez-vous que le monde ne soit fait que pour vous? comme s'il disoit; O miserables, que faites-vous, croyez-vous tousjours demeurer en la terre, et n'y estre que pour amasser des biens temporels? O certes! vous n'estes pas creez pour cela, ains pour aymer et servir Dieu. Mais quoy, dit la prudence humaine, la terre, et par consequent tout ce qui est en icelle, n'est-il pas fait pour l'homme? Et Dieu ne veut-il pas que nous en usions? Il est vray qu'il a creé le monde pour l'homme, avec intention qu'il usast et se servist des biens qu'il trouveroit en iceluy : mais non point afin qu'il y mist son affection pour en jouyr, comme si c'estoit sa fin derniere.

Dieu crea le monde avant que de creer l'homme, pour luy servir de maison et de demeure, et le declara maistre absolu de tout ce qui est en la terre, voulant qu'il s'en servist et en eust l'usage; mais non point qu'il en jouyst ny y logeast son affection, luy ayant donné l'estre pour une fin plus haute, qui est luy-mesme : mais la cupidité et avarice a tellement renversé le cœur et l'esprit de l'homme, qu'il est venu à ce poinct de vouloir jouyr de ce dont il devroit user, et user de ce de quoy il devroit jouyr; et qui tasteroit le poulx de la plus grande partie des mondains, et regarderoit un peu de pres les mouvemens de leurs cœurs, l'on decouvriroit facilement qu'ils veulent jouyr du monde, et de ce qui se retreuve en iceluy; Mais quant à Dieu, ils se contentent d'en user, d'où vient que tout ce qu'ils font n'est que pour l'acquisition et conservation des choses temporelles, et ne font quasi rien pour acquerir la felicité eternelle. S'ils prient, s'ils gardent les divins commandemens, ou font quelques autres bonnes œuvres, c'est crainte que Dieu ne les chastie par quelques desastres et infortunes, ou afin qu'il conserve leurs biens, leurs femmes et enfans, se contentant d'user de luy pour ce subjet; ce qui est la cause de tous leurs maux.

Il y a une autre sorte d'avarice qui serre et ne veut point quitter ce qu'elle possede : Or cette avarice est grandement dangereuse, parce qu'elle se glisse par tout, mesme dans les religions et dans les choses spirituelles. L'on se peut facilement garder de la pre-

miere sorte d'avarice, dont nous venons de parler, et l'on trouvera plusieurs personnes qui n'ont pas cette avidité d'amasser, et acquerir beaucoup de biens temporels, mais peu qui quittent franchement ce qu'ils possedent : L'on treuvera quelquesfois des hommes qui ne se soucient point d'acquerir des biens, quoy qu'ils ayent une famille à entretenir, pour laquelle ils auroient besoin d'avoir quelques commoditez, ains au contraire ils mangent et dissipent tout ce qu'ils ont, en sorte qu'ils se rendent pauvres et miserables pour toute leur vie; mais ils sont tellement avaricieux de leur liberté, qu'ils en font leur tresor, et la tiennent si ferme qu'ils ne la voudroient quitter ny assujettir pour chose aucune, ains en veulent jouyr pour suivre toutes leurs fantaisies. Certes, il est vray aussi que l'on treuve quelquesfois des personnes riches, qui ne se soucient plus d'acquerir des biens; mais ils ont leur cœur si attaché à ceux qu'ils possedent, qu'il est presque impossible de leur oster cette affection. L'on voit mesme des ames spirituelles qui possedent ce qu'elles ont avec tant d'attaches, et prennent tant de plaisir à voir et regarder ce qu'elles font, qu'elles commettent une espece d'idolatrie, faisant autant d'idoles que d'actions par la complaisance qu'elles y prennent.

Or Judas et le mauvais riche estoient avaricieux de ces deux sortes d'avarice que nous venons de dire, d'autant que non seulement ils desiroient de mettre argent sur argent, et d'amasser beaucoup de biens;

mais encore ils les aymoient si demesurement, qu'ils en faisoient leur Dieu : C'est une façon de parler de l'Escriture saincte; L'avaricieux fait son dieu de son or et de son argent, et le voluptueux de son ventre : *Quorum Deus venter est* (1), dit S. Paul. Certes, il y a bien de la difference entre boire du vin et s'enyvrer, et entre user des richesses ou les adorer. Celuy qui boit du vin ce qu'il faut seulement pour sa necessité, ne fait point de mal; mais celuy qui en prend avec tel excez, qu'il vient à s'enyvrer, offense Dieu mortellement : de mesme, il y a aussi bien de la difference entre user des richesses, ou en faire son idole; car en user comme il faut selon son estat et condition, c'est une chose permise : mais d'y engager par trop son cœur et son affection, en sorte qu'on vienne à en abuser, c'est une chose digne de condamnation. En un mot, il y a bien de la différence entre voir et regarder les choses de ce monde, ou en vouloir jouyr comme si en icelles consistoit nostre felicité : Le premier est licite, mais le dernier est deffendu.

Le traistre Judas (pour ne parler que de luy, et laisser le mauvais riche (estoit grandement cupide d'amasser de l'argent; non seulement pour ce qui estoit requis à l'entretenement de Nostre-Seigneur et de ses apostres; car pour cela il falloit peu de choses, d'autant que Nostre-Seigneur establissoit son apostolat sur la pauvreté, et devoit envoyer ses apostres prescher son Evangile, avec deffense de ne por-

(1) Philip. 3.

ter ny bourse, ny besace, ny baston, et qu'ils ne fissent aucune provision pour le lendemain; mais qu'ils se confiassent à leur Pere celeste, qui les nourriroit par sa providence, parce que le noviciat des apostres, et tout le reste de leur vie, devoit estre fondé sur cette beatitude : *Beati pauperes spiritu* (1), Bienheureux sont les pauvres d'esprit. Mais comme les apostres ne devoient estre envoyez qu'après qu'ils auroient receu le Sainct-Esprit, et qu'ils vivoient tous ensemble avec Nostre-Seigneur, il leur permettoit bien d'avoir quelque petite chose en commun, pour survenir à la necessité journaliere, non point en particulier, et vouloit que l'un d'eux portast la bourse, et eust soin de la dépence; car luy qui estoit le parfait modelle de toute saincteté, ne se vouloit point meler de cela. C'est ce que remarque fort bien S. Bernard, faisant un mot d'avertissement au pape Eugene : Nostre-Seigneur souverain pontife, et chef du college apostolique, luy dit-il, ne se meloit jamais des choses requises pour son entretien temporel, ny pour celuy de ses apostres, et partant il falloit qu'il eust quelqu'un qui prist ce soin; c'est pourquoy il choisit Judas, mais ce miserable ne s'y comporta pas en œconome fidel, ains en larron et avaricieux; ce qui fut cause que d'apostre qu'il estoit, il devint apostat, vendant son divin Maistre pour amasser de l'argent.

Tous les SS. peres condamnent grandement cette faute, quoy qu'il y en ait quelques-uns qui

(1) Matt. 5.

disent, que Judas ne pensoit point en vendant Nostre-Seigneur, le livrer à la mort; car bien que les Juifs l'achetassent pour le faire mourir, si est-ce (disent-ils) que ce miserable croyoit qu'il feroit un miracle pour se delivrer de leurs mains, et qu'il ne mourroit point. Mais il est neantmoins veritable que Judas est convaincu de la plus grande perfidie et trahison qui se puisse jamais imaginer, et il n'est nullement excusable, comme Nostre-Seigneur mesme le fit voir, parlant de luy en la cene, quoy que courtement : *Amen amen dico vobis, quia unus ex vobis tradet me :* En verité je vous dis, qu'un d'entre-vous me trahira. Mais qui sera celuy d'entre les apostres qui trahira son Seigneur; C'est celuy qui garde la bourse, et qui pour la remplir d'argent par avarice le livrera à la mort. Or estre avaricieux en la vie religieuse et apostolique, c'est vendre Nostre-Seigneur, comme Judas, et l'avarice est la plus grande tare et le plus grand vice qui puisse estre en un ecclesiastique, ou religieux, mais specialement en un religieux, d'autant qu'elle est entierement contraire à sa profession. Passons au troisiesme poinct.

Il y en a plusieurs qui demandent quelle a esté la cause de la cheute de Judas : certes, c'est une chose tres-difficile à dire, que le commencement de la cheute des pecheurs, il est quasi impossible de sçavoir comment ils ont commencé à descheoir de la grace; mais c'est pourtant chose tres-asseurée, comme disent les theologiens, que ce n'est pas que la grace suffisante leur aye jamais manqué, mais que c'est

eux qui ont manqué à la grace; mais de sçavoir comme ils ont commencé de manquer à la grace, c'est une chose bien difficile.

Quelques-uns des anciens peres disent, que cela peut arriver pour avoir rejetté un advertissement ou une inspiration, et quoy que ce rejet ne soit souvent qu'un peché veniel, qui ne nous oste pas la grace; neantmoins par ce peché veniel, nous amoindrissons la ferveur de la charité, et empeschons le cours et progrez de la grace, en sorte que l'ame s'affoiblit contre les vices, et aujourd'huy que nous avons manqué à la grace luy refusant nostre consentement, en commettant ce peché veniel, nous nous disposons pour en commettre bien-tost un autre; et ainsi par la multitude des pechez veniels, nous venons peu à peu à commettre les mortels.

O Dieu! que c'est une chose redoutable que le peché, pour petit et leger qu'il soit: c'estoit ce qui faisoit dire au grand S. Bernard : Marchez tousjours, et gardez bien de vous arrester en vostre chemin, mais allez tousjours plus avant; car il est impossible de demeurer en un mesme estat en cette vie; et celuy qui n'avance, il faut de necessité qu'il recule. Et le Sainct-Esprit par l'apostre nous donne cet advertissement; *Qui se existimat stare, videat ne cadat* (1); Que celuy qui pense estre debout, prenne garde de ne point tomber: *Tene quod habes, ut nemo accipiat coronam tuam* (2); Tenez bien ce que vous avez, de peur qu'un autre n'emporte vostre cou-

(1) 1. Cor. 10. — (2) Apoc. 3.

ronne; ayez un grand soin, et travaillez incessamment, afin d'asseurer par bonnes œuvres vostre vocation: *Satagite, ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis* (1), dit le chef des apostres. Advertissemens qui nous doivent faire vivre en grande crainte et humilité en quelque lieu et estat que nous soyons, et elever souvent nos cœurs vers la divine bonté, pour invoquer sa grace et son secours, faisant le plus d'elans de nos esprits en Dieu que nous pourrons, souspirant apres luy par frequentes prieres et oraisons.

D'autres disent que nous tombons dans le precipice du peché, à cause des mauvaises inclinations qui sont en nous. Certes, il est vray que nous avons tous des inclinations au mal, les uns sont subjets à la colere, les autres à la tristesse, d'autres à l'envie, d'autres à l'ambition et vaine gloire, d'autres à l'avarice; et si nous vivons selon ces mauvaises inclinations, il n'y a point de doute que nous nous perdrons. Il y en a quelquefois qui s'excusent sur leur mauvais naturel, et qui disent qu'ils ne pourront jamais arriver à la perfection. O certes! cette excuse n'est pas bonne! car la grace, pourveu que vous luy soyez fideles, est plus forte que la nature: S. Paul avoit un naturel aspre, rude et revesche; mais la grace de Dieu se saisissant de ce naturel, le rendit apres d'autant plus ferme au bien, et si constant à endurer toutes sortes de peines et de travaux, que rien ne pouvoit ebranler son courage; et d'un grand

(1) 2. Petr. cap. 10.

persecuteur des chrestiens qu'il estoit, il devint un grand apostre, tel que nous le voyons par apres se prevaloir de la grace, disant qu'il est ce qu'il est par la grace de Dieu, *Gratia autem Dei sum id quod sum.* En somme, jamais le mauvais naturel ny les mauvaises inclinations, quand on veut les mortifier et assujettir à la raison, ne nous peuvent empescher d'arriver à la perfection de la vie chrestienne: mais quand nous vivons selon nos mauvaises inclinations, et que nous les suivons, nous nous perdons, ainsi qu'il arriva à Judas; lequel suivant l'inclination qu'il avoit à l'avarice, il se perdit.

Plusieurs recherchent la cause de la cheute de Salomon, et il y a diverses opinions sur ce subjet; mais entre toutes les raisons qu'on en rapporte, je me contenteray d'en marquer une qu'il dit à luy-mesme: *Et omnia quæ desideraverunt oculi mei non negavi eis:* Je ne refusois jamais, dit-il, à mes yeux, de regarder tout ce qu'ils avoient desir de voir; comme s'il vouloit dire: J'estois un grand roy, tres-riche et puissant; de sorte que j'avois plusieurs choses propres à recreer ma veuë, et prenois grand plaisir à regarder les magnifiques et somptueux palais qui m'appartenoient, les belles et riches tapisseries, et la varieté des vestemens precieux; bref, je ne refusois point à mes yeux de voir tout ce qu'ils desiroient. Et de là nous pouvons conclurre que la mort entra par ses yeux, et que cela fut la cause de sa cheute; d'autant que par les yeux entre la convoitise, et avec icelle toute sorte de pechez.

Or quant à Judas, il est certain qu'il descheut de la grace par son avarice, ainsi que nous avons dit; et ayant finy malheureusement sa vie, les apostres par inspiration divine, apres l'ascension de Nostre-Seigneur, s'assemblerent pour en elire un autre en sa place. Et comme ils furent tous assemblez avec les disciples, S. Pierre qui estoit le chef de l'Eglise prenant la parole, leur dit: *Fratres, oportet impleri scripturam, quam predixit Spiritus sanctus per os David de Juda, qui fuit dux eorum, qui comprehenderunt Jesum, qui connumeratus erat in nobis* (1): Mes freres, il nous faut choisir un d'entre nous (parlant des disciples de Nostre-Seigneur) pour le mettre en la place de Judas, qui s'est fait apostat; il en faut nommer un autre pour mettre en son apostolat, afin que la prophetie de David soit accomplie; *Ut Episcopatum ejus accipiat alter* (2). Ce qui nous enseigne qu'encore que Judas quittast l'apostolat, neantmoins son apostolat ne perit pas pour cela, ains demeura tousjours en estre; et non seulement le college des apostres dura pendant la vie de Nostre-Seigneur, qui les appella et receut à cette vocation, mais apres sa mort les apostres en mirent un autre en la place de Judas. C'est ce qui confond les heretiques, qui disent que l'apostolat a manqué quand les apostres sont morts, ce qui est tres-faux: car bien que les apostres soient morts, l'apostolat toutesfois ne l'est pas: d'autant que comme S. Pierre et les apostres se furent assemblez, ils en mirent un autre en la place

(1) Act. 1. — (2) Psal. 108.

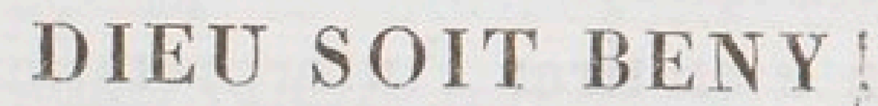
de Judas, et les mesmes apostres et leurs successeurs ont estably des hommes apostoliques pour gouverner l'Eglise les uns apres les autres : et ainsi consecutivement l'apostolat a passé jusques à nous, et durera jusques à la fin du monde. D'où nous devons tirer cet advertissement, de travailler soigneusement à bien garder nostre vocation, de peur que venant à descheoir, un autre ne soit mis en nostre place : car si vous quittez la religion, la religion ne manquera pas pour cela, d'autant que la providence divine y en envoyera d'autres; mais il y a grand danger que quittant la place que vous y aviez, vous ne perdiez par consequent celle qui vous estoit preparée dans le ciel, et qu'apres comme Judas vous n'ayez vostre place dans les enfers. C'est pourquoy tenez bien ce que vous avez, et gardez qu'un autre ne vous oste vostre couronne : *Tene quod habes, ut nemo accipiat coronam tuam :* Veillez continuellement sur vos exercices; observez soigneusement tout ce qui depend de vostre maniere de vie; en somme, servez fidelement Dieu en vostre vocation, crainte qu'elle ne vous echappe; car si vous la perdez, elle ne se perdra pas pour cela, mais un autre y succedera.

Or les apostres choisirent deux des disciples de Nostre-Seigneur, qui estoient d'une grande saincteté et pureté de vie, à scavoir Joseph surnommé Juste, et S. Matthias, pour en mettre un en la place de Judas; ce qui fut cause qu'il y eut un peu de difficulté, pour sçavoir lequel des deux seroit apos-

tre; tellement que pour connoistre plus asseurement la volonté de Dieu, l'Escriture saincte dit qu'ils les mirent au sort: *Et dederunt sortes eis, et cecidit sors super Mathiam, et annumeratus est cum undecim Apostolis:* Et le sort estant jetté, il tomba sur S. Mathias, et par ce moyen il fut fait apostre. Et quoy que Joseph fust un homme de grande saincteté, neantmoins il ne fut pas esleu à l'apostolat; pour nous apprendre que Dieu ne choisit pas tousjours les plus saincts et les plus justes pour gouverner et avoir des charges en son Eglise, non plus que dans la religion; et partant, ceux qui y sont appellez ne s'en doivent pas glorifier ny presumer d'eux-mesmes, pensant estre meilleurs ou plus saincts que les autres. Et ceux qui ne sont point receus à tels offices et charges ne se doivent point troubler, puisque cela ne les empeschera pas d'estre justes et agreables à Dieu. Voilà donc comme S. Mathias succeda à Judas, et a esté un grand apostre; mais quelle fin fit Judas? il se desespera, puis se pendit miserablement.

Doncques, pour conclurre ce discours, je dis derechef que c'est une chose tres-dangereuse de se laisser emporter à la suite de ses mauvaises inclinations, et ne pas vivre selon le devoir de sa vocation; car il est certain que c'est ce qui a esté la cause de la perte du mauvais riche et de Judas! O Dieu! que c'est une chose redoutable, mes cheres ames, que de descheoir de sa vocation, et que nous devons avoir un grand soin d'y correspondre fidellement,

et de mortifier nos mauvaises inclinations, nous appliquant soigneusement aux choses de nostre devoir sans rien negliger, nous defiant tousjours de nous-mesmes pour nous confier en la bonté de Dieu, lequel sans doute ne manquera jamais de nous donner les graces qui nous seront necessaires pour perseverer à son sainct service. Marchons donc courageusement en la voye de nostre perfection, avec humilité et fidelité. Correspondons promptement aux divines inspirations : et par ce moyen nous eviterons de faire une mal-heureuse fin, comme le mauvais riche et Judas, qui furent ensevelis aux enfers ; et parviendrons apres cette vie, à la jouyssance de l'eternité bien-heureuse, avec le Lazare, qui fut porté dans le sein d'Abraham, et de là dans le ciel, pour y jouyr avec le grand S. Mathias, de la claire vision de Dieu, où nous conduise le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit. Amen.



DIEU SOIT BENY !

SERMON

POUR

LE TROISIESME DIMANCHE

DE CARESME.

Omne regnum in se ipsum divisum, desolabitur. S. Luc, cap. 2.

Tout royaume qui sera divisé, et qui ne sera pas uny en soy-mesme, sera desolé, dit Nostre-Seigneur en l'Evangile de ce jour : comme au contraire, tout royaume qui sera bien uny en soy-mesme par la concorde, ne donnant point d'entrée à la division, sera indubitablement remply de consolation; car les propositions estant contraires, les consequences doivent être de mesme.

Ces paroles de l'Evangile sont des plus remarquables et considerables que Nostre-Seigneur aye dites; c'est pourquoy les saincts peres se sont beaucoup arrestez à en tirer l'interpretation, et la plus-part disent qu'il y a trois sortes d'unions, desquelles Nostre-Sauveur et Maistre entendoit parler, et desquelles les divisions doivent enfin estre suivies de desolations. La premiere est, l'union et concorde que doivent avoir les subjets avec leur roy, demeurant soubmis et obeïssans à ses lois : la seconde, est l'union, que nous devons avoir en nous-mesmes, au royaume de nostre interieur, où la raison doit estre

la reyne, et à laquelle toutes les facultez de nostre esprit, et puissances de nostre ame, tous nos sens, et nostre corps mesme, doivent demeurer absolument soubmis et obeïssans, et sans cette obeïssance et soubmission, nous ne pouvons nous empescher d'avoir de la desolation et du trouble; non plus que le royaume, où les subjets ne sont pas obeïssans aux loix du prince. Et la troisiesme est, l'union que nous devons avoir avec nostre prochain.

Mais d'autant qu'il faudroit trop de temps pour parler de toutes ces unions, je m'arresteray seulement à la troisiesme, qui est celle que nous devons avoir les uns avec les autres; union et concorde que Nostre-Seigneur nous a tant recommandée, et enseignée par ses exemples et par ses paroles; mais avec des termes si admirables, qu'il semble qu'il oubliast de nous recommander l'amour que nous luy devons porter et à son Pere celeste, pour mieux inculquer dans nos esprits l'amour, la concorde et l'union qu'il vouloit que nous eussions les uns avec les autres, appellant le commandement de l'amour du prochain, son commandement, *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem sicut dilexi vos*, comme estant le sien plus chery, voulant dire, qu'il estoit venu en ce monde pour nous l'enseigner, comme un Maistre divin. C'est pourquoy il n'inculque rien tant ny avec des paroles si preignantes, comme l'observation de ce commandement, non sans grand subjet, puisque son bien-aymé disciple S. Jean asseure, que quiconque dit qu'il ayme Dieu,

et n'ayme pas son prochain, il est menteur; car on ne peut aimer Dieu sans aimer le prochain, qui est creé à son image et semblance : *Si quis dixerit, quoniam diligo Deum, et fratrem suum odit, mendax est : qui enim non diligit fratrem suum quem videt, Deum quem non videt quomodo potest diligere* (1)?

Or quelle est cette union et concorde que nous devons avoir par ensemble. O certes! elle doit estre telle, que si nostre divin Sauveur ne nous l'eust expliquée, nul n'eust jamais eu la hardiesse de le faire aux mesmes termes qu'il a fait : voicy ces paroles, Mon Pere, dit-il, en sa derniere cene lors qu'il eut rendu ce tesmoignage incomparable de son amour envers les hommes, en instituant le tres-sainct Sacrement de l'Eucharistie, je vous supplie que tous ceux que vous m'avez donnez soient unis ensemble comme vous, mon Pere, estes uny avec moy, et moy avec vous, et qu'ainsi eux soient un en nous, *Ut omnes unum sint, sicut tu Pater in me, et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint.* Mais pour nous montrer qu'il ne parloit pas seulement pour les apostres, ains aussi pour tous les chrestiens, il adjouste, Je ne vous prie pas seulement pour ceux-cy; mais encore pour tous ceux qui croiront en moy par leur parole, *Non pro eis autem rogo tantum sed et pro eis qui credituri sunt per verbum eorum in me.* Nul, dis-je, mes cheres ames, n'eust jamais osé faire cette comparaison, ny demander que nous fussions unis avec Dieu, et les uns avec les autres, ainsi que

(1) 1. Joan, 4.

le Pere, le Fils, et le sainct Esprit, sont unis par ensemble.

Cette comparaison certes semble estre du tout extrême, que nous soyons unis ensemble de cette union incomprehensible que nulle creature ne sçauroit imaginer, estant une chose du tout admirable, que cette unité si incomprehensiblement simple des trois personnes divines, qui ne peut estre comprise de nos petits esprits, nous soit donnée pour modelle de l'union que nous devons avoir les uns avec les autres : aussi ne devons nous pas pretendre de pouvoir parvenir à l'egalité de cette union, car il ne se peut, ains il nous faut contenter d'en approcher le plus pres qu'il nous sera possible, selon nostre capacité; car Nostre-Seigneur ne nous oblige pas à l'esgalité de cette union, ains seulement à la qualité et ressemblance, c'est à dire, que nous devons aymer et estre unis par ensemble le plus parfaitement, et le plus purement qu'il se pourra.

Or j'ay pris d'autant plus de plaisir à traitter de ce subjet aujourd'huy, que je trouve que S. Paul nous recommande cet amour du prochain avec des termes admirables, dans l'Epistre que nous avons leuë en la saincte Messe, en laquelle il dit, escrivant aux Ephesiens : *Estote imitatores Dei sicut filii charissimi, et ambulate in dilectione, sicut et Christus dilexit nos, et tradidit semetipsum pro nobis oblationem et hostiam Deo in odorem suavitatis*, Soyez imitateurs de Dieu, comme enfans tres-chers, et marchez en la voye de dilection, et vous aymez les uns

les autres, ainsi que Christ nous a aymez, et s'est livré soy mesme pour nous en oblation, et sacrifice à Dieu en odeur de suavité. O que ces paroles sont aymables et dignes d'estre considerées et pesées! Certes ce grand apostre nous fait bien entendre, quelle doit estre nostre concorde et dilection des uns envers les autres : concorde et dilection qui ne sont qu'une mesme chose, car le mot de concorde veut dire union des cœurs, et dilection veut dire, election des affections, ou union des affections.

O Dieu, mes cheres ames! que la dilection que nous devons avoir pour le prochain, doit estre parfaite : mon Pere, dit Nostre-Seigneur, je vous prie qu'ils soient un avec nous, comme vous et moy sommes un : *Ut omnes unum sint, sicut tu Pater in me, et ego in te : ut et ipsi in nobis unum sint.* Paroles par lesquelles il nous vouloit faire entendre comme quoy il desiroit que nous fussions tous unis ensemble, d'une saincte et tres-estroitte union, par le moyen d'une veritable dilection; c'est pourquoy son glorieux apostre nous l'a recommandé si particulierement en son Epistre, nous exhortant de marcher en la voye de la dilection, comme enfans tres-chers de Dieu, c'est à dire, que comme Dieu qui est nostre Pere, nous a aimez si cherement qu'il nous a tous adoptez pour ses enfans, ainsi montrez que vous l'imitez en vous aymant cherement les uns les autres, en toute bonté de cœur. Et afin que nous marchions en cette saincte dilection, d'un pas de geant, et non pas d'enfant, ce sainct apostre ad-

jouste, aymez-vous tous les uns les autres, comme Jesus-Christ nous a aymez : or Nostre-Seigneur ne nous a point aymez pour aucun merite qui fut en nous, ains seulement, à cause qu'il nous a tous creez à son image et semblence : *Et creavit Deus hominem ad imaginem suam, ad imaginem Dei masculum, et fœminam creavit eos.* Image et semblance, que nous devons aimer, et honorer en tout homme, quel qu'il soit, et non autre chose qui soit en luy, d'autant que rien n'est aymable en luy que cela : mais helas! au lieu de conserver et embellir cette divine image et ressemblance comme il devroit, il l'enlaidit et soüille en sorte par ses défauts, qu'elle n'est presque plus reconnoissable; et c'est ce qu'il ne faut nullement aymer au prochain, car Dieu ne le veut pas.

Mais pourquoy il a voulu que nous nous aymassions tous les uns les autres, comme il nous a aimez? et pourquoy disent les peres, il a pris tant de soin de nous inculquer ce precepte, et ce commandement de l'amour du prochain, comme estant semblable au commandement de l'amour de Dieu? *Secundum autem est simile illi* (1) : cela certes les fait grandement estonner, de voir qu'il dit, que ces deux commandemens sont semblables, veu que l'un tend à aymer Dieu qui est la bonté mesme et duquel tout bien nous arrive, et l'autre tend à aymer l'homme qui est si remply de malice, et par lequel tant de maux nous arrivent, car ce commandement

(1) Marc 12.

de l'amour du prochain n'exclud personne, il contient mesme en soy l'amour des ennemis. Mon Dieu! quelle disproportion entre les deux objects de ces amours! et cependant ces deux commandemens sont semblables, en telle sorte, que l'un ne peut subsister sans l'autre, et faut necessairement que l'un perisse, ou s'accroisse en mesme temps que l'autre perit, ou s'augmente, ainsi que l'asseure S. Jean.

Pline rapporte que Marc Antoine achepta un jour deux beaux jouvenceaux que luy presenta un certain maquignon; car en ce temps-là comme l'on fait encore maintenant en quelques contrées, l'on vendoit des enfans, et il y avoit des hommes qui en faisoient trafic, comme l'on fait des chevaux en ces contrées deçà. Or ces deux jouvenceaux se ressembloient si parfaitement que le maquignon luy fit accroire qu'ils estoient jumeaux, et n'estoit quasi pas croyable qu'ils pussent avoir une si parfaite ressemblance autrement, car estant separez l'un de l'autre, l'on ne pouvoit nullement juger lequel c'estoit des deux, et pour cela Marc Antoine en fit un si grand estat, qu'il les achepta fort cherement : apres quoy les ayant fait conduire chez lui, il trouva qu'ils parloient un langage bien different l'un de l'autre, d'autant que Pline rapporte que l'un estoit du Dauphiné et l'autre estoit d'Asie ; lieux extremement eloignez l'un de l'autre. Ce que Marc Antoine ayant sceu, et voyant que ces deux enfans non seulement n'estoient point jumeaux; mais de plus qu'ils

n'estoient pas de mesme pays, et qu'ils n'estoient pas nez sous un mesme climat; il se mit grandement en colere contre celuy qui les luy avoit vendus. Mais un de ses courtisans lui ayant representé, que la ressemblance de ces deux esclaves estoit d'autant plus admirable, qu'ils estoient de diverse contrée, et qu'ils n'avoient point d'alliance ensemble, il demeura tout appaisé, et en fit tousjours du depuis un si grand estat, qu'il eust mieux aymé perdre tous ses biens que ces deux esclaves à cause de la rareté de leur conformité et ressemblance. O que ces deux enfans qui estant d'un pays si extremement esloigné l'un de l'autre, et qui avoient neantmoins une si parfaite ressemblance, nous representent merveilleusement bien ces deux commandemens de l'amour de Dieu et du prochain; car quel plus grand esloignement y peut-il avoir, que celuy qui se retreuve entre le Createur et la creature, l'infiny et le finy, entre l'amour qui regarde Dieu immortel, et l'amour du prochain qui regarde l'homme mortel, entre le premier de ces amours qui regarde le ciel, et l'autre qui regarde la terre. Certes la ressemblance de ces deux amours, est d'autant plus admirable, qu'ils sont plus eloignez l'un de l'autre.

C'est pourquoy nous devons faire comme Marc Antoine acheptant bien cherement ces deux amours, comme jumeaux qui sont tous deux sortis des entrailles de la divine Misericorde, et ce en mesme temps, car des que Dieu crea l'homme à son image et semblance, il ordonna des cet instant mesme,

qu'il aymeroit Dieu de tout son cœur, et son prochain comme soy-mesme, et la loy de nature a tousjours appris ces deux preceptes, et les a comme gravez au fond du cœur de tous les hommes : de sorte qu'encore que Dieu ne les eust point donnez, tous les hommes neantmoins n'eussent pas laissé de sçavoir qu'ils sont obligez non seulement d'aymer Dieu, mais aussi d'aymer le prochain; et cecy nous le voyons bien, en ce que Dieu trouva extremement mauvaise la response que luy fit ce miserable Cain, lequel eut bien la hardiesse, quand il luy demanda ce qu'il avoit fait de son frere Abel, de lui dire qu'il n'estoit pas obligé de le garder, *Num custos fratris mei sum ego* (1)? Parce que nul ne se peut excuser ny dire qu'il ne sçait pas, qu'il faut que nous aymions nostre prochain comme nous-mesmes, Dieu ayant imprimé cet amour au fond de nostre cœur, en nous creant tous à l'image et semblance les uns des autres; car portant tous l'image de Dieu en nous, nous sommes tous par consequent l'image les uns des autres, ne representant tous qu'un mesme portrait, qui est Dieu.

Cela estant donc ainsi, voyons un peu, je vous prie, mes cheres sœurs, les termes admirables par lesquels Nostre-Seigneur nous recommande l'amour du prochain : *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem sicut dilexi vos* (2), Je vous donne, dit-il, parlant à ses apostres, un commandement nouveau qui est que vous vous aymiez les uns les autres,

(1) Gen. 4. — (2) S. Jean, 13.

ainsi que je vous ay aymez. Mais pour quelle cause appelle-t-il ce commandement nouveau ? puis qu'il avoit esté desja donné en la loy de Moyse, et qu'il n'avoit pas aussi esté ignorant en la loy de la nature, ayant esté cognu et mesme observé de quelques-uns dès le commencement du monde. En voicy les raisons.

Premierement, Nostre-Seigneur appelle ce commandement nouveau, parce qu'il le vouloit renouveller, et comme nous voyons que lors qu'on met du vin nouveau en quantité, dans un tonneau où il y en avoit encore un peu de vieil, qui estoit resté, l'on ne dit pas que ce soit du vin vieil qu'il y a dans ce tonneau, ains du vin nouveau, à cause que la quantité du nouveau surpasse sans comparaison celle du vieil : de mesme Nostre-Seigneur appelle ce commandement nouveau, parce que si bien il avoit esté donné auparavant en la loy de Moyse, il n'avoit pas neantmoins esté observé, que par un fort petit nombre de personnes. C'est pourquoy Nostre-Seigneur vouloit qu'il fust entierement renouvellé, et qu'il receust les derniers traits de sa perfection, et que nous nous aymassions les uns les autres, ainsi que faisoient les premiers chrétiens, lesquels au rapport de S. Luc, pratiquoient si parfaitement ce commandement qu'ils n'avoient tous qu'un cœur et qu'une ame, ayant une telle union par ensemble, que jamais on n'y voyoit nulle division : *Multitudinis credentium erat cor unum, et anima una, nec quisquam eorum, quæ possidebat*

aliquid suum esse dicebat. Aussi jouyssoient-ils d'une consolation tres-grande, par le moyen de leur union, qui estoit telle, que tout ainsi que de plusieurs grains de froment estant moulus et pestris ensemble, l'on n'en fait qu'un seul pain, qui est composé de tous ces grains de bled, lesquels bien qu'ils fussent auparavant separez et divisez l'un de l'autre, sont apres tellement joincts et unis ensemble, qu'ils ne peuvent plus estre separez, remarquez ny connus en particulier : de mesme les chrestiens avoient une si grande union, et un amour si fervent les uns pour les autres, que leurs cœurs et leurs volontez estoient tous pesle-mesle, et sainctement confus, sans que cette saincte confusion et meslange leur apportast aucun empeschement; ce qui faisoit que ce pain pestry de tous ces cœurs estoit extremement agreable à la divine Majesté. Et comme nous voyons encore que de plusieurs raisins ne se fait qu'un seul vin, estant pressurez les uns parmy les autres, n'estant plus possible par apres de remarquer quel est le vin qui a esté tiré de tels ou tels grains, ou de tels ou tels raisins; ains tout estant pesle-mesle, ce n'est plus qu'un vin composé de plusieurs raisins : de mesmes, ces cœurs des premiers chrestiens, dans lesquels la tres-saincte charité et dilection regnoit, estoient tous comme un vin mystique composé de plusieurs cœurs, comme de plusieurs grains de raisins. Mais ce qui faisoit qu'il y avoit une si grande union entr'eux tous, n'estoit autre chose que la frequente communion,

laquelle venant à cesser ou à se faire rarement, la saincte dilection est venuë par mesme moyen à se refroidir entre les chrestiens, et a beaucoup perdu de sa force et suavité.

Le commandement de l'amour du prochain est donc nouveau, pour la raison que nous venons de dire, qui est, parce que Nostre-Seigneur l'est venu renouveller par le tesmoignage qu'il nous a rendu que sa volonté estoit que ce commandement fust mieux observé qu'il n'estoit auparavant. Il est encore nouveau, parce qu'il semble que Nostre-Seigneur l'ait ressuscité. Et comme l'on appelleroit un homme nouveau, celuy qui estant mort, viendroit à ressusciter : Autant en peut-on dire de ce commandement, d'autant qu'il estoit tellement négligé entre les hommes, qu'il sembloit estre comme mort et aneanti, si peu de personnes il y avoit qui s'en ressouvinssent, ou du moins qui l'observassent. C'est pourquoy Nostre-Seigneur le donne de rechef aux hommes, et veut que, comme un nouveau commandement, il soit pratiqué fidellement et fervement. Il est aussi nouveau à cause de la nouvelle obligation que nous avons de l'observer. Ha! que nous nous devons rendre souples à l'observation de ce divin precepte, puisque Nostre-Seigneur est venu luy mesme pour nous l'enseigner, non seulement de paroles, mais beaucoup plus par ses exemples, d'autant que ce Maistre divin et tres-aymable, ne nous a rien voulu enseigner qu'il n'ayt premierement prattiqué, et ne nous a donné nul precepte,

qu'il ne l'ayt premierement observé devant que de nous le donner : car avant que de renouveller ce commandement de l'amour du prochain il nous a aymez et monstré par exemple, comme nous devons prattiquer cet amour, et afin que nous ne l'accusassions point de nous avoir ordonné une chose impossible, il se donna premierement à nous au tres-sainct sacrement, puis il nous dit, aymez vous les uns les autres, comme je vous ay aymez.

Il est certes tres-certain que les hommes qui ont precedé de la loy Evangelique, seront damnez s'ils n'ont pas aymé leur prochain, puisque la loy de nature, et la loy de Moyse les y obligeoient. Mais les chrestiens qui ne s'aymeront pas les uns les autres, et qui n'auront pas observé ce divin precepte de l'amour du prochain; apres avoir eu l'exemple de Nostre-Seigneur, seront damnez d'une damnation incomparablement plus grande.

Les anciens, je veux dire ceux qui estoient devant l'Incarnation de nostre Sauveur et Maistre, peuvent avoir quelque excuse, s'ils n'ont pas bien observé ce commandement; car si bien l'on sçavoit desja des ce temps-là, que Nostre-Seigneur viendroit reparer l'image et ressemblance de Dieu qui est en nous, par l'union de sa nature divine, avec la nature humaine, et par sa mort et passion, ce n'estoit que quelques-uns des plus saincts qui avoient cette connoissance comme les patriarches, et les prophetes; car pour le reste des hommes ils ignoroient quasi tous ces divins misteres. Mais mainte-

nant que nous sçavons, non qu'il viendra, ains qu'il est venu, et qu'il nous a recommandé tout de nouveau cette saincte dilection des uns envers les autres, combien serons nous dignes de punition, si nous n'aymons nostre prochain?

Mais se faut-il estonner, mes cheres sœurs, si ce divin Sauveur de nos ames, veut que nous nous aymions les uns les autres, comme il nous a aymez, puis qu'il nous a tellement restablis à cette parfaite ressemblance que nous avions avec luy, en unissant nostre nature à la sienne, qu'il semble qu'il n'y aye plus de difference. O certes, nul ne peut plus entrer en doute que l'image et ressemblance de Dieu, laquelle estoit en nous auparavant l'Incarnation de Nostre-Seigneur, ne fust grandement imparfaite, et grandement distante de la vraye ressemblance de celuy que nous representions, et duquel nous estions le portraict et l'image; car quelle proportion y pouvoit-il avoir entre Dieu et la creature? La couleur de ce portraict estoit extremement blaffarde, ternie et decolorée, de maniere qu'il n'y restoit plus que quelques traicts et petits lineamens, ainsi que l'on void en un tableau qui est seulement esbauché, où les dernieres couleurs n'estant point encore appliquées, il n'y a seulement qu'un air bien petit et bien mince de celuy qu'il represente; mais Nostre-Seigneur estant venu au monde, a tellement restably cette image, et relevé nostre nature au dessus de tout les anges, et au dessus de tout ce qui n'est point Dieu, et nous a tellement faits semblables à

luy par son incarnation, que nous pouvons maintenant dire et avec vérité, que nous ressemblons en quelque sorte parfaitement à Dieu, lequel s'estant fait homme a pris nostre semblance, et nous a donné la sienne. O combien donc devons-nous relever nostre courage, pour vivre selon ce que nous sommes, en imitant ce divin Maistre le plus parfaitement qu'il nous sera possible! puis qu'il est venu en ce monde, pour nous enseigner ce que nous devons faire pour conserver en nous cette beauté et divine ressemblance, qu'il a si parfaitement reparée et embellie par son incarnation.

Or dites-moy donc, l'amour cordial que nous nous devons porter les uns aux autres, quel et combien parfait doit-il estre, puisque Nostre-Seigneur nous a egalement reparez, et faits semblables à luy, sans en exclure aucun : Mais il faut neantmoins entendre tousjours qu'il ne faut pas aymer ce qui est au prochain contraire à cette divine ressemblance, et qui peut ternir ce portraict sacré, c'est à dire, ses imperfections : mais hors de là, mes cheres sœurs, ne devons-nous pas aymer cherement celuy qui nous represente si au vif la personne sacrée de nostre Maistre? Hé! n'est-ce pas l'un des plus preignans motifs que nous puissions avoir, pour nous aymer tous d'un amour sincere et cordial? Ha! ne devrions-nous pas faire, quand nous voyons nostre prochain, comme fit le bon Raguel, quand il vid le jeune Tobie : Ce bon homme, dis-je, le voyant; hé! dit-il à sa femme, mon Dieu, que cet enfant me represente

bien nostre bon cousin Tobie : *Quàm similis est juvenis iste consobrino meo* (1). Puis s'estant enquis de luy d'où il estoit, et s'il ne connoissoit point Tobie; l'ange qui l'accompagnoit répondit, qu'ils le connoissoient bien, et que celuy à qui il parloit estoit son fils : lors le bon Raguel tout transporté d'aise, l'embrassa, et le baisant et caressant tendrement, luy dit ces paroles; O mon enfant! que tu es fils d'un bon pere, et que tu ressembles à un grand homme de bien, *Benedictio sit tibi, fili mi, quia boni et optimi viri filius es.* Et apres luy avoir donné mille benedictions, et rendu plusieurs tesmoignages de bienveillance, il le receut en sa maison, et le traita merveilleusement bien selon l'affection qu'il portoit à son pere Tobie.

Hé donc! n'en devrions-nous pas faire de mesme, quand nous nous rencontrons les uns les autres, et que nous voyons nostre prochain? O! devrions-nous dire, que vous ressemblez à un grand homme de bien; car vous me representez mon Sauveur et mon Maistre, et sur l'asseurance qu'il nous donneroit, ou que nous nous donnerions les uns les autres, que nous nous reconnoissons bien; quelles caresses ne luy devrions-nous pas faire? Mais pour mieux dire, combien amoureusement et tendrement devrions-nous recevoir le prochain? honorant en luy cette divine ressemblance, renoüant tousjours ce doux lien de charité, que S. Paul appelle, lien de perfection, *Quod est vinculum perfectionis* (2); qui nous

(1) Tob. 7. — (2) Coloss. 3.

tient liez, serrez, et conjoints les uns avec les autres.

Marchons donc en la voye de la dilection, comme enfans tres-chers de Dieu, ainsi que nous exhorte le grand apostre en son Epistre : mais marchez-y, dit-il, comme Nostre-Seigneur Jesus-Christ y a marché, lequel a donné sa vie pour nous, et s'est offert en holocauste et victime d'odeur et de suavité à son Pere ; paroles desquelles nous tirons la connoissance du degré auquel doit parvenir l'amour que nous devons avoir les uns envers les autres, et à quelle perfection il doit monter, qui est de donner ame pour ame, vie pour vie, et enfin tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons, les uns pour les autres, excepté le salut ; car Dieu veut que cela seul soit reservé. Nostre-Seigneur a donné sa vie pour un chascun de nous, il a donné son ame, il a donné son corps, et n'a rien reservé ; et partant, il ne veut pas aussi que nous fassions aucune reserve pour nostre prochain, excepté le salut eternel.

Nostre-Seigneur nous a donné sa vie, non seulement en l'employant à nous enseigner ce que nous devons faire pour nous sauver, tant par ses exemples que par ses paroles, guerissant les malades, et faisant plusieurs miracles : Mais il a encore donné sa vie en fabricant sa croix tout le temps d'icelle, souffrant mille et mille persecutions de ceux-mesmes pour lesquels il la donnoit, et ausquels il faisoit tant de bien. Or c'est en cela, mes cheres sœurs, qu'il veut que nous l'imitions, et que nous fabri-

quions nostre croix, en souffrant les uns pour les autres, ainsi qu'il a fait, et que nous donnions nostre vie pour ceux-mesmes qui nous la voudroient oster, nous employant pour le prochain, non seulement ès choses agreables; mais encore ès plus penibles et desagreables, comme de supporter amoureusement les persecutions qu'il nous fait, et tout ce qui pourroit en quelque façon refroidir nostre cœur envers luy.

Il y en a plusieurs qui disent; J'ayme grandement mon prochain, et voudrois bien luy rendre quelque service; cela est bon, dit S. Bernard, mais cela n'est pas assez, il faut passer plus outre : je l'ayme tellement, que je voudrois employer de bon cœur tous mes biens pour luy; cela est d'avantage, et meilleur, mais ce n'est pas encore assez : je l'ayme, je vous asseure, tellement que j'employerois volontiers ma personne pour luy; Voila certes un tres-bon signe de vostre amour : mais il faut passer plus outre; car il y a encore un degré plus haut, ainsi que nous l'apprend S. Paul, lequel ecrivant aux Corinthiens, leur disoit; *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi* (1), Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jesus-Christ; voulant dire, Je suis prest à donner ma vie pour vous, comme il a fait, et à m'employer si absolument pour vostre salut, que je ne veux faire aucune reserve, pour vous temoigner combien je vous ayme cherement et tendrement; ouy mesme, je suis prest de laisser faire pour vous tout ce qu'on

(1) 1. Cor. 11.

voudra de moy. En quoy il nous apprend, que de s'employer jusques à donner sa vie pour le prochain, n'est pas tant que de se laisser employer pour luy au gré des autres, ou par eux, ou pour eux; et c'est cela qu'il avoit appris de Nostre-Seigneur, lequel s'estant employé luy-mesme pour nostre salut et redemption, se laissa employer par apres pour parfaire cette mesme redemption, et nous acquerir le salut, se laissant attacher sur la croix par ceux-là mesmes pour qui il mourroit; il s'estoit employé luy-mesme toute sa vie, et en sa mort il se laissa employer, laissant faire de luy tout ce qu'on vouloit, non par ses amis, ains par ses ennemis, qui luy donnerent la mort avec une rage et furie insupportable, sans qu'il y resistast aucunement, ny s'excusast, se laissant conduire et tourner à toute main, tout ainsi que la cruauté de ces malicieux bourreaux leur suggeroit, regardant en cela la volonté de son Pere celeste, laquelle estoit qu'il mourust pour les hommes; à quoy il se soubmit avec un amour si grand, qu'il est plus digne d'estre admiré, que d'estre imaginé ny compris.

C'est à ce souverain degré de perfection de l'amour du prochain, que nous autres ecclesiastiques, religieux et religieuses, qui sommes consacrez au service de Dieu, sommes appellez, et auquel nous devons pretendre de toutes nos forces, ne nous employant pas seulement pour le bien du prochain, ains nous laissant encore employer pour luy, par la saincte obeyssance, à faire tout ce qu'on voudra de

nous, sans que jamais nous y resistions : Car quand nous nous employons nous-mesmes pour son service, ce que nous faisons par nostre election, et par le choix de nostre propre volonté, apporte tousjours beaucoup de satisfaction à nostre amour propre; mais de nous laisser employer pour le prochain ès choses qu'on veut, et que nous ne voulons pas, ou que nous ne choisissons pas, c'est là où gist le souverain degré de cet amour : Comme quand nous vousdrions prescher, on nous envoye servir les malades; et quand nous voudrions prier pour le prochain, l'on nous fait faire autre chose pour le service du mesme prochain. Mieux vaut tousjours, sans comparaison, ce que l'on nous fait faire, (j'excepte ce qui n'est pas contraire à Dieu, et qui ne l'offense point) que ce que nous faisons ou choisissons de nous-mesmes.

Aymons-nous donc les uns les autres, et marchons en la voye de la dilection, nous aymans comme Nostre-Seigneur Jesus-Christ nous a aymez : il s'est offert en holocauste pour nous, lors qu'il mourut sur la croix, où il nous donna jusques à la derniere goute de son Sang, lequel il repandit sur la terre, comme pour faire un ciment sacré, duquel il vouloit cimenter, unir, conjoindre, et attacher toutes les pierres vives de son Eglise, qui sont les fidéles l'un à l'autre, afin qu'ils fussent tellement unis, serrez, et conjoints par ensemble, que jamais il ne se trouvast nulle division entre-eux, tant il craignoit que cette division ne leur causast une desolation

eternelle. O combien ce motif est preignant! pour nous inciter à garder et observer exactement ce commandement, de penser que nous avons tous esté egalement arrosez de ce sang precieux.

Nostre-Seigneur donc, dit le sainct apostre, s'est offert à Dieu son Pere pour nous, en hostie d'odeur et de suavité : Hé! quelles divines odeurs ne repandit-il pas devant son Pere eternel, lors qu'il institua le tres-sainct Sacrement de l'autel, auquel il nous temoigna si admirablement la grandeur incomparable de son amour. O que ce fut un parfum infiniment suave, que cet acte de dilection si incomprehensible que Nostre-Seigneur fit lors qu'il se donna à nous, qui estions ses ennemis, et qui luy causions la mort! Ce fut vrayement alors qu'il nous donna le moyen de parvenir à ce supreme degré d'union, qu'il nous desiroit, qui est d'estre faits un avec luy, comme luy et son Pere ne sont qu'un, ainsi qu'il luy avoit demandé, treuvant en mesme temps le moyen de faire cette saincte union, en instituant le tres-sainct Sacrement de l'Eucharistie, par la reception duquel nous sommes faits une mesme chose avec luy, ainsi que dit S. Paul : *Unus panis, et unum corpus multi sumus omnes, qui de uno pane, et de uno calice participamus.* O bonté incomparable, que vous estes digne d'estre aymée! jusques où s'est abbaissée la grandeur de Dieu, pour un chascun de nous, et jusques où veut-il nous elever? de nous unir si parfaitement à soy, qu'il nous rende une mesme chose avec luy : Ce que Nostre-Seigneur a

voulu faire, pour nous enseigner, que comme nous sommes tous aymez d'un mesme amour, par lequel il s'unit à nous en ce tres-sainct Sacrement; ainsi veut-il que nous nous aymions tous de ce mesme amour qui tend à l'union, mais à une union plus grande et plus parfaite qu'il ne se peut dire.

Nous sommes tous nourris d'un mesme pain, qui est ce pain celeste du tres-sainct Sacrement, la manducation duquel s'appelle communion; ce qui nous represente la commune union que nous devons avoir par ensemble, union sans laquelle nous ne meritons pas le nom d'enfant de Dieu, puisque nous ne luy obeissons pas. Les enfans qui ont un bon pere, le doivent imiter, et suivre ses commandemens en toutes choses, *Patrem sequitur sua proles.* Mais quel meilleur pere, mes cheres ames, pourrions-nous avoir que Dieu, qui est la bonté mesme, et celuy duquel toute bonté derive? C'est pourquoy nous le devons imiter le plus parfaitement qu'il nous sera possible, et obeyr de mesme à ses divines ordonnances, lesquelles ne peuvent estre que tres-sainctes et salutaires.

Or entre tous les preceptes qu'il nous a donnez, il n'en a point tant inculqué ny temoigné desirer une observation si particuliere que de celuy de l'amour du prochain; non pas que celuy de l'amour de Dieu ne le precede, mais d'autant qu'en celuy-cy la nature nous y aydant moins qu'en l'autre, il estoit besoin que nous y fussions excitez d'une maniere plus particuliere: c'est pourquoy l'apostre dit,

que qui ayme son prochain, il accomplit la loy, *Qui diligit proximum, legem implevit* (1); qui est autant comme s'il disoit : aimez le prochain, et cela suffit, la loy est accomplie.

Aymons-nous donc les uns les autres de toute l'estendue de nostre cœur, pour plaire à nostre pere celeste; mais aymons-nous raisonnablement, c'est à dire, que nous devons regir nostre amour par la raison, qui veut que nous aymions plus l'ame du prochain que son corps, puis apres que nous aymions un peu le corps, et puis tout ce qui appartient au prochain par ordre, chaque chose selon qu'elle le merite pour la conservation de cet amour. Que si nous faisons cela, mes cheres ames, nous pourrons bien chanter avec une extrême consolation de nos ames, ces paroles du pseaume, la consideration duquel estoit si suave au grand S. Augustin : *Ecce quàm bonum, et quàm jucundum habitare fratres in unum!* O voicy qu'il fait bon voir habiter les freres ensemble, avec union, concorde et paix; car ils sont semblables à l'onguent precieux qu'on repandit sur le chef du grand prêtre Aaron, et lequel par apres couloit le long de sa barbe, et sur ses vestements.

Nostre-Seigneur et Souverain Maistre est ce grand Prestre eternel, sur lequel a esté repandu cet onguent precieux et incomparablement odoriferant de la dilection de Dieu, et du prochain; et nous autres qui sommes comme ses cheveux, ou comme autant

(1) Rom. 14.

de poils de sa barbe, devons participer à cet onguent sacré. Ou bien nous pouvons dire que les apostres ont esté comme la barbe de Nostre-Seigneur, qui est nostre chef, et duquel nous sommes les membres, d'autant qu'ils furent comme attachez à luy, voyant ses exemples et ses œuvres, recevant ses divins enseignemens immediatement de sa bouche sacrée : mais nous autres n'avons pas eu cet honneur; ains ce que nous savons, nous l'avons appris des apostres; c'est pourquoy l'on peut dire que nous sommes comme les vestements de nostre grand Prestre, nostre Sauveur et Maistre, sur lesquels neantmoins decoule encore cet onguent precieux de la tres-saincte dilection, qu'il nous a tant recommandée, et qu'il nous a encore particulierement exprimée par son sainct apostre, lequel ne veut pas que nous nous arrestions à imiter, ny les anges, ny les cherubins, ny les seraphins, en cette vertu de la dilection, ains Nostre-Seigneur mesme, qui nous l'a enseignée beaucoup plus par pratique que par parole, specialement lors qu'il fut attaché à la croix : croix au pied de laquelle nous devrions nous tenir continuellement, comme le lieu auquel les fideles imitateurs de ce divin Sauveur font leur plus ordinaire demeure; car c'est de là d'où ils reçoivent cette liqueur celeste de la saincte dilection, qui sort à gros randons, comme d'une divine source, des entrailles de la divine misericorde de Nostre-Seigneur, qui nous a aimez d'un amour si fort, si solide, si ardant, et si constant, que la mort mesme

ne l'a pû refroidir ny diminuer; ains au contraire, l'a tellement rechauffé et aggrandy, que les eaux des plus ameres afflictions ne l'ont pû esteindre, tant il estoit enflammé; ny les persecutions les plus envenimées de ses ennemis, n'ont pas eu assez de force pour vaincre la solidité et fermeté incomparable de son amour envers nous : pour nous monstrer que nostre amour envers le prochain doit estre fort, ardent, solide et perseverant, si nous desirons parvenir à la gloire eternelle, où nous conduise le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit. Amen.

DIEU SOIT BENY!

SERMON

POUR

LE JOUR DE L'ANNONCIATION.

Osculetur me osculo oris sui : quia meliora sunt ubera tua vino fragrantia unguentis optimis. CANT. I.

La divine amante jettant un profond soupir, se prit à dire, qu'il me baise ce cher amant de mon ame, qu'il me baise d'un baiser de sa bouche ; car vos mammelles sont meilleures que le vin, et respandent des odeurs grandement agreables : *Oleum effusum nomen tuum*, Et vostre nom est comme un huile respandu, lequel estant composé de tous les parfums les plus precieux, exhale des odeurs souverainement delectables : *Ideo adolescentulæ dilexerunt te*, c'est pourquoy les jeunes filles vous ont aymé et sont allées apres vous : *Trahe me post te, curremus in odorem unguentorum tuorum*, Tirez-moy apres vous, et nous courrons à l'odeur de vos unguents.

Les peres considerant ces paroles du Cantique, que l'espouse dit à son espoux : qu'il me baise d'un baiser de sa bouche, disent que ce baiser qu'elle desire si ardemment, n'est autre que l'execution du mystere de l'incarnation de Nostre-Seigneur ; baiser qui avoit esté si long-temps attendu et desiré par une si longue suitte d'années, de toutes les ames qui

meritent le nom d'amante : mais enfin ce baiser qui avoit esté si long-temps refusé et differé, fut accordé par le divin espoux en ce jour de l'Annonciation que nous celebrons aujourd'huy, à cette amante sacrée Nostre-Dame, laquelle seule merite le nom d'espouse et d'unique par excellence, au dessus de toutes les autres, au mesme temps qu'elle vint à lancer ce soupir amoureux : *Osculetur me osculo oris sui*, qu'il me baise d'un baiser de sa bouche : car ce fut alors que cette divine union du verbe eternel, avec nostre nature, representée par ce baiser, se fit dans les entrailles tres-pures de la glorieuse Vierge Nostre-Dame.

Mais voyez de grace, comme cette divine amante exprime merveilleusement bien ses amours : qu'il me baise, dit-elle, ce cher amant de mon ame, c'est à dire, que ce verbe divin qui est la parole du Pere eternel sortant de sa bouche, vienne en moy s'unir à la nature humaine par l'entremise du Sainct-Esprit, qui est le soupir amoureux du Pere envers son Fils, et du Fils reciproquement envers son Pere. Mais quand fust-ce que ce divin baiser fut donné à ceste espouse incomparable? ce fust aussi-tost qu'elle eut dit à l'ange cette parole tant desirée : *Fiat mihi secundum verbum tuum*, Qu'il me soit fait selon vostre parole. O! consentement digne de grande resjouissance pour les hommes, d'autant que c'est le commencement de leur bon-heur eternel. O alliance inoüie, ô grace incomparable! le Pere prend Nostre-Dame pour sa fille bien-aymée; le Sainct-Esprit

pour son espoux tres-cher; Et le Fils s'unissant personnellement à nostre humanité, l'a choisie pour sa Mere, qui sont les effets admirables que ce divin baiser opera en elle pour nostre salut au moment de l'Incarnation. Cela estant donc ainsi presupposé, nous ferons une petite meditation sur la suitte des paroles que la divine amante dit à son bien-aymé, par lesquelles elle luy donne des louanges nompareilles.

Premierement apres avoir demandé cet amoureux baiser, elle luy dit : *Meliora sunt ubera tua vino,* Vos mammelles sont meilleures que le vin, respandant des odeurs extremement suaves. Considerez, je vous prie, comme elle s'exprime merveilleusement bien. Les mammelles de Nostre-Seigneur sont ses amours : vos amours, veut-elle dire, mon bien-aymé, sont incomparablement meilleures que le vin de toutes les consolations terrestres. Les mammelles representent les amours, d'autant qu'elles sont posées sur le cœur, et comme disent les medecins le laict dont elles sont remplies est comme la moüelle de l'amour maternelle des meres envers leurs enfans; l'amour le produisant pour leur nourriture : c'est pourquoy, dit la chere amante, vos amours qui sont vos mammelles, ô mon bien-aymé! produisent une certaine liqueur tres-odoriferante, qui recrée merveilleusement mon ame, si que je n'estime nullement la bonté des vins les plus precieux et delicats; les plaisirs de la terre ne sont rien en comparaison, ils sont plustost des ennuis que

des contentemens. Le vin represente la joye et les plaisirs de la terre, d'autant qu'il resjouït le cœur de l'homme, et le fortifie : *Vinum lœtificat cor hominis,* dit le sainct prophete David. Les amours de Nostre-Seigneur ont une force incomparable et une proprieté indicible au dessus des plaisirs terrestres pour recreer le cœur humain, car rien n'est capable de luy donner un contentement parfait que le seul amour de Dieu. Regardez si vous voulez, tous les plus grands de la terre, considerez leurs conditions, les unes apres les autres, et vous verrez qu'ils n'ont jamais un parfait contentement; car s'ils sont riches et eslevez aux plus hautes dignitez du monde, ils en desirent tousjours davantage.

L'exemple d'Alexandre, que les mondains appellent le Grand, nous l'enseigne assez et fortifie mon dire, parce qu'ayant plus de biens que nul autre qui eust esté devant luy, possedant presque l'empire universel de toute la terre, en estant maistre et seigneur absolu, si que tout le monde observoit le silence en sa presence, les princes mesmes n'osoient dire mot, et trembloient sous son authorité, pour le grand respect qu'ils luy portoient. Neantmoins un jour entendant dire à un certain philosophe qu'il y avoit encore plusieurs autres mondes que celuy cy, il se prit à pleurer comme un enfant, d'autant, disoit-il, qu'y ayant plusieurs mondes, il n'en avoit pas conquis encore un seul entierement, si qu'il desesperoit de ne les pouvoir pas avoir tous en sa domination. Folie certes tres-grande, l'homme

se peine extremement à faire un grand trafic en cette vie pour trouver du contentement et du repos, et pour l'ordinaire son trafic est vain, et il n'en retire nulle utilité : N'estimeroit-on pas, je vous prie, un marchand bien fol et privé de jugement, lequel se travailleroit beaucoup à faire quelque trafic duquel il ne tireroit que de la peine.

Ceux donc qui sçavent asseurement, leur entendement estant esclairé de la lumiere celeste, qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse donner un vray et parfait contentement à leur cœur, ne font-ils pas un trafic vain et inutil, logeant leur cœur et leurs affections aux creatures quelles qu'elles soyent, les biens de la terre, les maisons, l'or, l'argent, les richesses, mesmes les dignitez et honneurs que nostre ambition nous fait poursuivre et rechercher si esperduëment, ne sont-ce pas des trafics bien vains; puisque tout cela est perissable n'avons-nous pas grand tort d'y loger nostre cœur? puisque toutes ces choses au lieu de luy donner du repos et de la quietude, ne luy fournissent que des subjets d'empressement et d'inquietude, soit pour les conserver ou accroistre si on les a, ou pour les acquerir si on ne les a pas.

Je veux que nous donnions nos affections et nostre amour aux hommes qui sont creatures animées et capables de raison, qu'est-ce qui nous en arrivera? nostre trafic ne sera-t-il pas vain? puis qu'estant hommes comme nous esgaux en nature, ils ne peuvent que nous donner un contr'eschange d'amour,

nous aymant parce que nous les aymons; mais apres cela ce sera tout; car n'estant pas plus que nous, nous ne ferons nul gain en nostre trafic, et ne recevrons pas plus que nous leur donnerons.

Je passe plus avant, et veux que nous aymions les anges? quel gain, parlant communement, en retirerons-nous? ne sont-ils pas creatures comme nous, esgallement subjettes à Dieu nostre commun et souverain Createur? nous peuvent-ils eslever de deux doigts, comme l'on dit? nullement; les cherubins ny les seraphins n'ont aucun pouvoir de nous agrandir, ny de nous donner un contentement parfait, d'autant que Dieu s'est reservé cela à luy seul, tant il est jaloux de nostre amour, ne voulant pas que nous trouvions où loger nostre cœur et nos affections hors de luy.

Il arriva une fois qu'un pape avoit un chantre qu'il aymoit extremement, d'autant qu'il chantoit merveilleusement bien; mais ce chantre estoit grandement bijare et fantasque, et bien qu'il fust tant aymé de Sa Saincteté, il luy prit un jour une fantaisie de s'en aller et sortir de la cour du pape, ce qu'il fit, laissant son maistre bien fasché de sa sortie, lequel pensant en soy-mesme, par quel moyen il le pourroit faire revenir en sa cour, il s'advisa d'un artifice, qui fut d'escrire à tous les princes et grands seigneurs, que si ce chantre s'alloit presenter à eux, qu'ils ne le receussent point à leurs services, jugeant que par ce moyen ce pauvre chantre seroit enfin contraint de revenir à luy, ne trouvant point

de meilleure retraitte: ce qui arriva ainsi que le pape l'avoit desiré; car estant rejetté par tout où il se presentoit, il s'en revint servir l'incomparable chapelle de Sa Saincteté.

Le cœur humain, mes cheres ames, est un chantre infiniment aymé de Dieu qui est la souveraine sainctеté; mais ce chantre est plus bijarre et fantasque qu'il ne se peut dire; car bien qu'il sçache que Dieu prend un grand contentement à ouyr les loüanges que le cœur qui l'ayme luy donne, et se plaise extremement aux eslans de nos esprits et en l'harmonie de nostre musique interieure, il prend toutesfois souvent envie à ce cœur de s'aller promener, ne se contentant pas de contenter Dieu, s'il ne se contente encore soy-mesme; folie et fantaisie certes insupportable: car quel bonheur, mais quel honneur, et quelle plus grande grace. Et quel subjet d'un veritable et parfait contentement pouvons-nous rechercher ou desirer, que d'estre aimez de Dieu, de le servir et d'estre logez en la maison de sa divine Majesté, c'est à dire d'avoir logé en luy tout nostre amour et nostre cœur, n'ayant d'autre pretention que de luy estre agreables: et cependant voila que ce cœur se laissant emporter à ses fantaisies, il va de creature en creature, comme de maison en maison, pour voir s'il en pourra trouver quelqu'une qui le veuille recevoir, et qui luy donne un contentement parfait. Mais c'est en vain, car Dieu qui s'est reservé ce chantre pour luy seul, a deffendu à toutes les creatures de quelque nature ou condition qu'elles

soient de luy donner une veritable satisfaction, afin que par ce moyen il soit contraint de s'en retourner à son bon et incomparable maistre: et si bien ce chantre revient plus par force que par amour, il ne laisse pas neantmoins de le recevoir en sa grace, et luy donner le mesme rang et le mesme office aupres de luy qu'auparavant, ouy mesme il semble qu'il le caresse davantage, au lieu de le rabroüer.

O que la bonté de Dieu est grande envers les hommes de les traitter ainsi! C'est pourquoy l'Espouse a tres-juste raison de s'escrier : *Meliora sunt ubera tua vino*, O mon bien-aymé, que meilleures sont sans comparaison vos mammelles que le vin! que mille fois sont plus agreables vos amours et vos delices, que toutes celles de la terre et des creatures, pour precieuses et relevées qu'elles puissent estre, fussent-elles des anges; car elles ne nous peuvent aucunement satisfaire, ny contenter. Hé! pourquoy donc, mes cheres sœurs, nous amuserons nous autour d'elles, esperant quelque contentement au trafic que nous ferons à la recherche de leur amour? Taschons donc de n'aymer que Dieu, puis qu'il est en nostre pouvoir d'acquerir son tres-pur amour qui seul nous peut contenter.

O que cette divine amante, Nostre-Dame, et tres-chere Maistresse, avoit bien gousté la bonté de ses divines mammelles, lors qu'en l'abondance des divines consolations, qu'elle recevoit en la contemplation de son bien-aymé, toute transportée d'aise et d'un contentement indicible, elle se prist à louer

ces divines mammelles, pour nous inciter sans doute à faire le mesme, et quitter toutes les autres pretentions des consolations et contentemens de la terre, afin d'avoir l'honneur et la grace de les succer, et recevoir le laict de la divine misericorde qui en distille goutte à goutte sur ceux qui s'en approchent. Mais elle ne s'arreste pas là, car poursuivant, *meum effusum nomen tuum*, Vostre nom ô mon bien-aymé, dit-elle, est comme une huille respanduë qui est composée des plus excellentes et precieuses odeurs qui se puissent imaginer, voulant dire, mon bien-aymé n'est pas seulement parsemé, ains il est le parfum mesme; c'est pourquoy, adjouste-t-elle, *Adolescentulæ dilexerunt te*, les jeunes filles vous ont aymé.

Or qu'est-ce que cette amante veut que nous entendions par ces jeunes filles. Ces jeunes filles en ce subjet representent certaines ames lesquelles n'ayant pas encores logé leur amour en aucune part, sont extrêmement propres pour aymer le divin amant de nos cœurs, qui est Notre-Seigneur Jesus-Christ, non que je veuille dire que celles qui l'ayant desja donné à quelqu'un, venant par apres à le retirer pour le donner à ce celeste Espoux, il ne le reçoive de bon cœur, et n'agrée le don qu'elles lui font de leurs affections : mais pourtant il agrée grandement ces jeunes ames qui luy dedient tout à fait leurs cœurs, pour la seule pretention de son sainct amour.

Vostre nom, poursuit cette saincte Espouse, respand des odeurs si delectables, que les jeunes filles

vous ont aymé, vous dediant tout leur amour et toutes leurs affections. O Dieu! quelle grace de donner tout son amour à celuy qui nous recompense si bien, en nous donnant le bien qui est d'un prix inestimable. En donnant nostre amour aux creatures, comme j'ay dit, nous n'en recevons nul gain, d'autant qu'elles ne nous donnent pas plus que nous leur donnons: mais Dieu! ce divin Espoux de nos ames nous donne le sien qui est comme un baume precieux, respandant des odeurs souverainement suaves en toutes les facultez de nostre esprit.

Or comme cette saincte amante Nostre-Dame ayma souverainement ce divin Espoux, aussi futelle souverainement aymée de lui : car en mesme temps qu'elle se donna à luy et lui consacra tout son amour, qui fut lors qu'elle prononça ces divines paroles : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundùm verbum tuum*, Voicy la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon que vous me dites, et selon qu'il luy plaira ; voilà que soudain ce Verbe divin descendit dans ses entrailles sacrées, et se rendit fils de celle qui se dédioit pour estre sa servante.

Mais cette Espouse sacrée passant plus avant dans l'entretien qu'elle fait avec son divin Espoux; Tirez moy, luy dit-elle, et nous courrons, *Trahe me post te, curremus.* Les SS. peres considerant ces paroles, disent que c'est autant comme si elle disoit; bien que vous ne tiriez que moy, nous courrons

toutesfois plusieurs : Et quand elle dit à son bien-aymé qu'il la tire, elle proteste par là qu'elle a besoin d'estre prevenuë de sa grace, sans laquelle nous ne pouvons rien faire. Mais apres quand elle adjouste, Nous courrons; elle veut dire; Vous et moy mon bien-aymé, nous courrons par ensemble, vous m'ayderez à courrir, et j'auray l'honneur d'estre vostre cooperatrice; ou bien comme disent quelques docteurs, plusieurs courront avec moy, à ma suitte, et à mon imitation plusieurs ames vous suivront à l'odeur de vos unguents, *Curremus in odorem unguentorum tuorum.*

Nous voicy maintenant à la seconde partie de nostre exhortation, qui est, mes cheres filles, la profession et la dedicasse que vous venez faire de vos cœurs au service de la divine Majesté, dedicasse et offrande que vous n'eussiez jamais eu envie de faire, si le souverain Espoux de nos ames ne vous eust tirées et prevenuës de sa grace, ainsi que nous l'asseure cette divine amante, quand elle dit : *Trahe me post te, curremus*, Tirez-moy apres vous, et nous courrons.

La tres-saincte Vierge fut tirée seule et la premiere par le celeste Espoux, pour se consacrer et dedier totalement à son service; Car elle fut la premiere qui consacra son corps et son ame à Dieu par le vœu de virginité : mais soudain qu'elle eust esté tirée, elle attira apres elle quantité d'ames, qui luy ont fait offre d'elles-mesmes pour marcher sous ses auspices sacrées, en l'observance d'une parfaite et

inviolable virginité et chasteté, *Adducentur regi virgines post eam*, si que depuis qu'elle a tracé ce chemin, elle a tousjours esté suivie d'un grand nombre d'ames qui se sont venuës consacrer par vœu au service de la divine Majesté, Ames tres-cheres, et lesquelles la glorieuse Vierge regardoit, quand elle disoit, *Curremus*, nous courrons, asseurant son bien-aymé que plusieurs suivroient son estendard pour batailler soubs son authorité contre toutes sortes d'ennemis pour la gloire de son nom.

O quel honneur pour nous, de pouvoir batailler sous cette vaillante capitainesse? Mais le sexe feminin semble avoir une obligation particuliere à la suivre? car elle l'a infiniment relevé et honoré : O si la Mere de Dieu eust esté de la nature angelique, combien les cherubins et les seraphins s'en glorifieroient et s'en tiendroient-t'ils honorez? Nostre-Dame est bien aussi l'honneur, le prototype et le patron des hommes, des femmes et des veufves, qui vivent vertueusement : mais pourtant nul ne peut nier que les filles, à cause de la virginité, n'ayent une certaine alliance avec elle plus particuliere que les autres, parce que cette ressemblance de la virginité leur donne une grande capacité, et un avantage tout particulier pour s'approcher de plus pres de cette Ste Vierge.

Et pour moy je pense que ce qu'on a fait de tout temps une solemnité plus grande pour l'entrée et profession des filles en la religion, qu'on ne fait pas pour celle des hommes, n'est pour autre raison

sinon que ce sexe estant plus fragile, et faisant un acte de si grande generosité comme il faict alors, il requiert aussi plus d'honneur, et Dieu merite plus d'estre honoré et admiré en la profession qu'elles font de vivre en la religion, que pour celle que font les hommes, d'autant qu'ils ne font pas un si grand renoncement de leur liberté comme font les filles qui se tiennent resserrées dans les celestes prisons de Nostre-Seigneur, qui sont les religions pour y passer le reste de leurs jours, sans en pouvoir jamais sortir, si ce n'est pour des occasions fort rares et signalées; si que nous pouvons bien dire qu'elles font une chose au dessus de la nature, estant necessaire que Dieu leur donne une force surnaturelle pour faire cet acte si parfait, de se dedier à son divin service par un renoncement si grand, comme est celuy qu'elles font. Car on ne leur dit point, qu'estant religieuses, Nostre-Seigneur les conduira sur la montagne de Thabor, pour dire avec S. Pierre, *bonum est nos hîc esse* (1), il fait bon icy; au contraire, on leur dit, soit qu'elles veulent faire profession, ou entrer au noviciat, il vous faudra aller sur le mont de Calvaire pour vous y crucifier continuellement avec Nostre-Seigneur; il vous faudra crucifier vostre entendement afin de restraindre toutes vos pensées pour n'en admettre volontairement aucunes que celles qui vous seront marquées selon la vocation que vous choisissez. Il faudra de mesme crucifier vostre memoire, pour n'admettre jamais aucun res-

(1) S. Matt. 17.

souvenir de ce que vous avez laissez au monde. Il faudra enfin que vous crucifiiez et attachiez à la croix de Nostre-Seigneur vostre volonté particuliere pour ne vous en plus servir à vostre gré, ains il vous faudra vivre en parfaite soubmission et obeyssance tout le temps de vostre vie.

Dites-moy donc, s'il vous plaist, n'est-ce pas un acte de tres-grande generosité, et digne d'estre honoré, que celuy que vous faictes, mes cheres filles, en faisant vos vœux, bien qu'on ne vous represente que croix, qu'espines, que lances, que clouds, et enfin que mortifications en la religion. O ames grandement genereuses, que vous monstrez bien qu'en verité vous bataillez et marchez sous les auspices de nostre saincte et glorieuse Maistresse la tres-Ste Vierge! O sans doute il faut bien que vous ayez consideré que c'est le propre de l'amour de rendre leger ce qui est pesant, doux ce qui est amer, et facile ce qui est insupportable sans amour : Vostre glorieux pere S. Augustin a grandement bien exprimé cette verité, disant que celuy qui ayme ne treuve rien de fascheux, de difficile ou de trop penible : le travail, dit-il, ne se treuve point en l'amour, ou s'il s'y treuve, c'est un travail bien-aymé? *Ubi amatur non laboratur*, *aut si laboratur labor amatur*.

Allez donc, mes cheres filles, ou plustost venez amoureusement vous dedier à Dieu, et au service de son tres-pur amour, et bien que vous rencontriez du travail, la peine vous en sera bien douce en

l'asseurance que vous contenterez Dieu, et vous rendrez agreable à vostre chere patronne, laquelle bien qu'elle n'aye pas eu le nom de religieuse, n'a pas laissé pourtant d'en practiquer tres-parfaitement les exercices, et laquelle bien qu'elle soit protectrice de tous les hommes, et de chaque vocation en general, s'est neantmoins rendue particuliere protectrice des Vierges qui se sont dediées au service de son divin Fils en la religion ; d'autant qu'elle a esté comme une abbesse qui leur a monstré l'exemple de tout ce qu'elles devoient faire pour vivre religieusement : et qu'ainsi ne soit, je vous presenteray seulement trois poincts à considerer, lesquels je ne feray que toucher en passant, qui se treuvent dans l'Evangile de ce jour, auquel il est dit que l'ange s'adressant à cette S[te] Vierge pour luy annoncer le mystere incomparable de l'Incarnation du Verbe eternel, il la treuva en Galilée, et en la ville de Nazareth, retirée toute seule dans sa chambre.

Quant au premier poinct, qui est que Nostre-Dame estoit au pays de Galilée est une diction hebraïque, qui vaut autant à dire que transmigration ou passage. Mais pour entendre cecy, il faut que vous sçachiez qu'il y a de deux sortes d'oyseaux; les uns qui sont passagers, et les autres qui ne le sont pas : ceux qui sont passagers font la transmigration, d'autant qu'ils passent d'un lieu à l'autre, comme font les arondelles et les rossignols qui ne demeurent pas ordinairement en ces quartiers, ains ils n'y sont qu'au temps des chaleurs et du printemps, et l'hyver

venant ils font la transmigration, se retirant aux autres pays, où le printemps et les chaleurs sont en mesme temps que nous avons icy les froidures de l'hyver: mais le printemps revenant, ils reviennent et font derechef la transmigration, c'est à dire le passage d'une contrée à l'autre, nous venant recreer par leur petit gazoüillement.

Les religieux et religieuses ne sont-ils pas au païs de transmigration, et ne font-ils pas le passage du monde en la religion, comme en un lieu de printemps, pour chanter les divines loüanges, et pour s'exempter de souffrir les froidures et les gelées du monde! Hé! n'est-ce pas pour cela qu'ils entrent en la religion, où il n'y a que printemps et que chaleur, le soleil de justice dardant fort ordinairement ses rayons sur les cœurs des religieux, lesquelles il n'eschauffe pas moins en les esclairant qu'il les esclaire en les eschauffant.

Or qu'est-ce que le monde, sinon un hyver extremement froid, où il n'y a que des ames gelées et froides comme glace? J'entends ceux qui estant du monde, vivent selon les loix du monde: car je sçay bien qu'on peut vivre parfaitement en toute sorte de vocation, mesme dans le monde, aussi bien qu'en la religion; et pourveu qu'on veuille vivre vertueusement, l'on peut en tous lieux parvenir à un tres-haut degré de perfection. Mais pour parler selon que nous voyons estre le plus ordinaire, l'on ne rencontre presque au monde que des cœurs de glace, tant ils sont froids, et peu eschauffez de ce feu su-

presme de l'amour de Dieu, dont tous les autres feux prennent leur origine et leur chaleur. Car comme le soleil est celuy qui donne de la chaleur à toutes les choses de la terre, laquelle ne produiroit rien sans luy : ainsi l'amour de Dieu est ce divin soleil qui donne de la chaleur au cœur humain quand il est disposé pour la recevoir, et sans ce feu sacré il demeure plus froid qu'il ne se peut dire.

Nostre-Dame donc, comme les religieuses, estoit au pays de transmigration ; mais ô Dieu, qu'elle fit admirablement bien cette transmigration, passant d'un degré de perfection, en un autre plus relevé : bref, sa vie ne fut autre chose qu'un passage continuel de vertu en vertu ; en quoy toutes les religieuses la doivent imiter le plus parfaitement qu'elles pourront, puis qu'elles sont celles qui l'approchent de plus prés que tout le reste des creatures : car sans doute elles sont de ces vierges, dont parle le psalmiste, quand il dit, qu'elles seront amenées au roy, les plus proches d'elles, *Adducentur Regi Virgines post eam proximæ ejus* (1). L'amour ne dit jamais *sufficit*, c'est assez, il veut qu'on aye le courage de vouloir tousjours aller plus avant en la voye des volontez du bien-aymé.

La seconde remarque que je fais sur les paroles de l'Evangile, est que Nostre-Dame fut trouvée par l'ange en la cité de Nazareth : or Nazareth veut dire fleur ; elle fut donc trouvée en la cité des fleurs, ou en la cité fleurie. O que cette cité nous represente

(1) Psal. 44.

bien à propos la religion! car qu'est-ce que la religion, sinon une maison, ou une cité fleurie et toute parsemée de fleurs, d'autant qu'on n'y fait chose quelconque (quand on y vit selon les regles et statuts d'icelle) que ce ne soit autant de fleurs: les mortifications, les humiliations, les oraisons; bref tous les exercices qu'on y prattique qu'est-ce autre chose que des actes de vertus, qui sont comme autant de belles fleurs, qui respandent une odeur extremement suave devant la divine Majesté? Donc l'on peut dire que la religion est un parterre tout parsemé de fleurs, tres-agreable à la veuë, et d'odeur tres-salutaire à ceux qui les veulent odorer.

Il est donc dit de la tres-Ste Vierge, qu'elle estoit en la cité fleurie: mais qu'estoit-elle elle-mesme? sinon une fleur choisie entre toutes les autres fleurs pour sa rare beauté, et son excellence; fleur qui par son odeur incomparablement suave, a la proprieté d'engendrer et produire plusieurs autres fleurs: *Hortus conclusus soror mea sponsa;* Vous estes un jardin clos et fermé, dit l'espoux sacré du Cantique, à la tres-Ste Vierge; jardin qui est tout emperlé et emaillé des plus belles fleurs qui se puissent trouver. Mais à qui appartiennent, je vous prie, tant de si belles et odoriferantes fleurs dont l'Eglise a esté remplie et ornée, sinon à la tres-Ste Vierge, l'exemple de laquelle les a toutes produites? Et n'est-ce pas par son moyen que l'Eglise a esté parsemée de roses des martyrs invincibles en leur constance? des soucis de tant de saincts confesseurs, et des violettes de

tant de sainctes veufves qui sont petites, humbles et basses comme ces fleurs; mais qui respandent une tres-bonne et suave odeur: et enfin n'est-ce pas à elle à qui appartiennent plus particulierement tant de lys blancs, de pureté, et de virginité toutes candides, et innocentes; d'autant que ç'a esté à son exemple, que tant de vierges ont consacré leurs cœurs et leurs corps à la divine Majesté, par une resolution et un vœu tres-indissoluble de conserver leur virginité et pureté.

Il y a quelques docteurs qui tiennent qu'elle a institué des congregations de filles, et qu'estant allée à Ephese avec son bien-aymé fils adoptif S. Jean, elle en dressa une, ausquelles elle donna des regles et constitutions. O quelle divine abbesse! Et que ces religieuses estoient heureuses d'avoir esté instituées par cette divine doctoresse, qui avoit puisé sa science dans le cœur mesme de son Fils, Nostre-Seigneur, qui est la sapience du Pere Eternel.

La troisiesme remarque que je fais sur les paroles de l'Evangile est, qu'elle fut trouvée toute seule dans sa chambre, quand l'ange la vint salüer, et luy apporta cette tant gracieuse nouvelle de l'Incarnation du Fils de Dieu dans ses chastes entrailles: et les religieuses que font-elles autre chose, sinon de se tenir retirées dans leurs cellules? Et non contentes de cela, elles se retirent encore en elles-mesmes pour estre plus seules, et par ce moyen se rendre plus capables de jouyr de l'entretien de leur bien-aymé, se retirant au fond de leur cœur, comme

dans un celeste cabinet où elles se tiennent en solitude : mais vous avez beau vous cacher, les anges vous sçauront bien trouver ; car ne voyez-vous pas que Nostre-Dame estant retirée toute seule, elle fut bien treuvée par l'archange S. Gabriel.

Or les sainctes vierges, et les vrayes religieuses, ne sont jamais plus à leur contentement, que lors qu'elles sont toutes seules, afin de mieux contempler la beauté de leur celeste amant, et pour cela, elles se retirent encore en elles-mesmes : aussi est-il dit par le psalmiste, que toute la gloire et la beauté de la fille du roy est au dedans, c'est à dire en l'interieur, *Omnis gloria filiæ Regis ab intus* (1) ; Et pour conserver et accroistre cette beauté interieure, elles sont tousjours attentives, afin de retrancher à tous propos ce qui la pourroit tant soit peu ternir, parce qu'elles sçavent bien que le divin espoux regarde luy seul dedans, bien que les hommes ne voyent que le dehors. C'est pourquoy cette espouse bien-aymée, je veux dire l'ame qui s'est consacrée à la suite de ses divins amours, afin de ne plaire qu'à luy seul, se retire en elle-mesme pour luy preparer dans son cœur une demeure qui soit agreable à sa divine Majesté. C'est pour ce subjet qu'en la religion l'on recommande tant la solitude, et nous voyons son utilité, en ce que Nostre-Dame la practiquant, et estant retirée, elle merita dans ce temps-là mesme d'estre choisie pour estre Mere du Fils de Dieu.

Considérons un peu, je vous prie, avant que

(1) Psal. 44.

finir, les vertus que cette sacrée Vierge practiqua, et nous fit specialement paroistre au jour de l'Annonciation glorieuse. La premiere fut une virginité et pureté si parfaite, qu'elle n'a point de semblable entre les pures creatures. La seconde, fut une tres-saincte et tres-profonde humilité, qui fut joincte et unie inseparablement avec une tres-ardente charité.

La virginité et parfaicte chasteté est une vertu angelique : mais bien qu'elle appartienne plus particulierement aux anges qu'aux hommes, si est-ce pourtant que Nostre-Dame les surpasse infiniment en cette vertu ; sa pureté et virginité ayant trois excellences tres-grandes au dessus de celle des anges ; ce que je vous feray voir par trois raisons que je deduiray briefvement.

La premiere raison est, que la virginité de Nostre-Dame a cette excellence, ce privilege, et cette sureminence au dessus de celle des anges, qu'elle est feconde, et celle des anges est sterile, et ne peut avoir de fecondité : celle de Nostre-Dame est non seulement feconde, en ce qu'elle a produit et porté ce doux fruict de vie Nostre-Seigneur : mais elle est encore feconde, d'autant qu'elle engendre plusieurs vierges, et que c'est à son imitation (ainsi que nous avons dit) que tant de filles consacrent, voüent et dedient à Dieu leur pureté. Or non seulement cette glorieuse vierge a cette fecondité, mais elle a encore cette proprieté de pouvoir reparer et restablir la virginité et pureté de l'ame qui a esté soüillée et ta-

chée; et du temps qu'elle vivoit, elle a appellé à sa suite plusieurs vierges, qui la suivoient et accompagnoient par tout, comme Ste Marthe, Ste Marcelle, et autres: mais en particulier, ne fut-ce pas par son moyen que Ste Magdelene, qui avoit l'ame noircie d'immondicitez, fut apres sa conversion enrollée sous l'estendard de la pureté virginale? car estant convertie, elle devint comme une phiole ou un beau vase de christal tout resplandissant et transparant, capable de recevoir et retenir en soy les eaux les plus precieuses de la grace.

La virginité de Nostre-Dame n'est donc point sterile comme celle des anges, ains elle est tellement feconde que dès l'heure qu'elle l'eut voüée à Dieu jusqu'à maintenant, elle a toujours fait de nouvelles productions; et non seulement elle produit des virginitez par elle-mesme; mais elle fait encore que les vierges qu'elle produit en produisent d'autres, parce qu'une ame qui se dedie parfaitement au service de Dieu ne sera jamais seule, ains elle en attirera plusieurs à son exemple et à la suite des parfums qui l'ont attirée elle-mesme; c'est pourquoi l'amante sacrée dit à son bien-aimé: *Trahe me post te, curremus,* tirez-moy et nous courrons (1).

La seconde raison pour laquelle la virginité de Nostre-Dame surpasse celle des anges, c'est parce que les anges sont vierges et chastes par nature. Or l'on n'a pas accoustumé à proprement parler, de loüer une personne de ce qu'elle a de nature, d'au-

(1) Cant. 1.

tant que ce qui est sans election ne merite point de loüanges. L'on ne loüe pas le soleil de ce qu'il est lumineux, car cela lui estant naturel, il ne peut estre autrement. Les anges ne sont pas non plus loüables de ce qu'ils sont vierges et chastes, d'autant que n'ayant point de corps, ils ne peuvent estre autrement. Mais la tres-Ste Vierge a une virginité loüable, parce qu'elle l'a choisie, esleuë et voüée: et si bien elle a esté mariée, ce n'a point esté au prejudice de sa virginité, parce qu'elle fut mariée à un mary vierge, et qui avoit comme elle voüée sa virginité.

Pour troisiesme raison, la virginité de Nostre-Dame surpasse encore celle des anges, en ce qu'elle a esté combattuë et esprouvée, ce que celle des anges ne peut estre, d'autant qu'ils ne peuvent deschoir de leur pureté, ni recevoir aucune espreuve. Surquoy le grand S. Augustin dit, parlant aux anges; il ne vous est pas difficile, ô Esprits bien-heureux, d'estre purs et d'estre vierges, puisque vous n'estes point tentez, ni ne le pouvez estre.

L'on trouvera peut-estre estrange ce que je dy, que la pureté de Nostre-Dame a esté esprouvée et combattuë; mais cela est pourtant vray, et d'une espreuve très-grande. Mais à Dieu ne plaise, que nous pensions que ces espreuves ressemblent aux nostres; parce qu'estant toute pure et la pureté mesme, elle ne pouvoit recevoir les attaques que nous recevons en nostre pureté, car les tentations n'eussent nullement osé aborder ce mur inexpugnable de

son integrité virginale, ainsi qu'elles nous importunent nous autres qui portons la tentation en nous-mesmes : tentation si importune, que le glorieux apostre S. Paul dit, qu'il prioit plusieurs fois le jour Nostre-Seigneur de la luy vouloir oster, ou bien de la moderer en telle sorte qu'il y pust resister sans l'offenser (1). Nostre-Dame ne receut-elle pas une espreuve bien grande quand elle vit l'ange en forme humaine? Ha! ne le voyons-nous pas, en ce qu'elle commença à craindre et à se troubler; si que l'ange luy dit: *Ne timeas, Maria* (1), Marie, ne craignez point: car si bien vouloit-il dire, vous me voyez en la forme d'homme, je ne le suis pas neantmoins, ni ne veux point vous parler de la part des hommes; ce qu'il dit voyant que sa pudeur virginale commençoit à entrer en peine.

La pudeur, dit un sainct personnage, est comme la sacristine de la chasteté; et tout ainsi que le sacristain d'une Eglise va toujours regardant autour de l'autel, pour voir si l'on n'y a point pris quelque chose, et a un tres-grand soin de bien fermer les portes, crainte qu'on ne vienne desrober quelque chose sur l'autel: de mesme la pudeur des vierges est tousjours aux aguets, pour voir si quelque chose ne viendra point attaquer leur chasteté, de laquelle, ou pour la conservation de laquelle elles sont si jalouses que dès qu'elles voient quelque chose, mesme quand ce ne seroit que l'ombre du mal, elles s'esmeuvent et se troublent, ainsi que fit la tres-Ste

(1) Cor. 2. — (2) S. Luc, 1.

Vierge, qui ne fut pas seulement Vierge par excellence, au dessus de toutes les créatures tant angéliques qu'humaines, mais encore la plus humble de toutes. Ce qu'elle fit excellemment bien paroistre en l'Annonciation, en faisant le plus excellent acte d'humilité que jamais fut fait, ny se fera par une pure créature: d'autant que se voyant loüée par l'ange qui la salüa, luy disant, qu'elle estoit pleine de graces, et qu'elle concevroit un fils qui seroit Dieu et homme tout ensemble; cela l'esmeut, et la fit craindre: car si bien elle traitoit familierement avec les anges, elle n'avoit neantmoins jamais esté loüée par eux jusques à cette heure-là, n'estant pas leur coustume de louer les hommes, si ce n'est quelquesfois pour les encourager à quelque grande entreprise.

Cette Ste Vierge entendant donc que l'ange la loüoit d'une loüange si extraordinaire, elle se troubla; pour monstrer aux filles qui prennent plaisir d'estre loüées, qu'elles courent grande fortune de recevoir quelque tache en leur pureté, l'humilité estant compagne inseparable de la virginité, en telle sorte que la virginité ne subsistera jamais longuement en l'ame qui n'aura pas l'humilité: elles se peuvent bien trouver l'une sans l'autre, ainsi qu'on void communement dans le monde, y ayant plusieurs personnes mariées qui vivent humblement; mais pour les vierges, il faut neantmoins confesser que l'une de ces deux vertus sans l'autre ne sauroit subsister en elles.

Nostre-Dame estant rasseurée par l'ange, et ayant appris ce que Dieu vouloit faire d'elle, et en elle, fit incontinent cet acte souverain de tres-parfaite humilité, disant : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundùm verbum tuum :* Voicy la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon vostre parole : et se voyant eslevée à la plus haute dignité qui ayt esté, ny qui sera jamais; car quand Dieu viendroit derechef à creer plusieurs mondes, il ne pourroit jamais faire qu'une pure creature fust plus eslevée en dignité que d'estre Mere de Dieu; dignité certes incomparable, et de laquelle neantmoins elle ne s'enfle point : Et quoy que Dieu l'esleve au dessus de toutes les creatures, elle proteste nonobstant cela, qu'elle est et sera tousjours servante de sa divine majesté; et pour monstrer qu'elle l'estoit, et la vouloit tousjours estre ; *Fiat mihi secundùm verbum tuum;* Il me soit fait, dit-elle à l'ange, selon vostre parole, s'abandonnant à la mercy de la divine volonté; protestant neantmoins que par son choix et par son eslection, elle se tiendra tousjours en sa bassesse, et conservera l'humilité, comme compagne inseparable de la virginité.

Or bien que ces deux vertus, à sçavoir l'humilité et la virginité, se puissent rencontrer l'une sans l'autre, toutesfois cette division et cette separation ne se peut aucunement treuver entre l'humilité et la charité, parce qu'elles sont indivisibles, estant tellement jointes et unies ensemble, que jamais l'une ne se peut treuver sans l'autre, pourveu qu'elles

soient vrayes et parfaites: car dès que l'une de ces vertus cesse de faire son operation, l'autre la suit immediatement, dès que l'humilité s'est abbaissée, la charité se releve contre le ciel; d'autant que ces deux vertus sont comme l'eschelle de Jacob, par laquelle les anges montoient et descendoient: ce n'est pas à dire qu'ils peussent monter et descendre en mesme temps, ains quand ils estoient descendus, ils montoient derechef. L'humilité semble estre en quelque maniere une vertu qui nous esloigne de Dieu, lequel est appuyé sur le haut de cette mysterieuse eschelle, parce qu'elle nous fait tousjours descendre en bas pour nous avilir, abaisser et mespriser: et neantmoins, c'est tout au contraire; car à mesure que nous nous abaissons, nous nous rendons plus capables de monter au haut de cette eschelle mystique de la perfection, où nous rencontrerons la poictrine du Pere celeste.

Nostre-Dame donc s'abaissant, et se reconnoissant indigne d'estre eslevée à la tres-haute dignité de Mere de Dieu, fut par cela mesme renduë sa Mere: Car elle n'eut pas si-tost fait la protestation de sa petitesse, que s'estant abandonnée par un acte de charité nompareille, elle fut faite Mere du Sauveur de nos ames.

Si donc nous faisons ainsi, mes cheres filles, et qu'à l'imitation de la Ste Vierge nous joignions la virginité avec l'humilité, elle sera soudain accompagnée de la tres-saincte charité : charité qui nous eslevera au haut de l'eschelle mystique de Jacob,

où nous serons indubitablement receus dans le sein du Pere eternel, qui nous comblera de mille sortes de consolations celestes, desquelles jouyssant, nous chanterons avec nostre tres-saincte maistresse, le Cantique des divines loüanges, glorifiant eternellement Dieu qui nous aura fait la grace de la suivre en ce monde, et batailler sous son estendart. Amen.

DIEU SOIT BENY!

SERMON

POUR
LE VENDREDY DE LA IVe SEMAINE
DE CARESME.

Venit hora et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate, nam et Pater tales quærit qui adorent eum.
JOAN. 4.

L'heure est venuë que les vrais adorateurs adoreront mon Pere en esprit et verité ; car il veut de tels adorateurs.

CETTE-CY est l'une des plus notables et signalées sentences de l'Evangile, en laquelle la maniere de bien et deüment servir Dieu, est exprimée et declarée par Dieu mesme. Au reste elle est tres-difficile à entendre, et diversement expliquée par les adversaires de l'Eglise catholique, pour renverser la foy des anciens, et neantmoins en icelle sont cachez plusieurs admirables secrets en confirmation de la creance de l'Eglise, et de la verité d'icelle. Secrets et mysteres lesquels jamais nous ne descouvrirons, si celuy qui les y a mis pour nostre salut ne les nous fait voir par sa grace. Prions-le donc par le merite de son sang, qu'il nous en fasse participant à son honneur et gloire, et prenons pour advocate sa saincte Mere, à laquelle nous presenterons le salut angelique. *Ave Maria.*

COMME le chasseur ayant donné la chasse et le cours au cerf et à la biche, va l'attendre auprès de quelque fontaine où elle a accoustumé de s'abbreuver (car cette sorte d'animal est extremement subjet à la soif) pour la prendre apres que la froideur de l'eau l'aura engourdie, suivant le dire du psalmiste: *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te Deus*, comme le cerf alteré desire la fontaine, ainsi mon ame vous souhaite, ô mon Dieu! Tout de mesme Nostre-Seigneur en l'histoire de l'Evangile du jourd'huy, s'en va auprès d'une fontaine attendre une pauvre pecheresse alterée par son iniquité, afin de la prendre par une tres-glorieuse chasse, apres qu'avec ces saincts discours, il l'a engourdie aux mouvemens de son peché et de sa concupiscence. Mais entendez briefvement l'histoire, puis nous nous arresterons sur nostre principal poinct quand nous l'aurons rencontré.

Les disciples de Nostre-Seigneur baptisoient une grande multitude de personnes en Judée, et beaucoup plus que S. Jean-Baptiste n'avoit fait, dequoy Nostre-Seigneur s'appercevant, les Scribes et les Pharisiens estre irritez pour l'envie qu'ils avoient sur luy, et n'estant encore venu le temps de sa passion, voyant le peu de profit qu'ils faisoient en Judée et pour donner commencement à sa saincte predication, il s'en alla en Galilée, et s'arresta en Capharnaum, qui estoit sur les limites de Zabulon et Nephtali, suivant la prophetie d'Isaye : *Primo tem-*

pore alleviata est terra Zabulon, et terra Nephtali.

Or entre la Judée et la Galilée estoit la Samarie, en laquelle il y avoit une ville qui s'appelloit Sichar, ville située sur le mont Garizin, illustre pour avoir esté le chef du royaume d'Israël, establie par cet obstiné Jeroboam, pource qu'Abraham sortant de Mesopotamie, y edifia un autel, y estant arrivé, cette terre lui fut promise; Jacob, revenant de Mesopotamie, y dressa sa tante, et y achepta une partie du champ d'Emor. Là fut corrompuë Dina, et le fils du roi tué, et beaucoup d'hommes par les enfans de Jacob. Ce fut une cité de refuge: Joseph y fut ensevely.

En un champ qui avoit esté donné à Joseph en prerogative, et qui estoit celui de Gomor y avoit une fontaine de Jacob qu'il fit faire, et Joseph y estoit ensevely: où Nostre-Seigneur estant arrivé, lassé et recreu du chemin qu'il avoit fait, il s'assit ainsi sur la fontaine: *Jesus autem fatigatus ex itinere sedit sic super fontem. Sic*, ainsi comme il se trouva: *sic*, parce qu'il estoit las; *sic*, il estoit recreu; et par ainsi il s'assit; *sic*, comme un autre homme. Considerez-vous point la bonté de ce Seigneur, l'affection de ce chasseur qui court pour prendre la proie de l'ame, tant qu'il en est las, et contraint, par maniere de dire de se reposer. Considerez-vous point nostre lascheté, qui nous faschons de la moindre peine du monde qu'il faut prendre pour nous sauver nous-mesmes. Or Nostre-Seigneur n'estoit pas

las sans cause, car il avoit cheminé bien tard, et à pied sans doute, dont l'Evangeliste dit: *Hora autem erat quasi sexta,* il estoit desja quasi midy; car les Juifs partagent le jour en douze heures, et la nuict en douze: et cependant que ce celeste chasseur se repose, voicy venir la pauvre miserable biche; mais bien-tost heureuse, et trois fois heureuse Samaritaine, qui venoit à l'eau, *Venit autem mulier de Samaria haurire aquam.* O bien-heureuse Samaritaine! tu viens puiser l'eau mortelle, et tu as trouvé l'eau immortelle de la grace du Sauveur. Heureuse Rebecca, qui venant à la fontaine y trouva le valet d'Abraham qui te rendit espouse d'Isaac: mais plus heureuse Samaritaine, qui venant à l'eau, maintenant y treuve Nostre-Seigneur qui de pecheresse que tu estois, te rend sa fille et son espouse.

Voicy l'occasion que Nostre-Sauveur prend de sauver cette ame: car là près de la fontaine il luy dit, *Da mihi bibere,* donnez-moy à boire. Nostre-Seigneur pour avoir occasion de nous faire du bien, nous demande les œuvres de misericorde. Il ne demande pas à boire pour boire, mais pour faire boire cette Samaritaine l'eau de grace. Or il entre en propos avec elle, parce que ses disciples estoient allez en la ville achepter des viandes: *Discipuli enim ejus abierunt in civitatem ut cibos emerent.* Parlant aussi seul avec elle, il avoit plus de commodité de luy faire confesser son péché, dont la femme luy dit, *Dixit ergo ei mulier Samaritana;* parce qu'elle n'eust pas commencé. *Bern. l. de grat. et lib. arb.*

Conatus liberi nostri arbitrii cassi sunt si non adjuventur, et nulli si non excitentur.

Quomodo tu Judæus cum sis, bibere à me poscis quæ sum mulier Samaritana, non enim coutuntur Judæi Samaritanis. Les Samaritains estoient en horreur aux Juifs, comme je diray cy-apres. Cette femme donc luy reproche cela, comme disant; vous autres Juifs tenez les Samaritains pour excommuniez, et comme donc me demandez-vous àboire? Elle sçait bien que ce n'est pas commerce que de demander un peu d'eau; mais elle luy dit cela par reproche.

Respondit Jesus, et dixit ei, si scires domum Dei, et quis est qui dicit tibi, da mihi bibere, tu forsitan petiisses ab eo, et dedisset tibi aquam vivam. Voicy où Nostre-Seigneur commence à lui tirer les sagettes de son divin amour: il lui dit deux choses. Premierement, si tu sçavois le nom de Dieu que le Pere a donné au monde, *Sic Deus dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret, ut omnis qui credit, etc. habeat vitam æternam.* Secondement, et qui est celuy qui te demande à boire; car c'est celuy qui est venu abreuver toutes les ames, c'est celuy qui est venu respandre son sang pour arrouser l'Evangile, c'est celuy qui est venu, *non vocare justos, sed peccatores ad pœnitentiam:* si tu eusses connu l'un et l'autre, le don du Pere eternel, et que c'est moy qui suis ce don là.

1. Autres choses, *Tu forsitan petiisses ab eo.* 1. *forsitan*, le libre arbitre: *petiisses ab eo, non expectasses.*

2. Autres choses 1. *Et dedisset tibi non sicut tu quæ recusas.* 2. *Aquam vivam multo excellentiorem ea quam à te peto.*

Dicit ei mulier, Domine neque in quo haurias, habes, et puteus altus est, unde ergo habes aquam vivam? Comme elle s'esloigne de l'intelligence de Nostre-Seigneur qui parle d'un don de Dieu, et elle va parler de la terre. 2. Nostre-Seigneur parle de l'eau vive, et elle de la morte: *Unde ergo. Quomodo hic carnem suam, etc.*

Numquid tu major es patre nostro Jacob, qui dedit nobis puteum, et ipse ex eo bibit, et filii ejus, et pecora ejus? Voyez la ruse, elle est desja esclairée du Sauveur, elle n'ose dire, non tu n'es pas; mais interroge, *numquid tu.* Cependant elle monstre qu'il y a bien de la peine à croire : mais voyez quelle honorable memoire elle fait de Jacob, et comme elle s'apprivoise peu à peu, disant, *patre nostro*, de nostre pere Jacob, nous sommes tous venus d'un mesme pere.

Respondit ei Jesus, et dixit, omnis qui bibit ex aqua hac sitiet iterum, qui autem biberit ex aqua quam ego dabo, non sitiet in æternum. Considerez un peu la difference qu'il y a entre ces deux eaux, l'une appaise la soif; mais ce n'est pas pour longtemps, l'autre pour tousjours, *in æternum, etc.*

Il y a ici à considerer deux soifs, l'une du corps, l'autre de l'ame; car les desirs sont une soif à l'ame, dont Nostre-Seigneur dit, *non sitiet*, et le psalme, *sitivit anima mea ad Deum fontem vivum:* mais le

Sainct Esprit, à qui le reçoit par grace, il esteint la soif du corps et de l'ame en ce monde et en l'autre. En ce monde, comme dit S. Paul, *Omnia arbitratus sum ut stercora, ut Christum lucri facerem;* mais imparfaitement, car il y a tousjours de l'homme, *Sentio in membris meis legem repugnantem legi mentis meæ:* en l'autre parfaitement, *satiabor cum apparuerit gloria tua.* Psal. 16. Les eaux du monde n'empeschent pas la soif eternelle, mais si font les eaux du Sainct Esprit. Exemple du Lazare et du mauvais riche.

Sed aqua quam ego dabo ei fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam. Autant monte l'eau qu'elle descend. Rom. 8. *Suscitabit corpora vestra mortalia propter in habitantem spiritum ejus in vobis, etc.*

Dicit ei mulier, Domine, da mihi hanc aquam ut non sitiam, nec veniam huc haurire. Elle croit que Nostre-Seigneur est plus grand que Jacob, et donne une meilleure eau; mais elle la demande pour le temporel, n'estant pas encore esclairée.

Dicit ei Jesus, voca virum tuum. Respondit, non habeo virum: dicit ei Jesus, bene dixisti, quia virum non habeo, quinque enim viros habuisti, et nunc quem habes non est tuus vir, hoc verè dixisti; dicit ei mulier, Domine, video quia propheta es tu.

Confessio peccatorum. Dixi confitebor adversum me injustitiam meam Domino, et tu remisisti iniquitatem peccati mei.

SERMON

SUR LE MESME SUBJET.

Spiritus est Deus : et eos qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare.

Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent, il faut qu'ils l'adorent en esprit et verité.

Apres qu'Helie eut fait cette grande vengeance et tuërie des prophetes de Baal vers le torrent de Cison, comme il est escrit au 3. des Roys, il predit à Achab une grande pluye, et commanda à son serviteur de regarder contre la mer de la montagne de Carmel sept fois; et la septiesme fois voicy venir une nuée petite comme le vestige d'un homme, et bientost apres vint une grosse nuée, un vent et une grande pluye. S'il vous plaist de regarder les sept paroles que Nostre-Seigneur dit à la Samaritaine, vous verrez en icelle comme une petite nuée grosse d'une saincte penitence, qui puis apres grossira et fera venir une grande troupe de Samaritains. Vous estes desja à la cinquiesme, où Nostre-Seigneur fait confesser son peché à la Samaritaine.

Je crois que vous sçavez l'histoire de la resurrection de l'enfant de la devote Sunamite faite par Elisée, comme il est escrit au 4. livre des Roys. Elisée avoit logé chez elle, en contr'échange il luy obtint un enfant, mais il mourut jeune, elle s'en va au

mont de Carmel au mesme prophete, afin qu'il obtint vie pour son enfant : Elisée vint luy-mesme chez la Sunamite, ferme l'huis sur soy et sur le petit enfant : il prie Dieu, se couche sur le petit enfant par deux fois; enfin la petite creature bâilla sept fois, et ouvrit les yeux et resuscita. Ainsi Nostre-Seigneur s'acommode tellement à la Samaritaine, estant seul avec elle, qu'icelle bâillant sept fois, resuscite de la mort du peché à la vie de la grace. Ce sont les sept paroles qu'elle dit, nous estions en la cinquiesme, *Propheta es tu :* Mais il vous faut ressouvenir de deux choses que je disois vendredy. 1. Que l'occasion fit reconnoistre Nostre-Seigneur pour prophete à la Samaritaine. 2. Que les juifs tenoient les Samaritains pour heretiques et payens : mais je ne vous dis pas au long les raisons.

L'origine des Samaritains est, qu'apres la division du royaume d'Israël faite par Jeroboam (1), comme Achias Silonite avoit predit, qui seroit trop longue à raconter. Jeroboam (2) de peur que les deux tribus de son obeyssance ne reprissent l'affection de leur roy naturel Roboham, s'ils alloient reconnoistre le temple et l'ordinaire succession des prestres en Hierusalem, il fit un temple des faux dieux en Samarie, et fit des prestres du vulgaire, qui n'estoient pas de la succession legitime de Levi. De ce schisme n'arriva que mal-heur en Israël. Enfin sous Osée, Salmanazar roy d'Assyrie rendit captifs tous ces schismatiques, comme le Turc a fait nos schismatiques,

(1) 3. Reg. 12. — (2) 3. Reg. 11.

et pour les garder de rebellion les fit tous passer en Assyrie, et en leur place envoya des Scythiens et Babyloniens, c'estoient des meschans, Dieu envoya des lyons, pour remede dequoy on leur envoye un prestre de ceux qui estoient captifs, qui leur enseignoit la loy de Dieu; mais ces gens ne se sçavoient resoudre à abandonner leur idolatrie, et partant adoroient Dieu et tenoient sa religion, et la religion des faux dieux. Or il est croyable que tous n'abandonnent pas, mais en demeura quelques-uns, et autres retournerent, dont les Samaritains demeurerent ainsi. Puis il vint un seducteur, un apostat, qui leur mit en teste plusieurs heresies. Or cela presupposé.

Les Juifs haïssoient les Samaritains, 1. parce qu'ils tenoient leurs possessions, car Samarie appartenoit aux Hébreux : 2. parce qu'ils estoient de la race des Assyriens qui avoient fort tourmenté les Juifs (1) : 3. parce que parmy eux regnoit le gentilisme avec la vraye religion, et chascun se gouvernoit comme bon luy sembloit (2). Les Samaritains empécherent les Juifs revenus de la captivité au temps d'Artaxerxes, de reedifier la ville et le temple, c'estoient des gens neutres, ce dit Joseph, parce qu'ils les scandalisoient et retiroient leurs criminels, dit le mesme autheur, mais sur tout, c'est parce qu'ils estoient schismatiques, et avoient dressé autel contre autel, ayant fait un temple au mont de Garizin, et des prestres autres que de la succession ordinaire,

(1) Esd. c. 4. — (2) L. 11 et 13.

dont vint la dispute devant le roy d'Egypte, qui adjugea pour les Hebreux. Et qu'ils ne recevoient que les cinq livres de Moyse, le Pentateuque; du reste ils s'en mocquoient. Voila la dispute principale.

Dont à nostre propos, Nostre-Seigneur avoit fait confesser à la Samaritaine son peché, et le luy avoit descouvert, enquoy elle connut qu'il estoit prophete, *Domine, video quia propheta es tu* : mais parce qu'il luy faschoit de s'arrester sur ce discours, elle le destourne sur une dispute de la religion, car c'est l'ordinaire des religions vicieuses, que de mettre forces disputes en avant, et que les peuples s'en veulent aussi bien mesler que les autres. Voicy donc cette femme qui fait de la theologienne, et veut chercher son salut, et dit : *Patres nostri in monte hoc adoraverunt, et vos dicitis, quia Hierosolymis est locus ubi adorare oportet.* Jacob a adoré retournant de Mesopotamie en ce mont. Genes. trente-trois, et Abraham. Genes. 12. Si donc nos peres y ont adoré, pourquoy dites-vous, etc.

Mais sçachez qu'adorer, est pris icy pour sacrifier : car quant à l'adoration privée, elle se pouvoit faire par tout, mais sacrifier, non, sinon au lieu choisi par le Seigneur. Deut. 12.

Et c'estoit la question qui estoit entre les Juifs et les Samaritains que cette femme propose. Et me semble voir une femme dans Geneve, dire : Pourquoy ne mangez-vous pas de la chair, les apostres en ont bien mangé, etc.

SERMON

POUR
LE QUATRIESME DIMANCHE
DE CARESME.

Accepit Jesus panes, et cum gratias egisset, distribuit discumbentibus: similiter et ex piscibus quantum volebant. Joan. cap. 6.

Jesus ayant pris les pains, apres qu'il eut rendu graces à son pere, il les distribua à ceux qui estoient assis: et fit le semblable de deux poissons, en donnant à chascun autant qu'ils en vouloient.

L'HISTOIRE que nous represente la saincte Eglise en l'Evangile de ce jour, est un tableau dans lequel sont depeints mille beaux subjets propres à nous faire admirer et loüer la divine Majesté: mais en particulier, ce tableau nous represente l'admirable Providence, tant generale que particuliere, que Dieu a pour tous les hommes; non seulement pour ceux qui l'ayment, et qui vivent selon sa volonté dans le christianisme, mais aussi pour tous les autres, tant payens, heretiques, qu'autres quels qu'ils soient, car autrement ils periroient indubitablement.

Or bien que Dieu aye une providence generale pour tous les hommes, il est vray neantmoins qu'il en a une beaucoup plus particuliere et speciale pour ses enfans, qui sont les chrétiens; entre lesquels il s'en trouve tousjours quelque troupe, comme nous

voyons en l'Evangile de ce jour, qui meritent que Dieu ait un soin plus special, et une providence plus particuliere pour eux. Or ceux-là sont les personnes qui pretendent de parvenir à la perfection, et lesquelles pour cela ne se contentent pas de suivre Nostre-Seigneur en la plaine des consolations, mais ont encore le courage de le suivre parmy les deserts, et de monter avec luy jusques sur la cime de cette haute montagne de la perfection.

Plusieurs virent Nostre-Seigneur, tandis qu'il alloit instruisant les hommes, et guerissant les malades, lesquels pourtant ne le suivirent pas : plusieurs aussi le voyant, le suivirent, mais seulement jusques au pied de la montagne, se contentant de le suivre en la plaine et es lieux agreables et faciles. Mais mille fois plus heureux furent ceux qui le virent et le suivirent, non seulement jusques au pied de la montagne; ains transportez de l'amour qu'ils luy portoient, monterent avec luy, depourveus de tout autre soin que de luy plaire; car ils meriterent que ce divin Sauveur prit soin d'eux, et leur fit ce banquet miraculeux de la multiplication des cinq pains, et des deux poissons, de peur qu'ils ne vinssent à defaillir de faim, comme il sembloit que plusieurs deussent faire, l'ayant suivy longtemps sans boire ny manger, pour l'extrême suavité et consolation qu'ils recevoient d'entendre ses divines paroles, et de voir les miracles qu'il operoit, et bien que leur nécessité fust tres-grande, si n'y pensoient-ils point.

O! que ces troupes qui suivoient Nostre-Seigneur, estoient aymables en cette pratique si parfaite du delaissement total du soin d'eux-mesmes entre les bras de sa divine Providence! N'ayez pas peur que rien leur manque, car il en prendra soin, et en aura compassion, ainsi que nous verrons en la suite de ce discours, lequel je feray, sur la confiance que ceux qui pretendent à la perfection doivent avoir en la divine Providence, specialement pour ce qui regarde les choses spirituelles, d'autant que j'ay parlé autrefois en ce mesme lieu de la providence generale que Dieu a pour tous les hommes, et de la confiance que nous devons avoir en luy pour le regard des choses temporelles.

Je diviseray ce subjet en trois poincts. Au premier desquels je vous feray voir la bonté de ce peuple qui suivoit Nostre-Seigneur sans aucun soin ny pensées sur eux-mesmes, laissant leurs maisons, et tout ce qu'ils avoient, attirez de l'affection qu'ils luy portoient et du contentement qu'ils prenoient d'ouyr sa parole. O que c'est une bonne marque en une ame de se plaire à entendre la parole de Dieu, et quitter toutes choses pour le suivre plus parfaitement. L'on peut sans doute pretendre et parvenir à la perfection en demeurant au monde, en prenant soin un chascun de ce qu'il a affaire selon sa vocation: mais pourtant c'est chose tres-certaine, que Nostre-Seigneur n'exerce pas envers ceux-là une si speciale providence, ny n'en prend pas un soin si particulier, comme il fait de ceux qui quittent toutes

choses, et encore le soin d'eux-mesmes pour le suivre plus parfaitement. Certes, ceux-cy ont beaucoup plus de capacité que les autres pour bien entendre la parole de Dieu, et estre attirez à l'odeur de ses divines suavitez, car tandis que nous avons tant de soin de nous-mesmes, je dis un soin plein de sollicitude, Nostre-Seigneur nous laisse faire : mais quand nous le luy laissons entierement, il le prend tout, et à mesure que nostre abandonnement est plus grand, sa providence l'est de mesme envers nous, ce que je ne dis pas tant pour ce qui est des choses temporelles, comme pour ce qui est des spirituelles.

Luy-mesme enseigna cette pratique à sa bien-aymée Ste Catherine de Sienne : Pense à moy, ma fille, luy dit-il, et je penseray et auray soin de toy. O ! qu'heureuses sont les ames qui sont si amoureuses de Nostre-Seigneur, que de bien suivre cette regle, de penser à luy, en se tenant fidellement en sa presence, escoutant ce qu'il dit à leur cœur, obeyssant à ces divins traits et attraits, mouvemens et inspirations, respirant et aspirant continuellement au seul desir de luy plaire, et d'estre soumises à sa tres-saincte volonté, pourveu toutesfois que cela soit accompagné de confiance en sa divine bonté et en sa providence, et qu'elles demeurent tousjours tranquilles, et non troublées, ny pleines d'anxieté apres la recherche de la perfection qu'elles ont entreprise.

Considerez, je vous prie, ces troupes qui suivirent Nostre-Seigneur jusques sur la montagne, avec quelle paix et tranquilité d'esprit ils alloient apres

luy : on ne les entendoit point murmurer ny se plaindre, bien qu'il sembloit qu'ils deussent exhaler l'ame, à force de langueur et de faim. Ils souffroient beaucoup, mais ils n'y pensoient pas, tant ils estoient attentifs à la pretention qu'ils avoient de suivre Nostre-Seigneur par tout où il alloit. Ce que ceux qui pretendent à la perfection doivent soigneusement imiter, retranchant tant de soin et d'anxieté qu'ils ont pour ce qui regarde leur advancement spirituel, et tant de plaintes qu'ils font de se voir imparfaits. Ils sont si tost lassez et recreus dés qu'ils ont un peu cheminé, et leur semble tousjours qu'ils ne parviendront jamais assez tost à ce festin delicieux que Nostre-Seigneur doit faire là haut sur la cime de cette montagne celeste. Ayez patience, peut-on dire à ces personnes ainsi empressées à la poursuite de la perfection, quittez un peu le soin de vous-mesme, et ne craignez pas que rien vous manque; car si vous vous confiez en Dieu, il aura soin de vous, et de tout ce qui sera requis pour vostre avancement en la perfection; et sçachez que nul n'a jamais esté trompé qui se soit abandonné à sa saincte providence; ne voyez-vous pas que les oyseaux de l'air qui ne moissonnent ny ne recueillent, ne laissent pas pourtant d'estre nourris et sustentez par la providence du Pere celeste, bien qu'ils ne servent qu'à recreer l'homme par leur chant: *Respicite volatilia cœli quoniam non serunt, neque metunt, neque congregant in horrea, et Pater vester cœlestis pascit*

illa (1). Et comme vous voyez qu'on tient d'ordinaire de deux sortes d'oyseaux és maisons, comme des poules qu'on tient seulement pour l'utilité: et d'autres qu'on tient seulement pour donner du plaisir et de la recreation, comme sont les rossignols, et autres tels petits oyseaux qu'on tient dans les cages seulement pour chanter, et que tous neantmoins sont nourris par le soin de leur maistre; mais non pas à mesme fin, d'autant que les uns le sont pour l'utilité, et les autres pour luy donner du plaisir. Or c'en est de mesme de l'Eglise, qui est la maison de Dieu, de laquelle le pere de famille est Nostre-Seigneur, lequel a un soin tres-grand de pourvoir aux necessitez de tous les fidelles qui y sont associez, avec cette difference neantmoins qu'entre eux tous il en choisit tousjours quelques-uns pour estre entierement employez à chanter ses loüanges, et lesquels pour cela il veut qu'ils soient deschargez de tout autre soin; c'est pourquoy il a ordonné que les prestres fussent sustentez et nourris des decimes, qui se recueillent sans sollicitude, à cause qu'ils sont consacrez à son service; et qu'ils sont comme des oyseaux destinez pour recreer sa divine Majesté, et luy donner du plaisir par leur chant; et les continuelles loüanges qu'ils luy donnent et doivent donner.

Mais les religieux et religieuses, qu'est-ce autre chose sinon des oyseaux qui se sont volontairement

(1) S. Matt. 6.

enfermez dans leurs monasteres, comme dans des cages, pour chanter sans cesse les loüanges de Dieu.

Certes nous pouvons bien dire en verité, que tous leurs exercices sont autant de cantiques nouveaux qui annoncent les divines misericordes, et qui provoquent continuellement les hommes à loüer la divine bonté, en reconnoissance des graces qu'elle leur a faites, et de la speciale et toute particuliere providence qu'elle a euë pour eux, les ayant retirez du monde, afin que plus aisement et tranquillement ils le puissent suivre sur la montagne de la perfection, à laquelle tous sont appellez, puisque Nostre-Seigneur parlant à tous, a dit, *Estote perfecti sicut et Pater vester cœlestis perfectus est* (1), Soyez parfaits comme vostre pere est parfait.

Mais en verité nous pouvons bien dire ce qui est dans le sainct Evangile, que plusieurs sont appellez, mais peu sont esleus, *Multi enim sunt vocati, pauci verò electi* (2). Car il est vray que plusieurs asrent à la perfection, mais peu y parviennent, parce qu'ils ne marchent pas dans une parfaicte confiance en Dieu, et abandon à sa divine providence comme ils devroient, s'appuyant trop sur eux-mesmes et sur leurs bonnes œuvres. Car ils s'inquiettent et s'empressent au lieu de se servir avec paix et tranquilité des moyens qui leur sont donnez selon leur vocation, pour tendre à la perfection, se tenant apres en repos pour tout le reste; puisqu'il est certain que

(1) S. Matt. 5. — (2) S. Matt. 20.

Dieu sous la providence duquel nous nous sommes embarquez, aura tousjours soin de nous pourvoir de tout ce qui nous sera necessaire : c'est pourquoy nous devons estre asseurez, que quand tout nous manquera, tout ne nous manquera pas, puisque nous aurons Dieu, qui est et qui doit estre nostre tout. Hé ! ne voyons-nous pas que les enfans d'Israël n'eurent point la manne jusques à tant qu'ils n'eurent plus de la farine d'Egypte, apres quoy, sa divine providence les nourrit dans le desert par l'espace de quarante ans de cette viande celeste, jusques à ce qu'ils arriverent à la terre de promission, ainsi qu'il est rapporté en l'Exode, *Filii Israel comederunt Man quadraginta annis, donec venirent in terram habitabilem* (1).

Or pour passer à mon second poinct, je dis que bien qu'il soit tres-veritable que Dieu fera plustost des miracles, que de laisser sans secours, tant spirituel que temporel, ceux qui se confient pleinement en son soin et en sa divine providence : il veut neantmoins que nous fassions de nostre costé ce qui est en nous, c'est à dire, que sa volonté est, que nous nous servions des moyens ordinaires pour parvenir à la perfection, au defaut desquels il ne manquera jamais de nous secourir. Mais tandis que sa volonté nous est signifiée, et que nous avons des personnes qui nous disent ce qu'il faut que nous fassions, n'attendons pas que Dieu fasse des miracles pour nous enseigner, car il ne le fera pas : et

(1) Exod., 16.

tandis qu'Abraham sera dans sa famille, et Elie entre les prophetes, Dieu ne fera point de miracles pour les nourrir. Mais pourquoy cela? d'autant qu'il veut qu'Abraham fasse recueillir son bled, afin d'en faire du pain pour se sustanter: il a des troupeaux, qu'il s'en nourrisse, ou bien s'il veut, qu'il fasse tüer le veau gras, et qu'il en fasse festin aux anges. Mais au contraire, si Elie s'en va pres du torrent de Cedron, ou bien dans les deserts de Bersabée, vous verrez que Dieu le nourrira en un lieu par l'entremise d'un ange, qui luy apportera du pain cuit sous la cendre, et en l'autre par le moyen d'un corbeau qui luy apportera tous les jours du pain et de la chair pour sa nourriture.

Quand le secours humain nous manque, tout ne nous manque pas; car Dieu succede, et prend soin de nous par sa speciale providence, ainsi que nous voyons en l'Evangile de ce jour. Car ces pauvres gens qui suivoient Nostre-Seigneur, ne furent secourus de luy, qu'apres qu'ils furent tous alangouris de faim: or Nostre-Seigneur ayant pitié d'eux, il en prit soin, à cause que pour son amour ils s'estoient tellement oubliez d'eux-mesmes, qu'ils ne portoient avec eux nulle provision, excepté le petit Martial, qui portoit cinq pains d'orge et deux petits poissons, mais tous les autres ne portoient rien. Ce qui pleût tellement à Nostre-Seigneur, qu'il semble que tout amoureux des cœurs de ces bonnes gens, qui estoient plus de cinq mille, il disoit en luy-mesme: vous n'avez nul soin de vous, mais ne craignez

point, d'autant que je le prendray moy-mesme et rien ne vous manquera: et appellant à soy S. Philippe, il luy dit, *Unde ememus panes, ut manducent hi? hoc autem dicebat tentans eum;* Ces pauvres gens s'en vont defaillir de faim, si nous ne les secourons de quelques vivres, où pourrons-nous trouver dequoy les sustanter? ce qu'il ne disoit pas, dit l'Evangeliste, par ignorance; car il est tres-certain que Nostre-Seigneur sçavoit bien qu'il pouvoit remedier à la necessité de ce peuple, ains seulement pour tenter ce S. apostre, et faire espreuve de sa foy, et de sa confiance. Mais quand on dit, que Dieu nous tente, il ne faut pas entendre que ce soit pour nous faire commettre le mal; *Deus enim intentator malorum est,* car Dieu ne tente jamais les hommes pour les porter au peché, dit le grand S. Jacques, et ce seroit un blaspheme de croire le contraire; mais c'est à dire, qu'il tente quelquesfois les hommes, et ses serviteurs mieux aymez, pour eprouver leur fidelité, et l'amour qu'ils luy portent, afin de leur faire faire quelques grandes et excellentes actions comme il fit à Abraham lorsqu'il luy commanda de sacrifier son fils tant aymable Isaac. De mesme, Dieu tente quelquesfois ses serviteurs en la foy, et en la confiance qu'ils ont en sa divine providence, permettant qu'ils soient si alangouris, si secs et pleins d'ariditez en tous leurs exercices spirituels, qu'ils ne sçavent de quel costé se tourner, pour se soulager un peu de l'ennuy interieur qui les accable.

Nostre-Seigneur tenta donc S. Philippe, pour

éprouver sa confiance, lequel n'estant pas encore confirmé en la foy, et doutant de la toute puissance de son bon Maistre, luy repondit, comme en rejettant sa proposition ; O vrayement pour deux cens deniers de pain ne suffiroient pas pour en donner à chascun un morceau, *Ducentorum denariorum panes non sufficiunt eis, ut unusquisque modicum quid accipiat.* O que ce sainct nous represente merveilleusement bien certaines ames, lesquelles manquant de confiance en Dieu se plaignent tousjours ; escoutez-les, je vous prie, il n'y a rien de si pauvres qu'elles sont, il n'y eut jamais personnes (disent-elles) si affligées qu'elles. O certes, l'on peut bien dire que ces personnes ressemblent encores à S. André, lequel dit à Nostre-Seigneur, Il y a bien icy un jeune garçon qui porte cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de gens? *Est puer unus hic, qui habet quinque panes hordeaceos, et duos pisces, sed hæc quid sunt inter tantos?* Hélas ! disent ces pauvres ames, ainsi affligées, et qui sont dans les seicheresses interieures, il est vray que nous avons de bons livres spirituels, des predications, et des temps pour vaquer à l'oraison, mais qu'est-ce que cela? chose estrange de l'esprit humain : Hé ! que voudriez-vous donc de plus? que Dieu vous envoya un ange pour vous consoler? O certes ! il ne le fera pas, car vous n'avez pas encore jeusné plusieurs jours pour le suivre au desert, et sur la montagne de la perfection, pour à laquelle parvenir, il faut que vous vous oubliiez vous-mesmes, vous laissant

conduire à Dieu, ainsi que bon luy semblera, ne vous mettant en peine ny en soucy que de le suivre en escoutant sa parole, ainsi que faisoient ses troupes, comme nous voyons en l'Evangile de ce jour.

Je remarque de plus que Nostre-Seigneur tenta S. Philippe pour le faire humilier, pour une parole de si grande défiance, comme fut celle qu'il dit, respondant à son divin Maistre, que deux cens deniers de pain ne suffiroient pas pour en donner à chascun un morceau : *Ducentorum denariorum panes non sufficiunt.* Mais remarquez, je vous prie, mes cheres sœurs, que Dieu ayme tant l'humilité, qu'il nous tente quelquesfois, non pour nous faire faire le mal; mais pour nous faire apprendre quels nous sommes par nostre propre experience, permettant que nous disions ou fassions quelque chose mal à propos, et où il y a du defaut, pour nous faire humilier. Ces plaintes, ces respugnances, ces difficultez à la poursuite du bien encommencé, qu'est-ce autre chose que des subjets vrayement dignes de nous humilier, et faire recognoistre pour foibles et enfans en ce qui est de la perfection et de la vertu? Or le remede à cela est qu'il ne faut pas tant se regarder soy-mesme, ains il faut penser à Dieu, et le laisser penser à nous. Nous nous devons bien tenir en humilité, à cause de nos imperfections; mais il faut que cette humilité soit accompagnée d'une grande generosité, parce que ces deux vertus doivent tousjours aller ensemble, et l'une sans l'autre degenere en imperfection : car l'humilité

sans generosité, n'est que tromperie, et lascheté de cœur qui nous porte au decouragement, quand on nous veut employer à quelque chose; comme au contraire, la generosité sans humilité n'est que presumption.

Nostre-Seigneur donc, nonobstant que S. Philippe et S. André affirmassent, que ce n'estoit rien que cinq pains et deux petits poissons pour cette grande multitude de peuple, ne laissa pas de dire qu'on les luy apportast, et commanda à ses apostres qu'ils fissent asseoir ce peuple, ce que ces bonnes gens firent fort simplement : en quoy certes ils furent admirables en leur soubmission, se mettant à table sans qu'ils vissent rien dessus, ny apparence qu'on leur pust rien donner; où estant Nostre-Seigneur prenant les cinq pains, les benit, et les rompit, puis commanda à ses apostres qu'ils en fissent la distribution, laquelle estant faite, il y en eut encore douze corbeilles de reste que Nostre-Seigneur fit ramasser, tous en ayant eu à suffisance pour se rassasier selon leur necessité.

Il y auroit icy plusieurs belles questions à proposer; mais je n'en diray qu'une qui a esté emeuë entre plusieurs docteurs; à sçavoir, si tous mangerent des cinq pains d'orge, ou si Nostre-Seigneur en fit de nouveaux par sa toute-puissance pour distribuer au peuple : mais l'Evangeliste dit expressement tant en l'histoire qu'il rapporte de ce miracle, qu'en celle d'un autre presque semblable, n'estant pas toutesfois le mesme, comme il se peut voir dans le

texte sacré des Evangiles, parce qu'en celuy-là il y avoit sept pains, et qu'il n'y en avoit que cinq en celuy-cy, selon que le rapporte S. Jean, lequel dit que tous mangerent des cinq pains d'orge, et des deux poissons, surquoy je diray ce mot en passant; puis qu'il vient à mon propos.

Comment se pourra-t'il faire qu'en la resurrection generale chascun resuscite en son mesme corps, les uns ayant esté mangez des vers, les autres devorez et consommez par les bestes farouches, ou par les oyseaux; d'autres auront esté bruslez, et les cendres jettées au vent : comment donc se pourra-t'il faire qu'au mesme temps que l'ange appellera tous les hommes pour venir au jugement, tous se relevent à l'instant sans aucun delay, resuscitant en leur mesme chair? Ouy sans doute ces mesmes corps que nous avons maintenant resusciteront par la toute-puissance de Dieu qui les produira de nouveau, et auquel n'ayant pas esté difficile de les produire du neant en la creation, il ne luy sera pas moins facile de les reproduire derechef, et faire qu'ils soient les mesmes qu'ils sont à present, *ut tres substantialiter corrupta, eadem numero reparetur*, comme enseignent les theologiens, expliquant les mysteres de la foy. Ainsi Nostre-Seigneur fit que les cinq mille hommes mangerent tous des cinq pains d'orge, et des deux poissons, les reproduisant autant de fois qu'il fut necessaire pour faire qu'un chascun en eust selon sa necessité.

Tous donc mangerent des cinq pains, et des deux

poissons, que Nostre-Seigneur multiplia miraculeusement, hormis le petit Martial, lequel comme on tient, mangea luy seul de son pain, ne participant point à ce miracle, d'autant qu'il avoit porté ces pains et ces poissons pour sa provision. Pour nous monstrer que tandis que nous avons du pain, Dieu ne fait pas des miracles pour nous nourrir.

Je considere en troisiesme lieu que Nostre-Seigneur pouvant faire tomber la manne du ciel sur cette montagne, comme il fit autrefois au desert pour les enfans d'Israël, afin de sustanter ce peuple qu'il aymoit tant, et lequel ne murmuroit point, ainsi que faisoient les Israëlistes, et mesme sans subjet, puisque rien ne leur manquoit, la manne ayant le goust de tout ce qu'ils desiroient manger; il ne le fit pas neantmoins, ains fit son festin avec des pains d'orge. Mon Dieu! qu'est-ce que cela nous represente? Les Israëlistes murmurateurs sont nourris du pain des anges, c'est à dire de la manne, qui estoit pestrie de la main des anges, et ces bonnes gens qui suivoient Nostre-Seigneur avec une affection nompareille, et un cœur tout vuide et dépoüillé du soin d'eux-mesmes, ne sont nourris que de pain d'orge.

Ces Israëlistes ne nous representent autre chose que les mondains, qui ne sont jamais contens des consolations qu'ils ont, ains en recherchent tousjours de nouvelles, et quoy qu'ils pretendent de posseder un jour la terre de promission celeste, qui n'est autre que la gloire eternelle, ils ne sont tou-

tesfois pas contens de cela, ains travaillent grandement afin de posseder tousjours davantage la terre de promission terrestre : car nous voyons que ceux qui vivent dans le monde, quoy qu'ils desirent le ciel, ils ne laissent pas neantmoins de s'agrandir en la terre, et de rechercher leurs aises et commoditez, passant au-delà de la necessité. Mais ceux qui pretendent de suivre Nostre-Seigneur jusques sur la montagne de la perfection, se doivent contenter de la seule necessité en toutes choses, tant spirituelles que temporelles, fuyant l'abondance et la superfluité, demeurant content de la suffisance, ouy mesme de la necessité, quand il plaist à Dieu qu'elle leur arrive, c'est à dire, qu'ils se doivent nourrir de pain d'orge, laissant la manne aux mondains, laquelle represente les delices et consolations.

Mais lequel aimeriez-vous mieux, mes cheres sœurs, ou d'estre nourries avec le prophete Elie dans le desert de Bersabée par la main d'un ange, d'un peu de pain cuit sous la cendre, ou bien avec le mesme prophete pres du torrent de Cedron, avec du pain et de la chair qu'il recevoit du bec d'un corbeau. Quant à moy, je vous diray, que j'aymerois bien mieux du pain cuit sous la cendre de la main d'un ange, que non pas de la chair, ny du pain, pour excellent qu'il fust, m'estant apporté par un corbeau, qui est un oyseau infect et puant. Mieux vaut, sans comparaison, un morceau de pain d'orge de la main de Nostre-Seigneur, que non pas

de la manne de celle d'un ange. Plus honorées mille fois furent ces pauvres troupes, mangeant un morceau de pain d'orge à la table de Nostre-Seigneur, que de manger des viandes les plus exquises du monde, ouy mesmes des perles à la table de cette miserable Cleopatre.

Les grands amis de Dieu, et ceux qui le suivent fidellement par tout où il va poussez de l'amour qu'ils portent à sa divine Majesté, et pour le dire en un mot, les religieux et religieuses, qui ont fait profession de l'accompagner par les chemins les plus difficiles jusques sur la montagne de la perfection, doivent à l'imitation de ce peuple n'avoir plus qu'un pied en la terre, tenant leur ame avec toutes ses puissances et ses facultez tousjours eslevée aux choses celestes, laissant tout le soin d'eux-mesmes à Nostre-Seigneur, au service duquel ils se sont dediez et consacrez, ne desirant ny recherchant autre chose que simplement ce qui est necessaire; mais specialement pour ce qui regarde les necessitez spirituelles, car quant aux temporelles, cela est tout clair.

Dieu ne commanda pas à Elie estant dans le desert, comme nous avons dit, de s'en retourner entre les prophetes pour y estre nourry et sustenté, ains il luy envoya un ange, parce qu'il estoit allé en ce lieu par l'ordre de sa providence : de mesme il ne veut pas que les religieux retournent dans le monde pour rechercher la consolation que la nature leur fait desirer comme la nourriture propre à leur es-

prit, d'autant que c'est par son inspiration qu'ils sont venus en la religion, ains il les veut nourrir lui mesme dans ce desert non de Bersabée, mais du monastere, non pas tousjours avec de la manne qui avoit le goust qu'un chacun eut pû desirer; mais avec un morceau de pain cuit sous la cendre, comme Elie, ou bien avec un morceau de pain d'orge comme ces troupes qui suivoient Nostre-Seigneur, parce qu'il veut que ces ames choisies pour le service de sa divine Majesté, se nourrissent d'une resolution ferme et invariable de perseverer à le suivre parmy les difficultez, contradictions et respugnances de la vie spirituelle; et qu'elles se nourrissent non de la manne qui represente les consolations; mais du pain cuit sous la cendre d'une tres-profonde humilité, croyant de n'estre pas dignes d'autre chose, prenant amoureusement ce pain, non de la main d'un ange, ains de celle de Nostre-Seigneur qui le leur donne conformément à leur nécessité; car c'est chose certaine, que si bien il n'est pas beaucoup savoureux au goust, il est neantmoins grandement profitable à nostre santé spirituelle.

Je remarque de plus, que Nostre-Seigneur, pour faire ce miracle, ne voulut pas changer le pain d'orge que le petit Martial portoit, afin de nous apprendre que tandis que nous avons quelque chose, il veut que nous nous en servions, et que nous la luy presentions. Par exemple, si l'on nous donne de bons documens, ou que nous ayons de bons desirs, et que nous n'ayons pas assez de force pour les

mettre en pratique, nous les luy devons presenter, esperant qu'il nous fortifiera pour les executer: car si nous mettons toute nostre confiance en sa bonté, il ne manquera jamais de nous donner ce qui nous sera necessaire pour perseverer à son service, et parvenir à la perfection.

Mais vous ne sçavez pas direz-vous, si la bonne volonté que vous avez maintenant durera tout le temps de vostre vie: certes vous avez bien raison d'avoir ce doute, car il n'y a rien de si foible et changeant que nostre volonté; mais pourtant ne nous troublons pas, ains exposons souventesfois cette bonne volonté devant Nostre-Seigneur, remettons-la entre ses mains, et il la reproduira autant de fois qu'il sera requis pour nous faire perseverer en son sainct amour pendant cette vie mortelle, apres laquelle il n'y aura plus subjet de craindre, ny d'avoir telle apprehension; car Dieu aydant nous serons en lieu de seureté, où nous ne pourrons jamais manquer de glorifier sa divine majesté, laquelle seule nous devons aimer et suivre au plus près qu'il nous sera possible par les deserts de ce monde miserable, jusques au plus haut de la montagne de la perfection celeste, où nous devons tous esperer de parvenir par sa grace, pour l'honneur et gloire de son nom. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY!

SERMON

POUR

LE JEUDY DE LA Ve SEMAINE

DE CARESME.

Cum autem appropinquaret Jesus portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ, et hæc vidua erat: et turba civitatis multa cum illa. S. Luc, 7.

Nostre-Seigneur approchant la porte de la ville de Naïm, il trouva qu'on portoit en terre un mort, fils unique de sa mere, laquelle estoit veufve: et une grande troupe du peuple estoit avec elle.

Il y avoit en Galilée plusieurs belles montagnes, sur lesquelles Nostre-Seigneur se retiroit souvent pour prier et faire oraison, ainsi que nous apprennent les Evangelistes, sur lesquelles il operoit beaucoup de merveilles, dont l'un estoit la montagne de Tabor, au pied de laquelle estoit une petite ville nommée Naïm, et à deux lieues d'icelles, ou environ, estoit la ville de Capharnaum, où Nostre-Seigneur pendant les trois années de sa predication, faisoit sa principale demeure, et y operoit de tres-grands miracles; ce qui fut cause que les Nazareens luy reprocherent, qu'il ne faisoit point tant de miracles en Nazareth qui estoit sa patrie, comme il faisoit en Capharnaum; mais Nostre-Seigneur ayant honoré cette ville par sa demeure, il voulut encore honorer par sa présence la petite ville de Naïm; et

un jour y estant allé, comme il approchoit la porte, il trouva qu'on portoit en terre un mort suivy d'une grande troupe de peuple, et de sa pauvre mere qui estoit grandement affligée, parce qu'elle estoit veufve et n'avoit que ce fils; ce qui esmeut tellement Nostre-Seigneur à compassion, que s'estant approché de ceux qui portoient ce mort, il leur commanda d'arrester; puis touchant la biere avec ses mains, il prononça cette parole toute puissante, *Adolescens tibi dico surge.* Adolescent je te dis leve-toy; et à l'instant celuy qui estoit mort se leva, et commença à parler: *Et resedit qui erat mortuus, et cœpit loqui.* Et tout le peuple qui vit cette merveille, se prist à loüer et magnifier Dieu. Voila le sommaire de l'Evangile de ce jour, sur lequel je dirai trois ou quatre paroles pour l'esclaircissement du texte, puis nous passerons à des instructions plus utiles pour nostre edification.

Premierement, il faut sçavoir que la resurrection de ce jeune homme a esté l'un des plus grands et plus signalez miracles que Nostre-Seigneur ayt fait en Galilée, d'autant qu'il le fit de son propre mouvement, sans y estre excité que de sa seule bonté et miséricorde.

La resurrection du Lazare fust bien ce semble un plus grand miracle quant à l'apparence exterieure, et se fit avec beaucoup plus de ceremonie (1). Mais Nostre-Seigneur le ressuscita à la priere et requisition de ses sœurs.

(1) S. Jean, 11.

La fille du prince de la Synagogue ne fut aussi ressuscitée qu'à la prière de son pere (1). En somme nous ne trouvons point dans l'Evangile que Nostre-Seigneur aye fait aucune resurrection de son propre mouvement que celle-cy, par laquelle il nous a voulu specialement monstrer comme il fait et opere toutes ses œuvres par sa seule bonté.

Or il faut sçavoir que cette bonté infinie de Nostre-Seigneur a deux mains, par lesquelles il fait et opere toutes choses; dont l'une est sa misericorde, et l'autre est sa justice; et tout ce que fait la misericorde et la justice procede egalement de la bonté de Nostre-Seigneur, duquel la justice est misericorde, et misericorde est justice : car ce divin Sauveur est tousjours souverainement bon en tout ce qu'il fait, autant quand il exerce sa justice, que quand il fait misericorde; d'autant qu'il n'y peut avoir de justice ny de misericorde où il n'y a point de bonté : et comme Dieu est tousjours en soy la mesme bonté, aussi est-il tousjours tres-juste et misericordieux, et prest à se communiquer, parce que la bonté a cela de propre d'estre communicative de soy-mesme, comme dit le grand S. Denis en son livre des noms divins, *Bonum est sui diffusum.* Mais pour faire cette communication, il se sert tantost de sa misericorde et tantost de sa justice : car pour nous faire du bien il employe sa misericorde, et sa justice pour punir et arracher le mal qui nous empesche de ressentir les effets de sa bonté, usant de sa misericorde

(1) S. Matt. 9.

envers nous pour nous faire embrasser le bien, et de sa justice pour nous faire fuir et eviter le mal; et ainsi la bonté de Dieu se communique à ses creatures, et par sa justice, et par sa misericorde, demeurant egalement bon en se servant de l'une comme de l'autre. Il fut donc poussé de sa seule bonté par laquelle il fait et opere toutes choses, quand il ressuscita ce jeune adolescent, d'autant qu'il le fit sans y estre meu, ny excité d'aucun autre motif, que de sa seule misericorde.

Secondement il toucha la biere et commanda qu'on arrestast ce corps, parce qu'il le vouloit ressusciter. Certes il n'estoit pas necessaire pour faire ce miracle, non plus que pour aucun autre, que Nostre-Seigneur toucha la biere avec ses mains: car il pouvoit bien faire arrester ceux qui la portoient, et ressusciter ce mort par sa toute-puissance, sans aucune ceremonie; mais neantmoins il ne le voulut pas faire, ains se servit de l'imposition de ses mains, pour monstrer qu'il faisoit ses œuvres par une vertu et puissance humaine, aux jours de sa chair, *in diebus carnis suæ* (1), c'est-à-dire, quand il conversoit en sa chair parmy les hommes. C'est ce que nous signifie S. Jean au 1. ch. de son Evangile, quand il dit, que le Verbe s'est fait chair, et a habité avec nous, *Verbum caro factum est et habitavit in nobis* (2).

Les juifs, c'est à dire ceux de la synagogue, disoient que Dieu habitoit avec eux, enseignant et instruisant son peuple à garder ses commandemens;

(1) Hebr. 5. — (2) S. Jean, 1.

mais comme disent les docteurs de l'Eglise, il n'y habitoit pas visiblement, ains invisiblement : mais depuis que ce Verbe (1) divin s'est incarné, il a conversé et habité avec nous visiblement en sa chair; et pour preuve de cela, il s'est voulu servir de son humanité comme d'un outil, ou instrument pour faire les œuvres merveilleuses qui appartenoient à sa divinité.

En troisiesme lieu quant à ce qui est dit, qu'il treuva ce mort à la porte de la ville, c'estoit qu'on le portoit enterrer hors d'icelle, à cause qu'en ce temps-là l'on n'enterroit personne dans les villes; car comme dit S. Hierosme en ses Epistres, la coustume de pouvoir enterrer les corps des deffuncts dans les eglises n'a esté introduite, et ne s'est pratiquée qu'apres la passion de Nostre-Seigneur, par le moyen de laquelle la porte du ciel nous a esté ouverte, et semble qu'il n'eût pas esté raisonnable d'enterrer dans les temples, ceux desquels les ames n'estoient pas dans le ciel; ains descendoient dans les enfers, ou dans les lymbes : mais depuis que par la mort de Nostre-Seigneur la porte du ciel a esté ouverte aux hommes, on a treuvé bon d'enterrer les chrestiens dans les eglises, ou dans des cimetieres faicts à l'entour des églises pour ce subjet.

En quatriesme lieu, Nostre-Seigneur voulant ressusciter ce mort, il luy commanda de se lever, luy disant; *Adolescens tibi dico surge*, adolescent leve-toy. Cette parole est un peu difficile à entendre;

(1) Isaye, 7, et S. Mat. 1.

car qui est-ce que Nostre-Seigneur appelle adolescent, veu que ce jeune homme ne l'estoit plus alors, ny quant au corps, ny quant à l'ame? car vous sçavez que l'ame n'est susceptible d'aucun temps, estant une substance spirituelle et immortelle, qui ne peut estre subjette à aucunes vicissitudes: et le corps estant separé de son ame, il n'est plus qu'une charogne puante, et ne peut plus estre appellé adolescent, puis qu'il est mort; à qui est-ce donc que Nostre-Seigneur parle, quand il dit, *Adolescens tibi dico surge*, Adolescent leve toy?

Voicy l'éclaircissement de cette difficulté: Il est bien vray que ce jeune homme mort n'étoit pas adolescent, ny quant au corps, ni quant à l'ame; aussi Nostre-Seigneur ne l'appelle-t-il pas comme s'il l'estoit: mais comme une chose à qui il veut donner l'estre, monstrant en cela la toute-puissance et efficace de sa parole qui fait ce qu'elle dit; car celuy qui n'estoit pas adolescent, le fust aussi-tost qu'il eut prononcé cette parole, *Adolescens tibi dico surge*, Adolescent je te dis, leve-toy. Parole puissante et efficace, et laquelle sans doute fut semblable à celle par laquelle il a fait le ciel et la terre du rien, tirant l'estre du non estre, d'autant que la parole de Dieu est toute-puissante et operative, et fait ce qu'elle dit, et ce qui n'est pas elle le fait ce qui est. Mais à qui parle Nostre-Seigneur? à un mort. Les morts n'entendent pas, qui est-ce donc qui luy repondra? Certes Dieu parle aux morts tout ainsi que s'ils estoient vivans, pour monstrer que sa voix n'est pas

seulement ouye de ceux qui ont des oreilles, c'est à dire, des choses qui ont l'estre, mais encore de celles qui ne l'ont pas, et qu'il a puissance sur les choses creées, et sur les increées, et que s'il adressoit sa voix aux choses non produites, elles luy repondroient, tant sa parole est efficace et puissante.

Mais outre ce que j'ay dit, je remarque de plus, que Nostre-Seigneur voulut parler à ce mort, comme s'il eust esté en vie, pour nous faire entendre la façon avec laquelle nous ressusciterons; car au jour du jugement, selon que dit l'Escriture, un ange par le commandement de Dieu ira par toute la terre disant ces paroles, *Surgite mortui, venite ad judicium;* Levez vous morts, et venez au jugement: à cette parole, dis-je, tous les hommes ressusciteront pour estre jugez. Mais à qui parle cet ange? aux morts qui sont dans les tombeaux, à des charognes puantes; or pourquoy donc cet ange adresse-t-il ses paroles à des charognes reduites en cendre et poussiere? Ne sçait-il pas que les morts n'entendent rien? S'il le sçait, pourquoy leur adresse-t-il ces paroles, disant, *Surgite mortui.* Levez-vous morts? Comment se leveront-ils puis qu'ils n'ont point de vie? Neantmoins c'est à ces carcasses mortes et reduites en poudre à qui cet ange parle; et cette parole estant dite par le commandement de Dieu, *Qui vocat ea quæ non sunt, tanquam ea quæ sunt.* Qui parle aux choses qui ne sont pas, comme à celles qui sont, est tellement puissante et efficace, qu'elle donne la vie à ceux qui ne l'ont pas; et en disant elle fait ce qu'elle dit, et

de ce qui n'estoit pas, elle en fait ce qui est: et ces corps qui estoient reduits en cendres se leveront vrayement vivans et reunis avec leurs ames, resuscitant ainsi que Nostre-Seigneur resuscita le troisiesme jour apres sa mort; mais avec cette difference neantmoins, que nous resusciterons, non de nous-mesmes, ains par la vertu de cette parole toute puissante de Dieu. Et tout ainsi que nous voyons qu'elle produit tous les jours sur nos autels cet admirable effect de la transsubstantiation du pain et du vin au corps et au sang de Nostre-Seigneur: de mesme par l'efficace de cette parole toute puissante, il se fera alors en la ressurrection generale, comme une transsubstantiation des cendres qui estoient dans les tombeaux ou ailleurs en vrais corps vivans, qui se trouveront en un instant, comme dit l'apostre, *in momento, in ictu oculi* (1), au lieu destiné pour ce dernier jugement.

Donc si la parole, non de plusieurs anges, ains d'un seul, dit par le commandement de Dieu, est si efficace et operative qu'elle fait ce qui n'est pas, pourquoy ne croirons-nous pas à toutes ces divines paroles? Et pourquoy aurons-nous de la difficulté de croire que Dieu par sa parole soit qu'elle soit dite par luy-mesme, ou par ceux à qui il en a donné le commandement et la puissance, ne puisse faire ce qui est, de ce qui n'est pas, encore que nous ne le puissions comprendre; et quelle difficulté y a-t-il à ceux qui ont la foy de croire la resurrection des

(1) 1. Cor. 15.

morts, puis qu'elle se fait par la toute puissance de Dieu? Il n'y a donc point de difficulté à concevoir comment ce mort qui estoit dans cette biere, et qui n'estoit plus adolescent le fut lors que Nostre-Seigneur luy dit cette parole, Adolescent, leve-toy, *Adolescens tibi dico surge*, et ressuscita tel que Nostre-Seigneur l'avoit nommé. Or il estoit en quelque façon necessaire de dire ces choses pour l'eclaircissement du texte de l'Evangile, duquel je tireray quelques instructions particulieres sur le subjet de la mort.

La premiere est, sçavoir s'il faut craindre la mort, ou non. Il y a eu quelques philosophes anciens qui ont dit, qu'il ne la falloit pas craindre, et que ceux qui la craignoient manquoient d'esprit ou de courage (1). A quoy les Peres de l'Eglise ont respondu, que cela ne pouvoit estre; car quoy que les chrestiens ne doivent pas craindre la mort, parce qu'ils doivent tousjours estre disposez à bien mourir, neantmoins ils ne doivent pas pour cela estre exempts de cette crainte, car qui est-ce qui peut sçavoir, s'il est en l'estat qu'il faut qu'il soit pour bien mourir? puisque pour bien mourir il faut estre en grace, c'est à dire qu'il faut avoir la charité; laquelle est absolument necessaire pour faire une bonne mort, et obtenir le salut: or il est certain que personne ne peut sçavoir s'il a la charité sans une particuliere revelation de Dieu, et encore ceux à qui il donne ces revelations ne sont pas exempts de cette crainte.

(1) Seneque en ses epistres et ailleurs.

S. Augustin a dit tres à propos sur ce subjet, que les stoyciens qui disoient qu'ils ne craignoient point la mort, estoient des gens sans cœur, et lesquels n'avoient point d'ame à perdre, d'autant qu'ils l'avoient desja perduë; mais moy, je crains la mort, dit ce Sainct, parce que j'ay une ame, et que je crains de la perdre. Mais comment osoient-ils dire qu'ils ne craignoient point la mort, et que cette crainte est une marque de defaut d'esprit et de courage, puisque les plus courageux et sçavans philosophes d'entr'eux estant une fois dans un navire, demeurerent tous pasles et transis, voyant que les vagues et la tourmente de la mer les menaçoit d'une mort prochaine.

Or pour vous faire entendre comment il faut craindre la mort sans la craindre, je me serviray d'une similitude. Si ceux qui veulent passer une riviere sur quelque planche, se servent de ces lunettes qui sont à deux usages, qui agrandissent les choses petites, et amoindrissent les grandes, ils se mettent egalement au hazard de se precipiter dans l'eau, et se noyer; car s'ils regardent la planche par le costé qui fait les choses plus grandes qu'elles ne sont, elle leur representera la planche beaucoup plus large qu'elle n'est pas, si bien que pensant mettre le pied sur icelle, ils rencontreront le vuide, qui leur fera faire un faux pas, de sorte qu'ils seront en danger de se precipiter dans l'eau, et se noyer: mais si au contraire ils se servent du costé de la lunette qui fait les choses plus petites qu'elles ne sont, ils treu-

veront la planche si estroitte, qu'ils n'oseront jamais entreprendre de passer sur icelle; ou s'ils y passent, ils seront saisis d'une si grande frayeur, qu'elle sera suffisante de les faire precipiter dans l'eau; ainsi l'une et l'autre de ces extremitez est tres-dangereuse.

Il y a deux sortes de personnes, les unes qui ont des craintes excessives de la mort, et les autres qui ne la craignent pas assez : or les extremitez, de quelque costé qu'on les prenne, sont tousjours dangereuses et perilleuses, specialement en ce subjet, d'autant que ceux qui se laissent emporter à ces grandes craintes de la mort, sont en danger de tomber dans le desespoir; et ceux qui ne la craignent pas, se laissent facilement emporter au peché; c'est pourquoy disent les anciens peres, pour éviter les inconveniens qui se retreuvent en ces deux extremitez, il faut craindre la mort, sans la craindre, nous confiant humblement en la bonté et aux merites de nostre divin Sauveur.

Mais qui ne craindroit de mourir, puisque tous les Saincts ont eu cette crainte, et mesme le Sainct des Saincts Nostre-Seigneur, duquel les Evangelistes disent, qu'approchant l'heure de sa passion, il commença à craindre et s'attrister, *Cœpit pavere et tædere*(1). Or cette crainte de la mort, procede de ce qu'elle n'est pas naturelle à l'homme; car l'homme, y a esté assujetty à cause de son peché.

Et d'autant que depuis la faute d'Adam, tous les

(1) S. Mat. 14.

hommes ont esté subjets au peché, et que le peché nous separe de Dieu, et fait mourir nostre ame, la privant de la vie de la grace, et que chascun sera jugé en l'estat auquel il mourra, cela fait que tres-justement on craint la mort; car nul ne sçait, dit l'Escriture, s'il est digne d'amour ou de haine, *Nescit homo, utrum amore, an odio dignus sit*, et si à l'heure de la mort, il sera du nombre des esleus ou des reprouvez.

Donc celuy qui ne craint point la mort est en grand peril, puisque nous sçavons que l'arrest qui nous sera donné apres icelle sera eternel, et ne se pourra jamais revoquer, *Si ceciderit lignum ad Austrum, aut ad Aquilonem, in quocumque loco ceciderit, ibi erit* (1), en quelque lieu que l'arbre tombera, soit au midy, ou au septentrion, il y demeurera, dit l'Ecclesiaste, et parce que personne ne peut sçavoir s'il sera sauvé ou damné, c'est ce qui fait que les plus grands Saincts ont redouté ce passage, comme une chose à la verité tres-redoutable. Or neantmoins, direz-vous, il y a eu plusieurs Saincts qui n'ont point craint la mort, ains qui au contraire l'ont souhaittée et demandée à Dieu, et se sont rejouïs quand ils se sont veus proches d'icelle; c'est pourquoy, disent quelques-uns, il ne la faut point craindre, car cette crainte est pleine de frayeur.

Il est vray qu'il y a eu des Saincts qui semblent avoir desiré la mort: mais ce n'est pour cela qu'ils ne la redoutassent; et ne voyons-nous pas que souvent

(1) Eccl. 2.

l'on desire ce que l'on craint, et l'on demande ce que l'on n'ayme point? Qui est le malade qui ne craigne et ne redoute le rasoir, quand il faut que le chirurgien s'en serve pour luy couper quelque membre pourry, de peur qu'il n'infecte et gaste les autres? Mais quoy que le malade craigne le rasoir, il ne laisse pas neantmoins de le desirer, et mesme de le demander, crainte que si on ne met le rasoir à son membre pourry, la gangrene ne s'y mette, si bien que cette crainte luy fait demander le rasoir qu'il apprehende, et fait qu'il se resjouyt en quelque façon quand on le luy approche. Ainsi quoy qu'il y ayt eu des Saincts qui ont desiré et demandé la mort, il ne faut pas pourtant penser qu'ils n'en ayent point eu de crainte : car il n'y a personne, pour sainct qu'il soit, qui n'ayt subjet de la craindre, si ce n'est ceux qui ont eu des asseurances toutes particulieres de leur salut par des revelations tres-speciales, mais cela est fort rare : et d'autant que tous les Saincts n'ont pas eu ces asseurances, ny ces revelations, tous aussi n'ont pas esté exempts de cette crainte.

Or entre ceux qui ont eu cette grace, je vous propose le grand S. Paul, qui avoit des asseurances de la beatitude si certaines, qu'il sembloit n'avoir aucune crainte de la mort; car ce glorieux apostre escrivant aux Philippiens, leur disoit, *Coactor è duobus desiderium habens dissolvi et esse cum Christo*. Je me sens pressé de deux desirs du tout contraires, lesquels me travaillent extremement, et me donnent

bien de la peine, l'un est de sortir de cette vie, pour m'en aller jouyr de la douce presence de mon cher maistre Jesus-Christ; ô quand sera-ce que je le verray face à face, et non plus au travers d'un miroir obscur? *Infœlix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus* (1)? Ha! moy miserable qui delivrera mon ame de la prison de ce corps mortel, et plusieurs autres semblables paroles, par lesquelles ce grand apostre exprimoit le grand desir qu'il avoit d'estre dissous et separé de son corps, afin que son ame qui brusloit du desir de voir son Seigneur, ne fust pas davantage retenuë par sa chair; car estant bon et fidele serviteur, il luy tardoit infiniment d'aller voir son divin maistre, et de jouyr de sa saincte presence, et semble que la vie de laquelle il jouyssoit luy estoit insupportable, puisqu'elle luy empeschoit l'accomplissement de ce desir.

Mais remarquez, je vous prie, mes cheres sœurs, comme ce sainct apostre parle avec asseurance de sa felicité, *cupio dissolvi, et esse cum Christo*, je desire, dit-il, de quitter ce corps mortel pour voir Dieu: Ha! qui me fera ce bien que je meure, afin que j'aille voir mon Seigneur Jesus-Christ; paroles par lesquelles il monstre bien que veritablement il n'avoit nulle apprehension que la mort le pust separer de son Dieu, mais qu'il avoit une certitude tres-grande de sa part, qu'en mourant il iroit jouyr de son amoureuse presence; et partant il la demandoit et desiroit, toutesfois avec cette condition, qu'on

(1) 1. Cor. 13.

peut remarquer dans le premier chapitre de son Epistre aux Philippiens, à sçavoir, si c'estoit la volonté de Dieu : car je suis retenu mes tres-chers enfans, leur dit-il, d'un autre desir qui est de demeurer parmy vous, comme estant envoyé pour vous enseigner et instruire, de sorte que tant que ma presence vous sera tant soit peu necessaire, je suis pressé de ne me point separer de vous, et de me priver plus tost du contentement incomparable que j'attends apres la mort, que de vous quitter, sçachant que ma presence vous est encore utile, et qu'il y a tant soit peu du bon plaisir de mon divin Maistre que je demeure pour vostre service. Je ne desire point la mort pour estre delivré des travaux que j'endure : O non certes, ce n'est point pour cela, ny moins encore pour estre quitte de la peine que me cause le desir de voir mon Seigneur; mais seulement je desire de mourir pour le voir, car je sçay bien qu'apres cette vie je le verray : neantmoins j'ay un autre desir, qui est de ne point mourir qu'il ne luy plaise, et par consequent de demeurer avec vous tant qu'il luy plaira, et qu'il cognoistra que ma presence vous sera necessaire : *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum : quod si vivere in carne, hic mihi fructus operis est, et quid elegam ignoro : coarctor autem è duobus desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo, multò magis melius; permanere autem in carne necessarium propter vos* (1). Si donc ce grand sainct comme nous voyons par ces pa-

(1) Aux Philippiens, I.

roles, desiroit la mort, c'estoit qu'il avoit asseurance de joüir de la felicité eternelle; que s'il la demandoit, c'estoit en tant que ce fust la volonté de Dieu.

L'on void souvent des personnes qui demandent la mort à Nostre-Seigneur, pour estre delivrez des miseres de cette vie, disent-ils; mais savez-vous bien, leur peut-on dire, qu'estant delivrez des miseres de cette vie, vous arriverez au repos de l'autre? En avez-vous autant d'asseurance que le grand S. Paul? Et ce desir que vous avez de mourir, procede-t'il de l'amour que vous portez à Nostre-Seigneur, ou non? Ne vient-il point d'un défaut de courage à supporter les afflictions qu'il nous envoye? Si cela est, ce n'est pas une bonne disposition pour aller jouyr de la felicité et du repos éternel : toutesfois quand bien vous seriez asseurez d'aller en paradis, si ne faudroit-il pas neantmoins demander la mort, ny la desirer pour estre delivrez des miseres de ce monde, sinon avec cette condition si c'est la volonté de Dieu; mais neantmoins, le meilleur est de ne la point demander, ny refuser quand elle arrivera. Et en cette pratique de ne rien demander, ny rien refuser, consiste l'abregé de la perfection chretienne.

Or il est certain, ainsi que nous avons dit, que tous les hommes doivent craindre la mort excepté ceux qui ont eu une speciale revelation de leur salut.

Les paroles que Dieu dit à nos premiers parens au paradis terrestre, nous monstrent bien que la mort est naturellement redoutée de l'homme; car

quand il fit commandement à Adam de ne point manger du fruict de l'arbre de science du bien et du mal, il luy dit : Je suis le Seigneur ton Dieu, je te fais un commandement qui est, que tu ne manges point du fruict de l'arbre de science, car si tu en manges, tu mourras : *De ligno autem scientiæ boni et mali ne comedas; in quocumque enim die comederis ex eo, morte morieris* (1). Monstrant par ces paroles, que la mort estoit le chastiment le plus rude et le plus contraire de tous à la nature de l'homme. Et c'est ce que voulut signifier Eve au serpent, lors qu'il la tenta de manger de ce fruict, luy respondant, Dieu nous a dit que si nous en mangions nous mourrions, *Præcepit nobis Deus ne comederemus, et ne tangeremus illud, ne forte moriamur* (2), faisant voir par cette response la crainte qu'elle avoit de la mort : Et que la prudence humaine des mondains ne dise pas, qu'il faut chasser le souvenir de la mort, pour vivre joyeusement, et que ce souvenir est plein de frayeur, et n'apporte que de la tristesse ; car cette crainte n'est point mauvaise, ains bonne et utile, et nous nous en devons servir quelquefois pour espouventer nostre ame, afin de la retirer du peché, et luy faire operer le bien ; pourveu neantmoins que, comme nous avons dit, nous craignions la mort sans la craindre d'une crainte excessive.

Marchons donc avec confiance sous l'estendard de la providence de Dieu, sans nous laisser empor-

(1) Gen. 2. — (2) Gen. 3.

ter à des craintes qui nous troublent et nous causent du chagrin; car si nous pensions à la mort avec inquiétude, cette pensée nous seroit plus dommageable que profitable. Pensons-y avec paix et tranquillité d'esprit, nous resposant en la providence de Dieu, sans nous mettre en peine pour sçavoir quand nous mourrons, ou en quel lieu, si ce sera d'accident ou non, subitement, ou avec prevoyance, et si nous serons assistez ou non, nous confiant en la bonté de Dieu, croyant asseurement que ce qu'il permettra nous arriver, sera tousjours pour nostre plus grand bien. Hé! ne voyons-nous pas qu'il a bien soin des oyseaux du ciel, et que pas une de leurs plumes ne tombe sans sa providence? Il a compté tous les cheveux de nostre teste, et pas un ne sera perdu, *Sed et capilli capitis vestri omnes numerati sunt.* Il me suffit, devons-nous dire, que je sois tout à Dieu, non seulement par devoir, mais encore par affection: et pourveu que nous accomplissions sa tres-saincte volonté, que nous doit-il importer du reste, sinon de nous abandonner aux effects d'une si douce providence? nous asseurant qu'elle aura soin de nous en la vie et en la mort. Il faut donc craindre la mort, mais sans anxiété ny inquietude, ains d'une crainte tranquille et pleine de confiance en Dieu, qui nous ayde à nous preparer et nous disposer à bien mourir.

S. Augustin dit que pour bien mourir il faut bien vivre, et que telle que sera nostre vie, telle sera nostre mort : Ces paroles sont communes et trivial-

les, mais elles contiennent beaucoup d'instruction, parce qu'il est certain que la regle generale d'une bonne mort, est de mener une bonne vie. Donc mes cheres ames, vivez bien et vous ne craindrez point la mort, ou si vous la craignez, ce sera d'une crainte toute douce et tranquille, appuyée sur les merites de la passion de Nostre-Seigneur, sans laquelle certes la mort seroit effroyable et redoutable à tous les hommes, mais specialement aux grands pecheurs, car sans doute l'horreur de la mort, et la multitude de leurs pechez les mettroient au desespoir, s'ils ne voyoient l'image du crucifix qui les fait ressouvenir que Nostre-Seigneur a esté attaché à la croix pour eux, et si le merite de sa passion qui a satisfait à sa justice pour tous leurs mesfaits, ne leur ouvroit la porte de la confiance, ils seroient en danger de se perdre par le desespoir.

Il faut donc craindre la mort d'une crainte tranquille et pleine d'esperance, puisque Dieu nous a laissé tant de moyens pour bien mourir, comme est particulierement celuy de la contrition qui est si general, et si efficace pour effacer toutes sortes de pechez, et encore celuy des sacremens qui sont en la saincte Eglise, par lesquels nous sommes remis en grace, et lavez de la coulpe du peché; car les sacremens sont comme des canaux par lesquels le merite de la passion de Nostre-Sauveur decoule en nos ames, et par iceux nous recouvrons la grace perduë.

Puis donc que Nostre-Seigneur nous a donné

tant de moyens de nous sauver, et qu'il desire plus nostre salut que nous mesme, que nous reste-t-il plus à faire, sinon de nous abandonner aux evenemens de sa divine providence, ne demandant rien, et ne refusant rien. O qu'heureux sont ceux qui sont en cette saincte indifference, et qui attendant ce que Dieu ordonnera d'eux, se preparent à bien mourir, par une bonne vie! C'est ce qu'ont fait tous les saincts et mesmes il y en a eu quelques-uns qui ont pris pour pratique particuliere de prendre quelque temps de l'année, pour s'appliquer specialement à la consideration de la mort, les autres tous les mois, d'autres toutes les sepmaines, et quelques-uns mesmes tous les jours, prenant une certaine heure du matin, ou du soir pour y penser, et par ce frequent souvenir de la mort ils se preparoient à bien mourir. Pensée certes tres-utile, et laquelle nous devrions avoir toutesfois et quantes que nous nous mettons au lict, nous representant comme l'on nous mettra un jour dans le tombeau, considerant que le sommeil est l'image de la mort. *Quid est somnus gelidæ nisi mortis imago?* Ha! devrions-nous dire en suite de cette consideration, il est certain que je mourray, et que je seray un jour estendu dans le tombeau, où je seray couvert de terre, et reduit en cendre, et moy qui me couche ce soir dans ce lict, je ne sçay pas si demain je me leveray, et si cette nuict ne sera point la derniere de ma vie. O qu'il nous seroit utile et profitable de prendre tous les jours quelque heure pour nous occuper à telles ou

semblables pensées, afin de nous preparer à bien mourir, puis qu'il n'y a rien qui nous importe tant que de bien franchir ce passage, d'autant que tout nostre bon-heur ou mal-heur eternel en depend! Certes le meilleur moyen que nous puissions prendre pour asseurer nostre salut, est de nous tenir tousjours en la mesme disposition que nous desirons estre à l'heure de nostre mort, taschant d'employer chaque moment, comme si en iceluy nous devions sortir de cette vie: Et puis qu'il vient à mon subjet, je vous rapporteray deux petites histoires desquelles vous pourrez tirer quelque instruction.

La premiere je l'ay prise d'un homme pieux, que j'ay connu, qui me dit qu'un roy envoya faire la visite des estats en une province de son royaume dans laquelle tous les officiers de la police se trouverent coupables en quelque chose; ce qui obligea les visiteurs à se monstrer fort exacts, et severes à les chastier tous, les uns par des amandes, les autres par la privation de leurs estats, et mesmes quelques-uns par la galere. Or d'autant que dans ce grand nombre d'officiers il ne se trouva d'irreprehensible qu'un bon vieillard, les visiteurs le caresserent fort, et luy demanderent comment il avoit fait pour estre si fidelle à son prince qu'on ne trouvoit rien à redire à luy, veu que tous les autres s'estoient trouvez coupables. Il respondit qu'il n'avoit fait qu'une seule chose, qui estoit qu'il avoit tousjours pensé que le roy feroit faire la visite des estats en cette province, et qu'il y viendroit des visiteurs, lesquels pour s'ac-

quitter de leurs charges puniroient severement les coupables, et que cela estoit cause qu'il s'estoit tousjours comporté comme il desiroit d'estre trouvé quand on feroit la visite, et que la crainte d'estre trouvé coupable l'avoit fait vivre tous les jours comme si en chascun d'iceux il eust deu rendre compte de toutes ses actions.

O que nous serions heureux, si nous faisions ainsi pour nostre salut! et si tous les jours de nostre vie nous pensions tellement au compte qu'il nous faudra rendre, que nous nous tinssions tousjours au mesme estat que nous desirons d'estre trouvé à l'heure de la mort: ô que ce seroit un bon moyen pour nous ayder à bien vivre, et à si bien faire nos actions qu'il n'y eust rien de reprehensible devant Dieu.

La seconde histoire je l'ay apprise d'une grande dame, laquelle me parlant un jour, me dit qu'un conseiller clerc avoit quitté la cour, et s'estoit deschargé de toutes sortes d'affaires pour se preparer à la mort, et que l'estant allé trouver en sa maison pour luy parler d'un procez qu'elle avoit, il luy fit dire qu'il s'estoit deschargé de toutes sortes d'affaires, et avoit quitté son office afin de prendre du temps pour penser à sa conscience et dresser ses comptes: puis il luy renvoya les pieces de son procez qu'il avoit entre ses mains, luy mandant qu'il prioit Dieu de luy en donner une bonne issuë: or quelque temps apres cette dame l'estant retourné

voir, elle le trouva tousjours dans la mesme occupation, attendant le jour que Dieu luy assigneroit pour luy rendre ses comptes: un an apres elle le visita derechef, et le trouva encore dans le mesme exercice; d'où je concluds, me dit-elle, qu'il feroit une heureuse fin, puis qu'il s'y preparoit avec tant de soin.

O qu'heureux serions-nous, mes cheres ames, si desoccupez de toute autre affaire, nous pensions serieusement à preparer les comptes de nostre conscience, afin d'estre bien disposez à les rendre à Dieu au jour que sa providence nous a assigné, car la mort a des pieds de cotton, c'est à dire qu'elle vient si doucement qu'on ne s'en apperçoit point, et ainsi elle nous surprend; c'est pourquoy Nostre-Seigneur en plusieurs lieux de l'Evangile nous advertit de veiller et nous tenir sur nos gardes, afin que quand elle viendra elle nous trouve preparez: *Et nos simus parati, quia quâ horâ non putamus, Filius hominis veniet. Vigilate itaque quia nescitis diem, neque horam.* Pensons donc souvent à la mort, mais que ce soit sans peur ny crainte demesurée, resolvons-nous à mourir avec un cœur paisible et tranquille, et puis que c'est une chose qu'il faut faire, tenons-nous tousjours au mesme estat que nous voulons estre trouvez à l'heure de nostre mort; car c'est le vray moyen de nous preparer à bien mourir, et soyons asseurez que si nous le faisons soigneusement nous parviendrons à l'eternité bien-heureuse, et

quittant ces jours mortels et perissables nous arriverons aux eternels pour y loüer et benir sans cesse la divine Majesté. Amen.

DIEU SOIT BENY!

SERMON

POUR LE JOUR

DE LA RESURRECTION DU LAZARE.

Où il est traité des fruicts de la tribulation, et des conditions de l'oraison.

Domine, ecce quem amas, infirmatur. JOAN. 11.
Seigneur, voicy que celuy que vous aymez, est malade.

L'ORAISON est briefve, mais tres-belle et bien dressée. Le subjet fut la maladie du Lazare. *Erat autem quidam languens Lazarus.* Celles qui la font, sont deux sainctes dames : *Miserunt ergo sorores ejus ad eum dicentes, etc.*

Le motif ou raison qu'elles employent, c'est l'amour : *Ecce quem amas.* L'effet fut premierement la plus grande gloire de Dieu : *Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei, etc.* Or cette gloire de Dieu vient de la resurrection du Lazare d'autant plus admirable,

1. Qu'elle fut faite en presence de plusieurs : *Multi ergo qui venerant ex Judœis, etc.*

2. Qu'elle fut retardée : *Tunc quidem mansit in eodem loco duobus diebus, etc.*

3. Qu'elle fut faite plus solemnellement : *Jesus autem elevans sursum oculos dixit, etc.*

Un autre effect de cette priere fut, que ces femmes receurent une plus grande faveur qu'elles ne demandoient, elles ne demandoient que la guerison du Lazare leur frere, et Nostre-Seigneur le resuscita.

La cause donc pour laquelle ces deux sœurs envoyent à Nostre-Seigneur, c'est la maladie et langueur du Lazare : *Erat quidam languens Lazarus à Bethania de castello Mariæ et Marthæ. Miserunt ergo.* Donc elles envoyerent, etc. leur frere estoit malade, et partant elles envoyerent, elles estoient affligées, et partant elles eurent recours au Seigneur.

O saincte affliction, ô beniste tribulation qui nous fait recourir à ce celeste consolateur ; certes entre tous les profits de la tribulation qui ne sont pas petits, je trouve celuy-cy l'un des plus excellens, qui est qu'elle nous fait revenir à Nostre-Seigneur. Quand nous sommes en prosperité, bien souvent nous l'oublions, mais en adversité nous recourons à lui comme à nostre singulier refuge.

Comme la liqueur de la vigne, si on la laisse dans la grape long-temps, se pourrit et se gaste : ainsi l'ame, si on la laisse en ses plaisirs et voluptez, en ses desirs et souhaits, elle se corrompt ; mais si on la presse par la tribulation, il en sort la douce liqueur de penitence et d'amour. Aussi le prophete royal atteste, que quand Nostre-Seigneur affligeoit les Hebreux, ils retournoient à luy : *Cum occideret*

eos, quærebant eum, et diluculo veniebant ad eum. Psalme 77.

Sedit populus manducare et bibere, et surrexerunt ludere, Exode 32.

Et timuerunt valde, clamaveruntque ad Dominum, estant persecutez, Exode 14.

Psalme 31. *Quoniam gravata est super me manus tua, conversus sum in ærumna mea, dum configitur spina.*

Psal. 114. *Tribulationem et dolorem inveni et nomen Domini invocavi.*

Psal. 82. *Imple facies eorum ignominia, et quærent nomen tuum Domine*, est-il dit, *de impiis hostibus.*

Ainsi Valens empereur ayant persecuté S. Basile, recourt à luy lorsqu'il voit son fils malade : et Modestus prefect estant malade, recourt aussi au mesme Sainct, lequel il avoit menacé de mort. *Nazianzenus in monodia de sancto Bazilio.*

Jonas liber fugiebat à facie Domini : Jonas estant en sa liberté, s'enfuit devant la face de Dieu, mais estant dans le ventre de la baleine, il a recours à luy.

Exemple de la chair qui ne pourrit dans l'eau salée, mais dans la douce, etc.

Que dira-t-on de David, dit S. Augustin, en ses persecutions, il faisoit ses psalmes; en paix il peche, etc.

Ainsi l'arche de Noë. *Multiplicatæ sunt aquæ, et elevaverunt arcam in sublime.* Genes. 7.

Ezechias malade, se convertit à Dieu.

Domine, ecce quem amas, infirmatur, sainct exemple de recourir à Dieu, mais il faut comme ces devotes dames recourir en confiance.

Nostre-Seigneur est loin, elles envoyent seulement dire : *Ecce quem amas, infirmatur* : celuy que vous aymez, est malade.

Conditions de la priere, etc.

Confiance en Dieu. *Renuit consolari anima mea.*

Psal. 76. *Non enim in arcu meo sperabo, et gladius meus non salvabit me, sed in nomine tuo spernemus insurgentes in nobis. Hi in curribus, et hi in equis ; nos autem in nomine Domini Dei nostri invocabimus*, psalme 19.

Quoniam in me speravit, liberabo eum. 90.

David persecuté de Saül, dit : *In Domino confido*. 1. Reg. 19. *Bonum est confidere in Domino, quam confidere in homine*, psalme 117.

Miserere mei, secundùm magnam misericordiam tuam, psalme 50.

Quàm bonus Israel Deus his qui recto sunt corde ! psalme 72.

Confitemini Domino quoniam bonus, psalme 117.

C'est pourquoy il nous enseigne de dire : *Pater noster, etc.* Et comme le prodigue : *Pater, peccavi, etc.*

Et ces dames : *Ecce quem amas, infirmatur, etc.*

Qui filium dedit, quomodo non omnia dabit, etc.

Reconnoissance de nostre misere. *Quem amas, infirmatur, etc.*

Quid est homo, quod memor es ejus? etc. psal. 8. *In humilitate nostra, memor fuit nostri.* Psalme 135.

Nostre-Seigneur nous l'enseigne, se prosternant sur sa face au jardin des olives. Jacob, Gen. 32. *Domine minor sum omnibus miserationibus tuis, etc.*

DIEU SOIT BENY!

SERMON

POUR

LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Qui ex Deo est, verba Dei audit: propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis. JOAN. cap. 8.

Ceux qui sont de Dieu entendent la parole de Dieu; et partant vous ne l'entendez pas parce que vous n'estes point de Dieu, disoit nostre Sauveur aux Juifs.

UNE parole peut estre receuë ou rejettée pour trois raisons. La premiere, pour la consideration de la personne qui la dit: la seconde pour la consideration de la parole qui est dite: et la troisiesme, pour les bonnes ou mauvaises dispositions des personnes qui l'entendent. Donc pour faire qu'une parole qui est dite soit estimée et bien receuë, il faut premierement que celuy qui la dit soit vertueux et digne de croyance, autrement sa parole sera rejettée et mesprisée. Secondement, il faut que ce qui est dit soit bon, et veritable: et en troisiesme lieu, il faut que ceux qui entendent la parole soient vertueux et bien disposez pour la recevoir, car autrement elle ne pourra estre receuë, estimée, ny gardée, ainsi que nous apprend l'Evangile que l'Eglise nous propose en ce jour, où il est fait mention d'un reproche, que Nostre-Seigneur fist aux Scribes, et Pharisiens, dequoy ils ne recevoient pas ses divines paroles: Et

pour leur faire voir que ce defaut procedoit de leurs mauvaises dispositions, il leur dit, pourquoy ne croyez-vous pas à la verité que je vous enseigne? *Si veritatem dico, quare non creditis mihi?* Comme leur voulant dire, vous n'avez nulle excuse de rejetter mes paroles, car qui est celuy d'entre vous qui me reprendra de peché? *Quis ex vobis arguet me de peccato?* Pourquoy donc ne me croyez-vous pas, puisque ce que je vous dis est la verité mesme? il faut indubitablement, que vostre malice en soit la cause, d'autant que le defaut n'est point en moy, ny en la parole que je vous enseigne.

Il est donc requis en premier lieu que la personne qui parle, et qui annonce la parole de Dieu soit irreprochable, et que sa vie soit conforme à ce qu'elle enseigne, ou bien sa parole ne sera pas receuë et approuvée. C'est pourquoy Dieu defend au pecheur par son prophete, d'annoncer sa parole : *Peccatori autem dixit Deus, quare tu enarras justitias meas, et assumis testamentum meum per os tuum* (1)? Comment miserable, luy dit-il, oserois-tu bien enseigner ma doctrine, de parole, et la deshonorer par ta mauvaise vie ! Comment veux-tu que ma parole soit bien receuë, ayant passé par une bouche si puante et si pleine d'infection et de meschanceté? ja n'advienne que j'aye un tel proclamateur de ma doctrine, et de mes volontez. Il est donc deffendu au pecheur d'annoncer la parole de Dieu, crainte qu'elle ne soit rejettée par ceux qui l'escouteront;

(1) Psal. 49.

mais cela ne se doit entendre que des grands et signalez pecheurs, car autrement qui annonceroit la parole de Dieu? veu que tous les hommes sont pecheurs, et qui dira autrement sera menteur, les apostres mesmes n'ont pas esté sans peché, et celuy qui diroit, qu'il n'est point pecheur, contreviendroit à l'Escriture, et feroit bien voir le contraire de son dire en mesme temps qu'il prononceroit cette parole : *Si dixerimus, quoniam peccatum non habemus ipsi nos seducimus, et veritas in nobis non est* (1), Si nous disons, que nous sommes sans peché, nous nous seduisons nous-mesmes, et la verité n'est point en nous, dit le bien-aymé disciple de Nostre-Seigneur.

Et S. Augustin dit clairement, que cette parole du *Pater*, que nous disons tous les jours, pardonnez-nous nos pechez, n'est pas une parole d'humilité, ains une parole de verité; car il est certain que nous en commettons tous les jours frequemment, et quasi à tout moment, à cause de la grande fragilité de nostre nature.

Or bien que tous les hommes soient pecheurs, tous pourtant ne se doivent pas taire, et ne point enseigner la parole de Dieu; ains seulement ceux qui menent une vie du tout contraire à cette divine parole : que si neantmoins il arrive qu'elle nous soit dite et annoncée par des grands pecheurs, nous ne la devons pas pourtant rejetter; mais nous la devons recueillir, et faire comme les abeilles, les-

(1) 1. Joan, 1.

quelles cueillent le miel de toutes les fleurs des prairies, et bien que quelques-unes soient mauvaises et aient du venin en leur propre substance, elles ne laissent pas toutefois d'en tirer dextrement le miel, lequel estant une liqueur celeste, il n'est point meslé avec le venin.

Et pour confirmation de mon dire, je vous rapporteray un exemple, qui se trouve en la vie de S. Ephrem, recueillie par Metaphraste, lequel dit que ce glorieux sainct qui a esté un grand docteur, ayant escrit des choses extremement belles, et qui causent une merveilleuse suavité à ceux qui les lisent; et qui avoit esté eslevé dés son enfance, et nourry presque dés ses premieres années en la vie heremitique, apres avoir desja longuement demeuré dans les deserts, il fut un jour inspiré de Dieu de venir en la ville d'Edesse, qui estoit le lieu de sa naissance, luy qui avoit disposé son cœur pour recevoir cette divine rosée des inspirations celestes, et qui avoit tousjours eu une fidelité tres-grande à leur obeyr et les mettre en effect, se rendit fort prompt à exécuter celle-cy; si bien qu'il s'en alla soudain vers cette ville, et la regardant, il luy vint une pensée que Dieu ne vouloit pas, sans quelque bonne raison, qu'il y allast, et abandonnast son hermitage, et se prosternant à genoux, il fit une priere fort fervente, afin qu'il plust à sa divine bonté luy faire la grace, qu'en entrant en cette ville il pust faire rencontre de quelqu'un qui luy servit de directeur, pour le conduire en la voye de ses sainctes volontez;

ce qu'ayant fait, il se leve plein de confiance qu'il seroit exaucé.

Estant donc parvenu en la ville, la premiere rencontre qu'il fit, fut d'une femme desbauchée, ce qui luy causa une si grande fâcherie, qu'il dit en soy-mesme : Mon Dieu, je vous avois prié de me faire rencontrer quelqu'un qui m'enseignast ce que vostre tres-saincte volonté requiert de moy, et cependant j'ay rencontré cette miserable, sur laquelle jettant les yeux et la regardant fixement comme par desdain, il apperceut qu'elle le regardoit aussi fort attentivement. Alors tout outré de douleur de voir son effronterie, il luy dit, pourquoy miserable me regardes-tu si attentivement! A quoy elle respondit aussi judicieusement que doctement; j'ai quelque raison de vous regarder : car ne sçavez-vous pas que la femme a esté tirée de l'homme, et formée d'une de ses costes, et partant en vous regardant je considere mon origine, et celuy duquel je suis sortie; mais vous n'avez nulle raison de me regarder, car l'homme a esté formé de la terre, et pourquoy donc ne regardez-vous pas tousjours la terre, puisque c'est d'elle d'où vous avez esté tiré? Lors ce grand sainct fit un tel cas du document que luy donnoit cette miserable femme, que non seulement il le receut tres-humblement; mais encore luy en temoigna beaucoup de gratitude, et l'en remercia de tout son cœur, et en fist apres une telle estime, qu'il porta tousjours non seulement les yeux du corps baissez en terre, mais beaucoup plus les yeux

interieurs de l'esprit en la consideration de son neant, et de son abjection; et par cette pratique il fit un continuel progrez en la vertu de la tres-saincte humilité tout le reste de ses jours. Ce qui nous fait voir que nous ne devons pas mesestimer la parole de Dieu, ny les enseignemens qui nous sont donnez, bien que ce soit par des personnes de mauvaise vie.

Dieu voulut bien que le prophete Balaam fust instruit par une anesse; il permit bien aussi que Pilate qui estoit si meschant, nous prononçast cette grande verité, escrivant que Nostre-Seigneur estoit Jesus, c'est à dire Sauveur, et qu'il estoit roy des Juifs, qui est le titre qu'il fit poser dessus la croix, disant aux Juifs, il est ainsi qu'il est escrit; Et Cayphe le plus miserable de tous les hommes, ne dit-il pas aussi cette parole tant veritable, qu'il estoit requis qu'un homme mourust pour le salut de plusieurs? *Quia expedit vobis ut unus moriatur homo pro populo, et non tota gens pereat.* Ce qui fait voir que combien que nous ne devions pas estimer ny approuver la mauvaise vie des hommes meschans et pecheurs, neantmoins nous ne devons pas mespriser la parole de Dieu qu'ils nous proposent, mais que nous en devons faire nostre profit, ainsi que fit S. Ephrem du document que lui donna cette mauvaise femme.

Que nous doit-il importer, dit un sainct docteur, que celuy qui nous monstre le chemin de la vertu soit bon ou mauvais, pourveu que ce soit le vray

chemin, nous y devons cheminer fidelement : que nous doit-il importer que l'on nous donne du baume dans un pot de terre, ou dans un vase plus precieux, pourveu qu'il guerisse nos playes, cela nous doit suffire : *Omnia quæcumque dixerint vobis Scribæ et Pharisæi, facite; secundùm opera verò eorum, nolite facere.* Faictes tout ce que les Scribes et les Pharisiens vous diront, mais ne faictes pas ce qu'ils font, disoit Nostre-Seigneur.

L'exemple que je vous ay rapporté du grand S. Ephrem, nous monstre assez que nous ne devons point regarder à la personne qui nous presche ou qui nous enseigne, ains seulement si ce qu'elle nous enseigne est bon ou mauvais; demeurant asseuré que la parole de Dieu n'est ny bonne ny mauvaise, à cause de celuy qui nous l'annonce ou explique, d'autant qu'elle porte sa bonté et saincteté avec elle, sans recevoir aucune tare pour la mauvaise vie de celuy qui la prononce.

L'Escriture saincte semble nous vouloir monstrer cecy, nous renvoyant aux bestes les plus infirmes et les plus brutes pour estre instruicts et enseignez par elles de ce que nous devons faire : *Vade ad formicam, ô piger, et considera vias ejus, et disce sapientiam :* O paresseux, dit-elle, va t'en à la fourmy pour apprendre d'elle le soin et la prevoyance que tu dois avoir, et considere comme elle amasse tandis que le temps est beau, pour se nourrir par apres au temps qui n'est pas propre à la cueillette. Et Nostre-Seigneur mesme ne dit-il pas en l'Evangile,

que nous apprenions la prudence du serpent, et la simplicité de la colombe? *Estote prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ* (1); et ainsi en tant d'autres endroits de l'Ecriture.

Mais neantmoins pour parler communément, il faut que celuy qui annonce la parole de Dieu soit bon, s'il veut que sa doctrine soit receuë et approuvée, sinon sa mauvaise vie fera rejetter et mespriser ce qu'il dira : Et bien que nous devions tirer du fruict de la parole de Dieu, par qui que ce soit qu'elle nous soit enseignée, il est pourtant certain que les pecheurs qui ne veulent pas s'amender, ains qui perseverent en leurs meschancetez, ne font pas bien de l'exposer; et proferer les louanges de la divine Majesté, puis qu'ils mettent cette divine parole en danger d'estre méprisée et rejettée à cause de leur mauvaise vie. C'est pourquoy Nostre-Seigneur en l'Evangile de ce jour, dit aux Scribes et aux Juifs, lequel d'entre vous me convaincra de peché? *Quis ex vobis arguet me de peccato?* Vous dites que je suis un Samaritain, que j'ay le diable au corps, que je mange avec les Publicains, que je défends de payer le tribut à César, que je n'observe pas le sabath, et me chargez de plusieurs calomnies et impostures; mais dites-moy, qui est-ce d'entre vous autres qui me reprendra de peché! *Quis ex vobis arguet me de peccato?* Et pourquoy donc ne croyez-vous pas mes paroles; il faut bien sans doute que le mal soit en vous, d'autant qu'il ne peut estre en moy. Ce qu'il

(1) S. Mat. 10.

disoit tres-justement, car il est impossible de pouvoir joindre ensemble deux choses tant esloignées l'une de l'autre, à sçavoir Dieu et le peché; Certes dés qu'on nomme Dieu, ce nom exclud tellement le peché, que jamais l'on ne doit estre en doute qu'il s'y puisse trouver. Entant donc que Nostre-Seigneur estoit Dieu, il estoit impossible qu'il pust pecher, ouy mesme entant qu'homme à cause de l'union hypostatique, en suite de laquelle sa tres-saincte ame fust parfaitement glorieuse en la partie superieure dés l'instant qu'il fut conceu au ventre sacré de Nostre-Dame, jouyssant de la claire vision de la divine essence, vision et jouyssance qui fait nostre beatitude, et de laquelle il resulte necessairement une impossibilité de pecher, car il est impossible de voir Dieu sans l'aymer souverainement; or l'amour souverain ne peut souffrir le peché, qui est une chose qui deshonore sa divine Majesté, et luy est infiniment desagreable.

Cela estant donc ainsi, Nostre-Seigneur disoit tres-justement aux Juifs : lequel est-ce d'entre vous qui me reprendra de peché? *Quis ex vobis arguet me de peccato?* et sur cela il s'estonnoit pourquoy ils ne croyoient pas à ses paroles, et ne suivoient pas sa doctrine, veu que sa vie estoit irreprochable, et ses paroles veritables, leur disant, si je vous presche la verité, pourquoy ne l'embrassez-vous pas? *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?* comme leur voulant dire, puisque je suis sans pe-

ché, vous devez croire que j'enseigne la verité, et que je ne me puis tromper.

O combien cela est-il veritable! que Nostre-Seigneur ne se pouvoit tromper, puis qu'il est cette verité eternelle, à laquelle tous ceux qui ne croiront point, periront indubitablement, d'autant que tout le bien de l'homme consiste à demeurer ferme en la verité, sans jamais s'en departir : Et c'est chose certaine, que le malheur des anges, et des hommes ne provient d'autre cause sinon de ce qu'ils sont descheus de la verité, et ne sont pas demeurez fermes en icelle.

Pour mon second point, je dy que si nous voulons que la parole que nous disons soit bien receuë, il faut qu'elle soit accompagnée de verité, mais qu'est-ce que verité? ce n'est autre chose mes cheres ames que la foy; et quand S. Jean dit au 1. chapitre de son Evangile, qu'on a veu Nostre-Seigneur plein de grace et de verité, *Plenum gratiæ et veritatis*, cela se doit entendre, qu'il estoit plein de foy et de charité, non qu'il eust la foi pour luy-mesme, car il ne la pouvoit avoir estant comprehenseur, et ayant la claire vision des choses qu'elle nous apprend : mais cela veut dire qu'il estoit plein de foy, pour la distribuer à ses enfans, qui sont les chrestiens.

L'Espouse au Cantique des Cantiques, dit que son bien-aymé, qui est Nostre-Seigneur, a deux mammelles qui sont remplies de parfums tres-pre-

cieux, et qui repandent des odeurs grandement soüefves; paroles desquelles l'on a tiré diverses interpretations. Mais pour mon subjet je dis que ces deux mammelles de Nostre-Seigneur sont pleines de grace et de verité, c'est à dire de foy et de charité, non qu'il eust besoin de ce laict tres-delicieux pour soy-mesme, non plus que les femmes n'ont point de necessité du laict qu'elles ont dans leurs mammelles, qui ne leur est donné de Dieu et de la nature que pour la nourriture de leurs enfans: ainsi pouvons-nous dire que la grace ne fut pas donnée à Nostre-Seigneur pour luy, parce qu'il n'en avoit que faire estant luy-mesme la source de la grace, et celuy auquel il appartient de la donner, ny moins la foy, car il ne la pouvoit avoir; mais cela veut dire, qu'il avoit receu ces dons du Pere Eternel pour les distribuer aux hommes, et c'est pourquoy il se peinoit tant de faire recevoir sa doctrine aux Scribes et Pharisiens, se faschant dequoy ils ne vouloient pas croire à ses paroles, qui contiennent cette infaillible verité, en laquelle gist nostre salut; estant certain ainsi que nous avons dit, que l'ange et l'homme, faute de demeurer fermes en la verité sont tombez en la vanité; car c'est une regle generale, que dès que nous quittons la verité, nous choisissons quant et quant la vanité, la vanité n'estant autre chose qu'un deffaut de verité qui nous fait trebucher ès enfers.

L'ange se destournant de la consideration de Dieu, qui est cette verité eternelle et immuable, et

retirant les yeux de son entendement de dessus cet object infiniment aymable, soudain il les abbaissa sur la consideration de sa beauté propre, qui estoit dependante de cette beauté supreme qu'il devoit continuellement regarder : mais il se regarda, et se regardant il s'admira et se mira, et en se mirant il se perdit, et fut condamné aux flammes eternelles, et ainsi faute d'estre demeuré en la verité, il perit miserablement en la vanité : car il est certain que la foy luy apprenoit, que tout ce qu'il avoit estoit de Dieu, et qu'à Dieu seul estoit le souverain honneur; mais il detourna son entendement de la consideration de cette verité, et soudain il commit cet acte de vanité insupportable de dire, *Ascendam super altitudinem nubium, similis ero altissimo*; Je monteray par-dessus les nuës, et seray semblable au Tres-Haut; detestable et mal-heureux propos, et dessein plein d'iniquité, qui le perdit pour jamais.

De mesme nos premiers parens faute de demeurer ferme en la verité, c'est à dire attentifs à icelle, estoient perdus pour jamais, si Dieu par le merite de son Fils ne leur eust fait misericorde; car le malin esprit tenta Eve, parce qu'il la trouva hors d'attention de la verité des paroles de Dieu, en la deffense qu'il luy avoit faite de ne point manger du fruict de l'arbre de science du bien et du mal, et laquelle au lieu de considerer les grandes graces qu'elle avoit receuës de sa divine Majesté dans le paradis terrestre, se promenoit et consideroit ce fruict, ne demeurant pas ferme en la meditation de

la verité des paroles que Dieu luy avoit dites, que si elle en mangeoit elle mourroit: *De ligno autem scientiæ boni et mali, ne comedas: in quocumque enim die comederis ex eo, morte morieris.* Or quelle plus grande verité y pouvoit-il avoir, que cet arrest donné de la bouche de Dieu mesme: mais ce malheureux esprit la voulant seduire, commença à l'arraisonner sur le commandement qu'il luy avoit esté fait: il ne faut pas prendre les paroles de Dieu à la rigueur, luy dit-il, vous ne mourrez point, non, ne pensez pas tant à la mort; au contraire, si vous mangez de ce fruict, vous luy serez semblables: *Nequaquam morte moriemini, scit enim Deus, quod in quocumque die comederitis ex eo aperientur oculi vestri et eritis sicut Dii.* Et la pauvre Eve s'amusant à escouter ces tricheries, se laissa persuader en telle sorte, qu'elle attira aussi son mari à contrevenir au commandement de Dieu, luy faisant manger du fruict de l'arbre deffendu.

O qu'elle eust bien mieux fait de perseverer en la meditation de la verité de la parole de Dieu; certes elle ne fust pas tombée de la verité en la vanité; car ce fut la vanité qui la fit pecher, comme l'Escriture nous monstre assez clairement: et depuis tous ses enfans ont esté atteints de ce defaut qui les rend si enclins à pourchasser les honneurs, les richesses et plaisirs du monde, qui ne sont que vanité et folie; puisque toutes ces choses sont plus propres à les detourner de la verité, que non pas de les rendre capables de demeurer attentifs en icelle, ainsi que

l'experience nous l'apprend tous les jours. Car ne voyons-nous pas, mes cheres sœurs, que ceux qui sont si affectionnez à des choses si vaines et si frivoles, ne pensent point, selon qu'on peut juger par leur mauvaise vie, à cette verité de la foy, qu'il y a un paradis remply de toutes sortes de consolations, et de bon-heur, pour ceux qui vivront selon les commandemens de Dieu, et qui marcheront apres luy à la suitte de ses divines volontez; commandemens et volontez, qui sont tout à fait contraires à la vie qu'ils meinent: ne laissant point pour cela de s'addoner à la suitte des plaisirs bas et caduques, quoy qu'ils voyent bien qu'ils les priveront pour jamais, s'ils ne s'amendent, de la jouyssance du bonheur eternel. Hé! ne voit-on pas combien la vanité les possede, puis qu'ils ne se tiennent pas attentifs à cette verité de la foy, qu'il y a un enfer, où tous les tourmens et mal-heurs qui se peuvent imaginer, ouy mesme qui ne se peuvent imaginer, sont assemblez pour punir ceux qui ne craindront point Dieu en cette vie, et qui ne vivront pas en l'observance de ses commandemens. Consideration certes tres-necessaire pour nous maintenir en nostre devoir.

Dites-moy donc, si nous demeurions attentifs à la verité des choses que Dieu nous enseigne en l'oraison, ne serions-nous pas bien-heureux? Ah! quand nous voyons Nostre-Seigneur mourant sur la croix pour nous, quelle verité ne nous enseigne-t-il pas? Je suis mort pour toy, dit-il, ce souverain amant de nos ames, qu'est-ce que requiert ma mort, sinon

que comme je suis mort pour toy, tu meures aussi pour moy; ou du moins que tu ne vives que pour moy? O combien cette verité devroit-elle exciter d'ardeurs en nostre volonté pour aymer souverainement celuy que nous connoissons estre tant aymable et si digne d'estre aymé : car soudain que nostre entendement comprend comme il faut, cette verité, que Nostre-Seigneur est mort d'amour pour nous, voilà que nostre volonté s'esmeut et conçoit de grandes affections de contre-eschanger, autant qu'elle pourra, cet amour infiny : lors ces ardeurs font un brasier de desirs de plaire à cet amant sacré, si enflammé, qu'il luy semble qu'elle ne pourra jamais rien trouver à faire, ou à souffrir de trop difficile, rien alors ne luy paroist impossible, les martyrs n'ont rien fait pour Dieu, ce luy semble, au prix de ce qu'elle voudroit faire.

Or cela est bon, mais demeurez fermes en cette verité, et tout ira bien, et c'est ce que nous ne faisons pas : car pour l'ordinaire, de cette verité que nous aurons apprise à l'oraison, nous passons à la vanité en l'action ; ce qui fait que nous sommes anges en l'oraison, et bien souvent demons en la conversation et en l'action, offensant le Dieu que nous avons reconnu estre si aymable et si digne d'estre servy et obey. Ainsi quand nous considerons que Nostre-Seigneur s'est aneanty et abaissé, mais d'un abaissement si extreme, que nul ne le peut comprendre, nous avons un grand desir de l'imiter; et Dieu prononce cette verité au fond de nostre cœur,

que si nostre doux Sauveur s'est tant humilié pour nous donner exemple, qu'il est bien raisonnable qu'à son imitation, nous nous humilions si profondement, que nous demeurions tout abysmez en la connoissance de nostre neant: et lors que nous voyons cette verité en nostre cœur, il ne nous semble pas que nous puissions avoir aucune respugnance d'estre humiliez. Mais quand ce vient à l'occasion, nous ne pensons plus à nos resolutions, ains nous nous laissons tellement emporter à la vanité, qu'une petite ombre d'abjection nous fait fremir, et nous nous armons à la deffence, afin de l'eviter.

Nostre-Seigneur ne nous enseigne-t-il pas encore ces veritez en l'Evangile: *Beati pauperes spiritu*: Bien-heureux sont les pauvres d'esprit, et cependant chascun rejette cette verité pour embrasser la vanité, tous desirent et pourchassent d'estre riches, et que rien ne leur manque. Il a dit de plus ce souverain maistre: *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam*: Que bien-heureux sont ceux qui souffrent persecution pour la justice; et tous neantmoins se veulent venger, et ne veulent rien souffrir crainte d'estre mesprisez et mesestimez. N'a-t-il pas encore dit: *Beati mites:* Que bien-heureux sont les debonnaires? Et nous voyons que presque tous les hommes se veulent faire craindre et redouter. Et quoy que Nostre-Seigneur qualifie bien-heureux ceux qui pleurent: *Beati qui lugent:* tous neantmoins se veulent resjouyr en cette vie mortelle et perissable, comme si c'estoit un lieu d'allegresse et

de felicité, et font ainsi des autres beatitudes. C'est pourquoy Nostre-Seigneur nous pourroit bien dire ce qu'il dit aux Juifs: Je vous enseigne la verité, et vous ne me croyez pas? Nous la croyons bien, pourrions-nous dire, mais nous ne la suivons pas, et c'est enquoy nous ne serons nullement excusables, non plus que les philosophes payens, qui ayant reconnu qu'il y avoit un Dieu ne l'ont pas honoré comme tel, dit le grand Apostre: *Quia cùm cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt.*

Or c'est sans doute, mes cheres ames, que nous serons dignes d'une grande punition, d'avoir sceu que nous avons esté si cherement aymez de nostre doux Sauveur, si nous sommes si miserables que de ne le pas aymer de tout nostre cœur, et de ne pas suivre de toutes nos forces, et de tout nostre soin les exemples qu'il nous a donnez en sa vie, mort et passion. Certes il aura bien subjet de nous faire les mesmes reproches qu'il fait aux Juifs en l'Evangile de ce jour; Si je vous ay enseigné, moy qui suis sans péché, moy dont la vie est irreprochable, la verité que j'ay apprise de mon Pere celeste, pourquoy ne me croyez-vous pas? ou si vous croyez que mes paroles sont veritables, pourquoy ne les recevez-vous pas? et ne demeurez-vous pas en cette verité, sans vivre tout au contraire de ce qu'elle vous enseigne? Nous serons alors convaincus par sa divine Majesté, et faudra qu'à nostre confusion, nous confessions que le defaut vient de nostre

costé, et que ça esté nostre malice qui en a esté la cause. Donc pour remedier à cela, mes cheres ames, il nous faut sçavoir comment nous nous devons disposer pour ouyr et recevoir utilement la parole de Dieu. Et pour cela passons au troisiesme poinct.

Premierement, il est certain que nous nous devons preparer pour entendre cette divine parole, et ne la faut pas escouter avec negligence, comme nous ferions quelque discours indifferent. Car tout ainsi qu'une femme qui n'aymeroit pas davantage son mary que son laquais, ne luy rendroit pas son devoir et ne l'aymeroit pas comme il faut qu'elle l'ayme; et que l'enfant qui aymeroit son pere d'un amour egal à celuy qu'il porteroit à son valet, n'aymeroit pas suffisamment son pere; ainsi celuy qui entendroit la parole de Dieu et les predications avec le mesme esprit et la mesme attention qu'il feroit un conte de recreation, ou tel autre propos, ne l'entendroit certes pas comme il faut; et s'il avoit un plaisir egal en l'un comme en l'autre, on pourroit dire asseurement, qu'il n'aymeroit ny estimeroit pas assez cette divine parole.

Donc pour nous bien disposer et nous rendre capables d'entendre cette divine parole, selon que nous y sommes obligez, nous devons espandre nos cœurs en la presence de la divine Majesté pour recevoir cette rosée celeste, comme Gedeon espandit sa toison dans la prairie afin qu'elle fust arrousée de la pluye et des eaux du ciel : ainsi devons nous espandre nos cœurs devant Dieu par de bonnes reso-

lutions de tirer profit des choses qui nous seront dites de sa part, en nous tenant attentifs, que c'est sa divine Majesté qui nous parle et qui nous fait sçavoir sa volonté ; escoutant les veritez que les predicateurs nous proposent avec esprit de devotion, reverence et attention, mettant cette divine parole sur nos testes à l'imitation des Espagnols, lesquels quand ils reçoivent une lettre de quelque grand, la mettent à l'instant mesme sur leur teste ; tant pour faire voir l'honneur qu'ils portent à celuy qui leur a escrit, comme pour monstrer qu'ils se soubmettent à l'obeyssance des commandemens qui leur sont faits par cette lettre. Faisons-en de mesme, mes cheres ames, quand nous entendons la parole de Dieu en la predication, ou que nous la lisons dans quelques livres, mettons-la sur nos testes, je ne veux pas dire visiblement et reellement, ains spirituellement, soubmettant nos cœurs à l'obeyssance des choses qui nous sont enseignées, par lesquelles nous entendons quelles sont les volontés de Dieu pour ce qui regarde nostre perfection et advencement spirituel, l'escoutant et la lisant avec la resolution d'en faire nostre profit ; ne regardant jamais à la qualité de celuy qui nous enseigne s'il est bon ou mauvais, pourveu que ce qu'il dit soit utile et conforme à la foy ; car Dieu ne nous demandera pas si ceux qui nous ont annoncé sa parole ont esté saincts ou pescheurs, ains seulement si nous aurons fait profit de ce qu'ils nous auront dit de sa part, et si nous l'aurons receuë avec esprit d'humilité et de reverence.

L'exemple du grand S. Charles est grandement remarquable sur ce subjet, lequel ne lisoit jamais la saincte Bible, qu'à genoux, la teste nuë, avec un grand respect; d'autant qu'il luy sembloit que c'estoit Dieu mesme qui lui parloit. C'est ainsi qu'il faut faire lisant et entendant tousjours cette divine parole avec une grande humilité et reverence, si nous voulons qu'elle nous profite : autrement nous aurons part aux reproches que Nostre-Seigneur fit aux Scribes, et il jettera toute la faute sur nous.

Mais mon Dieu ! direz-vous, comment pourray-je faire cela, car j'ai mon esprit si distraict, et si accablé de seicheresse : et suis dans une si grande langueur interieure que je ne prends goust à rien, et quand je suis à la prédication, mon esprit est tellement agité de distractions que je ne peux presque comprendre ce que le predicateur dit, et il me semble que je n'ai point de devotion, ni mesme de desir de mettre en prattique ce que j'y apprends. Or quand on dit qu'il faut entendre la parole de Dieu avec attention, reverence et devotion, cela se doit entendre comme quand on parle de l'oraison, et de tout ce qui regarde la prattique de la vie spirituelle; car l'on ne veut pas dire qu'il faille avoir les sentimens de devotion ou de reverence en la partie inferieure de nostre ame, qui est celle en laquelle resident ces degoust et difficultez, ains il suffit qu'en la partie superieure nous soyons en reverence, et que nous ayons l'intention de profiter de ce qui nous sera dit: et cela estant nous ne nous devons pas troubler,

comme n'estant pas bien disposez, pour recevoir et entendre la parole de Dieu, d'autant que la preparation estant faite en la volonté et en la partie superieure de nostre esprit il suffit, Dieu se contente de cela, et n'a point d'esgard à tout ce qui se passe en la partie inferieure contre nostre volonté.

Enfin il faut conclure, disant que nous ne devons point rejetter cette saincte parole, et les documens que Nostre-Seigneur nous a laissez à cause des deffauts des predicateurs qui nous les proposent, d'autant que Nostre-Seigneur les ayant premierement proferez par sa divine bouche, nous serons inexcusables de ne les pas recevoir : et si bien le beaume pretieux de cette divine parole nous est presenté dans des vases de terre, il ne laisse pas neantmoins d'estre infiniment propre à guerir nos playes, et ne perd pour cela rien de ses proprietez ny de sa force ; et nous ne serons non plus excusables si nous doutons que ce qui nous est dit soit veritable; parce que Nostre-Seigneur, qui est la verité mesme, nous l'a enseignée, et s'est rendu nostre souverain Maistre. Il ne faut pas aussi nous mettre en danger de nous perdre, ne demeurant pas ferme en la verité, c'est à dire, ne vivant pas selon la verité, et ne nous rendant pas capables de la bien entendre quand elle nous est proposée ou expliquée de la part de Dieu. Il nous faut donc preparer pour entendre cette divine parole, ainsi que nous avons dit; d'autant que ce sera un tres-bon moyen pour la bien garder : *Beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud.*

Et ceux qui la garderont seront bien heureux; car ils possederont la grace en ce monde, et parviendront à la gloire eternelle en l'autre, où nous conduise le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit. Amen.

DIEU SOIT BENY!

SERMON

POUR

LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

Dixit, et facta sunt : ipse mandavit, et creata sunt. PSAL. 148.

Dieu a dit, et toutes choses ont esté faictes : il a commandé, et elles ont esté creées du neant.

TOUTES les choses qui sont au monde, ont deux visages, parce qu'elles ont deux extractions, ou deux principes, dont le premier vient de Dieu qui est la cause premiere et le principe de toutes choses. Le second vient du neant, duquel toutes créatures ont esté faites. Or d'autant que Dieu est le premier principe de tout ce qui a estre, il ne se trouve aucunes creatures qui n'ait quelque beauté ou bonté en soy ; mais aussi en tant qu'elles tirent leur extraction du neant, il y a en toutes quelque deffaut et imperfection. *Creatura omnes mutabiles, et defectibiles, non quia à Deo; sed quia de nihilo factæ.* Toutes les creatures, dit S. Augustin, ont des deffauts et sont subjectes au changement, non parcequ'elles sont de Dieu; mais parcequ'elles sont faictes du neant.

La creature raisonnable est vrayment creée à l'image et semblance de Dieu, qui est sa premiere cause et son souverain principe; et comme telle, elle est non seulement toute aymable ; mais de plus est

tellement belle et parfaite, que qui verroit une ame en grace, et qui a conservé en soy l'image de Dieu, il seroit tout espris et ravi de sa beauté, ainsi que nous lisons de Ste Catherine de Sienne.

Mais quant à la seconde extraction de la creature, l'on y void et découvre tousjours du deffaut et de l'imperfection, qui est comme la marque du neant, d'où elle a esté tirée; tellement qu'en toutes creatures raisonnables il se trouve tousjours de la perfection et de l'imperfection, comme marque des deux causes d'où elles tirent leur extraction : et d'autant que tout ce qui procede de Dieu est bon et aymable, aussi tout ce qui se retrouve de bon et d'aymable en la creature raisonnable procede de Dieu, comme de sa premiere cause : de mesme l'imperfection qui s'y trouve procede du neant, duquel elle a esté tirée et extraicte. Et ces deux visages ne se treuvent pas seulement ès creatures raisonnables; mais encore en toutes les autres tant animales que vegetantes et insensibles.

Or comme toutes les creatures ont en soy de la perfection et de l'imperfection, cela fait que la saincte Escriture s'en sert pour nous representer tantost le bien et tantost le mal; et n'y en a point desquelles elle ne se serve pour nous donner des similitudes propres pour nous representer tantost l'un et tantost l'autre : aussi toutes peuvent servir et estre accommodées en similitudes propres à nous representer, et le bien et le mal.

La colombe est prise en plusieurs endroits de la

saincte Escriture pour nous representer la vertu, et Nostre-Seigneur mesme s'en est servy pour cela, disant à ses apostres : *Estote simplices sicut columbæ* (1) : Soyez simples comme la colombe ; nous monstrant par ces paroles qu'il vouloit que nous fussions simples pour l'attirer en nos cœurs. Mais quoy que la colombe soit prise pour l'ordinaire pour nous representer la vertu et la perfection, si est-ce que je treuve que la mesme saincte Escriture s'en sert pour nous faire entendre la laideur du vice et du peché : Dieu parlant au peuple d'Ephraïm par le prophete Osée, luy dit : Vous avez erré, et vous vous estes fourvoyez comme une colombe qui n'ayant point de cœur s'est laissé seduire : *Et factus est Ephraïm quasi columba seducta, non habens cor* (2). En quoy nous voyons que l'Escriture saincte nous represente la colombe sans courage et sans generosité. Et quoy que le serpent soit un animal immonde et meschant, et lequel semble n'estre propre à rien qu'à faire du mal ; si est-ce pourtant que l'Escriture s'en sert pour nous representer le bien. Nostre-Seigneur a-t'il pas dit à ses apostres : *Estote prudentes sicut serpentes* (3). Soyez prudens comme les serpens : Et en d'autres endroits elle compare l'iniquité au venin du serpent, et d'autres fois à la queuë d'iceluy. En somme elle s'en sert pour representer tantost le bien tantost le mal.

La rose mesme n'est point si parfaite qu'il ne se retreuve en elle de l'imperfection ; car quoy que le

(1) S. Matt. 10. — (2) Osée, 7. — (3) S. Matt. 10.

matin elle soit belle et incarnate, et jette une tres-suave odeur; si est-ce que le soir elle est toute fanée et flestrie, de sorte que l'Escriture s'en sert pour representer la volupté et les delices du monde. Car les voluptueux, vains et mondains, dit Salomon au livre de la Sapience, disent ces paroles; *Venite ergo, et fruamur bonis quæ sunt, Coronemus nos rosis antequàm marcescant* (1). Donnons-nous du bon temps, jouyssons des biens de ce monde, et nous couronnons de roses avant qu'elles se flestrissent (2). Ainsi elle s'en sert pour representer les delices et la mollesse de la vie mondaine, et compare souvent les choses belles et apparentes, qui sont passageres et de peu de durée à la rose qui se flestrit et se fane sur le soir : neantmoins Nostre-Seigneur qui est la Sapience eternelle s'est comparé à elle, car parlant de luy, il dit : *Ego quasi plantatio rosæ;* Je suis comme une tige ou rejetton de rosier. Enfin toutes les creatures ont en elles de la perfection et de l'imperfection, et sont propres à servir de similitudes, pour nous representer le mal et le bien.

Mais bien que cela soit tres-veritable, je n'ay pourtant jamais treuvé en la saincte Escriture, que l'on se soit servy de la palme pour representer autre chose que la perfection, et pour donner des similitudes des choses excellentes et relevées, et semble qu'il ne se peut rien treuver en icelle de vil et mesprisable : tout ainsi que le lys entre les autres fleurs semble n'avoir rien d'abject; et je n'ai jamais leu en

(1) Sap. 2. — (2) Eccles. 24.

l'Escriture, non plus que de la palme, qu'elle s'en soit servie pour representer autre chose que la perfection : ce qui ne se treuve point de toutes les autres creatures irraisonnables et vegetantes : tellement que la palme et le lys sont uniques en cela, bien qu'ils tirent leur extraction du neant.

De mesme entre toutes les creatures raisonnables, il n'y a que la Ste Vierge qui aye eu en elle toutes sortes de biens, sans aucun melange de mal : elle seule a esté exempte de la tare du peché et de l'imperfection : elle seule a esté toute pure, toute belle, et sans macule, ainsi qu'il est dit au cantique; *Tota pulchra es amica mea et macula non est in te* (1). Elle a esté une fleur qui ne s'est jamais flestrie ny fanée : mais je dis seule entre toutes les simples creatures : car quant à son Fils Nostre-Seigneur, il n'estoit pas simple creature, ains Dieu et homme tout ensemble : c'est pourquoy il ne se pouvoit trouver en luy aucune chose qui fust imparfaite, parce qu'il estoit la source de toute perfection. Mais la tres-Ste Vierge qui comme les autres creatures, tient son extraction du neant, a esté seule en laquelle il ne s'est jamais treuvé d'imperfection, quoy que generalement en toutes les autres, quelles qu'elles soient, il se treuve tousjours de la perfection et de l'imperfection. Et celuy qui diroit à un homme qu'il n'a aucune imperfection, seroit aussi menteur que celuy qui luy diroit qu'il n'a point de perfection; car tout homme pour sainct qu'il soit, a de

(1) Cant. 4.

l'imperfection? et tout homme, pour mechant qu'il soit, a quelque perfection, d'autant qu'il est creé à l'image de Dieu, et pour cette raison il a en luy quelque chose de bon, et parce qu'il est tiré du neant, pour sainct qu'il soit il lui reste tousjours de l'imperfection.

Et cecy est si general, qu'il ne se treuve pas seulement aux creatures humaines; mais encore parmy les anges mesmes, car avant qu'ils fussent confirmez en grace, leur perfection n'a pas esté exempte d'imperfection, l'iniquité s'est treuvée parmy eux : *Et in angelis suis reperit pravitatem ;* Et Dieu les a precipitez du ciel en enfer, parce qu'ils se sont revoltez contre luy. Or non seulement l'imperfection s'est treuvée parmy les anges avant qu'ils fussent confirmez en grace; mais encore depuis qu'ils ont esté confirmez en icelle : car bien qu'ils n'ayent plus d'imperfection morale ; neantmoins ils ne sont pas parfaits d'une perfection si entiere, qu'il ne leur soit encore resté une certaine imperfection negative, laquelle toutesfois ne les rend pas des-agreables à Dieu, ny ne les peut faire descheoir de la beatitude, d'autant qu'ils ne peuvent commettre aucun peché. N'est-ce pas une imperfection aux anges, de ne pas connoître tousjours parfaictement ce qui est de la volonté de Dieu, quoy qu'ils soient jouïssans de la claire vision de sa divinité, et qu'ils le voyent face à face comme il est? Mais attendant qu'ils ayent une plus claire connoissance de sa volonté, ils font au plus pres qu'ils peuvent ce qu'ils

jugent estre plus conforme à son divin vouloir, combien qu'ils soient quelquefois differens en cela les uns des autres : comme il advint aux anges gardiens des Perses, et des Juifs, qui debatoient l'un contre l'autre pour ce qui estoit de l'exécution de la volonté de Dieu; en quoy ils commirent une imperfection sans toutesfois pecher, car ils ne le pouvoient faire; et ressembloient à ceux qui contreviennent à la volonté de Dieu, sans qu'ils le sçachent ou connoissent, et lesquels ils sçavoient que ce qu'ils font ne fust pas selon sa volonté, ils mourroient plustot mille fois que de le faire : Or la divine Sapience a voulu laisser ce défaut aux anges, pour monstrer qu'il n'y avoit aucune creature qui n'eust en soy quelque imperfection, et qui ne portast la marque de son extraction qui est le neant.

Tellement qu'on ne fait point de tort aux saincts, quand on raconte leurs pechez et defauts, en escrivant leurs vertus. Mais au contraire ceux qui escrivent leurs vies, semblent pour cette raison faire un grand tort à tous les hommes, de celer les pechez et imperfections des saincts, sous pretexte de les honorer, ne rapportant pas le commencement de leur vie, crainte que cela ne diminuë ou amoindrisse l'estime qu'on a de leur sainctcté; O non certes, cela n'est pas; mais au contraire, ils font tort et aux saincts, et à toute la postérité. Tous les grands saincts escrivant les vies des autres saincts, ont tousjours dit clairement et naïfvement leurs fautes et imperfections, et ont pensé comme il est

vray, faire en cela autant de service à Dieu et aux mesmes saincts, qu'en racontant leurs vertus. Le grand S. Hierosme escrivant l'epitaphe, les loüanges et les vertus de sa chere fille Ste Paule, dit clairement ses imperfections, condamnant luy-mesme avec une naïfveté tres grande quelques-unes de ses actions, faisant tousjours marcher la verité et la sincerité en escrivant ses vertus et ses defauts, sçachant bien que l'un seroit autant utile que l'autre : car voyant les defauts des saincts en lisant leurs vies, cela nous fait reconnoistre la bonté de Dieu qui les leur a pardonnez, et nous apprend encore à les eviter et en faire penitence comme ils ont fait; de mesme que nous voyons leurs vertus pour les imiter.

Certes tous les chrestiens, mais specialement les religieux en considerant et lisant les vies des saincts se devroient former sur leurs exemples, faisant comme les avettes qui ne voltigent dessus les fleurs que pour y cueillir le miel et s'en nourrir; imitant le grand S. Antoine, lequel apres qu'il se fust retiré du monde, il s'en alloit courant les deserts parmy les grottes des Anachorettes, pour remarquer et recueillir tout ainsi qu'une soigneuse avette le miel de leurs vertus pour s'en nourrir : Ce qu'il faisoit encore pour reconnoistre ce qu'il y avoit d'imparfait en eux, afin de l'eviter, et par cette pratique il devint un grand sainct. Or il se trouve souvent des ames qui font le contraire de cecy, et ressemblent non à des abeilles, mais à des guespes, lesquelles

à la verité vont bien volant sur les fleurs; mais c'est pour en tirer non le miel comme les abeilles, ains le venin; et si elles y recueillent le miel, elles le convertissent en fiel, regardant les actions du prochain; non pour en recueillir le miel d'une saincte edification par la consideration de leurs vertus, mais pour en tirer le venin, remarquant les fautes et imperfections de ceux avec lesquels ils conversent, ou mesme en lisant la vie des Saincts, afin de prendre de là occasion de commettre les mesmes pechez et imperfections plus librement.

D'où vient que lors qu'on est repris de quelque defaut ou imperfection, l'on n'a point d'envie de s'en corriger; et l'on objecte promptement un tel sainct faisoit bien cela, je ne suis pas meilleur ny plus parfait que luy. Ha! pauvres et chetives creatures que nous sommes, n'avons-nous pas assez à travailler chez nous, pour nous defaire de nos imperfections et mauvaises habitudes, sans nous aller encore revestir de celles que nous voyons aux autres? Ne sommes-nous pas bien miserables? qu'au lieu d'éviter les defauts et imperfections que nous voyons en nostre prochain, nous nous en servons pour nous confirmer és nostres. Certes c'est à tres-juste raison qu'on peut dire que les personnes qui ont cette imperfection tiennent de la nature des guespes, d'autant que si elles ne treuvent du venin dans les fleurs, et qu'elles y recueillent le miel, elles le convertissent en fiel.

Mais il y a des ames si malicieuses, que non con-

tentes de remarquer les défauts d'autruy, pour se confirmer és leurs; elles passent encore jusques-là que de tirer des mauvaises interpretations et consequences des bonnes œuvres, qu'elles voyent faire, et outre cela elles excitent et provoquent les autres à faire le mesme, faisant ainsi que les guespes, lesquelles par leur bourdonnement attirent les autres mouches à venir sur la fleur où elles ont treuvé du venin.

Et pour vous donner des exemples de cecy : Voilà un jeune homme qui entre en religion, ou une autre personne qui fait une bonne œuvre, il s'en treuvera qui censeureront cette retraite, ou cette bonne œuvre, et par leurs raisons et discours ils seront cause que plusieurs en feront de mesme. Certes l'on peut fort à propos dire, qu'à telles personnes l'on peut tres-bien approprier ce que dit S. Gregoire des chiens, que si tost que l'un abboye tous les autres en font de mesme, sans regarder s'ils ont tort ou raison de le faire, le faisant par ce qu'ils y sont excitez et provoquez par les autres. Mais, dit ce grand sainct, ne laissez pas pour les aboyemens des chiens de poursuivre vostre chemin. Que le monde crie tant qu'il voudra, que la prudence humaine censure et condamne nos actions tant qu'il luy plaira; il faut tout escouter et souffrir, et ne se pas effrayer ny desister de son entreprise, ains poursuivre son chemin fermement et fidellement. Vous voyez donc comme ceux qui regardent les actions du prochain des yeux de la

prudence humaine, convertissent le miel en fiel, et tirent des mauvaises interpretations de tout.

Mais nous estonnerons-nous que le monde treuve à redire aux actions des Saincts, puisque nous voyons le Sainct des Saincts Nostre-Seigneur (selon que le rapporte S. Mathieu au vingt et un chapitre de son Evangile, parlant du mystere que nous celebrons aujourd'huy de son entrée en Hierusalem) censuré et calomnié des Scribes et Pharisiens meschans et pleins d'envie, et cela à cause des merveilles qu'il operoit, et des louanges que le peuple luy donnoit; dequoy ils conceurent une telle hayne contre luy, qu'ils resolurent de le faire mourir: *Indignati quærebant eum tenere.* O que la malice et l'ingratitude des hommes est grande, de vouloir donner la mort à celuy qui leur vouloit donner la vie! Dans quel aveuglement estoient ces miserables Scribes et Pharisiens, de hayr celuy qui leur faisoit tant de bien! Mais helas? toute leur hayne ne procedoit d'autre cause, sinon de ce que cette grande lumiere de la vie tres-saincte de Nostre-Seigneur leur esblouyssoit les yeux, que ses vertus condamnoient leurs vices, et que son extreme pauvreté et humilité estoit contraire à leur avarice et à leur orgueil: voila pourquoy ils prirent resolution de le faire mourir, et d'une mort tres-honteuse, suivant ce qui en avoit esté predit; *Morte turpissima condemnemus eum* (1).

Mais Nostre-Seigneur qui estoit venu au monde

(1) Sap. 2.

pour nous donner exemple de ce que nous devons faire, quoy qu'on ayt murmuré de luy, a tousjours voulu perseverer en la prattique d'une tres-profonde humilité; c'est pourquoy voulant aujourd'huy faire son entrée royale en la ville de Hierusalem, il choisit, selon que le rapportent les Evangelistes, une asnesse et un asnon.

Il y a plusieurs raisons pour lesquelles il fit choix de cet animal; mais je me contenteray de vous en dire trois: dont la premiere est, que cet animal est humble; la seconde, qu'il est patient; et la troisiesme, qu'il se laisse charger comme on veut. Or avant que de passer plus outre, il me faut dire un mot du sens literale.

Il y a plusieurs docteurs qui sont en doute, sçavoir si Nostre-Seigneur monta dessus l'asnesse qui avoit desja porté le joug, et dessus l'asnon qui ne l'avoit jamais porté. Il y a diverses opinions sur ce subjet; mais neantmoins la plus probable est qu'il monta dessus tous les deux, ce qui ne fut pas sans mystere; d'autant que l'asnesse qui avoit desja porté le joug representoit le peuple Juif, et l'asnon qui ne l'avoit jamais porté, representoit le peuple gentil: car il est vray que Dieu avoit desja chargé le peuple Juif du joug de sa saincte loy, mais les gentils ne l'avoient pas encore receuë, et Nostre-Seigneur venoit pour leur imposer son joug, et leur donner sa loy; c'est pourquoy, disent quelques docteurs, il monta non seulement dessus l'asnesse, mais encore dessus l'asnon.

Voyons maintenant les raisons pour lesquelles Nostre-Seigneur choisit cet animal : la premiere, c'est parce qu'il est humble : il est vray qu'il est fort paresseux et pesant ; mais aussi il n'a point d'orgueil ny de vanité, et n'est point comme le cheval, qui est fier et morguant, en sorte qu'il s'en treuve quelquesfois de si furieux qu'on ne les ose approcher. Et partant Nostre-Seigneur qui vouloit destruire l'orgueil, ne se voulut point servir du cheval pour faire son entrée, mais il voulut choisir entre les animaux le plus simple et le plus humble ; car il ayme grandement l'humilité et la bassesse, et il n'habite, ny ne repose que dans le cœur humble et simple. Voulant donc nous donner des exemples de cette vertu, il a choisi cette monture si remplie d'abjection pour le jour de son triomphe. Il s'est humilié et aneanty soy-mesme : *Exinanivit semetipsum :* On ne l'a point humilié ny mesprisé, c'est luy-mesme qui s'est abaissé, et qui a fait choix des abjections ; car luy qui estoit en tout et par tout egal à son Pere Eternel, sans laisser d'estre ce qu'il estoit, a choisi d'estre le rebut et le rejet de tous les hommes. Et bien qu'il se fust humilié de la sorte, il pouvoit neantmoins dire qu'il estoit egal à son Pere, et au Sainct-Esprit, ayant la mesme substance, la mesme puissance et sapience que le Pere et le Sainct-Esprit, et cela sans leur faire aucun tort. O non certes, mes cheres ames, nostre divin Sauveur n'eust point fait de tort à son Pere eternel, quand au plus fort de ses mespris et humiliations il eust dit : Je suis aussi

puissant que mon Pere, aussi bon que le Sainct-Esprit, d'autant qu'il estoit en tout et par tout egal à eux. Et en cette gloire, il s'est humilié et a fait son entrée en Hierusalem monté dessus une asnesse et dessus un asnon, couvert des pauvres manteaux des apostres : Et c'est ce triomphe d'humilité que chante ce divin poëte le royal prophete David en ses psalmes (1) : Le Seigneur, dit-il, a bandé son arc, et a decoché ses flesches d'amour dans le cœur du peuple d'Israël, et tous ont esté esmeus de sa venuë, et ont chanté, *Osanna filio David:* Beny soit le fils de David : *Benedictus qui venit in nomine Domini* (2); Beny soit celuy qui vient au nom du Seigneur : car il a par sa douceur et par son humilité captivé tous les cœurs du peuple d'Israël; au lieu que s'il fust entré en quelque autre equipage, il les eust tous effrayez. La premiere raison donc pour laquelle Nostre-Seigneur choisit cet animal pour faire son entrée en Hierusalem, c'est qu'il est humble.

La seconde raison, c'est parce qu'il est grandement patient, d'autant qu'il souffre qu'on le batte et qu'on le mal traitte sans se plaindre ny sans que pour cela il en oublie jamais sa creiche, ny donne des ruades, mais il endure tout avec une grande patience.

Nostre-Seigneur a tellement aymé cette vertu, qu'il s'est voulu donner luy-mesme aux hommes pour miroir et exemple d'icelle; car il a souffert qu'on l'aye battu et mal traitté avec une patience

(1) Pseaum. 7. — (2) S. Mat. 21.

invincible ; il a enduré tant de blasphemes, tant d'injures et de calomnies sans jamais se plaindre.

Or l'humilité a une si grande convenance et rapport avec la patience, qu'elles ne peuvent subsister l'une sans l'autre ; et celuy qui veut estre humble, il faut qu'il soit patient pour supporter les mespris, censures et reprehensions que les personnes humbles doivent souffrir : de mesme, pour estre patient, il faut estre humble ; car l'on ne sçauroit supporter longuement les travaux et les adversitez de cette vie sans avoir l'humilité, laquelle nous rend doux et patiens. Nostre-Seigneur donc voyant ces deux qualitez en cet animal, il le choisit plustost que nul autre pour faire son entrée en Hierusalem.

Le troisiesme motif qu'il eut encore de choisir cet animal, fut parce qu'il est obeïssant, et se laisse charger comme l'on veut, et autant que l'on veut, sans respugnance et sans secoüer en aucune maniere le fardeau qu'on luy impose ; mais porte le faix qu'on luy met sur le dos avec une soubmission et souplesse tres-grande. Certes Nostre-Seigneur ayme tellement l'obeyssance et souplesse, qu'il a voulu luy-mesme nous en donner l'exemple, il a porté par obeïssance le pesant fardeau de nos iniquitez, dit le prophete Isaye : *Verè languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit* (1) ; ayant voulu souffrir pour icelles tout ce que nous avions merité pour satisfaire à la justice de son Pere eternel. O qu'heureuses sont les ames qui sont

(1) Isaïe, 35.

obeïssantes et soubmises, et qui se laissent charger comme l'on veut, se soubmettant à toutes sortes d'obeïssances sans replique ny excuses, supportant de bon cœur le joug et le fardeau qu'on leur impose.

Certes, si nous voulons estre dignes de porter Nostre-Seigneur, il faut que nous soyons revestus de ces trois qualitez, d'humilité, de patience, d'obeïssance et soubmission; et alors Nostre-Seigneur montera en nos cœurs, et comme un divin escuyer il nous conduira selon sa tres-saincte volonté.

Nostre-Seigneur donc voulant choisir l'asnesse pour sa monture, il envoya deux de ses disciples en un petit village qui estoit proche, leur disant: *Ite in castellum, quod contra vos est; et statim invenietis asinam alligatam, et pullum cum ea: solvite, et adducite mihi; et si quis vobis aliquid dixerit, dicite, quia Dominus his opus habet* (1) : Allez en ce village prochain, et desliez l'asnesse et l'asnon que vous y treuverez, et me les amenez; et si quelqu'un y treuve à redire, dites-leur que le Seigneur en a besoin. Ce qu'entendant ils sortirent à l'instant, et allerent où leur bon Maistre les envoyoit, et ayant desliez ces animaux il les luy amenerent.

Or je remarque sur ce subjet que ces deux apostres furent grandement simples et obeïssans à faire ce que Nostre-Seigneur leur disoit sans aucune replique. Ne luy pouvoient-ils pas bien dire: Vous nous dites que nous vous amenions ces deux bestes; mais comment connoistrons-nous que ce sont celles

(1) S. Matt. 21.

que vous voulez; n'y a-t'il que celles-là dans ce village? Nous les laissera-t'on bien amener? et plusieurs autres semblables raisons que la prudence humaine leur pouvoit fournir en telle occasion. Certes il y a des ames si reflechissantes, qu'elles treuvent tousjours mille repliques à faire sur toutes les choses qu'on leur donne, elles ont tant de regards, elles font tant d'interpretations, l'on ne void en elles aucune soubmission; et ce deffaut est cause qu'elles vivent en de perpetuelles inquietudes. Mais ces apostres firent ce qui leur estoit commandé sans aucune replique, parce qu'ils estoient obeïssans, et qu'ils aymoient l'obeïssance; car c'est une marque qu'on n'ayme pas le commandement, quand on treuve tant de repliques et de raisons pour ne faire la chose commandée, ou pour y faire voir de grandes difficultez. Vous verrez par exemple une personne dans le monde à laquelle on ordonnera de frequenter les sacremens, et s'adonner aux exercices de devotion : O dieu! dira-t'elle, que pensera-t'on, si l'on me void faire l'oraison, me confesser et communier souvent? Hé? dequoy vous mettez-vous en peine? allez simplement, et faites ce qu'on vous commande.

Nostre-Seigneur savoit bien qu'il se treuveroit des personnes qui demanderoient à ses disciples ce qu'ils vouloient faire de ces bestes, et où ils les vouloient mener: c'est pourquoy il leur dit: Si quelqu'un vous veut empescher de les amener, dites leur; *Quia Dominus his opus habet;* Que le Sei-

gneur en a besoin, et ils les laisseront aller. Ils s'en allerent donc avec ces paroles de leur bon maistre, et firent ainsi qu'il leur avoit ordonné.

Mais remarquez, je vous prie, cette parole (le Seigneur en a besoin) car c'est une parole generale, laquelle on doit dire à tous ceux qui nous veulent empescher de faire ce qui est de la volonté de Dieu. Pourquoy jeusnez-vous? allez-vous à confesse? et communiez-vous si souvent disent les sages du monde: dites-leur, parce que le Seigneur en a besoin, c'est à dire, que le Seigneur le veut ainsi. Pourquoy entrez-vous en religion? A quel propos s'aller enfermer dans un cloistre, comme dans une prison? Le Seigneur en a besoin. Pourquoy se faire pauvre et se reduire à la mendicité? Le Seigneur en a besoin. En somme, l'on se doit servir de cette parole pour respondre à tous ceux qui nous voudroient empescher d'accomplir la volonté de Dieu.

Je considere de plus que Nostre-Seigneur commanda qu'on desliast ces bestes pour les luy amener; pour nous monstrer que si nous voulons aller à luy, il faut souffrir qu'on nous deslie des liens de nos pechez, de nos passions, inclinations, habitudes et affections depravées, qui nous empechent de le servir et d'aller à luy.

Les apostres donc ayant desliez l'asnesse et l'asnon, les couvrirent de leurs manteaux, puis Nostre-Seigneur monta dessus, et fit en cette abjection et humilité son entrée triomphante en Hierusalem; confondant ainsi le monde, qui renverse toutes ses

maximes, et ne veut embrasser son humilité et mepris : car bien que Nostre-Seigneur crie et recrie : *Beati pauperes spiritu, beati pacifici, beati mites, beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam;* bien-heureux sont les pauvres d'esprit, les pacifiques, les debonnaires, et ceux qui souffrent persecution pour la justice; le monde tient tout le contraire, et ne cesse de dire, que mal-heureux sont les pauvres et ceux qui souffrent; et que ceux-là sont bien-heureux qui ont beaucoup de biens et de possessions, et ainsi du reste. Mais Nostre-Seigneur renverse aujourd'huy toutes ces malheureuses maximes, faisant son entrée royale en Hierusalem, non comme les princes du monde, qui voulant entrer en quelque ville, le font avec tant de pompe et d'appareil; il n'a autre monture qu'une asnesse, couverte des vils et pauvres manteaux de ses apostres. O qu'heureuses sont les ames que Nostre-Seigneur choisit pour sa monture, et lesquelles sont couvertes des habits des apostres, c'est à dire revestuës des vertus apostoliques; car elles seront capables de porter nostre divin Sauveur, et d'estre conduites par luy. Bienheureuses sont les ames qui en cette vie s'exercent en l'humilité; car elles seront exaltées là haut au ciel. Bien-heureuses sont celles qui s'exercent en la patience, car elles auront une paix qui sera perpetuelle; et pour leur obeïssance, elles recevront un comble de benedictions en cette vie, et beniront eternellement le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit en l'autre. Dieu nous en fasse la grace. Amen. D. S. B.

SERMON
POUR
LE JOUR DES RAMEAUX.

Que la vie de l'homme sur la terre, est une guerre, et comme nous nous y devons comporter.

In crastinum autem turba multa, quæ venerat ad diem festum, cùm audissent, quia venit Jesus Hierosolymam, acceperunt ramos Palmarum, et processerunt obviam ei. JOAN. 12.

Le lendemain une grande multitude de peuple qui estoit venuë pour celebrer la feste, ayant ouy que Jesus venoit en Hierusalem, ils prirent des rameaux de palmes, et allerent au devant de luy.

NOSTRE-SEIGNEUR avait receu ce gratieux souper des Bethaniens six jours avant sa Passion, auquel se trouva Marie et Marthe, et mesme le Lazare ressuscité, quand le cinquiesme jour avant sa glorieuse et douloureuse mort, comme vray aigneau paschal, il se fait amener et l'asnon et l'asnesse pour se monstrer, afin de venir faire en cet humble equipage, l'incomparable et glorieux triomphe en Hierusalem, duquel l'Eglise celebre aujourd'huy la bienheureuse memoire, triomphant ainsi humblement pour la victoire, laquelle ne se devoit remporter qu'avec humilité. Le peuple ouyt dire la venuë de Nostre-Seigneur, et tout esmeu de joye et d'allegresse, luy vint au devant avec des branches de pal-

mes, et des fleurs d'olives, en signes d'honneur et victoire, jettant mesmes leurs robbes et vestemens au chemin comme pour luy tapisser le passage, et luy faire une magnifique entrée pour le mettre en possession de son royaume, chantant: *Hosanna filio David,* comme un vive le roy, benit soit celuy qui vient roy, en Israël au nom du Seigneur.

Qui me donnera maintenant la grace de vous si bien dire et expliquer la douce nouvelle de la venuë que Nostre-Seigneur doit bien-tost faire en vos consciences par la saincte communion que vous luy alliez au devant par desir et devotion, jettant les robbes de vos ames, et les rameaux de vos affections par mortification. O que ce seroit bien faire la memoire de ce glorieux triomphe! puis que nous triompherions nous mesmes de nostre plus grand ennemy, qui est nostre chair, comme vrais enfans et heritiers de cette auguste et triomphante Majesté du Sauveur. Mes freres, c'est ce que je desire faire aujourd'huy, et que toutesfois je ne puis, si Nostre-Seigneur mesme ne monte sur ma langue, comme sur l'asnesse, pour l'adresser et conduire dans la Hierusalem de vos consciences; dequoy afin d'obtenir la grace, employons-y la faveur de nostre glorieuse Dame sa saincte Mere, disant: *Ave Maria.*

Cet incomparable miroir de patience, que Dieu appelle par honneur son serviteur, Job en son septiesme chapitre, dit une sentence digne d'eternelle memoire: *Militia est hominis vita super terram.* La

vie de l'homme est une guerre continuelle sur la terre : elle est une guerre pour les mal-heurs qui l'accompagnent, elle est une guerre pour le peu ou point de repos qu'il y a, elle est une guerre pour l'incertitude de l'evenement d'icelle.

Ce seroit quelque chose de plus doux, s'il eust dit : *Vita hominis est in militia super terram.* La vie de l'homme est une guerre sur la terre : car encores se trouve-il des gens qui ont le repos et leur aise en guerre, dequoy font foy ceux qui s'y enrichissent et engraissent, butinans ores sur celuy-cy, ores sur cetuy-là, ils ne pensent pas autre chose sinon, que cette horrible et affreuse megere la guerre, cette ruine commune des republiques, cette perte de l'estat, soit une favorable occasion de s'accommoder en vollant, pillant, saccageant, assassinant impunement, et s'y joüant aux depens du pauvre homme comme l'on feroit au roy depouïllé, avec toute sorte de liberté sans crainte de la justice, laquelle se ressentant fort de sa vieillesse en nostre miserable age, est tres-foible en tout temps, mais principalement en temps de guerre.

Si donc Job eust dit : *In militia est vita hominis super terram.* La vie de l'homme est en guerre sur la terre, encore eust-on pensé d'y avoir quelque repos, mais non, il dit que la mesme vie est une guerre, c'est bien nous oster toute esperance de paix. *Militia est vita hominis super terram.*

S'il eust dit que nostre vie a la guerre continuelle sur la terre, encore eust-ce esté moins; car on peut

bien avoir la guerre, et avoir son aise, on peut remporter tant de victoires, on peut estre si fort, qu'on n'aye point de subjet de craindre. Mais quand il dit: *Militia est vita hominis,* la vie de l'homme est une guerre, il veut dire non seulement que nous sommes en guerre, mais que nous-mesmes nous sommes guerre, c'est à dire, que nous nous faisons la guerre à nous-mesmes. *Militia, etc.* Et de vray qui regardera bien les diversitez de mouvemens, et les assauts que fait l'esprit contre la chair, je suis asseuré qu'il dira, que *Militia, etc.* puis que tousjours et en tout temps, *caro concupiscit adversus spiritum* (1), la chair convoite contre l'esprit. Et vrayment c'est grande pitié que de cette guerre : car estant entre de si grands amis, comme l'esprit et la chair, y a-t'il rien de plus deplorable? S. Paul se lamentant de cette guerre, apres avoir descrit au long les assauts qu'il sentoit en soy-mesme, il s'escrie; *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus* (2)? qui me delivrera de cette chair mortelle? car je ne m'en peux defaire, que feray-je? dit l'ame combatante, cette chair est ma chere moitié, c'est ma sœur, c'est ma chere compagne née avec moy, nourrie avec moy, et toutesfois elle me fait une si cruelle guerre : comme ma sœur, je la devrois suivre: comme adversaire, je la dois fuir. Helas, mon Dieu! si je la caresse, elle me tuë, si je la tourmente, je me sens de l'affliction, si je ne l'ayme, je suis mal, si je l'ayme, je suis pis. *Quis me liberabit, etc.* Michée par-

(1) Galat. 5. — (2) Rom. 7.

lant de ce combat, dit : *Ab ea quæ dormit in sinu tuo, custodi claustra oris tui* (1), garde-toy de celle qui dort en ton sein, c'est à dire, ne te fie point en elle, pourquoy? *Inimici hominis domestici ejus* (2), les ennemis de l'homme sont avec luy.

Il est indubitable, que si l'esprit n'avoit affaire qu'avec la chair seulement, il en seroit bien-tost le vainqueur; car il est beaucoup plus fort et adroit. *Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma* (3), l'esprit est prompt, et la chair est infirme. Mais quoy? cette chair est confederée avec deux autres puissans princes, le monde et le diable : *Mundus, caro, dæmon diversa movent prælia.* Le monde, la chair, et le diable suscitent divers combats, si l'un de ces trois est si fort et puissant, que sera-ce des trois ensemble? *Funiculus triplex difficile rumpitur.* Le lien à trois cordons est difficile à rompre, dit l'Ecclesiaste.

Mais encore seroit-ce peu si cette chair n'avoit point d'intelligence dans nostre ame ; car c'est chose certaine que jamais nous ne serions vaincus : *debilis est hostis qui non vincit nisi volentem :* l'ennemy est foible qui ne nous peut vaincre si nous ne voulons, dit un de nos peres : mais quoy ? toute place, disoit un grand prince, où le soleil peut aller, n'est pas imprenable, et maintenant par tout là, où quelqu'un peut aller à double, on y peut aller armé.

Cette chair practique ores l'entendement, ores la volonté, ores l'imagination, lesquels se bandans contre la raison, livrent bien souvent la place, et

(1) Mich. 7. — (2) Mat. 10. — (3) Mat. 14.

font division et mauvais offices à la raison. Mon Dieu, quels stratagemes font nos ennemis contre nous ! *Domine, quid multiplicati sunt qui tribulant me : multi insurgunt adversum me :* Seigneur pourquoy se sont multipliez ceux qui m'affligent? Plusieurs s'eslevent contre moy (1). Cette chair alleche la volonté par des plaisirs, ores par des richesses, ores elle nous met des imaginations de prétentions; ores en l'entendement une grande curiosité, et le tout sous pretexte de bien, comme dans un cheval troyen, elle y fourre le mal, et met la sedition en nostre pauvre ame, au moyen dequoy elle la suppedite. Sçavez-vous pas comme le diable tenta Eve, et comme il tenta Nostre-Seigneur, etc.

Ce mauvais enfant Absalon, se tenant à la porte du palais de son pere, là il flattoit et corrompoit le peuple, et enfin fit si bien par ses secretes menées, qu'il fit la guerre et chassa son pere de son siege : ainsi le corps demeure tousjours à la porte; car, *nihil est intellectu quod prius non fuerit in sensu,* rien n'entre dans l'esprit, qu'il n'ait premièrement passé par les sens, et là corrompt les objets, prattiques ores en cette façon, ores en l'autre, et ainsi se rend le plus fort. Que dirays-je plus? cette chair a intelligence en nous-mesmes, que pourveu qu'elle connoisse nos forces, incontinent elle nous ruine; qui diroit jamais qu'elle nous ostat les sainctes vertus, et les nous rendit ennemies : mais que pensez-vous, si elle connoist qu'il y en aye en nous, elle solicite tant que

(1) Psal. 3.

nous nous en vantons, et nous en prisons, et par ce moyen elles deviennent poison (1). Car estant comme le moust et le bon vin doux, si elles sont éventées, elles s'aigrissent. Ainsi Dalila fit dire à Samson, quoy qu'il fist le fin, en quoy estoit sa force, et tout incontinent la luy enleva. O mes freres, *Caro concupiscit adversus spiritum*, *etc.* la chair convoite continuellement contre l'esprit, l'esprit engendre tant de bons desirs, la chair tant de mauvais, et les uns combattent si asprement les austres, que bien souvent comme celuy qui a violente douleur, on crie : *Quis me liberabit à corpore mortis hujus?* qui me delivrera du corps de cette mort? comme il est dit de Rebecca, etc. Voyez-vous la guerre dangereuse de nostre vie. *Militia est vita hominis super terram.*

Que si ainsi est, que ferons-nous, mes freres? d'appaiser l'ennemy, il n'est pas possible, il est inexorable, car qui plus le flate, plus l'aigrit (2) : *Qui amat animam suam, perdet eam* (3). Qui aime sa vie, la perdra. *Cùm loquebar illis, impugnabant me gratis :* Quand je leur parlois, ils me contredisoient sans cause, et ne vouloient point entrer en raison. Qui veut fuyr, ne peut, car on ne se peut fuyr soy-mesme, que ferons-nous?

Courage il faut combattre : *Accingere gladio tuo super femur tuum potentissime :* Prenons le glaive en la main. *Nemo coronabitur, nisi qui legitime certaverit* (4) : Nul ne sera couronné, qui n'ait vaillament

(1) Jug. 16. — (2) Joan. 19. — (3) Psal. 119. — (4) Timot. 2.

combattu. Que si nous nous trouvons foibles, à l'occasion de nos factions domestiques, il ne faut pas perdre courage pour cela, mais appeller quelque secours, et faire quelque alliance.

Or je ne sçache que quatre potentats en tout l'univers. Le monde avec toutes ses ambitions, honneurs, pompes et vanitez. L'enfer avec tous ses diables. La chair avec toutes ses voluptez, delices, plaisirs et passe-temps. Nostre-Seigneur avec tous ses Anges et les Saincts. A qui nous addresserons-nous? le diable et le monde sont confederez à la chair, et voilà leur mot du guet : *Mundus clamat deficio, dæmon clamat decipio, caro clamat inficio, Christus clamat reficio*. Le monde crie, je defauts, le diable crie, je deçoy, la chair crie, je corromps, et Jésus crie, je fortifie. Il faut se ranger au party de Nostre-Seigneur, et ainsi nous aurons la victoire sur nous-mesmes, alors nous pourrons dire : *Dominus mihi adjutor, non timebo, quid faciat mihi homo*. Le Seigneur est mon secours, je ne craindray point ce que me fera l'homme.

Mais il faut avoir quatre conditions, et observer quatre choses. Premierement, il faut combattre nostre appetit sensuel, et nos affections : Qui sent l'ennemy mettre l'escalade du costé de la luxure, il faut qu'il fuye les occasions et les compagnies, et qu'à la moindre pensée il donne l'alarme à la garnison, il faut recourir aux disciplines, jeusnes et haires. Qui sent l'assaut de l'avarice, il faut qu'il coure à l'aumosne, et à la consideration de la vanité

des biens de ce monde. Qui se sent porté à la vengeance, il faut qu'il recoure à l'amitié et douceur. Enfin il faut faire la ronde cent fois le jour en cette petite citadelle, et la renforcer, ores de çà ores de là, et mettre des sentinelles aux yeux et à la bouche, aux oreilles, aux mains, et à l'odorat, et ne laisser entrer aucune chose qui ne sache prononcer Scibbolleth, et craindre tousjours, suivant le dire de Job: *Verebar omnia opera mea, sciens, quoniam non parceres delinquentibus.* Je craignois en toutes mes œuvres, parce que vous punissez les defaillans: *Vigilate*, veillez, dit Nostre-Seigneur. *Non coronabitur, nisi qui legitime certaverit:* Nul ne sera couronné, qu'il n'ait vaillamment combattu.

Secondement, il faut avoir une grande defiance de soy-mesme, et dire souvent: *Miserere mei, quoniam infirmus sum:* Ayez pitié de moy, car je suis infirme. *Non sumus sufficientes cogitare, etc.* Nous ne pouvons rien de nous-mesmes, pas seulement avoir une bonne pensée.

Tiercement, une grande confiance en Nostre-Seigneur: *Sed omnis sufficientia nostra ex Deo est*, car toute nostre vertu et capacité est de luy. *Perditio tua ex te Israel: tantummodo in me auxilium tuum.* Ta perdition vient de toy, Israël, mais de moy seulement vient ton salut.

Quatriesmement, une grande diligence à nous servir des moyens que Nostre-Seigneur nous a mis en main, pour monstrer que nous nous fions en luy, non pas en nous. Or il y en a deux principaux: le

premier est l'oraison, avez-vous besoin de force, *petite et accipietis*, demandez et vous recevrez, avez-vous besoin de refuge, *pulsate, et aperietur vobis, vigilate et orate*, heurtez, et l'on vous ouvrira, veillez et priez : Meditez la passion. Le second sont les sacremens, *a fructu frumenti, vini, et olei sui multiplicati sunt*, par le fruict du froment, du vin et de l'huile, ils ont esté multipliez ; ces moyens corroborent l'ame. Vous vous ressouvenez bien, mes venerables sœurs, de vostre glorieuse mere S[te] Claire, estant un jour sa ville d'Assise, ville illustre pour ces deux beaux fleurons, assiégée, elle se fit porter aux murs, y fit apporter le sainct Sacrement, et fist cette oraison à Dieu : *Ne tradas bestiis animas confitentium tibi, et custodi famulas tuas, quas pretioso tuo sanguine redemisti.* Seigneur, ne livrez point aux bestes les ames de celles qui vous servent, et gardez vos servantes que vous avez rachetées par vostre sang precieux. Les sarrazins s'enfuyrent, ceux qui escaladoient, perdirent la veuë. Ah ! la frequentation de ce sacrement, chasse les ennemys externes et internes. C'est chose honteuse de voir le peu d'etat qu'on en fait, il me semble que l'Eglise dit les paroles de Job : *Quis mihi tribuat, ut sim juxta menses pristinos secundum dies, quibus Deus custodiebat me, sicut fui in diebus adolescentiæ meæ, quoniam secreto Deus erat in tabernaculo meo* (1). Qui me donnera que je sois semblable au temps passé de mes premieres années, et comme j'ai esté en mon commencement,

(1) Job, 29.

et és jours de mon adolescence, esquels Dieu me gardoit, lors que secretement il habitoit avec moy en mon tabernacle. Il faut que je vous die, *cum sancto sanctus eris*, qu'avec le sainct vous serez sainct. O certes ! celuy qui se munit souventefois de cette viande celeste, il peut bien dire : *Dominus illuminatio mea, quem timebo ? Dominus protector vitæ meæ, a quo trepidabo* (1) ? Le Seigneur est ma lumiere, que craindray-je ? le Seigneur est le protecteur de ma vie, de qui auray-je peur ? *Nam, etsi ambulavero in medio umbræ mortis, non timebit cor meum*, parce que quand je cheminerois au milieu de l'ombre de la mort, mon cœur ne craindra point, ainsi faut-il faire pour bien combattre, ainsi faut-il faire pour estre victorieux.

Nostre vie n'est pas seulement en guerre, ny n'a pas seulement la guerre, mais est une guerre propre, *militia, etc.* puis que la chair moitié de nostre vie nous fait la guerre par tant de menées, excitant sedition en nostre ame, ainsi qu'Absalon, et nous trompe comme Dalila, faire la paix nous ne pouvons, reculer encore moins : il faut donc combattre, que si nous sommes foibles, regardons de prendre secours, le mot du guet, et la devise de la banniere monstrent le peuple de Hierusalem : la cognée avec les cousteaux monstrent qu'on est en guerre : coupant les branches d'arbres, ils monstrent qu'il faut combattre la concupiscence : ce qu'ils jettent leurs vestemens aux pieds de Nostre-Seigneur, monstrent

(1) Psal. 26.

qu'ils n'ont nulle confiance en eux-mesmes, comme s'ils vouloient dire *non nobis, etc.* ce qu'ils crient *Hosanna*, monstre qu'ils se fient en la seule protection divine, et se veulent servir du premier moyen ce qu'ils vont jusques au mont des Olives, et qu'ils le menent dans leur ville, monstre la reception que nous lui devons faire. En cette façon nous pourrons porter les palmes comme eux en signe de victoire, vainqueurs de nostre chair, que nous porterons comme trophées aux pieds de l'Aigneau qui y regne, comme à celuy pour qui et en qui nous aurons triomphé, qui est Jésus-Christ, qui vit et regne és siecles des siecles, et vous benisse. Amen.

DIEU SOIT BENY!

SERMON

POUR

LE JOUR DU VENDREDY-SAINCT.

Jesus Nazarenus Rex Judæorum. Joan. 19.

Jesus de Nazareth roy des Juifs.

D'autant que nous avons fort peu de temps pour parler de la Passion, par laquelle nous avons tous esté rachetez, je ne prendray maintenant pour subjet de ce que j'ay à vous dire, que les paroles du tiltre que Pilate fit escrire sur le haut de la croix; *Jesus Nazarenus rex Judæorum;* Jesus de Nazareth roy des Juifs; paroles esquelles sont comprises toutes les causes de la passion de Nostre-Sauveur, qui sont specialement reduites à deux; car bien qu'il y ayt quatre paroles, elles ne signifient pas toutesfois quatre causes de sa mort, ains seulement deux, dont la premiere est comprise en ces deux paroles : *Jesus Nazarenus.* Jesus veut dire Sauveur, et pour nous sauver il falloit que Nostre-Seigneur mourust, et qu'il fust Nazareen, qui signifit fleury, c'est à dire qu'il fust fleurissant en toutes sortes de vertus et perfections, sainct, innocent et sans tache aucune de peché; car s'il eust esté pecheur, il ne nous eust peu sauver.

La seconde cause de la mort de Nostre-Seigneur

est comprise en ces deux autres paroles : *Rex Judæorum*, roy des Juifs : Juif signifie confessant; il est donc roy des Juifs, c'est à dire, de ceux-là seulement qui le confesseront estre Fils de Dieu, et leur liberateur : et pour sauver ses confessans, c'est à dire ceux qui croiront en luy; il est mort, ouy il est veritablement mort, et de la mort de la croix; il est mort, parce qu'il estoit Sauveur, sainct, et roy des Juifs, et pour le salut de ceux-là seulement qui le confesseront.

Or il faut sçavoir que tout ce qui est arrivé en la mort de Nostre-Seigneur, nous a esté signifié en l'ancien Testament par plusieurs figures et similitudes, et entre autres par le serpent d'airain que Moyse fit eslever dans le desert dessus une colomne, pour garentir les Israëlistes de la morsure des serpens. Dieu ayant retiré les Israëlistes de la servitude d'Egypte pour les conduire en la terre de promission, sous la conduite de ce grand capitaine Moyse, il survint un grand accident; car il se leva et sortit de la terre plusieurs petits serpens dans le desert où ils estoient, qui les mordoient, non d'une morsure qui fust fort picquante ou douloureuse; mais certes qui estoit grandement dangereuse, parce qu'elle estoit si veneneuse, qu'infailliblement tous les pauvres Israëlistes en fussent mort, si Dieu par sa bonté et providence infinie n'y eust pourveu : car Moyse voyant ce pitoyable accident, s'adressa à luy pour demander quelque remede à ce mal-heur, et il luy

commanda de faire un serpent d'airain, et l'eslever dessus une haute colomne, luy promettant que tous ceux qui le regarderoient estant mordus des serpens, seroient guerris. Ce que Moyse executa promptement, commandant aux Israëlistes que tous ceux qui seroient mordus des serpens jettassent soudain les yeux sur cette colomne, ce que faisant ils estoient à l'instant guerris : mais ceux qui ne le vouloient pas regarder mouroient miserablement : car il n'y avoit point d'autre moyen pour guerir que celuy-là. O que bon et misericordieux fust le Dieu d'Israël (dit un grand sainct) d'avoir pourveu à Moyse d'un tel remede pour la guerison de son peuple! Mais remarquez, je vous prie, que cecy nous represente bien la cause de la mort de Nostre-Seigneur.

Lors que Dieu crea l'homme, nous estions comme les enfans d'Israël, qu'il retira de la servitude d'Egypte; car il nous avoit preservé du peché, ayant conduit nos premiers parens dans cette terre de promission du paradis terrestre, où il les avoit mis doüez de la justice originelle. Mais voicy arriver un estrange accident, c'est qu'il s'esleva en ce lieu des serpens qui les mordirent, et lesquels apres se sont tellement epanchez sur la terre, que nous en avons tous esté mordus; je dy tous, car il n'y a aucune creature qui se puisse dire exempte d'une telle morsure, c'est à dire du peché originel et actuel; et s'il y a quelqu'un qui se dise exempt de peché, il est menteur, dit le bien-aymé disciple de Nostre-Sei-

gneur : *Si dixerimus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus, et veritas in nobis non est* (1). Or neantmoins on sçait bien que la Ste Vierge n'a point esté morduë de ce serpent infernal, et qu'elle n'a jamais contracté aucun peché originel ny actuel, ayant esté privilegiée par dessus toutes les creatures humaines, d'un privilege si grand et si singulier, et lequel n'estoit deu qu'à celle qui estoit destinée de toute eternité pour estre mere de Dieu. C'est pourquoy, puis qu'il n'y a eu qu'elle seule exempte du peché; nous pouvons bien dire, que tous ont esté mordus du serpent; mais d'une morsure si veneneuse, que nous en fussions tous morts, et d'une mort eternelle, si Dieu par son infinie bonté et misericorde n'eust pourveu à un si grand inconvenient; ce qu'il a fait d'une façon tres-admirable, sans y estre esmeu d'aucune autre cause que de son infinie bonté et misericorde : et pour cela, il ordonna que son Fils mourust, et qu'il fust comme un divin serpent eslevé dessus la colomne de la croix, pour estre regardé de tous ceux qui seroient mordus du serpent infernal, c'est à dire entaché du peché.

Jesus-Christ est mort, dit le grand apostre escrivant aux Galates, et pour nous retirer de la malediction du peché, il a esté fait pour nous malediction : *Christus nos redemit de maledicto legis, factus pro nobis maledictum* (2). Certes je ne lis jamais ces paroles que je ne tremble, et ne sois saisi d'une

(1) S. Jean, 11. — (2) Galat. 3.

grande terreur, voyant que Nostre-Seigneur est mort pour nos pechez, luy qui n'en avoit aucun, et n'en pouvoit avoir; car il estoit en tout egal à son Pere Eternel, ayant la mesme nature, substance et puissance que luy: il estoit donc impossible qu'il pechast; et quoy qu'il soit Tout-puissant, et que par consequent il puisse tout ce qu'il luy plaist, si est-ce pourtant qu'il ne pouvoit pecher; d'autant que ce pouvoir n'est pas une puissance, ains une impuissance. Il est donc mort pour les pechez des hommes, sans avoir en luy aucune iniquité; car il estoit, comme dit le titre de la croix, Nazareen, c'est à dire fleurissant en toute sainctete. Il n'estoit point serpent, ny en verité, ny en figure; et toutesfois pour nous guerir des morsures du vray serpent infernal, à cause de l'amour extreme qu'il nous portoit, il se chargea de nos iniquitez, c'est à dire de nos miseres et foiblesses, se revestant de nostre mortalité, pour estre eslevé dessus le bois de la croix comme le serpent dessus la colomne, afin de donner la vie, et preserver de la mort tous ceux qui le regarderont.

O que le Dieu d'Israël est bon et misericordieux d'avoir fourny et pourveu à la nature humaine d'un si excellent remede et d'une telle et si precieuse redemption; car nous estions tous perdus sans icelle, s'il ne nous eust donné ce remede, nous fussions tous morts d'une mort eternelle, puisque nous avons tous peché.

Mais direz-vous, Dieu ne pouvoit-il pas donner

aux hommes pour leur salut un autre remede que celuy de la mort de son Fils ? ouy certes, il le pouvoit, car n'estoit-il pas en son pouvoir de pardonner à la nature humaine d'un pouvoir absolu, et d'une pure miséricorde, sans y faire intervenir la justice, et sans l'entremise d'aucune creature ? et quand il l'eust fait, qui est-ce, je vous prie, qui eust osé y trouver à redire ? puis qu'il est le souverain Monarque et Createur de toutes choses, et peut tout ce qu'il veut ; ou s'il se vouloit servir pour cette redemption de quelque creature, n'en pouvoit-il pas créer une d'une telle excellence et dignité, que parce quelle eust fait et souffert, elle eust suffisamment satisfait pour tous les pechez des hommes ? Il n'y a nul doute, mes cheres ames, qu'il le pouvoit faire, et que par mille austres moyens que celuy de la mort de son Fils il nous eust pu sauver : mais neantmoins il ne l'a pas voulu, d'autant que ce qui estoit suffisant à nostre salut, ne l'estoit pas pour assouvir l'amour qu'il nous portoit. Donc pour nous monstrer combien il nous aimoit, il est mort, mais de la mort la plus dure et ignomineuse qui se puisse imaginer, qui est la mort de la croix.

Que nous reste-t'il donc maintenant à faire, et quelle consequence devons-nous tirer de cela, sinon que Nostre-Seigneur estant mort d'amour pour nous, nous mourions aussi d'amour pour luy ? ou si nous ne pouvons mourir d'amour pour luy, que du moins nous ne vivions plus que pour lui. Certes si nous ne l'aymons et ne vivons pour luy seul, nous serons les

plus ingrates et perfides creatures qui se puisse dire. Et c'estoit dequoy se plaignoit le grand S. Augustin : O Seigneur, disoit-il, est-il possible que l'homme sçache que vous estes mort pour luy, et qu'il ne vive pas pour vous ? Et ce grand amoureux de la croix, S. François : Ah ! Seigneur, disoit-il en sanglottant, vous estes mort d'amour pour nous, et personne ne vous ayme. Il est donc mort; mais bien qu'il soit mort, et qu'il soit eslevé dessus la croix pour nous donner à tous la vie ; si est ce pourtant que ceux qui ne le regarderont pas comme il faut mourront, d'autant qu'il n'y a point de redemption qu'en la croix.

O Dieu, que c'est une consideration de grande utilité et profit que celle de la passion ! seroit-il bien possible, je vous prie, de regarder en la croix l'humilité de Nostre-Sauveur, sans devenir humble et avoir de l'affection aux humiliations? peut-on voir son obeyssance sans estre obeyssant ? Non certes ! personne n'a jamais regardé comme il faut Nostre-Seigneur crucifié qu'il n'ait eu un grand desir d'imiter ses vertus, et n'ait esté preservé de la mort du péché, et tous ceux qui sont morts, ç'a esté pour ne l'avoir pas voulu regarder ; ainsi que ceux qui mouroient entre les enfans d'Israël, c'estoit pour n'avoir pas voulu regarder le serpent que Moyse avoit fait eslever dessus la colomne.

La cheute de nos premiers parens au parradis terrestre, fut encore une figure de cecy ; car Dieu leur avoit donné beaucoup de fruicts pour l'entretenement de leur vie ; mais il y en avoit un seul qui

estoit le fruict de science du bien et du mal, duquel il leur avoit défendu de manger, les menaçant de la mort s'ils en mangeoient; *Ex omni ligno Paradisi comede, de ligno autem scientiæ boni et mali ne comedas; in quocumque enim die comederis ex eo, morte morieris* (1). Ils pouvoient donc mourir, ou ne mourir pas; ils pouvoient mourir en contrevenant au commandement de Dieu, et ne mourir pas en le gardant. Mais le serpent infernal sçachant qu'il estoit en leur pouvoir de mourir, ou de ne mourir pas, se resolut de les tenter, afin de leur faire perdre la justice originelle, de laquelle Dieu les avoit doüez, les solicitant de manger du fruict defendu; et pour le faire plus subtilement, il prist les escailles et la forme d'un serpent, et en cette sorte il tenta Eve, laquelle escoutant les raisons de cet esprit ruzé, mangea de ce fruict, et en fit manger à son mary (2): Et ainsi Adam et Eve deviendrent mortels et perdirent la vie qu'ils pouvoient garder, s'ils n'eussent ny l'un ny l'autre mangé du fruict de l'arbre de science du bien du mal.

Nostre-Seigneur ayant en luy deux natures, à sçavoir la nature divine et la nature humaine, entant que Dieu, il ne pouvoit mourir ny souffrir; car il est immortel et impassible: Et tout ainsi qu'il ne pouvoit pecher, aussi ne pouvoit-il mourir, parce que pouvoir mourir est une impuissance aussi bien que pouvoir pecher: mais entant qu'homme, il pouvoit mourir, et ne pas mourir, bien que cette loy soit

(1) Gen. 2. — (2) Gen. 3.

generale, et qu'il faut que tout homme meure, suivant ce que dit l'apostre : *Statutum est hominibus semel mori* (1). Nostre-Seigneur neantmoins pouvoit estre exempt de cette loy, d'autant qu'il n'avoit point peché, parce que c'est le peché d'Adam qui a donné à la mort, l'entrée dans le monde : *Per unum hominem peccatum in hunc mundum intravit et per peccatum mors.* Mais Nostre-Seigneur quoy qu'il n'eust point peché, ne s'est point voulu servir de ce privilege, ains a pris un corps passible et mortel, à cause qu'il s'est incarné pour estre Sauveur, et nous a voulu sauver en souffrant et mourant, prenant et recevant sur soy en sa sacrée humanité, en toute rigueur de justice, tout ce que nous avions merité pour nos pechez.

Et c'est chose admirable de voir qu'il a tellement uny la nature divine avec la nature humaine, qu'encore que ce fust seulement la nature humaine qui souffroit, et non la divine : neantmoins quand l'on void la manière avec laquelle Nostre-Seigneur a souffert, l'on ne sçait si c'estoit Dieu, ou l'homme qui souffroit, tant sont admirables les vertus qu'il prattiquoit : Or, quoy qu'il ne souffrist rien entant que Dieu, si est-ce que la divinité qui s'estoit unie avec l'humanité donnoit un tel prix, et un tel merite à tout ce qu'il souffroit et enduroit, qu'une petite larme, un petit mouvement de son corps, un petit souspir amoureux de son sacré cœur estoit plus meritoire et agreable au Pere eternel, que n'eus-

(1) Heb. 9.

sent pas esté tous les plus grands tourmens qui se puissent imaginer, soufferts par une pure creature doüée de la plus grande perfection qui se puisse desirer ; ouy mesme quand elle viendroit à souffrir toutes les peines et tortures d'enfer. Et je diray bien davantage, quand outre tout cela, elle viendroit à souffrir toutes les peines qui se pourroient treuver dans un million d'enfers ; et qu'elle les souffriroit avec la plus grande perfection qu'une creature humaine les puisse souffrir ; tout cela neantmoins ne seroit rien en comparaison d'un petit souspir de Nostre-Seigneur, ou d'une petite goutte du sang qu'il a respandu pour l'amour de nous, parce que c'est sa personne, qui est d'une excellence et dignité infinie, qui donne le prix et la valeur à telle action et souffrance ; la divinité estant tellement conjoincte avec l'humanité, que nous disons avec verité, que Dieu a souffert la mort, et la mort de la croix, pour nous rachepter et nous donner la vie.

Or quant à nous, Dieu nous a donné trois natures, ou pour mieux dire trois sortes de vies, dont la premiere estoit negative, qui est celle que nous avons euë en la personne de nostre premier pere Adam en sa creation, en laquelle nous pouvions mourir, ou ne mourir pas ; parce qu'estant au paradis terrestre, où estoit l'arbre de vie, nous pouvions nous empescher de mourir, non point en mangeant du fruit defendu, ains en n'en mangeant pas comme Dieu l'avoit ordonné : car en gardant son commandement nous ne fussions pas morts, bien que nous

n'eussions pas tousjours demeuré en cette vie ; mais nous eussions passé d'icelle à une autre meilleure, quand il eust pleu à Dieu de nous en retirer. Or je sçay bien qu'en nostre langage François l'on appelle les morts trespassez, pour nous faire entendre que la mort n'est qu'un passage d'une vie à l'autre ; et que mourir n'est autre chose qu'outrepasser les confins de cette vie mortelle, pour aller à l'immortelle : mais bien que cela soit ainsi ; il est vray neantmoins que nous ne fussions pas morts de cette mort corporelle, de laquelle nous mourons maintenant, ains nous fussions tousjours acheminez à l'autre vie ; et quand il eust pleû à la divine Majesté de nous oster de ce monde, il l'eust fait, ou dans un chariot de feu comme Elie, ou en quelqu'autre maniere selon qu'il luy eust pleû (1). Mais nous pouvions aussi mourir comme a fait Adam et Eve, en mangeant du fruict defendu en la seconde vie, qui est celle que nous avons depuis qu'ils eurent peché, et en laquelle nous venons au monde, où nous pouvons mourir : mais nous ne pouvons pas ne point mourir ; car depuis la cheute de nos premiers parens que Dieu prononça la sentence de mort contre l'homme, il n'y a creature humaine quelle qu'elle soit, qui puisse s'exempter de subir ce chastiment. Et d'autant que nous avons tous esté entachez du péché originel et actuel, aussi mourons-nous tous. C'est pourquoy Nostre-Seigneur, quoy qu'il fust sans peché, toutesfois parce qu'il s'estoit fait homme pour

(1) 4 des Rois, ch. 2.

se charger de nos iniquitez, il est mort, afin que comme dit son grand apostre, il fust en tout semblable à ses freres : *Unde debuit per omnia fratribus similari.* La troisiesme vie que Dieu nous a donnée est celle que nous aurons au ciel, si Dieu nous fait la misericorde d'y parvenir, lieu auquel nous pourrons vivre, et ne pourrons plus mourir ; car alors nous jouyrons de la gloire, qui n'est autre que la vie eternelle, qui nous a esté acquise par la mort de Nostre-Sauveur ; et la posséderons avec tant d'asseurance, que nous n'aurons jamais aucune crainte de perdre cette vie glorieuse.

C'a donc esté par inspiration divine que Pilate a mis sur le titre de la croix, *Jesus Nazarenus Rex Judæorum* (1); Jésus de Nazareth Roi des Juifs : parce que c'a esté la vocation de Nostre-Seigneur que d'estre Sauveur, en donnant le salut et la vie aux hommes, que le Pere eternel leur avoit tant de fois promise, non seulement par la bouche des patriarches et des prophetes; mais encore par luy-mesme : et pour nous confirmer cette verité, il s'est aussi voulu servir de la bouche des hommes les plus impies et scelerats, comme nous dirons bien-tost. Ce fut aussi pour l'accomplissement de cette promesse, que l'ange S. Gabriel descendit du ciel pour annoncer à la tres-Ste Vierge le mystere de l'incarnation, luy disant, que celuy qu'elle conçevroit seroit Fils de Dieu, et se nommeroit Jésus, parce qu'il sauveroit les hommes de leurs pechez : *Et vocabis nomen ejus Je-*

(1) S. Matt. 1.

sum; ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum (1).

Lorsque Nostre-Seigneur receut le baptesme de S. Jean-Baptiste au fleuve du Jourdain, et qu'il se transfigura sur la montagne de Thabor, l'on entendit la voix du Pere eternel, disant, C'est icy mon Fils bien-aymé, auquel j'ay pris tout mon plaisir, escoutez-le : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi complacui, ipsum audite*(2): comme voulant dire aux Juifs, O pauvre peuple! vous m'aviez tellement fasché par vos vices et iniquitez, que j'avois resolu de vous perdre et abysmer : mais voicy que je vous ay envoyé mon Fils pour vous reconcilier avec moy; car tout mon plaisir est à le regarder et considerer, et en ce regard j'ay tant de complaisance, que je m'oublie de tous les desplaisirs que je reçois de vos iniquitez; Escoutez-le : parole par laquelle il leur monstroit qu'il l'avoit envoyé pour les enseigner à se sauver. Hé! leur vouloit-il dire, ne doutez point de sa doctrine; car elle est toute divine, c'est la verité mesme qu'il vous enseigne, et partant escoutez-la bien, car si vous la suivez et prattiquez, elle vous conduira en la vie eternelle. Vous demanderez peut-estre, qu'est-ce que Nostre-Seigneur nous dira sur la montagne de Thabor? O certes! mes cheres ames, il ne nous dira rien en ce lieu (3), car il parle à son Pere celeste, et avec Moyse et Elie, de l'excez qu'il devoit souffrir en Hierusalem pour nostre salut. Et bien que vous voyez sur cette montagne la gloire de sa

(1) S. Matt. 1. — (2) S. Matt. 17. — (3) S. Luc, 9.

Transfiguration, toutesfois il vous defendra de dire ce que vous y aurez veu. Mais en celle du Calvaire, vous y entendrez des plaintes, des souspirs et des prieres faites pour la remission de vos pechez; vous y entendrez encore des paroles d'une grande doctrine : mais l'on ne vous defendra point de dire ce que vous y aurez veu, au contraire l'on vous commandera d'en parler, et de n'en perdre jamais la memoire.

Voyez donc combien le Pere eternel a donné de tesmoignages aux hommes pour montrer que son Fils estoit veritablement Sauveur. Et ne voyons-nous pas que Pilate dit tant et tant de fois, qu'il estoit innocent, et qu'il ne trouvoit aucune chose en luy qui fust digne de mort? protestant que, quoy qu'il le condamnast à la mort, il cognoissoit bien neantmoins qu'il n'estoit aucunement coupable, et qu'il falloit bien qu'il y eust quelque cause à sa mort qu'il luy fust incognuë. Dieu ne fist-il pas dire encore cette grande verité par la bouche du miserable Caïphe, pour lors souverain prestre quand il dit, qu'il estoit expedient qu'un homme mourust pour sauver tout le peuple : *Vos nescitis quidquam, nec cogitatis, quia expedit vobis, ut unus moriatur homo pro populo et non tota gens pereat* (1). O admirables tesmoignages que le Pere eternel a donné aux hommes, pour monstrer que veritablement son Fils estoit Sauveur, et qu'il falloit qu'il mourust pour nous sauver! puis que mesme il tira cette verité de la bou-

(1) S. Jean, 11.

che d'un si mechant homme : mais il ne l'entendoit pas ainsi qu'il le disoit, parce que Dieu le voulut faire prophetiser en cela, à cause qu'il tenoit alors le siege du souverain pontife; *Hoc autem à semetipso non dixit, sed cum esset pontifex anni illius.* Et c'est une chose tres-certaine, que la plus grande partie du peuple cognoissoit bien que Nostre-Seigneur estoit innocent, et que ce qu'ils demandoient qu'il fust crucifié, n'estoit que pour complaire aux princes des prestres en se rangeant de leur party : car vous sçavez que quand il se fait une sedition en quelque ville, tout le menu peuple se range (que la chose soit juste, ou non,) du costé de ceux qui l'excitent, ce qui arriva ainsi en la mort de Nostre-Seigneur.

Mais, je vous prie, remarquez que Pilate sans sçavoir ce qu'il faisoit, fit escrire sur la croix, *Jesus Nazarenus Rex Judæorum,* Jesus de Nazareth Roy des Juifs, et pour chose qu'on luy dist, il ne voulut jamais oster ce tiltre ny permettre qu'on l'escrivist d'une autre maniere, respondant à ceux qui vouloient qu'on le changeast : *Quod scripsi, scripsi*, ce qui est escrit, est escrit; ce qu'il dit sans doute par une speciale providence de Dieu, qui vouloit qu'en ce tiltre fussent mises les deux principales causes de la mort de Nostre-Seigneur.

Que nous reste-t'il donc maintenant à faire, sinon de crucifier nostre chair, avec ses vices et concupiscences, pour l'amour de celuy qui a esté crucifié pour nous? et d'autant que l'amour ne se paye que

par l'amour, taschons, mes cheres sœurs, de rendre à Dieu amour pour amour; rendons luy les loüanges et benedictions que nous luy devons pour sa mort et passion, et par ce moyen nous le confesserons nostre liberateur et Sauveur.

Poursuivons, je vous prie, ce discours. Un jour que je devois prescher la passion, cherchant une similitude pour monstrer comme quoy Nostre-Seigneur est mort pour nostre salut, j'ouvris un livre, où j'en rencontray une d'un oyseau, lequel semble avoir esté creé de Dieu pour servir de similitude sur le subjet de la passion; car c'est une chose la plus admirable et la plus propre pour monstrer que Nostre-Seigneur est mort pour nos pechez, qu'on puisse jamais rencontrer. Or cet oyseau s'appelle en nostre langage françois Oriol, et en latin *Ictorus*, il est jaune, et neantmoins il n'est point atteint de la jaunisse; et a cette proprieté qu'estant attaché dessus le haut d'un arbre, il guerit ceux qui sont atteints de la haute jaunisse, et ce aux despens de sa vie : car si celuy qui est atteint de ce mal regarde cet oyseau, il est pareillement regardé de luy, et par ce regard il vient, s'il faut ainsi dire, à estre tellement touché de voir l'homme, son grand amy, travaillé de ce mal, qu'il attire à luy par commiseration toute la jaunisse de celuy qui l'a regardé, et s'en charge de telle sorte, qu'apres cela on le void devenir beaucoup plus jaune qu'il n'estoit auparavant, ses aisles, son ventre, ses pieds, et enfin ses plumes, et tout

son petit corps se jaunit grandement; et par ce moyen l'homme malade devient blanc et net, et tout-a-faict quitte de ce mal. Mais apres cela, ce pauvre oyseau s'estant retiré, va tousjours languissant, chantant un chant pitoyablement amoureux pour la complaisance qu'il a de mourir pour delivrer l'homme. Chose admirable, cet oyseau n'est jamais malade de la haute jaunisse, et neantmoins il en meurt, pour delivrer l'homme qui en estoit atteint, et ce avec complaisance de mourir pour luy donner la vie. N'est-ce donc pas tres à propos qu'il represente Nostre-Seigneur divin oyseau du paradis, divin Oriol, qui est attaché sur l'arbre de la croix pour nous sauver et delivrer de la haute jaunisse du peché, sans qu'il ayt jamais esté atteint de ce mal. Mais si le pecheur en veut estre delivré, il faut qu'il le regarde de dessus la croix; car par ce regard il excitera à commiseration ce divin Sauveur, et par cette commiseration il attirera à soy toutes ses iniquitez, et mourra librement pour luy. Et tout ainsi qu'il faut que l'homme qui est atteint de la haute jaunisse, regarde cet oyseau pour guerir, ou autrement il demeurera tousjours malade: de mesme, si le pecheur ne regarde Nostre-Seigneur crucifié, il ne sera jamais delivré de ses pechez; que s'il le fait, Nostre-Seigneur s'en chargera, et quoy qu'il soit innocent, mourra pour ses iniquitez, afin de l'en delivrer, et mourra avec une saincte complaisance de luy donner la guerison aux despens de sa vie. Ce

que nous cognoissons par les paroles qu'il dit sur la croix, et par les larmes et souspirs amoureux qu'il jette pour nostre salut.

Or pour tirer quelque instruction de ses divines paroles, je considere que la premiere que Nostre-Seigneur dit sur la croix, fut de prier pour ceux qui le crucifioient : et ce fut alors qu'il fit ce que dit S. Paul au cinquiesme chapitre de l'Epistre aux Hebrieux, qu'aux jours de sa chair il offroit des sacrifices à son Pere celeste, avec grands cris, larmes, prieres et supplications, et qu'il fut exaucé pour sa reverence. *Qui in diebus carnis suæ, preces, supplicationesque cum clamore valido, et lachrymis offerens, exauditus est pro sua reverentia* (1). Certes non seulement ceux qui crucifioient Nostre-Seigneur, ne le cognoissoient pas; car s'ils l'eussent cognu ils ne l'auroient pas crucifié : *Si enim cognovissent, nunquam Dominum gloriæ crucifixissent* (2) : Mais encore la plus grande partie de ceux qui estoient autour de luy n'entendoient pas son langage, d'autant qu'il y avoit en ce temps-là de toutes sortes de nations en Hierusalem, lesquelles sembloient estre toutes congregées pour le tourmenter.

Nostre-Seigneur donc voyant l'ignorance de ceux qui le tourmentoient, commença à les excuser, et à offrir des sacrifices à son Pere celeste pour eux. Car il y a des sacrifices qui ne sont autres que les prieres, qui sont les sacrifices de nos levres et de nostre cœur, que nous presentons à Dieu, tant pour nous

(1) Heb. 5. — (2) 1. Cor. 1.

que pour le prochain : et Nostre-Seigneur s'en servit alors, disant, *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt* (1); Mon Pere, pardonnez-leur, car ils ne sçavent ce qu'ils font.

O combien grande estoit la flamme d'amour qui brusloit dans le cœur de nostre doux Sauveur! puis qu'au plus fort de ses douleurs et au temps auquel la vehemence de ses tourmens luy ostoit mesme le pouvoir de prier pour soy, la force de son amour envers les hommes fait qu'il prie pour ses ennemis; et pour ce avec voix forte et intelligible, il dit ces mots: *Pater, dimitte illis:* Mon Pere, pardonnez-leur. Ce qu'il fit pour nous monstrer que l'amour qu'il nous portoit estoit si grand, qu'il ne se pouvoit diminuer par aucune sorte de peine ou de tourment; et pour nous monstrer aussi quel doit estre nostre cœur à l'endroit de nostre prochain. Ah! Dieu, mes cheres sœurs, combien ardente estoit la charité de nostre divin Sauveur envers ses ennemis, et que puissante et efficace fust une telle priere!

Certes les prieres de Nostre-Seigneur estoient si efficaces et si meritoires, que rien ne luy pouvoit estre refusé, c'est pourquoy il fut exaucé, comme dit le grand Apostre, à cause de sa reverence: *Exauditus est pro reverentia sua:* car il est vray que le Pere celeste portoit une grande reverence à son Fils, lequel entant que Dieu luy estoit egal, ayant avec luy une mesme substance, sapience, puissance, bonté, et infinie Majesté. C'est pourquoy le

(1) S. Luc, 13.

regardant comme son Verbe, il luy portoit une grande reverence, et ne luy pouvoit rien refuser.

Doncques ce divin Sauveur s'estant employé à demander pardon pour les hommes, il est tout certain que sa demande luy fut accordée; car le Pere eternel l'honoroit trop pour luy refuser ce qu'il luy demandoit: si bien qu'il fut exaucé, non seulement à cause de la reverence que le Pere eternel luy portoit; ains aussi à cause de celle qu'il portoit à son Pere, et avec laquelle il le prioit. Et tout ainsi que deux grands roys, tous deux egaux en grandeur et puissance, se rencontrant ensemble se traittent et parlent l'un à l'autre avec beaucoup d'honneur et de respect; et si l'un prie l'autre de quelque chose, il luy accorde promptement ce qu'il luy demande; de mesme en est-il du Pere eternel, et de son Fils Nostre-Seigneur; car tous deux sont egaux en dignité, excellence et perfection.

Il fit donc cette priere à son Pere eternel : mais ô Dieu avec quelle reverence? Certes la sacrée Vierge, Nostre-Dame, a surpassé toutes les creatures en l'humilité et en la reverence avec laquelle elle a prié et traité avec Dieu. Tous les saincts l'ont prié avec un tres-grand respect. Les colomnes du ciel tremblent devant luy, à cause de l'honneur et de la reverence qu'elles luy portent : *Columnæ cœli contremiscunt et pavent ad nutum ejus* (1). Les plus hauts seraphins fremissent, et se couvrent de leurs aisles pour l'honneur et le respect qu'ils portent à sa di-

(1) Job. 26.

vine Majesté. Mais toutes ces humilitez, tous ces honneurs, toute la reverence que la Vierge et tous les saincts, tous les anges et seraphins portent à Dieu, ne sont rien en comparaison de celle que Nostre-Seigneur portoit à son Pere eternel. Donc il ne faut nullement douter que les prieres faites par une telle personne d'un merite et perfection infinie, avec tant de reverence ne fussent tout aussi-tost exaucées. Et si tous ceux qui crucifierent Nostre-Seigneur ne receurent pas le pardon qu'il avoit demandé pour eux à son Pere eternel, ce ne fut que par leur faute, comme je diray cy-apres.

La seconde parole de Nostre-Seigneur fut celle par laquelle il promit le paradis au bon larron (1). Or en cette parole il commença à parler d'un autre air, d'autant qu'il prioit auparavant pour les pecheurs, et maintenant il monstre qu'il est leur Redempteur; et ayant pardonné les pechez au bon larron, il luy fit apres goûter les fruicts de sa redemption; car il estoit crucifié au milieu de deux voleurs des plus meschans et scelerats qu'on eust pû treuver; l'un desquels le blasphemoit : l'autre reconnoissant son innocence, luy dit ces paroles, Ha! Seigneur, je reconnois bien que vous n'estes nullement coupable, mais ouy bien moy, qui merite pour mes crimes et pechez d'estre attaché à cette croix, et pour ce je vous prie d'avoir souvenance de moy quand vous serez en vostre royaume: *Domine memento mei cum veneris in Regnum tuum* (2).

(1) S. Luc, 23. — (2) *Ibid.*

Or puisque je suis sur ce subjet, il faut pour nostre instruction que je fasse une remarque de deux sortes de pecheurs qui tourmenterent extremement Nostre-Seigneur en sa passion; à sçavoir deux apostres, et deux larrons. Certes S. Pierre qui estoit l'un de ces deux apostres, fit un grand tort à Nostre Seigneur en sa passion; car il le renia et dit qu'il ne le connoissoit point, et non content de cela, il jura et blasphema, asseurant qu'il ne sçavoit qui il estoit; *Ille autem cœpit anathematisare, et jurare, quia nescio hominem istum* (1). Paroles lesquelles veritablement percerent tres-sensiblement le cœur de Notre-Seigneur. O pauvre S. Pierre! que faites-vous? et que dites-vous, que vous ne sçavez quel est vostre Maistre, et que vous ne le connoissez pas! Vous qui avez esté appellé de sa propre bouche à l'apostolat! Vous qui avez dit qu'il estoit fils de Dieu vivant. Ah! miserable, comment osez-vous dire que vous ne le connoissez pas? N'est-ce pas celuy qui estoit n'agueres à vos pieds pour les laver, qui vous a repû de son corps et de son sang, et cependant vous dites que vous ne le connoissez pas? Comment est-ce que la terre vous peut supporter? Comment ne s'ouvre-t'elle pas pour vous engloutir dans le profond des enfers?

Le deuxiesme apostre qui tourmenta grandement Nostre-Seigneur, fut Judas, qui le vendit miserablement, et à si vil prix. O Dieu! que terribles et épouvantables sont les cheutes des serviteurs de Dieu,

(1) S. Marc, 14.

mais principalement de ceux qui ont receu de grandes graces. Or quelle plus grande grace se pouvroit-il recevoir, que celle qu'avoit receu S. Pierre, et Judas? Judas qui avoit esté appellé à l'apostolat par Nostre-Seigneur, et qui avoit esté preferé à tant de millions d'autres qui eussent fait des merveilles en ce ministere. Considerez, je vous prie, toutes les graces que Notre-Seigneur luy fit; car outre qu'il luy donna le don de faire des miracles, il luy predit encores ce qui luy devoit arriver touchant cette trahison, afin que connoissant le mal-heur où il se precipitoit il eust moyen de l'eviter. De plus, pour gagner entierement son cœur, et ne laisser aucune chose de ce qui le pouvoit rendre plus affectionné à sa divine Majesté, sçachant qu'il avoit une grande inclination à negotier et manier des affaires, il voulut pour cela le faire procureur de son college sacré, et neantmoins ce miserable Judas abusant de de toutes ces graces, vendit son bon maistre pour trente deniers.

O que les cheutes de ceux qui sont sur des montagnes sont effroyables et dangereuses; car dés qu'il sont tombez ils roulent puis apres jusques à ce qu'ils soient au fonds de quelque precipice : telles ont esté les cheutes de ceux lesquels apres avoir receu de grandes graces, ont manqué de perseverance au service de Dieu. Chose estrange, qu'apres un si bon commencement, mesme apres avoir demeuré trente et quarante ans au service de sa divine Majesté, sur la vieillesse, lorsqu'on est sur le temps de recueil-

lir le fruict de son labeur, l'on vienne à tout perdre, et à se precipiter dans l'abysme du peché, comme fit Salomon, du salut duquel tous les peres de l'Eglise sont en doute et de plusieurs autres, lesquels semblablement ont abandonné le bon chemin en leur vieillesse. O que c'est une chose espouvantable de tomber entre les mains de Dieu vivant! *Horrendum est incidere in manus Dei viventis* (1). O que ses jugemens sont inscrutables : Que celui qui s'estime estre debout, craigne de tomber, dit l'apostre, et que personne ne se glorifie pour se voir bien appellé de Dieu, ny pour estre en quelque saincte vocation où il semble n'avoir rien à craindre (2). Que personne ne presume de soy, ny de ses bonnes œuvres, pensant n'avoir plus rien à redouter, puisque S. Pierre qui avoit receu tant de graces de Nostre-Seigneur, et qui luy avoit promis de l'accompagner dans la prison, et mesme jusques à la mort, le renia à la premiere parole d'une chambriere; et Judas, pour une si petite somme de deniers le vendit.

Certes ces deux cheutes furent tres-grandes. Mais il y eut cette difference, que l'un se recognut, et l'autre se desespera, bien que Nostre-Seigneur eust inspiré dans le cœur de Judas le mesme *peccavi*, que dans le cœur de S. Pierre : et le mesme *peccavi* qu'il inspira dans le cœur de David, il l'inspira dans le cœur de Judas et de S. Pierre; et neantmoins l'un le rejetta, et l'autre le receut : car S. Pierre entendant le chant du coq, il se ressouvint de ce qu'il

(1) Hebr. 10. — (2) Rom. 11.

avoit fait, et de ce que son bon Maistre luy avoit dit: *Et recordatus est Petrus verbi Jesu, quod dixerat illi Et egressus foras flevit amarè;* Et alors reconnoissant sa faute il sortit dehors, et s'en alla pleurant amerement, et avec tant de contrition, qu'il receut une entiere remission de tous ses pechez.

Faisons encore cette remarque, je vous prie, qui est que S. Pierre ne se fust point converty, s'il n'eust ouy le chant du coq, comme Nostre-Seigneur luy avoit predit. En quoy l'on void l'admirable soubmission de cet apostre à se servir du moyen que Nostre-Seigneur luy avoit donné pour sujet de sa conversion : toutesfois, il est certain que ce furent les regards sacrez de Nostre-Sauveur qui lui navrerent le cœur, et luy ouvrirent les yeux pour luy faire reconnoistre son peché, bien que l'Evangeliste remarque qu'il sortit pour pleurer, quand le coq chanta, et non point si-tost que Nostre-Seigneur le regarda. Et depuis ce temps-là il ne cessa jamais de pleurer, principalement quand il entendoit chanter le coq, et pleuroit de telle sorte, qu'on dit que ses larmes luy avoient creusé les jouës, et luy avoient fait comme deux canaux, pour l'abondance qu'il en jettoit; et par ce moyen, d'un grand pecheur il devint un grand sainct. O glorieux S. Pierre! que vous fustes heureux, de faire une si grande penitence d'une si grande deloyauté, d'autant que par ce moyen vous fustes restably en la grace, et comblé de beaucoup de benedictions : où au contraire le miserable Judas, au lieu de se convertir, il rejetta le *Peccavi*,

que Nostre-Seigneur luy presentoit, et se desespera.

Je sçay bien qu'il y a de la difference entre la grace efficace et la grace suffisante, comme disent les theologiens; mais je ne veux pas m'arrester maintenant à prouver si cette inspiration du *Peccavi* que receut Judas, fut aussi efficace que celle qui fut donnée à David, et à S. Pierre, ou si elle fut seulement suffisante; ô certes, il n'y a nul doute qu'elle fut tres-suffisante : mais pourquoy donc ne se convertit-il pas? C'est que voyant la grandeur de sa faute, il se desespera : et confessant l'enormité de son crime, il dit tout haut, en rapportant aux princes des prestres les deniers pour lesquels il avoit vendu son bon maistre, qu'il avoit peché en livrant le sang de l'innocent, *Peccavi tradens sanguinem justum :* mais ces prestres ne luy donnerent point d'absolution. Et le miserable ne sçavoit-il pas bien que Nostre-Seigneur estoit le Sauveur du monde, et qu'il avoit le pouvoir de pardonner les pechez? Il le sçavoit bien, mais il ne voulut pas luy demander pardon, d'autant que le diable, pour le tirer au desespoir, luy fit voir son peché si horrible et espouvantable, qu'il eut crainte que s'il en demandoit pardon à Nostre-Seigneur il ne luy donnast pour iceluy une trop grande penitence, et pour cela il se desespera et finit miserablement, ainsi qu'il est rapporté aux Actes des Apostres : *Et suspensus crepuit medius, et diffusa sunt omnia viscera ejus.*

Les deux autres pecheurs qui tourmenterent Nos-

tre-Seigneur en sa passion, estoient deux larrons qui furent crucifiés avec luy, hommes meschans au possible, d'autant qu'ils avoient passé leur vie en mille meschancetez ; aussi les avoit-on choisis comme tels pour les mettre aux costez de Nostre-Seigneur, afin de le declarer par ce moyen plus criminel que ces detestables voleurs, conformement à ce qui avoit esté predit de luy par Isaye : *Cum sceleratis reputatus est*, qu'il seroit conté entre les scelerats. Mais voicy que l'un d'iceux se tournant vers ce divin Sauveur, confessa qu'il estoit innocent, et qu'il souffroit injustement, mais quant à luy qui estoit un grand pecheur, et que comme tel il meritoit d'estre mis en croix pour ses fautes, desquelles il demanda pardon à Nostre-Seigneur, lequel les luy pardonna si entierement, qu'à la mesme heure il luy promit qu'il seroit ce jour-là en paradis avec luy : *Hodie mecum eris in paradiso.*

Chose estrange ! deux larrons furent crucifiez avec Nostre-Sauveur, et tous deux receurent l'inspiration du *peccavi*, et neantmoins il n'y en eut qu'un qui se convertit. Certes ny l'un ny l'autre n'avoient jamais fait aucun bien, et le bon larron nonobstant la grandeur de ses crimes, regardant la croix sur la fin de sa vie il fut sauvé et trouva la redemption ; pour nous monstrer que les plus grands pecheurs ne doivent jamais desesperer du pardon de leurs fautes, pourveu qu'ils regardent la croix, et se mettent sous sa protection, quand bien ce ne seroit que sur le declin de leur vie, comme fit le bon larron :

l'autre au contraire, encore qu'il fust au costé de Nostre-Seigneur, il y fut en vain, parce qu'il ne voulut jamais regarder la croix; et quoy qu'il receut beaucoup d'inspirations, et que mesme il fut arrosé des gouttes du sang de Nostre-Seigneur qui rejaillissoient sur luy, et qu'il fut par luy souvent sollicité en son cœur par de secrets et amoureux mouvemens de regarder la croix, et ce serpent mystique qui y estoit attaché, pour recevoir la guerison, c'est à dire, le pardon de ses pechez; il ne le voulut pas faire, et pour ce il se perdit et mourut en son endurcissement. Voila, mes cheres ames, deux sortes de pecheurs, qui nous doivent faire vivre en grande crainte et tremeur; mais aussi en grande esperance et confiance; puisque de ces deux sortes de pecheurs, il y en a deux sauvez et deux damnez.

Certes il y a des ames lesquelles apres avoir longtemps servy Dieu, estant parvenuës sur la montagne de la perfection, tombent apres en de lourdes fautes. Nous avons veu, dit un grand Sainct, tomber les estoilles du ciel; c'est à dire des ames fort parfaites, lesquelles apres estre descheuës de la grace s'obstinerent en leur peché, et meurent sans penitence: et d'autres qui font les mesmes cheutes apres avoir receu beaucoup de graces, lesquelles se convertissent enfin, et comme S. Pierre, viennent à faire penitence. Grand subjet certes de craindre et d'esperer! Il y en a d'autres qui n'ont jamais fait aucun bien, et neantmoins à la fin de leur vie ils treuvent le pardon et la misericorde : d'autres aussi

qui perseverent en leurs pechez et meurent miserablement.

O Dieu! que grande est l'humilité et le rabaissement avec lequel nous devons vivre en cette vie. Mais aussi quel subjet n'avons-nous pas de bien appuyer nostre esperance et confiance en Nostre-Seigneur? Car si apres avoir commis des pechez tels que de le renier, comme fit S. Pierre, et d'avoir perseveré toute sa vie en des horribles forfaits, comme le bon larron, l'on en trouve enfin la remission quand l'on se tourne du costé de la croix, où est attachée nostre redemption. Que doit craindre le pecheur de l'une et de l'autre sorte, de retourner à Dieu en la vie et en la mort, escoutera-t'il encore cet esprit malin, qui luy veut faire voir ses fautes si enormes qu'il n'en puisse recevoir le pardon, comme il fit à Judas. Donc, qu'il luy responde hardiment, que Nostre-Seigneur est mort pour tous les hommes, et que ceux qui regarderont comme il faut la croix, pour grands pecheurs qu'ils soient, trouveront le salut et la redemption. O Dieu! mes cheres ames, que ne doit-on esperer de cette redemption, qui est si abondante qu'elle regorge de toutes parts, comme nous dirons bien-tost. O! combien de fois est-ce que nostre Sauveur offrit cette redemption à Judas et au mauvais larron? Quelle patience fut celle avec laquelle il les attendit à penitence? Hé! que ne fit le cœur sacré de ce Sauveur à l'endroit de celuy de Judas? Combien de bons mouvemens et d'inspirations secrettes donna-t'il au

cœur de ce mal-heureux, tant à la cene quand il se mit à genoux devant luy pour luy laver les pieds, luy donnant apres son sacré corps, qu'au jardin des Olives lors qu'il l'embrassa et baisa comme aussi le long du chemin depuis sa prise jusques à la maison de Caïphe : mais ce miserable nonobstant tout cela, ne luy voulut point demander pardon de sa faute, ny esperer de le recevoir. Et que ne fit ce mesme cœur de nostre Sauveur à l'endroit de celuy du mauvais larron, tout le temps qu'il fut en la Croix? Combien de fois le regarda-t'il? le provoquant à le regarder, permettant que son sacré sang vint à tomber sur luy à dessein d'amollir et purifier son cœur. O certes! ce detestable refusant ainsi le salut, ne meritoit-il pas que Dieu le precipitast à l'instant dans l'enfer? Neantmoins il ne le fit pas, ains l'attendit à penitence jusques à ce qu'il expirast.

Donc si Nostre-Seigneur remet si librement et amoureusement des pechez si grands et si enormes, à ceux qui luy en demandent pardon ; et s'il offre le mesme pardon aux obstinez, et les attend à penitence avec tant de bonté et de patience, que ne fera-t'il à celuy qui le luy demandera avec contrition ? et combien amoureusement recevra-t'il le cœur du pecheur penitent?

La troisiesme parole de Nostre-Seigneur, fut une parole de consolation qu'il dit à sa sacrée Mere qui estoit au pied de la croix toute transpercée du glaive de douleur, quoy que non pasmée ny à cœur failly,

comme quelques peintres la representent faussement? Car l'Evangeliste dit clairement le contraire, asseurant qu'elle demeura debout aux pieds de la croix, avec une fermeté nompareille : *Stabat autem juxta Crucem Jesu mater ejus* (1). Ce qui neantmoins n'empeschoit pas sa douleur, qu'elle supporta avec un cœur tout genereux, magnanime et constant, bien que la douleur qu'elle ressentit alors soit inconcevable ; car elle estoit crucifiée interieurement en son ame, avec les mesmes cloux dont Nostre-Seigneur l'estoit en son corps ; considerant que par sa mort elle seroit desormais privée de ce cher Fils qu'elle aymoit si parfaitement : mais nostre divin Sauveur la voyant en cette desolation, luy dit une parole pour la consoler, laquelle toutesfois n'estoit pas une parole de tendreté, ny qui fust capable d'appaiser la douleur de son cœur dans une si grande affliction. O qu'il falloit bien que le cœur de cette Vierge fust grandemeut fort et genereux, puisque Nostre-Seigneur le traitoit de la sorte.

O ame parfaitement soubmise, et resignée au vouloir divin ! *Mulier, ecce filius tuus*, Femme, luy dit Nostre-Seigneur, voila ton fils, luy monstrant S. Jean qui estoit le cher disciple de son cœur, et le luy donnant pour avoir soin d'elle ; d'autant qu'ayant toutes ses pensées occupées aux douleurs de son fils, elle ne pensoit point à elle-mesme ; voyant donc qu'elle demeuroit vefve et orpheline, et ne sçauroit apres sa mort ou aller, il la voulut pourvoir en cette

(1) S. Jean, 19.

affliction, luy donnant pour fils le disciple qu'il aymoit, et auquel il donna un veritable amour de fils pour une telle Mere, afin que par ce moyen il eust plus de soin d'elle : comme aussi il fut bien aise de laisser en mourant pour gages de son amour à ce cher disciple la Vierge sacrée pour Mere. Certes en ce faisant nostre divin Sauveur laissa un thresor incomparable à S. Jean. Mais quant à cette Ste Vierge, il est vray qu'elle ressentit alors une douleur telle que l'inesgalité de ces deux enfans luy pouvoit causer, n'y ayant aucune comparaison entre Nostre-Seigneur et S. Jean : toutesfois comme tres-humble et tres-soumise, elle l'accepta avec un cœur doux et tranquille, et dés-lors Nostre-Seigneur luy donna un amour de mere envers S. Jean, plus tendre que n'eurent ny n'auront jamais toutes les meres ensemble pour leurs enfans. Mais son amour passa plus outre, parce qu'elle vid bien que Nostre-Seigneur luy donnant S. Jean pour fils, il luy donnoit par consequent tous les chrestiens, desquels comme enfans de grace, il vouloit qu'elle fust mere, d'autant que Jean signifie grace ; et quoy qu'elle aymast S. Jean d'un si grand et parfait amour, si ne faut-il pas croire neantmoins qu'elle l'aymast comme elle aymoit Nostre-Seigneur, non seulement entant qu'il estoit son Dieu, ains encore entant qu'il estoit son fils : O non certes ! car l'amour que le tres-sainct cœur de la Vierge avoit pour Nostre-Seigneur, ne peut estre conceu de nos petits esprits : or si l'amour qu'elle luy portoit estoit si grand, combien pensez-

vous que fut grande la douleur qu'elle ressentit de le voir mourir, et d'estre privée de sa presence corporelle?

Mais il faut encore remarquer, qu'aussi-tost que Nostre-Seigneur eut dit cette troisiesme parole, le soleil retira sa clarté, et les tenebres couvrirent toute la terre : *Tenebræ factæ sunt super universam terram* (1); et ces tenebres estoient si espaisses, que c'estoit une chose epouvantable. Les docteurs sont en doute sçavoir si elles couvrirent toute la terre, ou bien seulement une partie d'icelle; et si cette eclypse fut naturelle ou surnaturelle, et si en icelle le soleil agissoit ou non? Pour moy je suy l'opinion de ceux qui tiennent que les tenebres couvrirent toute la terre; car l'Escriture dit expressement qu'à l'heure de sexte, les tenebres se firent dessus toute la terre: *Et facta hora sexta, tenebræ factæ sunt per totam terram* (2): Aussi plusieurs autres historiens font foy de cette verité en leurs escrits. Il n'y a donc point de doute que cette eclypse ne fust universelle et surnaturelle, et qu'en icelle le soleil ne souffrist, parce qu'elle arriva à midy, et lors que la lune estoit en son plein : et S. Denis, qui pour lors vivoit dans le paganisme, et lequel apres ayant esté converty par les predications du grand apostre S. Paul, vint en ces quartiers et fut apostre de la France, voyant cette eclypse si extraordinaire dit ces paroles si remarquables: Il faut de deux choses l'une, ou que le Dieu de la nature souffre en la chair, ou que

(1) S. Mat. 27. — (2) S. Marc 15.

la fin du monde s'approche, *Aut Deus naturæ patitur, aut mundi machina dissolvetur.* Ce qu'il dit, parce qu'il connut bien que cette eclypse estoit tout à fait surnaturelle, non seulement d'autant qu'elle arriva sur le midy et au plein de la lune; mais encore parce qu'elle surpassa le terme ordinaire des eclypses, car elle dura trois heures entieres. Certes il disoit vray; car ces tenebres ne provenoient d'autre cause sinon de ce que le Dieu de la nature en son humanité souffroit en Hierusalem. Mais que fit Nostre-Seigneur, mes cheres ames, pendant ces trois heures; il les employa à offrir des sacrifices de loüange à son Pere eternel; car ce fut alors particulierement qu'il fit ce que dit S. Paul, qu'il pria et gemit, se plaignant et criant tout haut, *in diebus carnis*, aux jours de sa chair, c'est à dire au temps de sa passion.

Nostre-Seigneur donc se plaignit à son Pere, il pria et gemit, afin d'exciter tout le monde à prier, et faire penitence. O Dieu! combien de larmes amoureuses jetta-t'il pendant ces trois heures de meditation? Combien de souspirs et sanglots? Et combien grandes furent les douleurs qui transpercerent alors le sacré cœur de nostre tres-aymable et divin Sauveur! personne ne le sçait que luy qui les souffroit, et la sacrée Vierge Nostre-Dame, qui estoit au pied de la croix, à laquelle sans doute il les communiquoit et laquelle les ruminoit en soy-mesme. O certes! je pense que la plus grande douleur que souffrit alors le cœur sacré de Nostre-Sei-

gneur, de voir l'ingratitude des chrestiens, prevoyant que plusieurs mespriseroient sa mort et passion; et lesquels quoy qu'ils eussent cette redemption si efficace, ne laisseroient pas de se perdre eternellement pour ne s'en vouloir prevaloir.

Mais d'autant que ses plus grandes douleurs estant interieures, elles n'estoient connuës que de luy qui les souffroit, et de sa saincte Mere, laquelle y participoit, voulant faire connoistre à tout le monde, qu'il n'estoit pas sur cette croix, sans souffrir extremement, il cria tout haut se plaignant à son Pere eternel, en sorte qu'il fut entendu de tous les assistans, *Eli, Eli, lamma sabacthani,* qui veut dire: Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'avez-vous delaissé: Et cette parole fut la quatriesme que Nostre-Seigneur profera sur l'arbre de la croix. O Dieu! combien grandes estoient les douleurs de sa tres-saincte ame, estant delaissée non seulement de toutes les creatures, ains encore en quelque façon de son Pere eternel, lequel avoit pour un peu retiré sa face de dessus luy, non point quant à la partie superieure de son ame laquelle fut tousjours jouissante de la claire vision de l'essence divine; vision par laquelle elle fut bien-heureuse dés l'instant de sa creation, et ne fut jamais sans cette beatitude à cause de l'union hypostatique, laquelle toutesfois n'empeschoit pas que sa partie inferieure ne fust alors tellement delaissée et abandonnée de tout secours divin et humain, qu'estant privée de toute consolation, il ressentit les douleurs du corps et de l'esprit

avec toute l'aspreté et rigueur possible : ce que voulant faire connoistre aux hommes pour le salut desquels il souffroit, il se plaint à son Pere eternel luy disant, Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'avez-vous delaissé, *Eli*, *Eli*, *lamma sabacthani*, pour leur faire entendre les extremes douleurs qu'il enduroit.

Mais helas! combien est-ce que cette parole estant mal entenduë des assistans causa de douleur à Nostre-Seigneur, car les uns disoient qu'il prioit Elie, *Eliam vocat iste*, et ceux-là estoient quasi chretiens, et semble qu'ils avoient encore quelque disposition pour recevoir la grace, croyant à l'invocation des Saincts, d'autant qu'Elie n'estoit plus en ce monde, ayant esté depuis plusieurs années emporté dans un chariot de feu par les Anges; et partant ils croyoient qu'Elie le pouvant ayder il l'invoquoit à son secours parmy une si grande affliction.

Les autres interpretans cette parole d'une autre maniere, disoient; il invoque Elie, mais que luy peut-il faire? Il ne peut pas delivrer; et ceux-cy, meschans qu'ils estoient, ne croyoient pas que les Saincts ayant aucun pouvoir de secourir ceux qui sont affligés et qui les invoquent; enquoy ils ressembloient aux Huguenots, qui nient le pouvoir que les Saincts ont envers la divine majesté.

Les autres en se riant et moquant de luy disoient, voila qu'il crie tout haut et qu'il appelle Elie pour luy demander du secours, attendons et voyons si

Elie le viendra delivrer : *Ecce Eliam vocat, sinite, videamus si veniat Elias ad deponendum eum.*

Les autres disoient; S'il est si Sainct comme l'on dit, que ne se sauve-t'il soy-mesme? il en a tant sauvé d'autres, il est bien fol s'il ne fait pour luy ce qu'il a fait pour les autres : *Alios salvos fecit, seipsum non potest salvum facere* (1). En somme il souffrit pendant ces trois heures tous les mespris, injures, et calomnies qui se puissent excogiter.

Mais outre cela on luy fit en ce temps-là les plus belles offres, et les plus considérables semonces que l'on se puisse imaginer, car les uns luy disoient: Toy qui te vante d'être Fils de Dieu, descends de la Croix, *Si Filius Dei es, descende de Cruce,* et nous t'adorerons et te recognoistrons pour tel; Tu as dit que tu destruirois le temple et le reédifirois en trois jours, or sus, fais maintenant voir quelque miracle pour ta delivrance : *Vah, qui destruis templum Dei, salva temetipsum, si filius Dei es, descende de Cruce* (2), Descends de cette Croix de ta propre puissance, et nous croirons en toy et te recognoistrons pour le Messie, autrement nous te tiendrons pour un homme meschant et trompeur. O quelles offres que celles-cy au cœur de nostre Sauveur, qui estoit si amoureux du salut de nos ames!

D'autres blasphemant encore contre luy, l'appelloient sorcier et enchanteur reputant ces tenebres à

(1) S. Matt. 27. — (2) S. Matt. 27.

quelque trait de magie; Et plusieurs disoient que ce n'estoit pas de vrayes tenebres, ains qu'ils avoient les yeux sillez et esblouis par ses enchantemens. Et par tels et semblables discours, le tres-sacré cœur de Nostre-Seigneur souffroit des douleurs incomparables, voyant la multitude des ames qui se perdoient et ne vouloient pas se servir de la redemption de la Croix.

La cinquiesme parole que dit Nostre-Seigneur fut *Sitio* (1), j'ay soif : Or celle-cy fut une parole de plainte et de lamentation. Mais bien que cette parole se puisse entendre d'une soif corporelle causée par les extrêmes douleurs qu'il avoit souffertes toute la nuict, et qu'il eut une alteration si grande, qu'elle l'eust fait infailliblement mourir, si le Pere eternel ne l'eust reservé à de plus grandes souffrances; et que pour cela il dit avec tres-juste raison, *sitio*: toutesfois cette soif corporelle n'estoit rien en comparaison de la soif spirituelle de laquelle son ame estoit alterée, car il desiroit avec une soif insatiable, qu'un chascun se convertist et profitast de sa Passion. C'est pourquoy il dit, *sitio*, j'ay soif, et se plaint voyant que tant d'ames en abuseroient, et que plusieurs demanderoient un autre moyen pour se sauver que celuy de sa Passion, comme faisoient les Juifs qui luy crioient qu'il descendist de la Croix, et qu'ils croiroient en luy : comme luy voulant dire, si vous avez si soif de notre salut, descendez de la Croix et nous croirons en vous, et par ce moyen

(1) S. Jean, 19.

vous aurez le pouvoir de vous desalterer. Mais Nostre-Seigneur, quoy qu'infiniment desireux du salut de leurs ames, et quoy que pour leur acquerir ce salut il exposast sa vie, il ne voulut pas neantmoins descendre de la Croix, parce que la volonté de son Pere celeste n'estoit pas telle, ains au contraire c'estoit cette sainte volonté qui l'y tenoit attaché.

Mais hélas! ô miserables Juifs, que dites-vous? que notre cher Sauveur et Maistre descende de la Croix : O certes il ne le fera pas, dit S. Paul, car il veut estre obeyssant jusques à la mort, et la mort de la Croix, *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem Crucis.* Il est monté à la Croix par obeyssance, et il y mourra par obeyssance. Ha! miserables, disoit nostre divin Sauveur, vous demandez que je descende de la Croix, pour croire en moy; vous voulez un autre moyen de redemption que celuy que mon Pere a ordonné, de toute eternité, et qui a esté predit par tant de prophetes, et annoncé par tant de figures; vous voulez donc estre sauvez comme il vous plaist, et non comme Dieu veut. O certes cela n'est pas raisonnable, et puisque vous ne cherchez pas le salut en la Croix, vous mourrez obstinez en vostre peché et ne treuverez point de pardon, puisque la piscine du salut vous estant ouverte vous ne voulez pas vous y jetter : Ha! ne voyez vous pas que ces eaux sont si abondantes qu'elles regorgent de tous costez et vous ne vous y voulez pas laver, vous perirez donc, mais ce sera par vostre faute.

Mais escoutons ce cher Sauveur, qui crie qu'il a soif de nostre salut, qui nous attend et invite : *Venite ad me omnes:* Venez à moy, dit-il à tous les hommes, car je suis attaché à cette Croix pour vous recevoir, vous ne treuverez point ailleurs de salut. O miserables Juifs qui demandez une autre sorte de redemption que celle de la Croix, celle-là n'est-elle pas plus que tres-suffisante? puis qu'il est vray qu'une seule larme, un seul souspir amoureux sortant du sacré cœur de mon Sauveur, estoit suffisant de rachepter des millions de natures humaines et angeliques, s'il y en eust eu autant qui eussent peché, et toutes fois à cause de l'amour qu'il nous portoit il ne nous a pas voulu rachepter avec un souspir, ny avec une larme, ains avec tant et tant de travaux et de peine, ayant espuisé tout le sang de ses veines afin de faire un bain sacré à nos ames pour les purifier et nettoyer de la tache du peché, et pour operer cette redemption qui est si copieuse qu'elle ne sauroit estre espuisée. Il a voulu estre obeyssant jusques à la mort de la Croix : *Factus obediens usque ad mortem Crucis;* estant veritablement mort et de la mort de la Croix, pour obeyr à son Pere Eternel.

O qu'heureux serons-nous, mes cheres ames, si nous imitons bien Nostre-Seigneur en son obeyssance chascun selon nostre vocation!

Mais il faut que nous sçachions qu'il y a diverses manieres d'obeyr. Premierement, il s'en trouve plusieurs qui estiment grandement cette vertu; O

qu'heureux sont les obeyssans, disent-ils! Ils lisent ce qu'on a escrit avec un grand goust, et parlent fort bien de tous les degrez d'obeyssance : mais ils ne font rien plus que les Theologiens speculatifs, qui se contentent de parler de ses excellences. O certes, mes cheres ames, ce n'est pas tout d'en parler, il faut venir en la prattique d'icelle dans les occasions petites et grandes qui se presentent. Il s'en treuve d'autres qui veulent bien obeyr, mais avec cette condition qu'on ne leur commandera rien de difficile, et qu'on ne les contrariera point en leurs inclinations. D'autres voudront bien obeyr à quelques Superieurs, mais non pas esgallement à tous. Or Nostre-Seigneur n'ayme point telle sorte d'obeyssance : car il veut que nous obeyssions indifferemment en toutes choses, et que nous demeurions fermes dans l'obeyssance, c'est à dire attachez à la croix où l'obeyssance nous a mis à l'exemple de Nostre-Seigneur, sans recevoir ny admettre aucune raison contraire pour bonne apparence qu'elle ayt. Et partant, s'il vous vient des inspirations ou mouvemens interieurs, qui vous portent à faire quelque chose hors de l'obeyssance et à descendre de la croix, rejettez-les hardiment pour saincts qu'ils vous puissent sembler, et ne les suivez pas.

Donc, que ceux qui sont mariez demeurent en la croix de l'obeyssance, c'est à dire du mariage, humblement et avec soubmission, puis que Dieu les y a mis, s'assurant que les meilleures Croix ne sont pas celles qui sont les plus conformes à nos

inclinations ou qui ont plus d'apparence, ains celles où les occasions de souffrir sont plus frequentes. Qu'ils ne desirent donc point de descendre de cette croix pour quelque bon pretexte que ce soit, ains qu'ils y perseverent fidellement jusques à la fin.

Que le prélat et celuy qui a charge d'ames, ne desire point pour les tracas de mille soins qu'il rencontre d'estre detaché de cette croix; mais qu'il fasse ce qui est de son devoir, ayant soin des ames que Dieu luy a commises, instruisant les uns, consolant les autres, tantost parlant, puis se taisant, donnant le temps à l'action, et puis quand il le doit à la priere, demeurant ferme en l'exercice de sa charge, car c'est la croix à laquelle Dieu l'a attaché, sans croire à ce qui le pourroit provoquer d'en descendre.

Que le religieux demeure constamment, et fidellement attaché à la croix de sa vocation sans jamais laisser entrer en son cœur la moindre pensée qui le puisse faire varier ny divertir de l'entreprise qu'il a faite de servir Dieu parfaitement en cette maniere de vie, et qu'il n'écoute jamais les desirs qui le pourroient porter à faire des choses contraires à l'obeyssance, sous quelque bon pretexte que ce soit; Car cela ne procede pour l'ordinaire que de l'amour propre. En somme obeyssez seulement, Dieu ne vous demande pas autre chose; et voyez que Nostre-Seigneur pour obeyr à son Pere eternel ne voulut point descendre de la croix, ains ayant perseveré en l'obeys-

sance jusques à la fin, il dit, *Consummatum est* (1), tout est consommé.

Ce fut la sixiesme parole qu'il prononça sur la croix en s'addressant au Pere eternel. O mon Pere, vouloit-il dire, j'ay accomply de poinct en poinct tout ce qui estoit de vostre volonté, il ne me reste plus rien à faire, voila l'œuvre de la redemption finie et parfaite. O Dieu! mes cheres sœurs, il y auroit une infinité de tres-belles et utiles considerations à faire sur ces paroles; mais je vous en ay parlé autre fois, c'est pourquoy je passe outre, et je viens à la derniere parole que dit Nostre-Seigneur en la croix.

Pater, in manus tuas commendo spiritum meum. Mon Pere, dit-il, je remets mon esprit entre vos mains. Il se presente encore sur ces paroles beaucoup de belles considerations à faire, parce que c'est en icelle que consiste l'abregé de toute la perfection chrestienne, de laquelle Nostre-Seigneur nous voulant donner l'exemple, il se remet par un parfait abandonnement entre les mains de son Pere celeste sans reserve quelconque : Je remets, mon Pere, luy dit-il, mon esprit entre vos mains. En quoy nous voyons l'humilité, l'obeyssance et la parfaite soubmission qu'il luy rend, comme luy voulant dire, je vous ay tousjours abandonné et remis mon corps et mon ame pendant que j'ay vescu, c'est pourquoy il ne me reste plus rien à faire maintenant aprés avoir accompli tout ce que vous avez re-

(1) S. Jean, 19.

quis de moy, sinon de remettre mon esprit entre vos mains. Remarquez, je vous prie, cette parole; car c'est l'abregé et la quintessence de la vie spirituelle que Nostre-Seigneur nous monstre par ce total abandonnement qu'il fait entre les mains de son Pere celeste : *Consummatum est*, tout est consommé, luy dit-il, mais neantmoins s'il vous plaist, que mon esprit demeure encore dans mon corps pour souffrir davantage; *In manus tuas commendo spiritum meum;* Je le remets entre vos mains; si vous voulez que je passe de cette vie en l'autre pour entrer en la gloire, je remets mon esprit entre vos mains. En somme, mon Pere me voicy prest et resolu de faire tout ce qu'il vous plaira.

O que nous serions heureux! si quand nous nous consacrons au service de Dieu, nous commencions par cette prattique de remettre nostre esprit absolument et sans reserve entre les mains de sa divine bonté : car tout le retardement de nostre perfection ne provient que du defaut d'abandonnement. Et il est vray que si nous voulons faire progrez en la perfection, il faut commencer, poursuivre et finir la vie spirituelle par la prattique de cette vertu à l'imitation de Nostre-Seigneur, qui l'a tousjours prattiquée avec une si admirable perfection.

Il s'en treuve quelquefois lesquels venant au service de Dieu luy disent bien, Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains; mais à condition que vous me donnerez tousjours des consolations, et non des souffrances, et que vous me donnerez aussi

des superieurs qui seront selon mon inclination, et que rien ne contrariera ma volonté.

Helas ! que faites-vous ? ne voyez-vous pas que ce n'est pas là remettre son esprit entre les mains de Dieu, comme fit Nostre-Seigneur ? Ne sçavez-vous pas que c'est de ces reserves que nous faisons d'où naissent d'ordinaire tous nos troubles, nos inquietudes, et autre telles imperfections ; car si tost que les choses n'arrivent pas selon que nous attendions, et que nous nous promettions, voila soudain la desolation qui saisit nos pauvres esprits : et d'où vient cela ? sinon de ce que nous ne sommes pas remis avec indifference entre les mains de Dieu. O que nous serions heureux, si nous prattiquions fidellement cette vertu, sans doute nous arriverions par icelle à la tres-haute perfection d'une Ste Catherine de Sienne, d'une Ste Françoise, de la bien-heureuse Angele de Foligny, et de plusieurs autres qui estoient par cette saincte indifference, et ce parfait abandonnement d'elles-mesmes, comme des boules de cire entre les mains de Nostre-Seigneur et de leurs superieurs, recevant toutes les impressions qu'on leur vouloit donner.

Soyez donc ainsi, mes cheres filles, et dites avec Nostre-Seigneur indifferemment en toutes choses, Mon Dieu, je remets mon esprit absolument et sans reserve entre vos mains, *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* Voulez-vous que je sois en seicheresse ou en consolation ? que je sois contrariée ? que j'aye des respugnances et difficultez ? que

je sois aymée ou non ? que j'obeysse en chose grande ou petite ? facile ou difficile ? je remets mon esprit entre vos mains. Voulez-vous que je m'employe aux actions de la vie active ou contemplative ? Je remets mon esprit entre vos mains. Que ceux donc qui sont employez aux actions de la vie active ne desirent point d'en sortir pour s'adonner à la contemplative, et que ceux qui contemplent ne quitent point la contemplation, jusques à ce que Dieu l'ordonne. Qu'on se taise quand il faut, et qu'on parle quand il en est temps. Et si nous faisons ainsi, nous pourrons bien dire à l'heure de nostre mort, à l'imitation de nostre divin Sauveur, *Consummatum est*, mon Dieu, tout est consommé : j'ay accomply tout ce qui estoit de vos divines volontez en tous les evenemens qui me sont arrivez par vostre providence : que me reste-t'il donc à faire maintenant, sinon de remettre mon esprit entre vos mains à la fin et sur le declin de ma vie, comme je vous l'ay remis au commencement, et au progrés d'icelle.

Mais pour pouvoir bien faire cela, mes cheres sœurs, employons fidellement les trois heures des tenebres de cette vie mortelle comme Nostre-Seigneur les a employées ; demeurons sur la croix où l'obeyssance nous a mis sans en vouloir jamais descendre ; prions sur icelle, plaignons nous à Dieu de nos afflictions et arriditez ; mais d'une plainte filiale et amoureuse, disons quand il est requis des paroles de consolation au prochain : En somme, consommons-nous sur icelle pour accomplir tout

ce qui est de ses divines volontez, et soyons asseurez que si nous faisons cela, nous aurons la grace de parvenir un jour à sa gloire, comme je l'en prie de tout mon cœur. Remettons donc bien nos esprits entre ses mains, et il les recevra, comme il fit celuy de son tres-cher Fils pour les faire jouyr du salut eternel qu'il nous acquis par sa mort et passion. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY!

SERMON
POUR
LE JOUR DU VENDREDY-SAINCT.

Viri Athenienses per omnia quasi superstitiosiores vos video, prœteriens enim et videns simulacra vestra inveni et aram in qua scriptum erat, ignoto Deo. Act. 17.

Le grand apostre S. Paul, predicateur de la croix de Nostre-Seigneur Jesus-Christ, rapporte qu'un jour estant allé à la ville d'Athenes, il rencontra devant ses yeux un autel lequel avoit pour titre de sa dedicace ces paroles : *Ignoto Deo*, au Dieu incognu. Surquoy il prit sujet de prescher aux Atheniens, quel estoit de Dieu incognu qu'ils adoroient. O bien-aymez et tres-chers Atheniens, (leur disoit ce grand predicateur de la croix) le Dieu que vous adorez, et que vous ne cognoissez pas n'est autre que Dieu le Pere tout-puissant qui a envoyé son Fils du ciel en terre pour prendre nostre nature humaine, et lequel en icelle bien qu'il fust Dieu comme son Pere, de mesme nature et essence que luy, a neantmoins voulu souffrir la mort, et la mort de la croix, pour satisfaire à la justice de Dieu son Pere justement indigné contre les hommes, à cause du peché de nostre premier pere ; peché qui sans doute nous eust à tous causé la mort eternelle, s'il ne nous eust racheté nous redonnant la vie par

sa mort. Les Atheniens (comme la plus-part des hommes de ce temps-là) recognoissoient plusieurs dieux : mais enfin ils confessoient comme l'on peut voir par l'inscription de cet autel, qu'il y en avoit un qu'ils ne cognoissoient point, duquel la grandeur estoit extremement relevée par dessus tous les autres. Ce grand apostre donc prit sujet de l'inscription de cet autel pour leur faire une excellente predication, leur faisant entendre avec des termes admirables, quel esoit ce Dieu qu'ils adoroient, mais qu'ils ne cognoissoient point encore.

Or ayant, mes cheres sœurs, à vous entretenir en ce jour quelque peu de temps, j'ay jetté les yeux de ma consideration sur le titre que j'ay veu, non au dessus de l'autel des Atheniens, ains au dessus de cet autel incomparable, sur lequel nostre divin Sauveur s'est offert pour nous à Dieu son Pere en sacrifice tres agreable et d'une suavité nompareille : autel qui n'est autre que la croix, croix laquelle depuis a tousjours esté honorée comme un autel tres-precieux et adorable. Ayant donc jetté mes yeux dessus le titre de la croix, j'ay pensé qu'à l'imitation du grand apostre predicateur de la croix, je ne devois pas rechercher d'autre sujet pour fondement de mon discours que les paroles de ce titre sacré de cette croix, non que je vous veuille parler d'un Dieu incognu ; car puis qu'il plaist à sa bonté, nous le cognoissons par la lumiere de la foy ; mais certes je pourray bien parler d'un Dieu mécognu. Nous ne le ferons donc pas cognoistre ; mais nous tascherons

seulement de faire recognoistre et aymer ce Dieu tant aymable qui est mort pour nous.

O Dieu ! que c'est une chose utile que cette recognoissance ; car veritablement au dire de plusieurs SS. Peres, Abraham, Isaac, et Jacob, eussent eu quelque excuse, s'ils n'eussent pas servy sa divine Majesté, d'autant qu'ils ne l'ont pas cognuë si parfaitement que font les chrestiens, lesquels seront hors d'excuse ayant appris par la bouche de nostre divin Maistre Nostre-Seigneur ce qu'il est. Il est donc certain qu'ils seront inexcusables de ne l'avoir pas aymé et servy de tout leur cœur, qu'ils ont esté si bien instruits et enseignez par luy-mesme, combien il est aymable, et combien cherement il les ayme, puis qu'il a donné sa vie pour eux.

Or je n'ay pas dessein, mes cheres sœurs, de vous parler maintenant avec combien d'ignominie, de douleurs, d'amertumes, d'angoisses, de vituperes, d'affronts, et de mepris, ce divin Sauveur a souffert la mort, ny de vous faire un narré de l'extreme cruauté avec laquelle les Juifs l'attacherent sur la croix : car vous sçavez que je vous ay tousjours fait entendre, que c'est la moindre consideration en la passion de Nostre-Sauveur, que celle-cy, et sur laquelle nous nous devons le moins arrester, puisque l'affection de compassion sur les souffrances de Nostre-Seigneur est la moins utile, ainsi que luy-mesme nous l'a enseigné lors qu'il dit aux femmes qui le suivoient au Calvaire qu'elles ne pleurassent point sur luy, ains sur elles-mesmes : *Filiæ Hierusalem, no-*

lite flere super me, sed super vos ipsas flete (1). Si nous avons des larmes pleurons tout simplement, car nous ne les sçaurions jetter pour un plus digne subjet : mais ne nous arrestons pas à cela, ains passons à des affections plus utiles selon que le requiert le subjet, c'est à dire à des affections d'imitation.

Je reprends donc mon propos, et considere ce mysterieux et divin titre, qui est posé dessus le haut de la croix. O qu'il est admirable! je suis presque ravi en le considerant : *Jesus Nazarenus rex Judæorum* (2), Jesus de Nazareth roy des Juifs. Mais qui eust jamais pensé que des paroles si sainctes et si veritables fussent sorties, et eussent esté prononcées par la bouche d'un si meschant homme, tel qu'estoit Pilate? Or ces paroles pourtant sont tres-veritables, et Nostre-Seigneur mesme les confirma pour telles en sa passion, ainsi que nous verrons en la suitte de ce discours.

Certes c'est une chose admirable, combien les Juifs dirent de belles paroles en la mort de Nostre-Seigneur, bien qu'ils ne les entendissent pas, et les dissent malicieusement et à mauvaise intention : quelles paroles plus belles et plus veritables peuvent estre dites, que celles que prononça ce miserable Caïphe, disant qu'il estoit requis et necessaire qu'un homme mourust, c'est à dire un homme le plus excellent de tous les hommes, afin que tous les autres ne perissent pas : *Vos nescitis quicquam nec cogitatis,*

(1) S. Luc, 23. — (2) S. Jean, 29.

quia expedit vobis, ut unus moriatur homo pro populo, et non tota gens pereat. Et les Juifs poussez de rage et de felonnie, que son sang soit sur nous et sur nos enfans, disoient-ils : *Sanguis ejus super nos, et super filios nostros.* Ce qui arriva, tant en la personne de plusieurs d'eux-mesmes, comme en la conversion des Apostres et des disciples de Nostre-Seigneur, qui estoient leurs enfans. Pilate donc ayant escrit le titre de la croix, et voyant que les Juifs y contredisoient, leur repondit, *Quod scripsi, scripsi* : Il est ainsi qu'il est escrit, reconfirmant derechef cette verité.

Voyons maintenant ce que veulent dire les paroles de ce titre sacré, *Jesus Nazarenus rex Judæorum*, Jesus de Nazareth roy des Juifs : Premierement, Jesus veut dire Sauveur. Secondement, Nazareth veut dire, ville florie ou florissante; et en troisiesme lieu, il est dit que Nostre-Seigneur estoit Roy : trois noms et qualitez, lesquelles luy sont extremement bien deuës, et qu'il porte avec tres-juste raison, ainsi que je vous feray voir. Quant à celuy de Sauveur : O combien veritablement porte-t'il ce nom et cette qualité! puis qu'il est Sauveur non seulement des hommes, ains aussi des anges, d'autant que tous tiennent le salut de sa divine bonté, et l'ont en vertu et par le merite de sa mort et passion; car de toute eternité il eut cette divine pensée, et projetta qu'il mourroit pour tous. Mais toutesfois, si faut-il confesser que les hommes ont un subjet de consolation incomparablement plus grande en la mort et

passion de Nostre-Sauveur, que n'ont pas les anges; parce que si bien il est leur Sauveur, il n'est pas pourtant leur Redempteur; mais ouy bien des hommes; car dés que les anges eurent peché, ils furent en mesme temps tellement confirmez en leur malice par la volontaire election qu'ils firent du mal, que dés-lors il n'y eut plus d'esperance pour eux de s'en pouvoir jamais deprendre; d'autant que dés l'instant qu'ils eurent eleu le peché, ils furent rendus ses claves, et demeurerent cloüez et attachez de telle sorte à la perdition, que jamais il ne leur sera possible de s'en detacher: ils voulurent se servir malicieusement de leur franc-arbitre et abuser de leur liberté, c'est pourquoy ils furent faits serfs des peines eternelles dans un abandon perpetuel de Dieu. Où au contraire l'homme aussi-tost qu'il eut mangé du fruict de l'arbre deffendu, il ne demeura pas en son peché: mais Nostre-Seigneur, c'est à dire la seconde personne de la tres-saincte Trinité, suivant la resolution qui en avoit esté prise de toute eternité, est venu au monde, se revestant de la nature humaine qu'il unit inseparablement à sa personne divine, pour se rendre capable de pastir et mourir, ainsi qu'il a fait pour le rachepter par le prix infiny de son sang.

O que cette pensée est douce et agreable! quelle joye, quelle douceur de cœur, et quelle delectation doit causer à l'homme cette verité tres-aymable, que Nostre-Seigneur est son Redempteur, et qu'il tient la vie de luy; le Pere eternel luy ayant donné une

vie tres-abondante, afin qu'il la communiquast à tous les hommes, et que tous la tinssent de luy, comme il la tenoit de son Pere celeste. Or ce n'est pas de la vie corporelle dont nous parlons, ains de la vie spirituelle de la grace : et pour leur donner cette vie, il est descendu du ciel en terre, ainsi qu'il dit luy-mesme : *Veni ut vitam habeant, et abundantius habeant.* Le Pere eternel donc a donné à Nostre-Seigneur une vie non commune, ains surabondante, afin que tous les hommes y participassent, et qu'ils vecussent de la mesme vie que luy, c'est à dire, d'une vie de grace toute parfaite et toute saincte; et pour nous acquerir cette vie, il a donné la sienne, et nous l'a acheptée au prix de son sang. Donc nostre vie n'est pas nostre, ains sienne, nous ne sommes plus à nous, ains à luy. O que cette raison est preignante pour faire que nous nous dedions totalement au service de cet amour du Sauveur, duquel nous avons esté si cherement favorisez, et si je l'ose dire, au dessus des anges mesme. Voyons maintenant comme Nostre-Seigneur a monstré qu'il estoit veritablement le Sauveur et Redempteur des hommes en sa passion.

Les miserables Juifs ayant presque assouvy leur barbare cruauté sur le tres-doux Jesus, l'ayant attaché à la croix, et vomy de leurs bouches sacrileges plusieurs execrables blasphemes contre luy, il prononça tout haut ces divines paroles, comme en contre-quarrant leurs injustes blasphemes : Pere, pardonnez-leur, car ils ne sçavent ce qu'ils font, *Pater,*

dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt. Mon Dieu, que ces paroles sont admirables! Considerez, je vous prie, la douceur du cœur de Nostre-Seigneur. Mon Pere, dit-il : mais voyez combien la charité cherche d'artifice pour parvenir au but de sa pretention, qui est la gloire de Dieu, et le salut du prochain. Il semble que ce doux Sauveur veuille amadoüer le cœur de son Pere celeste, par ce nom de Pere qui est si tendre et amoureux : car en l'appellant ainsi, comme s'il luy eust voulu dire, Je suis vostre Fils, hé ressouvenez-vous donc que vous estes mon Pere, et partant, que vous ne me devez rien refuser. Mais qu'est-ce qu'il demande pour luy? rien du tout, car il s'est entierement oublié de soy-mesme, et quoy qu'il souffre beaucoup plus qu'on ne se peut jamais imaginer, il ne pense point à luy à ce qu'il endure : en quoy il nous donne un rare exemple de patience, faisant tout au contraire de nous autres, qui ne pouvons penser qu'à nos douleurs quand nous en avons; de maniere que nous oublions presque toute autre chose, ouy mesme un mal de dents nous oste le souvenir de tout ce qui est autour de nous, tant nous nous aymons nous-mesmes, et sommes attachez à cette miserable chair.

Or voicy le consommé, et l'abregé de toutes les merveilles d'amour, que ce divin Sauveur a operées pour nostre salut.

Les hommes pensent presque toute leur vie à ce qu'ils ont à faire à leur mort, et comme quoy ils pourront bien establir leur derniere volonté, afin qu'elle

soit bien entenduë de ceux qu'ils laissent apres eux, soit de leurs enfans ou autres qui doivent heriter de leurs biens, et pour cela plusieurs font leur testament estant encore en pleine santé, craignant que l'effort des douleurs mortelles ne leur oste le moyen de manifester leur mort à leur derniere volonté. Mais Nostre-Seigneur, lequel sçavoit bien qu'il mettroit sa vie et la garderoit, comme et quand il luy plairoit, ainsi qu'il dit luy-mesme : *Potestatem habeo ponendi animam, et potestatem habeo iterum sumendi eam;* remit à faire son testament à l'heure mesme de sa mort, testament lequel il scella et cacheta avant qu'il fust escrit et prononcé. Les hommes pour monstrer que ce qui est escrit est leur volonté, et qu'ils entendent qu'il soit ainsi fait, ils cachetent leur testament de leur sceau, mais ils ne l'appliquent qu'apres qu'il est escrit. Nostre-Seigneur ne voulut prononcer son testament qu'en la croix un peu auparavant sa mort; mais il y appliqua son divin sceau, et le cacheta avant toute autre chose. Certes, mes cheres ames, voicy l'abregé de son amour. Or quel sceau, je vous prie, a-t'il appliqué à son testament? C'est luy-mesme, ainsi qu'il l'avoit fait dire à Salomon, parlant en sa personne au Cantique des Cantiques: *Pone me, ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum*, Mets-moy comme un sceau sur ton cœur, et comme un cachet sur ton bras, dit-il à l'ame devote.

Quand appliqua-t'il ce sceau sacré? ce fut lors qu'il institua le tres-sainct et tres-adorable sacrement

de l'autel, qu'il appella son nouveau Testament en son sang, *Novum Testamentum in suo sanguine :* sacrement qui contient en soy la divinité et l'humanité, c'est à dire la personne tres-saincte de Nostre-Seigneur, Dieu et homme tout ensemble.

Il se posa donc, et appliqua sur nos cœurs par le moyen de la tres-saincte communion, comme un sceau sacré et un cachet tres-aymable, puis il fit son testament, manifestant sur la croix un peu avant que mourir ses dernieres volontez, afin que tous les hommes qui doivent estre ses coheritiers au royaume de son Pere celeste, fussent bien instruits, tant de ce qu'il vouloit qu'ils fissent, comme de l'affection incomparable qu'il avoit pour eux : ce qu'il leur fait bien voir en ce qu'il s'oublie de soy-mesme pour penser premierement à eux, tant sa charité est grande. Puis apres il pense à soy-mesme, ainsi que nous verrons à la suite de ce discours.

Mais quel est donc le testament de Nostre-Seigneur? Son testament, mes tres-cheres sœurs, n'est autre que les divines paroles qu'il prononça sur la croix, où estant comme absorbé en cet amour qu'il portoit aux pecheurs, il se prist à amadoüer son Pere celeste, l'appellant Pere; Mon Pere, dit-il, pardonnez-leur, car ils ne sçavent ce qu'ils font, *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt.*

O que voicy un document grandement remarquable, et d'une parfaite charité! Aymez-vous les uns les autres, comme je vous ay aymez, disoit si souvent Nostre-Seigneur preschant à ses apostres ou

au peuple, et ce avec des paroles si pressantes, qu'il sembloit n'avoir point de plus grande affection, que de leur bien inculquer cette tres-saincte dilection du prochain. Mais maintenant il nous donne un exemple de cet amour du tout incomparable, d'autant qu'il excuse ceux mesmes qui le crucifient et l'injurient, et cherche des inventions pour faire que son Pere celeste leur pardonne, et cela en l'acte mesme du peché, et de l'injure qu'ils luy font.

O que nous sommes miserables! Certes, à peine pouvons-nous oublier une injure dix ans apres qu'elle nous a esté faite; ouy mesme il s'en est treuvé qui à l'heure de la mort ne pouvoient ouyr parler de ceux de qui ils avoient receu quelque injure. O Dieu! que nostre misere est grande; à peine pouvons-nous pardonner à nos ennemis; et Nostre-Seigneur les ayme si cherement qu'il prie ardemment pour eux: priere qui porta un tel fruict, que plusieurs d'entre eux se convertirent, et quelques-uns mesme sur le champ, confessant apres avoir ouy cette priere si admirable, que veritablement il falloit qu'il fust Fils de Dieu; cette priere estant une chose tout à fait au dessus de la nature humaine: les autres firent comme une biche, laquelle estant blessée va rendre les derniers abois au lieu où elle a receu le coup de la mort. Nostre-Seigneur avoit demandé à son Pere celeste qu'il envoyast du ciel plusieurs traits et sagettes dans le cœur de ceux pour qui il prioit: ce qu'il luy accorda, ainsi qu'il avoit desiré; mais pourtant plusieurs ne rendirent pas la

vie par leur conversion sur l'heure mesme, ains porterent le coup de ces divines sagettes par des remors interieurs jusques à la Pentecoste, qu'ils se convertirent à la premiere predication que fit S. Pierre, en laquelle bien trois mille personnes se convertirent, entre lesquels estoient indubitablement plusieurs de ceux qui s'estoient treuvez à la mort et passion de nostre doux Sauveur : conversion laquelle appartient au merite de cette admirable priere, qu'il avoit faite pour eux à son Pere celeste, en l'acte mesme des injures et des tourmens qu'ils luy faisoient souffrir. Chose admirable, certes pendant que ces hommes meschans et perfides vomissoient contre luy et contre son Pere eternel des blasphemes insupportables, disant, s'il est tout-puissant, comme il dit, et s'il se confie tant en son Pere qui l'a envoyé, qu'il l'appelle donc maintenant à son secours : il a sauvé les autres, qu'il se sauve soy-mesme, et s'il est roy d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix, et nous croirons en luy. *Alios salvos fecit, seipsum non potest salvum facere : Si Rex Israel est descendat nunc de cruce, et credemus ei.* Paroles vrayement diaboliques : mais l'infinie bonté de Nostre-Seigneur en mesme temps eslançoit des souspirs de compassion ; et des paroles plus douces que le miel à son Pere eternel, afin qu'il leur pardonnast et leur donnast sa grace. Mon Pere, pardonnez-leur, disoit-il, car ils ne sçavent ce qu'ils font, *Pater, ignosce illis, non enim sciunt quid faciunt.* Je ne demande pas, vouloit-il dire, que vous me pardon-

niez, ains je me soubmets de bon cœur à supporter les effets de vostre justice pour les hommes : prenez sur moy la vengeance de leurs pechez, *In me pro crimine converte iram, et sume vindictam.* Mais quant aux pecheurs, ah ! je vous prie, pardonnez-leur, car tel est mon desir. Donc le premier leg que fit Nostre-Seigneur en son testament, fut de donner la grace aux pecheurs, par le moyen de laquelle ils peussent parvenir à la gloire eternelle, en laquelle nul ne peut entrer sans sa grace, et sans le merite de sa passion.

Or Nostre-Sauveur ayant desja monstré, que tres-veritablement il estoit appellé Sauveur, en meritant et donnant la grace aux pecheurs, il promet apres la gloire au bon larron qui estoit penitent. Où il faut remarquer en passant, que l'un des larrons se convertit, et l'autre non : *Et nos quidem juste, nam digna factis recipimus*, et quant à nous, dit le bon larron, nous sommes justement condamnez et punis de nos mesfaits, parce que nous avons tousjours esté meschans, et avons fait de grands pechez pour lesquels nous meritons cette punition ; confessant ainsi ses fautes en s'humiliant.

Le mesme devrions-nous faire toutesfois et quantes que nous recevons quelque affliction, disant comme le bon larron, *digna factis recipimus*, nous sommes tres-justement punis pour nos pechez, confessant que c'est pour nos mesfaits que nous souffrons : mais helas ! nous demeurons souvent dans l'endurcissement comme le mauvais larron qui

blasphesmoit encore en mourant: où au contraire, le bon larron ayant fait la confession de ses fautes, soudain apres il en demanda l'absolution à Nostre-Seigneur, disant: *Domine, memento mei, cum veneris in regnum tuum,* Seigneur, ressouvenez-vous de moy quand vous serez en vostre royaume; à quoy nostre doux Sauveur respondit gracieusement: En verité je te dis qu'aujourd'huy tu seras avec moy en paradis: *Amen dico tibi hodie mecum eris in paradiso.* Ce fut la premiere fois, (que l'on sçache) qu'il aye fait cette promesse.

O! quelle douce et gratieuse parole fut celle-cy; Aujourd'huy tu seras avec moy! Grand certes, a tousjours esté l'amour de nostre Sauveur envers les penitens. Un peu auparavant il demandoit que la grace fust donnée aux pecheurs et maintenant il donne sa gloire aux penitens; parce que la grace rend les pecheurs penitens; et les penitens sont rendus dignes de la gloire, le ciel n'estant presque remply que de penitens. Nostre-Dame, et comme plusieurs tiennent, S. Jean-Baptiste, S. Joseph, et quelques autres n'ont point eu besoin de penitence, d'autant qu'ils ont esté prevenus de la grace, laquelle les a empeschez de tomber dans le mal-heureux precipice du peché mortel: mais specialement la tres-Ste Vierge l'a esté d'une façon toute particuliere, ayant esté preservée du peché tant originel qu'actuel, et mesme de l'ombre du peché, et en une maniere si excellente, qu'elle n'a jamais commis aucune imperfection; mais pour le reste des hom-

mes qui ont atteint l'age de raison, il est certain qu'ils ne vont en paradis que par la penitence.

Les martyrs mesmes ont esté penitens, ayant respandu leur sang, dans lequel ils ont esté lavez, comme dans un bain de penitence : et tous les tourmens qu'ils ont souffert n'ont esté que des actes de penitence.

Les confesseurs aussi ont esté penitens : bref, nul des hommes n'est entré au ciel sans penitence, et sans se reconnoistre pecheur, excepté la tres-Ste Vierge, ainsi que nous avons dit, et comme l'on peut croire, ceux dont nous avons parlé. Mais tous generalement sans exception, ouy mesme Nostre-Dame, ont eu besoin du merite du sang de Nostre-Seigneur; sang lequel respandit des odeurs et des parfums si excellens, tant devant la majesté du Pere eternel, que devant les hommes, qu'il estoit impossible qu'il ne fust reconnu pour estre le sang, non d'un homme seulement, ains d'un homme qui estoit Dieu et homme tout ensemble : de sorte qu'on peut dire que ce sang tres-sacré estoit comme l'encens, lequel estant jetté dans le feu, repand une fumée tres-odoriferante de toutes parts; car le sang de Nostre-Seigneur distilant de son corps tres-sacré en terre jusques à la derniere goutte, jettoit des parfums si suaves, que cette odeur precieuse parvint jusques au bon larron, lequel en receut une si grande suavité, qu'à l'instant mesme il se convertit et merita d'ouyr cette tant gracieuse parole : *Hodie mecum eris in paradiso*, Aujourd'huy tu seras en paradis

avec moy; paradis duquel nostre doux Sauveur n'avoit pas voulu parler jusques à ce qu'il fust tout proche d'y entrer.

Hé! n'est-ce donc pas là nne marque tres-asseurée, mes cheres ames, qu'il estoit vrayement Sauveur? puisque si absolument il promet la gloire, et ne differe point de la donner, ains aujourd'huy, dit-il. O parole digne d'une grande consolation pour les pecheurs? Et ce que sa bonté a fait pour le bon larron, il le fera sans doute pour tous les enfans de la croix, qui sont les vrais chrestiens. O heureux enfans de la croix, puis qu'en mesme temps que vous ferez penitence, et vous repentirez de vos pechez, vous serez asseurez que ce divin Jesus sera vostre Sauveur, et vous donnera sa gloire; outre la grace qu'il donne aux pecheurs, et qu'il demande pour eux à son Pere celeste, avec une charité si industrieuse, qu'il ne l'appelle point son Dieu et son Seigneur, comme nous verrons cy-apres qu'il fera en parlant pour soy; sçachant bien que cette parole de pere estant prononcée par l'amour cordial, est plus respectueuse que celle de Seigneur, et que partant il seroit plustost exaucé : et semble qu'il commence par là sa priere, pour charmer le cœur paternel de son Pere celeste, afin qu'il pardonne aux pauvres pecheurs, pour lesquels il se rendoit pleige et caution devant sa divine majesté, comme s'il eust voulu dire : Mon Pere, pardonnez aux pecheurs, et à ceux mesme qui me crucifient, parce que je suis icy pour payer pour eux; je suis monté sur cette croix

afin de satisfaire pour toutes les debtes, et pour cela je repandray jusques à la derniere goutte de mon sang, bien qu'une seule fust plus que suffisante pour faire que vostre bonté leur pardonne leurs pechez, et que vous ne leur demandiez jamais rien. O Dieu ! quelle douceur de cœur nostre cher Sauveur fait paroistre envers les pecheurs !

Mais outre cela, il luy restoit encore quelque legs à faire en son divin testament. Hé quoy ! me direz-vous, peut-il avoir encore quelque autre chose à donner ? Ouy certes, mes cheres sœurs. Il y a une certaine delicatesse spirituelle dans l'amour, qui est un moyen tres-singulier pour conserver la grace acquise, et parvenir à un plus haut degré de perfection, ainsi que nous dirons maintenant.

Nostre-Seigneur regardant sa tres-beniste Mere de ses yeux pleins de compassion, laquelle selon le rapport de l'Evangeliste, estoit debout au pied de la croix avec son bien-aymé disciple, *stabat juxta crucem* : il ne luy voulut pas donner, ny demander la grace à son Pere eternel pour elle, d'autant qu'elle la possedoit d'une maniere tres-excellente ; ny luy promettre la gloire, parce qu'elle luy estoit desja toute asseurée : mais il luy donne une certaine union de cœur et amour tendre pour le prochain, car cet amour cordial des uns envers les autres, est un don des plus grands et excellens que sa divine bonté fasse aux hommes. Femme, luy dit-il, parlant de son bien-aymé disciple S. Jean, Voila ton fils, *Mulier, ecce filius tuus.* O Dieu ! quel eschange du

Fils au serviteur, de Dieu à la creature? Neantmoins elle ne le refusa point, sçachant bien qu'en la personne de S. Jean, elle acceptoit tous les enfans de la croix de Nostre-Seigneur pour siens, et qu'elle seroit desormais la chere mere de tous les chrestiens. Nostre-Seigneur nous enseignant par là, qu'il vouloit que nous nous aymassions tous, si nous voulons avoir part à son divin testament, et aux merites de sa passion, d'un amour extremement tendre et cordial, ainsi qu'est l'amour d'un bon fils envers sa mere, et de la mere envers son fils, lequel est en quelque façon plus grand que n'est pas celuy des peres.

Mais remarquez que l'Evangeliste dit que Nostre-Dame estoit debout aupres de la croix, *Stabat autem juxta Cruxem Jesu Mater ejus;* En quoy certes ont grand tort ceux qui pensent qu'elle fut tellement outrée de douleur qu'elle en demeura pasmée, car il est vrai qu'elle demeura tousjours ferme et constante, bien que sa douleur fut incomparablement plus grande que jamais aucune mere ayt ressenty pour la mort de son enfant, à cause de l'extrême amour qu'elle avoit pour Nostre-Seigneur, non seulement parce qu'il estoit son Dieu; mais aussi parce qu'il estoit son Fils tres-cher et tres-aymable.

O que grande fut la constance de cette tres-Ste Vierge, et du bien-aymé disciple S. Jean; C'est pourquoy Nostre-Seigneur le favorisa d'une grace si spéciale, luy remettant sa tres-Ste Mere; Mere la plus aymable qu'il est possible d'imaginer. Cette

vertu de constance et de generosité d'esprit, a tousjours esté grandement cherie de Nostre-Seigneur au dessus de plusieurs autres. Or bien que l'amour de Nostre-Dame fut vrayement plus fort et plus tendre qu'il ne se peut dire ny imaginer, et par consequent sa douleur la plus vehemente que l'on puisse dire, ny penser en la mort et passion de son Fils Nostre-Sauveur; cet amour neantmoins estant selon l'esprit, conduit et gouverné par la raison, il ne produisit point de mouvemens desreglez en l'affliction qu'elle ressentit se voyant privée de son Fils qui luy causoit une consolation incomparable, ains elle demeura tousjours, cette glorieuse Mere, ferme et constante au pied de la croix, et parfaitement sousmise au bon plaisir du Pere eternelle, qui vouloit que son Fils mourust pour le salut et la redemption des hommes.

Nostre-Seigneur fut donc appellé Sauveur à tres-juste raison, comme nous avons desjà dit, puis qu'il en fit l'office sacré sur la croix : Car si bien tout ce qu'il a fait durant le cours de sa vie mortelle a esté pour nous sauver, et en intention de satisfaire pour nous à son Pere celeste, neantmoins ce qu'il fit en sa mort et passion est appellé l'œuvre de nostre redemption par excellence, comme estant l'abregé et le consommé de tout ce qu'il estoit venu faire pour nous en ce monde : Redemption en laquelle il ne se monstra pas seulement digne du nom de Jésus; mais encore de celuy de Nazareen, qui est la seconde parole de ce titre sacré que j'ay dit avoir re-

gardé et consideré sur l'autel de la croix, dedié non au Dieu incognu, *Ignoto Deo*, ains au Dieu mesconnu.

Le doux Sauveur de nos ames voulut donc qu'on l'appellast Jésus de Nazareth, parce que Nazareth est interpreté ville fleurie, ou fleurissante : *Ego sum flos campi*, Je suis la fleur des champs, dit-il, au Cantique des Cantiques : Et pour nous monstrer qu'il n'estoit pas seulement une fleur, ains qu'il estoit un boucquet composé de l'assemblage des plus belles et odoriférentes fleurs que l'on eut sceu rencontrer ; il a voulu garder le nom de fleurissant sur l'arbre de la croix. Mais dites-moy, je vous prie, n'eust-on pas plustost dit que Nostre-Seigneur estoit une fleur flestrie, fanée et passée, estant sur la croix, que fleurie ? Regardez-le tout navré de playes, saly de crachats infects et puants, les yeux cavez et ternis, la face meurtrie de coups, pasle et decolorée à force de tourmens, ayant respandu tout son sang, les douleurs de la mort s'estant desja saisies de toutes les parties de son corps. O certes ce fut veritablement alors qu'il se montra, non seulement fleury ; ains fleurissant en toutes sortes de vertus : ô que grandes et belles, mes cheres ames, sont les fleurs que cette beniste plante de la mort et passion de Nostre-Sauveur fit esclore et espanouir, pendant qu'il fut sur la croix.

Mais il faudroit trop de temps pour vous les representer toutes : c'est pourquoy je me contenteray d'en choisir seulement quatre des principales que je

ne feray que toucher en passant, les laissant par apres odorer le reste de cette journée à une chacune de vous autres en particulier, afin que leur odeur tres-agreable puisse parfumer toute vostre ame, et l'embausmer d'un sainct propos de les odorer souvent, pour vostre advencement en la perfection. Or ces quatre fleurs ne sont autres que quatre vertus des plus remarquables et necessaires qui soient en la vie spirituelle.

La premiere, est la tres-saincte humilité, laquelle comme une violette, respandit une odeur extrêmement suave en la mort et passion de Nostre-Sauveur. La seconde, est la patience : La troisiesme est la perseverance : et la quatriesme est une vertu grandement excellente, qui est la tres-saincte indifférence.

Quant à la premiere, Nostre-Seigneur ne prattiqua-t'il pas au temps de sa passion une humilité la plus profonde, la plus veritable et sincere qui se puisse imaginer, dans tous les tourmens, les mespris et abjections qu'il endura? ne prattiqua-t'il pas aussi cette vertu, en ce que se pouvant faire appeler Hierosolimitain, ou bien de Bethleem qui estoit la ville où il estoit nay, et laquelle appartenoit à son grand-pere David, il ne le voulut neantmoins jamais prendre, pour monstrer qu'il choisissoit ce nom tout au contraire des grands du monde qui prennent tousjours les noms les plus honorables qu'ils peuvent : mais luy au contraire choisit le nom de la moindre ville qu'il pust, pre-

nant tousjours pour son partage l'abjection, la pauvreté et la bassesse.

Les Evangelistes disent qu'apres que nostre doux Sauveur eut prononcé les trois premieres paroles, dont nous avons parlé, les tenebres se firent sur toute la terre l'espace de trois heures, et que le soleil s'eclipsa, et cacha sa lumiere : *Erat autem fere hora sexta : et tenebræ factæ sunt super universam terram usque in horam nonam ; et obscuratus est sol.* En quoy je m'imagine qu'il fit un extrême plaisir à la lune et aux estoilles, afin qu'elles eussent l'honneur de venir respandre leur lumiere en la presence de ce vray soleil de justice, lequel sembloit estre entierement eclipsé, tant sa couleur estoit ternie, et cette divine fleur fletrie à cause des douleurs mortelles dont il estoit environné, de sorte qu'il sembloit qu'il eust expiré; car durant tout ce temps il ne dit pas un seul mot, ains observa un tres-profond silence : Et de là vient que l'on a tousjours ordonné quelques heures de silence en tous les monasteres bien reformez, pour imiter celuy que Nostre-Seigneur garda sur la croix.

Mais que pensez-vous qu'il faisoit ce divin Sauveur de nos ames durant ce silence ? Il rentroit en soy-mesme, et consideroit sa pauvreté et son abjection ; car c'est le propre de l'humilité de nous faire rentrer en nous-mesmes pour nous considerer plus attentivement, ce qu'il nous fait entendre par cette parole qu'il dit ensuite, mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'avez-vous delaissé? *Deus meus, Deus meus,*

ut quid dereliquisti me ? Car ayant consideré sa pauvreté, non tant exterieure qu'interieure, il eslança cette parole de parfaite humilité, faisant connoistre sa pauvreté, son abjection, et le delaissement interieur où il estoit. Or il ne faut pas entendre que le Pere celeste l'eut abandonné d'un abandon tel qu'il eust entierement retiré sa protection paternelle pour un Fils tant aimable : ô non certes, cela ne se pouvoit faire, estant joinct et uny à sa Divinité. Mais quant au sentiment du secours de cette tres-saincte protection, il estoit tout retiré en la pointe de son esprit, le reste de l'ame et du corps estant entierement delaissé à la mercy de toutes sortes de peines, de mespris, d'afflictions et de souffrances ; de sorte que plongé qu'il estoit dans l'ocean des tribulations il s'ecrie *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?* Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'avez-vous delaissé ? Durant le cours de sa vie mortelle, il avoit quelquefois receu de la consolation ; comme il tesmoignoit à ses apostres en la conversion des pescheurs ; mais en sa mort il n'en receut aucune, au contraire tout luy servoit d'affliction, de tourment et d'amertumes. O que grandes furent les souffrances qu'il endura alors ! Et que grande fut sa pauvreté interieure, et que grand fut l'acte d'humilité qu'il prattiqua en la nous faisant connoistre.

Mais encore que pensons-nous que fit nostre doux Sauveur, durant ce long silence qu'il garda sur la croix ; outre ce que nous venons de dire : Pour moy je croy qu'il regardoit tous les enfans de la croix, et

tous les hommes en general ; mais plus specialement ceux qui tireroient du fruict de sa mort et passion. Il nous consideroit tous les uns apres les autres, regardant tous les moyens qu'il nous devoit donner pour nous appliquer le merite de ses souffrances. O Dieu ! quelle douceur du cœur de ce divin Sauveur qui nous aimoit si cherement ? nous, dis-je, chetives creatures, et ceux mesmes qui estoient en l'acte du peché le plus enorme que jamais homme puisse faire ; car il n'y a point de plus grand peché que de hayr Dieu, qui n'est en quelque façon capable d'estre hay en soy-mesme ; ains au contraire est digne d'un amour souverain : C'est pourquoy le peché que commirent les Juifs qui crucifierent Nostre-Seigneur fut le plus grand et le plus horrible qu'on se puisse imaginer ; car ce fut un monstre de malice : et neantmoins nostre doux Sauveur avoit des pensées d'amour pour eux, prevoyant les moyens qu'il leur devoit donner pour leur faire tirer du fruict de sa passion : et cecy appartient à la seconde fleur que nous avons prise à odorer qui est la patience ; patience qu'il prattiqua en un degré si eminent que cela ne se peut dire ; car jamais l'on n'entendit aucune parole de plainte sortir de sa divine bouche, ny ne rendit aucun tesmoignage (comme nous faisons nous autres dans nos peines) de la grandeur de ses souffrances, afin d'esmouvoir ceux qui estoient presents à compassion sur luy, quoy que ses douleurs fussent extrêmes et insupportables, estant attaché avec des clouds sur la croix, navré dès la teste jusques aux

pieds, en telle sorte qu'il n'avoit qu'une seule playe, ses os estant tous disloquez. Et quant aux douleurs interieures elles estoient encore sans comparaison plus grandes: Et cette parole qu'il dit à son Pere eternel, dont nous parlions maintenant, ne fut nullement dite pour se plaindre ; ains seulement pour nous enseigner, comme au plus fort de nos peines, delaissemens et abandonnemens spirituels, nous nous devons adresser à Dieu ; et ne nous plaindre qu'à luy, qui seul doit voir nostre affliction, ne souffrant pas que les hommes s'en apperçoivent que le moins qu'il se peut.

Mais quelle fut la douleur de nostre divin Sauveur, et combien grande fut sa patience, entendant ces detestables blasphesmes que ses ennemis vomissoient contre luy et contre son Pere celeste, voyant que la rage de leur cœur ne se pouvoit assouvir à force de le tourmenter, sans doute que cela luy outreperçoit le cœur plus sensiblement que les clouds ne perçoient ses pieds et ses mains tres-sacrées. Mais encore quel devoit estre l'attendrissement que luy causoit la douleur de sa tres-beniste Mere qui l'aymoit si cherement ? Les cœurs du Fils et de la Mere s'entreregardoient non seulement avec une compassion nompareille, mais aussi avec une generosité et constance admirable, car ils ne se plaignoient point, ny ne destournoient point leur veuë l'un de dessus l'autre, pour rendre leur douleur moins sensible, ains ils se regardoient fixement.

Bref il n'est pas en nostre pouvoir de dire, ny

même penser quelles furent les peines que Nostre-Seigneur souffrit en sa passion, et cependant il ne se plaignit jamais, il dit bien vrayement qu'il avoit soif, *sitio;* mais bien qu'il fut tres-vray qu'il eut soif, il ne demandoit toutesfois pas à boire; car c'estoit du salut des ames qu'il avoit soif. Il manifesta neantmoins sa necessité tout simplement, si vous le voulez prendre en ce sens pour nostre instruction, apres quoy il fit un acte de tres-grande soubmission, d'autant que quelqu'un des assistans luy ayant tendu au bout d'une lance un morceau d'eponge trempée dans du vinaigre, pour le desalterer, il la succa avec ses sacrées levres. Chose estrange, il n'ignoroit pas que c'estoit un breuvage qui augmenteroit sa peine; neantmoins il le prit tout simplement, sans rendre aucun tesmoignage qu'il ne l'eust pas trouvé bon, pour enseigner avec quelle soubmission nous devons prendre ce qui nous est donné quand nous sommes malades, mesme quand nous serions en doute, que cela pourroit accroistre nostre mal, prenant les viandes qui nous sont presentées, sans rendre tant de tesmoignages que nous sommes degoutez.

Helas! si nous avons tant soit peu de mal nous faisons tout au contraire de ce que nostre tres-divin maistre nous a enseigné, car nous ne cessons de nous lamenter et nous plaindre, ne trouvant pas assez de personnes pour leur raconter toutes nos douleurs par le menu, et nostre mal pour petit qu'il soit nous semble incomparable, et celuy que les autres souffrent n'est rien en comparaison, nous sommes plus cha-

grins et impatiens qu'il ne se peut dire. Enfin c'est une chose digne de grande compassion de voir combien nous sommes peu imitateurs de la patience de Nostre-Sauveur, lequel s'oublioit de ses souffrances, et ne taschoit point de les faire remarquer par les hommes; se contentant que son Pere celeste par l'obeïssance duquel il les enduroit les considerast, afin qu'il appaisast son courroux envers la nature humaine pour laquelle il souffroit.

La troisiesme vertu que Nostre-Seigneur nous presenta sur la croix, comme une fleur tres-agreable et suave à odorer, est la tres-saincte perseverance; vertu sans laquelle nous ne sçaurions estre dignes du fruict de sa mort et passion; car ce n'est pas tout de bien commencer si l'on ne persevere jusques à la fin, estant chose asseurée que l'estat auquel nous serons à la fin de nos jours, lors que Dieu coupera le fil de nostre vie, sera celuy dans lequel nous demeurerons dans toute l'eternité. Bienheureuse donc sera l'ame qui perseverera à bien vivre, et faire ce à quoy elle est obligée en imitant Nostre-Seigneur lequel ayant perseveré en la prattique de toutes les vertus, a esté (comme dit S. Paul) obeïssant jusques à la mort de la croix : *Factus est obediens usque ad mortem, mortem autem Crucis:* c'est pourquoy il dit enfin tres-veritablement, *Consummatum est,* tout est consommé.

O que ce fut une parole admirable que celle-cy! Tout est consommé, c'est à dire, il ne reste plus rien à faire de ce qui m'a esté commandé : Et que

les ames religieuses seront heureuses, si à la fin de leur vie elles peuvent dire veritablement à l'exemple de Nostre-Seigneur, *Consummatum est*, Tout est consommé; il ne me reste plus rien à faire, j'ay accomply tout ce qui m'a esté commandé, soit par les regles et constitutions, ou par les ordonnances des superieurs, j'ay perseveré fidelement en tous mes exercices.

La quatriesme vertu que Nostre-Seigneur nous presenta à adorer en sa passion, comme une fleur tres-aymable, est la saincte indifference qui est la plus excellente de toutes, car elle est la cresme de la charité, l'odeur de l'humilité, le merite ce semble de la patience, et le fruict de la perseverance: grande certes est cette vertu, et seule digne d'estre fidelement prattiquée des plus chers enfans de Dieu.

Mon Pere, dit nostre divin Sauveur, apres avoir dit la sixiesme parole: Je remets mon esprit entre vos mains; *Pater, In manus tuas commendo spiritum meum.* Il est vray, vouloit-il dire, que tout est consommé, et que j'ay accomply tout ce que vous m'aviez commandé; mais pourtant si c'est vostre volonté que je demeure encore sur cette croix pour souffrir plus long-temps, j'en suis content, je remets mon esprit entre vos mains, vous en pouvez faire tout ainsi qu'il vous plaira. Ainsi devons-nous faire, mes cheres sœurs en toutes sortes d'occasions, soit quand nous souffrons, ou quand nous jouïssons: Mon Pere, devons-nous dire, je remets mon esprit entre vos mains, faites de moy tout ce qu'il vous plaira,

nous laissant conduire à la volonté divine, sans jamais nous laisser preoccuper de nostre volonté particuliere.

O certes il est vray que Nostre-Seigneur ayme d'un amour extremement tendre, ceux qui sont si heureux que de s'abandonner totalement à son soin paternel, se laissant gouverner par sa divine providence tout ainsi qu'il luy plaist, sans s'amuser à considerer si les effects de cette providence leur sont utiles, profitables ou dommageables, se tenant tres-asseurez que rien ne nous sçauroit estre envoyé de ce cœur paternel et tres-aymable, dequoy il ne nous fasse tirer du bien et de l'utilité pourveu que nous ayons mis toute nostre confiance en luy, et que de bon cœur nous disions à son imitation au Pere eternel, je remets mon esprit entre vos mains, *In manus tuas commendo spiritum meum;* et non seulement mon esprit, mais encore mon ame, mon corps, et tout ce que j'ay, afin que vous en disposiez comme il vous plaira : et si nous faisons cela, nous verifierons que tres-veritablement Nostre-Seigneur est nostre roy, qui est la troisiesme qualité que Pilate luy donna. Mais il veut, ce divin roy de nos cœurs, que nous demeurions sousmis absolument et sans reserve, à ses sainctes volontez.

Or pour nous monstrer qu'il est veritablement nostre roy, il expose son ame, c'est à dire sa vie, à la cruauté des hommes ses ennemis, pour nous deffendre de tous malheurs, et nous donner la paix que nous avions perduë pour jamais par le peché,

ayant pris sur soy tous les coups de la justice divine, afin de nous restablir en sa grace, et nous rendre dignes de sa misericorde : justice qui se devoit exercer sur nous, qui estions ceux contre qui elle estoit justement irritée, et non sur luy qui estoit innocent.

Considerons donc si tres-justement il ne doit pas estre appellé nostre roy, ayant un tel soin de garentir son pauvre peuple de tant de malheurs, l'ayant deffendu et delivré des mains de ses ennemis, au peril de sa propre vie. Or puis qu'il est nostre roy, il nous faut sousmettre tout ce que nous avons pour son service, luy donnant nos corps, nos cœurs, et nos esprits, afin qu'il en fasse comme de chose sienne, et que jamais nous ne nous en servions que pour son honneur, et non pour contrevenir à ses sainctes loix.

Mais quelles sont-elles, me direz-vous, les loix de nostre divin roy? ce sont, mes cheres sœurs, toutes les vertus que je viens de dire, qu'il a prattiquées en operant nostre salut, par lesquelles il nous a donné l'exemple de ce qu'il veut que nous fassions pour son sainct amour.

Exerçons-nous donc en la prattique de la saincte humilité, generosité, patience, constance, perseverance, et enfin en la tres-aymable et excellente vertu d'indifference : vertus lesquelles il veut particulierement que nous apprenions de luy en la consideration de sa mort et passion, et en la prattique desquelles il veut que nous luy tesmoignions nostre fidelité et nostre amour, puis que ç'a esté en les prat-

tiquant qu'il nous a tesmoigné l'excellence et l'ardeur du sien envers nous qui en estions tres-indignes; amour qui luy a fait donner sa vie pour nous acquerir la grace et la gloire, où nous conduise le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit. Amen.

DIEU SOIT BENY!

SERMON

POUR

LE MARDY DE PASQUES.

Pax vobis. S. Luc, 24.

Paix vous soit.

La joye fut sans doute bien grande en l'arche de Noé, quand la colombe peu auparavant sortie, comme pour épier l'estat auquel estoit le monde, revint enfin portant en son bec le rameau d'olive, signal bien assuré de la cessation des eaux, et que Dieu avoit redonné au monde le bonheur de sa paix.

Mais, ô Dieu! de quelle joye, de quelle feste, de quelle allegresse fut saisie la troupe des apostres, quand ils virent revenir entr'eux la saincte humanité de nostre Redempteur après la resurrection, portant en sa bouche l'olive d'une saincte et agreable paix, leur disant : *Pax vobis,* paix vous soit, et leur monstrant les marques et signes indubitables de la reconciliation des hommes avec Dieu, *et ostendit eis manus et pedes :* sans doute que leurs ames furent alors pleinement penetrées de consolation : *Gavisi sunt discipuli viso Domino :* mais cette joye ne fut pas le principal fruit de cette saincte veuë; car leur foy vacillante fut affermie; leur es-

perance épouvantée fut r'asseurée, et leur charité presque éteinte fut r'allumée. C'est le discours que que j'ay entrepris; mais que je ne puis bien faire, ny vous, bien escouter, si le Sainct-Esprit ne nous assiste. Invoquons-le donc, et pour mieux l'invoquer, employons-y l'entremise de la saincte Vierge. *Ave Maria.*

Nunc autem manent fides, spes, charitas, tria hæc: major autem horum est charitas : Maintenant demeurent ces trois choses, foy, esperance, et charité, mais la plus grande d'icelles est la charité, 1. *Cor.* 13. etc.

La foy pour l'entendement, l'esperance pour la memoire, la charité pour la volonté : la foy honore le Pere; car elle s'appuye sur la toute puissance : l'esperance honore le Fils; car elle est fondée sur sa redemption : la charité honore le Sainct-Esprit, car elle embrasse et cherit la bonté.

La foy nous montre la felicité, l'esperance nous y fait aspirer, la charité nous en met en possession. Elles sont toutes trois necessaires, mais maintenant, car au ciel il ne demeure que la charité, la foy n'y entre point, car on y void tout; l'esperance encore moins, car on y possede tout, mais la seule charité y a lieu pour aymer en tout, par tout, et du tout nostre Dieu. Elle laisse tomber son manteau (1) : le manteau de la foy, et le voile de l'esperance ne montent point au ciel, mais ils demeurent en terre,

(1) 4. Reg. 2.

où ils sont necessaires. Nostre-Seigneur ne fait autre chose que nous bien enseigner ces trois leçons, comme il faut croire, esperer et aymer; mais sur tout en ces quarante jours esquels il conversa apres sa resurrection avec ses apostres, et plus particulierement en l'apparition rapportée aujourd'huy. Et pour commencer, les disciples estoient assemblez en un cenacle, et avoient fermé les portes sur eux : *Propter metum Judæorum* : pour la crainte qu'ils avoient des Juifs; le Sauveur entre, les saluë, et leur monstre ses pieds.

Pourquoy cela? Premierement pour establir leur foy. Helas! que leur foy estoit ébranlée, la pauvre S^te^. Magdelaine le va cherchant parmy les morts pour l'embaumer, et croit qu'on l'ait desrobé: les apostres sont tels que, *Visa sunt illis deliramenta, et non crediderunt illis,* c'est à dire, aux dames qui l'avoient appris des anges. Les deux pelerins disent *sperabamus* : le grand S. Thomas crie, *Non credam.* Pour donc estayer cette foy, laquelle menaçoit sa ruine, il vient, et leur dit, *Pax vobis,* et leur montre son corps. Mais comme se peut-il faire qu'ils croyent puis qu'ils ont veu et touché? Le sens a fait comme le fourier qui loge un autre en un lieu et n'y demeure pas; car il a logé la foy dans le cœur des apostres et dans les nostres; et neantmoins n'y demeure plus en credit : car la foy estant arrivée, le sens cesse, comme l'éguille introduit la soye, etc.

Mais quels articles sont establis?

De l'identité des corps en la resurrection : *Et rur-*

sum circumdabor pelle mea, et in carne mea, videbo Deum meum (1). O article admirable! et lequel estant bien creu, nous sommes bons chretiens, car nous en tirerons aisément ces consequences : Donc je ne prophaneray pas ce corps, donc, *in ictu oculi, in novissima tuba resurgemus* (2). Pourquoy, *in prima tuba*, ne comparoistra le mesme corps, etc. *si Christus non resurrexit, inanis est fides nostra, etc.*

De la qualité des corps qui suivront les mouvemens de l'ame comme les vestemens : le corps agrave l'ame; l'ame rendra l'esprit leger. Le bon David ne sçavoit se remuer dans les armes de Saül. Pendant que nostre ame est chargée du corps mondain, elle ne se peut bien mouvoir. Voyez, *Existimabant se spiritum videre, etc.* Il se fait tout à tous : Avec la Magdeleine, jardinier; avec les pelerins, pelerin; avec les pecheurs, pecheur. Tantost il est veu, tantost il entre les portes fermées, etc.

Seminatur corpus animale, resurget spiritale, 1. Cor. 15. etc. Comme l'aigle, *quæ volare non potest, sed ubi renovavit juventutem suam, etc.*

Les rabbins, Genebrard, *ad eum locum, quid facient qui baptisantur pro mortuis, ut quid baptisantur pro illis, ut quid et nos periclitamur omni hora : quotidie morior per vestram gloriam, quam habeo in Christo Jesu Domino nostro. Si ad bestias pugnavi Ephesi, quid mihi prodest, si mortui non resurgunt : manducemus, bibamus, cras moriemur.*

2. Pour affermir leur esperance : helas! leur es-

(1) 1. Job, 19. — (2) 1. Cor. 15.

perance estoit foible, *sperabamus,* ils craignoient. L'esperance est contraire à la crainte : *Lugentibus et flentibus,* dit S. Marc : C'est un grand mal que d'estre separé de Dieu, on est timide, on perd la force, tels estoient les apostres, telle la Magdeleine.

Comme un navire emmy l'orage et la tempeste sans nocher ny pilote, s'en va au bris où le vent le porte, telle estoit cette pauvre barque sans esperance : *Factus est Ephraim velut columba seducta non habens cor.* O je ne voudrois pas que nous fussions sans esperance, mais je voudrois bien que nous pleurassions quand nous perdons Dieu ! Le cerf, etc.

Mais Nostre-Seigneur vient apporter le secours en cette place assiegée de crainte : *Videte manus meas et latus meum* : Avez-vous besoin de force, voicy mes mains : avez-vous besoin de cœur, voicy le mien : estes-vous colombelle, voicy des trous : estes-vous malade, voicy la medecine : *Et absorpta est mors in victoria. Estis captivi, en redemptio.* Estes-vous captifs, voicy le rachapt.

Ah ! comme pourrions-nous craindre : *Ecce iste venit prospiciens per cancellos, respiciens per fenestras.*

3. Pour perfectionner leur charité : *Si mulier oblivisci potest filii ventris sui, sed etsi oblita fuerit, non obliviscar tuî : ecce enim in manibus meis descripsi te. Fert nostras miserias, et eas nobilitat, apponit miseriam cordi suo, ostendit latus* (1).

(1) Isa. 49.

Sed eum redamemus, alioquin qui præ amore ostendit vulnera, semel ostendet præ ira et indignatione, ut imagines, quæ ad dextram fœminam, ad lævam mortem, ad dextram agnum, ad lævam leonem, ut apes quæ mel faciunt, et acriter pungunt. En videte illusores, moqueurs, gausseurs, impudens, *videte manus, etc. Videbunt in quem transfixerunt, et plangent super se tribus.* Apoc. I. etc.

Fac, ô bone Jesu! ut pacem quam offers, accipiamus, videamusque vulnera tua, ut quandoquidem manent fides, spes, charitas: fide radicati, spe gaudentes, et charitate ferventes, expectemus beatam spem et adventum tuum, ita ut in illo te agnum ad dextram, non leonem ad sinistram videamus, ac pro fide visionem, pro spe possessionem, et pro charitate imperfecta perfectam habeamus, in qua gaudebimus in sæcula sæculorum. Amen.

DIEU SOIT BENY!

SERMON

POUR
LE IIIe JOUR DE PASQUES.

Pax vobis, ego sum, nolite timere. LUC, 24.

La paix soit avec vous, ne craignez point, c'est moy.

LES apostres de Nostre-Seigneur comme des enfans sans pere, et des soldats sans capitaine, s'estant retirez dans une maison tous craintifs qu'ils estoient, Nostre-Seigneur s'apparut à eux pour les consoler en leur affliction, et leur dit : *Pax vobis*, Paix vous soit, comme leur voulant dire, qu'y a-t'il mes chers apostres, que vous estes si craintifs et affligez? si c'est le doute que vous avez de ma resurrection : *Pax vobis*, demeurez en paix, la paix soit faite en vous, car je suis ressuscité, voyez mes mains et mes pieds, touchez mes playes : *Pax vobis, ego sum, nolite timere*, La paix soit en vous, c'est moy, ne craignez point. Paroles sur lesquelles je traitteray de trois sortes de paix desquelles Nostre-Seigneur a fait present à ses apostres.

La premiere est la paix du sainct Evangile, et de la saincte Eglise; car hors de l'observance du sainct Evangile, et de l'obeïssance à la saincte Eglise, il n'y a que trouble et inquietude, ainsi que nous dirons bien-tost.

La seconde sorte de paix est distinguée par les SS. peres en trois parties; à sçavoir, la paix avec Dieu, la paix les uns avec les autres, et la paix avec nous-mesmes.

La troisiesme sorte de paix est celle que nous possederons en la vie eternelle. Si j'ay du temps je traitteray de toutes ces diverses sortes de paix, mais du moins parleray-je des deux premieres.

Les Israëlites ayant quitté l'observance des commandemens de Dieu, et s'estant departis de sa loy, Dieu justement indigné contre eux, les laissa en punition de leurs pechez tomber entre les mains des Madianistes leurs ennemis jurez, et ainsi il leur osta sa paix en laquelle il les avoit tousjours maintenus tandis qu'ils luy avoient esté fideles. Grande certes est la punition que Dieu tire de nous lors qu'il nous laisse et abandonne entre les mains de nos ennemis et ne nous tient plus sa tres-saincte protection; car c'est un tres-grand indice de nostre perte, parce qu'indubitablement les Madianistes, c'est à dire nos ennemis spirituels, auront prise sur nous, et nous demeurerons vaincus. Les Madianistes donc ayant resolu de brusler les Israëlistes à petit feu, comme l'on dit, venoient troupes à troupes dans leurs villages au temps de la cueillette et de la moisson, et leur emportoient et ravissoient tous leurs bleds, de sorte qu'ils ne leur laissoient rien pour vivre.

Or la bonté de Dieu qui est incomparable envers les hommes, les ayant laissez ainsi en la puissance de leurs ennemis, par l'espace de sept ans, se reso-

lut enfin d'avoir pitié d'eux, et envoya un ange annoncer à Gedeon, qu'il vouloit que les Israëlistes fussent restablis en leur premiere paix et liberté, et que ce fust par son moyen, si que l'ange l'ayant trouvé dans un lieu où il battoit du bled, il le salüa en cette sorte : O homme tres-fort entre les hommes, le Seigneur est avec toy, *Dominus tecum virorum fortissime,* luy faisant entendre que Dieu vouloit qu'il quittast son occupation, et qu'il prist les armes contre les Madianistes, et que sans faute il remporteroit la victoire, et terrasseroit ses ennemis : *Vade in hac fortitudine tua, et liberabis Israël de manu Madian,* Va, luy dit-il, en ta force, et tu delivreras Israël de la puissance de Madian. Paroles desquelles Gedeon demeura bien estonné : He! ce dit-il à l'ange, comment est-il possible que ce que vous dites soit vray? vous dites que le Seigneur est avec moy, si cela estoit, comment se pourroit-il faire que je fusse saisi et environné de tant d'afflictions? Le Seigneur est le Dieu de paix, et je suis tousjours en guerre et en trouble.

Grand cas de la tromperie et de l'abus des hommes, qui croyent que là où est Nostre-Seigneur, l'affliction ny la peine n'y peut estre, ains que la consolation y abonde tousjours : ô certes cela n'est pas, au contraire, lors que nous sommes dans l'affliction et dans les tribulations, Nostre-Seigneur se tient plus pres de nous, d'autant qu'alors nous avons plus besoin de sa protection et de son secours : *Dominus tecum virorum fortissime,* Le Seigneur est

avec toy, ô homme tres-fort, dit l'ange à Gedeon, nonobstant que tu sois si affligé, helas! luy respondit-il, comment osez-vous m'appeller fort, veu que je suis si foible?

Remarquez, je vous prie, que c'est le propre de l'ennemy de nous faire sembler foibles, nous faisant croire que nous n'avons nulle force, afin de nous decourager. Vous me dites, poursuit-il, que je prenne les armes, et que je demeureray victorieux: Hé ne sçavez-vous pas que je suis le moindre de tous les hommes? c'est tout un, dit l'ange, Dieu veut que ce soit toy qui delivre les Israëlistes de l'affliction en laquelle ils sont: Bien, dit Gedeon, je croy ce que vous me dites; mais afin d'en estre plus certain, je desirerois qu'il vous pleust me donner quelque signe par lequel je puisse connoistre que veritablement il arrivera ainsi que vous me dites : *Si inveni gratiam coram te, da mihi signum quod tu sis qui loqueris ad me.* Lors l'ange condescendant à son desir luy dit: Va, prend un chevreau et dresse un sacrifice, et l'ayant preparé presente-le au Seigneur : ce que Gedeon fit promptement, et ayant apresté le chevreau, et fait des tourtes cuites sous la cendre, il revint et dresse le sacrifice, lequel estant preparé, l'ange le toucha du bout d'une baguette, *Summitate virgæ ascendit ignis de petra*, et soudain le feu du ciel monta de la pierre, qui le consomma, puis l'ange disparut : ce que voyant Gedeon; ha, dit-il, je suis mort, car j'ay veu l'ange du Seigneur face à face, *Heu mihi Domine Deus, quia vidi Angelum Domini, facie ad faciem.*

C'estoit l'opinion commune du vulgaire, qu'un homme vivant ne pouvoit voir un ange sans mourir : mais cette opinion estoit fausse, car l'experience avoit desja fait voir le contraire en plusieurs à qui ils estoient apparus. Mais Gedeon s'estant un peu rasseuré, il fit ce qui luy estoit commandé par l'ange, lequel jusques alors il avoit tenu pour quelque prophete passager, et depuis il fit eslever un autel au lieu où l'ange luy avoit parlé, qu'il nomma *Domini pax*, la paix du Seigneur; parce que la paix luy avoit esté annoncée de la part du Seigneur en ce lieu-là.

Or il n'y a point de doute, mes cheres ames, que la croix nous represente merveilleusement bien cet autel sur lequel fut fait ce sacrifice de la paix, et qui peut estre nommé *Domini pax*, la paix du Seigneur; ou que plustost le sacrifice de Gedeon, et son autel ne fust la figure du sacrifice qu'offrit Nostre-Seigneur sur l'autel de la croix, puis que ce sacrifice a esté appellé le sacrifice de pacification : les hommes ayant esté pacifiez avec Dieu, et receu la paix par eux-mesmes, par le moyen de la grace que Nostre-Seigneur leur a acquise par sa mort et passion, en laquelle il fut pour nous fait peché, ainsi que dit S. Paul, c'est à dire qu'il fut fait, luy qui estoit impeccable, comme pecheur devant la face de Dieu son Pere, ayant par une bonté inouye, pris tous nos pechez sur luy, afin de satisfaire pour nous à la justice divine : en quoy il fust offert comme un chevreau rosti.

En l'ancienne loy il n'estoit pas si expressement commandé qu'on celebrast la Pasque en mangeant un aigneau, qu'on ne pust prendre un chevreau au lieu d'un aigneau, de sorte que l'on se pouvoit servir de l'un ou de l'autre : de mesme en cette Pasque ou en ce sacrifice que celebra Nostre-Seigneur au jour de sa passion, il s'offrit luy-mesme en sacrifice, non seulement comme un aigneau innocent, tout benin et plein de pureté, ains aussi comme un chevreau qui represente le pecheur, parce qu'alors il fut pour nous fait comme pecheur.

Le sacrifice de Gedeon estant dressé, l'ange le toucha d'une baguette, par le moyen de laquelle le feu monta de la pierre, ou plustost descendit du ciel et le consomma : de mesme le sacrifice de la croix estant dressé, le Pere eternel, et non un ange, le toucha de la baguette de son amour infiny, et soudain le feu de sa tres-saincte charité survint qui consomma le sacrifice. Et tout ainsi que par ce signe de Gedeon demeura confirmé en l'esperance de l'evenement de la paix, et de la victoire qu'il devoit remporter sur les Madianistes : de mesme le sacrifice de la croix estant consommé, et Nostre-Seigneur ayant dit, Mon Pere, je recommande mon esprit entre vos mains, *Pater in manus tuas commendo spiritum meum,* Tout est consommé, *Consommatum est :* soudain les hommes furent confirmez en l'esperance que les prophetes leur avoient par tant de siecles donnée qu'un jour ils possederoient la vraye paix, et que l'ire de Dieu estant appaisée par le

moyen de ce sacrifice de pacification, ils seroient rendus victorieux et triomphans de tous leurs ennemis.

Et c'est ce que vouloit dire Nostre-Seigneur à ses apostres, quand se monstrant à eux, apres sa resurrection, il leur dit : *Pax vobis*, la paix soit avec vous : Voyez mes pieds et mes mains, *Videte manus meas, et pedes, quia ego ipse sum*, leur monstrant un signe certain que la paix leur estoit donnée par le moyen de ses playes, comme s'il eust voulu dire : Qu'avez-vous, mes apostres? Je voy bien que vous estes tous craintifs; mais desormais vous n'aurez plus aucun subjet de craindre; car je vous ay acquis la paix que je vous donne; non seulement mon Pere celeste me la doit comme à son Fils bienaymé, ains il me la doit encore, parce que je l'ay acquise au prix de mon sang et de ces playes que je vous monstre. Ne soyez donc plus desormais si craintifs, car la guerre est finie; vous avez eu quelque raison de craindre ces jours passez quand vous m'avez veu foüetté, ou du moins vous l'avez ouy dire; car tous m'ont abandonné, excepté l'un d'entre vous qui m'a esté fidelle : vous avez donc sceu que j'ay esté battu, couronné d'espines, navré depuis la teste jusqu'aux pieds, attaché à la croix, et souffert toutes sortes de tourmens, d'opprobres, de derisions et d'ignominies; et qu'enfin tous mes ennemis s'estant bandez contre moy, ils m'ont fait mourir d'une mort tres-cruelle : mais maintenant ne craignez plus, la paix soit en vos cœurs; car je suis tousjours demeuré victorieux, j'ay terrassé vos en-

nemis, j'ay vaincu le diable, le monde et la chair. N'ayez donc plus de crainte, car j'ay fait la paix entre mon Pere celeste et les hommes, et les ay reconciliez avec luy par ce sacrifice que je luy ay offert en mourant sur l'arbre de la croix. Jusques à cette heure je vous ay en diverses fois donné la paix; mais maintenant je vous monstre comme je vous l'ay acquise au prix de mon sang. Je suis pauvre de biens temporels, et ma grandeur ne consiste point en la possession des biens de la terre, d'autant que je n'en ay point eu tout le temps de ma vie, vous le sçavez; mais pour toute richesse j'ay la paix laquelle est le legs que je vous fis en me separant de vous, et lequel je vous reconfirme de rechef, d'autant que tout ce que je donne à mes plus chers amis est la paix; donc, *Pax vobis*, paix vous soit et à tous ceux qui croiront en moy.

Allez, leur avoit-il dit auparavant, et annoncez aux hommes les choses que je vous ay apprises, et entrant és maisons dites, La paix soit ceans, *Pax huic domui*, comme s'il eust voulu dire; annoncez d'abord en entrant és maisons, que vous n'y allez que pour annoncer la paix de ma part, et quiconque vous recevra demeurera en paix : ou au contraire quiconque vous rejettera aura indubitablement la guerre.

Vous voyez donc comme le sainct Evangile et comme la saincte Eglise ne sont que paix. L'Evangile a esté commencé par la paix, et par apres il ne presche que la paix. Ne voyons-nous pas qu'en l'E-

vangile qui se dit en la nativité de Nostre-Seigneur, les anges nous annonçant la paix chantoient, Gloire à Dieu és lieux tres-hauts, et paix en terre aux hommes de bonne volonté, *Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* Je vous laisse ma paix, dit Nostre-Seigneur à ses apostres avant sa passion, et en leur personne à tous les enfans de son Espouse, je vous donne ma paix; mais je ne vous la donne point comme le monde la donne, ains comme mon Pere l'a donnée : *Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis; non quomodo mundus dat ego do vobis,* comme leur voulant dire; le monde ne donne point ce qu'il n'a pas, quoy qu'il promette, car c'est un trompeur, il amadouë les hommes leur promettant beaucoup, et puis enfin il ne leur donne rien; se mocquant d'eux apres qu'il les a ainsi trompez : mais moy je ne vous promets pas seulement la paix, ains je la vous donne, et non pas une paix telle quelle, mais telle que je l'ay receuë de mon Pere, par laquelle vous surmonterez vos ennemis et en demeurerez victorieux. Il est vray qu'ils vous feront tousjours la guerre; mais nonobstant leurs assauts vous conserverez la tranquillité et le repos en vos ames. En somme le sainct Evangile ne traite presque par tout que de la paix, et comme il commence par la paix, de mesme il finit par la paix, pour nous enseigner que c'est l'heritage que nostre divin maistre a laissé à ses enfans, qui sont en la subjection de la saincte Eglise nostre mere, et son espouse tres-chere.

Mais comme cette paix est un peu bien generale, il nous faut traitter de la seconde, qui est celle qui nous pacifie avec Dieu, le prochain et nous-mesmes.

Quant au premier poinct, nous avons desja dit; que c'est par le moyen de la mort et passion de Nostre-Seigneur que nous avons esté pacifiez et reconciliez avec Dieu le Pere. Mais comme depuis nous nous sommes rendus tant de fois rebelles et desobeyssans à ses divins commandemens, ayant perdu cette paix que Nostre-Seigneur nous avoit acquise, autant de fois que nous sommes tombez dans le peché mortel, nous avions besoin d'un nouveau moyen de reconciliation. Or c'est à cette fin que nostre divin Sauveur a estably le tres-sainct et tres-auguste Sacrement de l'autel, afin que comme nostre paix avoit esté faite avec son Pere celeste par le sacrifice qu'il luy offrit de luy-mesme sur la croix; il fust semblablement appaisé par ce divin sacrifice de l'Eucharistie, autant de fois qu'il nous arriveroit d'irriter sa divine justice: moyen que personne ne peut avoir sinon les enfans de l'Eglise, pour se reconcilier avec Dieu; à faute duquel ils demeurent tousjours enfans d'ire et de perdition. Nostre-Seigneur disoit donc tres-justement à ses apostres *pacem meam do vobis,* Je vous donne ma paix, puis qu'il se donnoit luy-même qui est nostre vraye paix, dit l'apostre, *Ipse enim est pax nostra.*

La paix n'appartient qu'aux enfans de l'Eglise, il est vray; car tous les autres n'ont pas les moyens ef-

ficaces de reconciliation que Nostre-Seigneur nous a donnez pour nous remettre en la grace de Dieu son Pere et en la sienne autant de fois qu'il nous arriveroit de la perdre, bien que veritablement nous la perdions par nostre faute, les chrestiens n'estant en guerre, sinon en tant qu'ils ne sont pas en grace; car estant en grace, le diable, le monde et la chair, n'ont nul pouvoir sur eux. Hé ! ne le voyons-nous pas, puisque Nostre-Seigneur asseure ses apostres qu'il vient en paix, ayant terrassé par le moyen de ses playes et de ses tourmens tous leurs ennemis, et abbattu toutes leurs forces.

Imaginez-vous un prince qui revient de la guerre en laquelle il a battu à dos et à ventre ses ennemis et les a fait passer par le fil de l'espée, n'en ayant laissé aucun en vie, sinon quelques fugitifs ausquels il a par compassion donné la vie, et considerez comme apres cette victoire il s'en revient triomphant dans la principale ville de son royaume, tout chargé neantmoins de playes, et rencontrant ses subjets leur dit : courage mes amis, voila les playes avec lesquelles je vous ay acquis la paix, demeurez en repos, ne craignez plus rien, j'ay terrassé vos ennemis, il est vray que j'ay donné la vie à quelques goujats lesquels vous pourront bien donner quelque importunité; mais ne craignez rien, car ils n'auront nul pouvoir sur vous, et ne vous pourront nuire, bien qu'ils vous ennuyent. Ainsi Nostre-Seigneur qui est appellé par Isaye, prince de paix, *Princeps pacis* (1),

(1) Isaïe, 9.

revenant de la guerre en laquelle il avoit receu veritablement quantité de playes; mais playes non point dignes de mespris, ains dignes d'un honneur incomparable, et desquelles il fait trophée, et en merite une eternelle loüange, il s'adresse premierement à ses apostres, comme à son peuple bien aymé, et les leur monstre. Touchez, dira-t-il dimanche prochain à S. Thomas: *Infer digitum tuum huc, et vide manus meas, et affer manum tuam, et mitte in latus meum, et noli esse incredulus, sed fidelis;* Voyez les playes de mes mains, et mettez si bon vous semble vostre main dans mon costé, et voyez que c'est moy-mesme; ce qu'ayant fait ne soyez plus incredule, ains fidele, et sçachez que je les ay receu en terrassant vos ennemis, lesquels j'ai desconfits et exterminez: Il en est bien resté encore quelques-uns en vie; mais ne craignez point; car ils ne vous sçauroient nuire, si vous ne voulez; au contraire vous aurez pleine authorité sur eux, et partant demeurez en paix.

Passons outre, et disons quelque chose de la paix que nous devons avoir les uns avec les autres, d'autant que le defaut de cette paix est la source d'où procedent la plus part des malheurs, afflictions et miseres qu'on voit en ce monde parmy les hommes: Et d'où pensez-vous, mes cheres ames, que proviennent tant de pauvreté que plusieurs souffrent, sinon des mal-heureuses pretentions que quelques-uns ont d'accroistre leurs biens et richesses aux despens du prochain? Qu'est-ce qui ruine la paix sinon

les procez et les ambitions que les uns ont sur les autres et les desirs des honneurs, dignitez et preéminences? Certes si la paix estoit entre les hommes, l'on n'y verroit point tous ces malheurs. Bref, rien ne fait tant la guerre à l'homme qne l'homme mesme, Il n'y a rien qui ne puisse estre dompté et gouverné par l'homme, que le seul homme; car si bien le pouvoir absolu que Dieu avoit donné à Adam au paradis terrestre sur tous les animaux, a receu quelque dechet par le peché, si est-ce pourtant que l'homme peut dompter les bestes les plus farouches par l'entremise de la raison que Dieu luy a donnée, ainsi que l'experience nous fait voir tous les jours; et si les hommes vivoient en paix les uns avec les autres, rien ne les pourroit troubler, que craindroient-ils, je vous prie? de quoy auroient-ils peur, des lyons, nullement; car ils auroient assez d'industrie pour éviter leurs rages, et celles de tous les autres animaux, pour cruels qu'ils puissent estre.

C'est pourquoy Nostre-Seigneur sçachant bien la grande necessité que les hommes avoient de cette paix, il n'a rien tant presché, et ne nous a rien tant recommandé que de nous aymer les uns et les autres; et nous voyons qu'il n'inculque rien tant en l'Evangile que le commandement de l'amour du prochain : et pour nous monstrer combien il ayme l'union, il ne visite ses apostres que quand ils sont tous ensemble, vivant les uns avec les autres en une saincte concorde et union. Et si bien il s'apparut aux deux disciples qui alloient en Emaüs, et qui estoient

sortis de la ville de Hierusalem, qui represente la paix, estant appellée maison, ou vision de paix; nous ne devons pourtant pas croire que ce qu'il a fait pour ces deux disciples, il le veüille faire pour plusieurs autres; car nous voyons que S. Thomas ne receut cette grace qu'apres qu'il fut retourné en l'assemblée des apostres : de mesme si nous ne vivons en paix et union les uns avec les autres, nous ne devons pas attendre la grace de voir Nostre-Seigneur ressuscité.

Parlons maintenant de la paix que nous devons avoir avec nous-mesmes (1). Et pour mieux entendre cecy, il faut que nous sçachions ce que dit le grand apostre, que nous avons deux parties en nous lesquelles se font une guerre perpetuelle, à scavoir l'esprit et la chair (2); car la chair convoite contre l'esprit, et l'esprit a ses loix tout à fait contraires à celles de la chair : *Caro concupiscit adversus spiritum, spiritus autem adversus carnem : Hæc enim sibi invicem adversantur, ut non quæcunque vultis, illa faciatis :* Et chascune de ses parties à ses adherans, c'est à dire des inclinations contraires l'une à l'autre, ainsi que l'experience nous l'apprend tous les jours, et que le mesme apostre l'a experimenté : *Video autem aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ.* La chair a la partie concupiscible et certaines facultez, et sens communs de l'ame qui combattent en sa faveur contre l'esprit, lequel n'a pour toutes ses forces que trois soldats qui combattent pour luy, et

(1) Gal. 5. — (2) Rom. 7.

lesquels encores font à tous propos des faux-bons et des cheutes en la fidelité qu'ils luy doivent, se rangeant du costé de la chair, afin de combattre pour elle contre luy. Or si ces soldats estoient fidelles, l'esprit n'auroit nul crainte, ains il se mocqueroit de tous ses ennemis, ainsi que font ceux qui se trouvent au donjon d'une forteresse qui est imprenable, ayant des munitions suffisantes pour vivre, bien que les ennemis soient jusques aux faux-bourgs, ou mesme que la ville fust prise.

Or ce donjon nous represente la partie superieure de nostre ame, et pourveu qu'elle soit accompagnée de ses trois soldats, qui sont l'entendement, la memoire et la volonté, elle ne doit rien craindre ; car l'esprit aura toujours le dessus : et quoy que le diable, le monde et la chair ayent bandé toutes leurs forces contre luy, ils ne seront pas capables de le troubler ny espouvanter. Ils broüilleront bien quelque chose, se servant des sens et facultez inferieures de l'ame ; mais pourtant ils ne sçauroient luy nuire à cause de la paix que Nostre-Seigneur nous a acquise ; et si l'esprit demeure fermement attaché aux veritez de la foy, et qu'il soit de bonne intelligence avec ces trois soldats, il se mocquera de tous ses ennemis, et en demeurera vainqueur.

Les plus puissantes armes que les chrestiens puissent avoir pour resister à leurs ennemis, c'est la paix de l'esprit ; et s'ils taschent de la conserver, indubitablement ils demeureront tousjours victorieux dans les combats ; mais si la paix leur manque, et que

cette intelligence entre l'esprit, l'entendement, la memoire et la volonté, vienne à defaillir, sans doute l'homme perira.

Lors que l'entendement se tient ferme en la croyance des veritez que Nostre-Seigneur nous a apprises, et que la foy nous enseigne, il a une force incomparable au dessus de la chair : mais quand il vient à écouter les raisons qu'elle luy represente pour le detourner de l'attention de ces divines veritez, incontinent il tombe dans le peché, ainsi que l'experience nous le fait voir tous les jours en la pluspart des hommes.

Nul ne peut douter que Nostre-Seigneur n'ait dit, que les pauvres d'esprit et ceux qui souffrent persecution sont bien-heureux, et l'entendement au lieu de demeurer fermement attentif à cette verité, il reçoit les suggestions de la chair, laquelle lui represente qu'il faut avoir des biens et beaucoup, afin de luy donner toutes ses aises et commoditez, et voila que soudain il perd la paix. La chair dicte à l'entendement, que ceux qui sont pauvres ne sont pas estimez ; ils escoute cette proposition, et le voila troublé. En somme tout ce que la chair desire est tout-à-fait contraire à l'esprit, lequel estant esclairé de la lumiere celeste, ne se peut empescher de voir que tous ses desirs sensuels et mondains sont tout-à-fait contraires à la raison ; de sorte que n'osant les approuver, il souffre une guerre tres-grande, voyant l'un de ses soldats presque gaigné, et lequel veut quitter son party, ce qu'il ne fait que trop souvent.

Or si nous disons que nous avons la foy, nous la devons monstrer par les œuvres : et si nous voulons avoir la paix de l'esprit parmy la guerre de la chair, il faut tenir l'entendement fermement attaché aux veritez que Nostre-Seigneur nous a enseignées, et l'empescher de recevoir toutes les raisons contraires que l'amour-propre nous suggerent, ne donnant jamais la liberté à nostre esprit d'écouter les malheureuses suggestions qu'il nous propose ; car de cela a procedé la perte des anges et des hommes.

Let anges apostats pour avoir escouté cette fausse opinion qu'ils devoient estre comme Dieu, se perdirent en leurs pensées ; mais S. Michel ayant entrepris de resister à leur temerité : Miserables, leur dit-il, *Quis ut tu Deus ?* Qui est comme Dieu ? Et au son de cette parole, ils furent tous miserablement precipitez dans le profond des enfers. Mais soudain que le diable vit que son orgueil et son ambition outrecuidée l'avoit perdu, il le fut presenter à nostre pauvre mere Eve, luy disant qu'elle ne mourroit point, bien que Dieu l'eust dit, ains qu'elle luy seroit semblable en mangeant du fruict defendu, *Nequaquam morte moriemini: scit enim Deus, quod in quocunque die comederitis ex eo aperientur oculi vestri, et eritis sicut dii, scientes bonum et malum* (1). Mais au lieu de se tenir ferme en la parole que Dieu luy avoit dite, elle escouta ce malheureux esprit, et consentit à cette perverse et detestable proposition, qui fut cause qu'elle se perdit et son mari avec elle.

(1) Gen. 3.

O qu'elle eust bien mieux fait de respondre à l'ennemy : Miserable, laisse nous demeurer en la bassesse et humilité en laquelle nous avons esté creez, et en la soubmission et obeyssance que nous devons à Dieu, plustost que de nous proposer un eslevement duquel tu as esté precipité par ton orgueil.

Nos entendemens sont ordinairement si pleins de raisons, d'opinions et de considerations, que l'amour propre nous suggere, que cela cause une grande guerre en l'ame ; car au lieu de nous arrester et attacher fermement aux paroles de Nostre-Seigneur, nous nous servons des raisons que la prudence humaine nous fournit, afin de mieux faire reüssir nos pretentions, et cependant c'est tout au contraire. Et les personnes qui se servent de cette fausse prudence, faute de simplifier leur entendement, ne veulent pas recevoir les avis qu'on leur donne, apportant tousjours des raisons contraires pour soustenir leur opinion, quoy que mauvaise ; *Estote prudentes* (1), soyez prudens, dit Nostre-Seigneur en l'Evangile, servez-vous de la prudence, car elle est bonne, mais servez-vous-en rarement et seulement pour la gloire de Dieu, et en sorte que vous la rendiez soubmise à la simplicité.

Nostre-Seigneur donc voyant ses apostres troublez en diverses considerations et doutes de l'accomplissement de sa promesse touchant sa resurrection, il se monstre à eux, et leur donne sa paix, *Pax vobis*, leur dit-il, que vos entendemens soyent pa-

(1) S. Mat. 10.

cifiez par le rejet de tant de considerations de la prudence humaine qui vous causent de la deffiance, Voyez mes playes, et ne soyez pas mescroyans. O que la foiblesse de l'esprit humain est grande! Nostre-Seigneur a dit, tout ce que vous demanderez au Pere en mon nom, il vous sera donné; *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis* (1) : Mais d'autant qu'il ne nous donne pas tousjours ce que nous demandons, ou que nous ne le recevons pas sitost que nous voudrions, incontinent nous sommes chancelans en la foy de cette promesse. J'ay desja tant demandé à Dieu une telle vertu (dira quelqu'un) et cependant je ne l'ay pas encores : O patience! le jour n'est pas passé, vous n'estes qu'au matin, et vous doutez, attendez au soir de cette vie mortelle, car indubitablement si vous perseverez à la demander vous l'obtiendrez.

Les apostres donc n'estant pas encore confirmez en la foy, et ne voyant pas Nostre-Seigneur ressuscité si promptement qu'ils desiroient, ils en entrerent en perplexité, et commencerent à douter, disant en eux-mesmes : ô que nous eussions esté heureux si nous eussions eu un maistre qui eust esté immortel! et plusieurs autres et semblables pensées qu'ils avoient, par lesquelles ils monstroient bien qu'ils estoient en doute de l'effect de la promesse de Nostre-Seigneur; et partant il leur dit pour les appaiser, *Pax vobis*, la paix soit avec vous : C'est assez parlé sur ce subjet, car vous voyez bien maintenant que ce

(1) S. Jean, 10.

qui cause la guerre en nos ames et qui en chasse la paix, ne provient sinon de ce que nous manquons de foy et d'asseurance és paroles de Nostre-Seigneur, et que nous escoutons les raisons de la prudence humaine.

Le second soldat de nostre esprit est la memoire, la fidelité duquel venant à faillir, le trouble se fait grand en l'ame; d'autant que la memoire est le siege de l'esperance et de la crainte : or je sçay bien que l'esperance est en la volonté; mais pour m'expliquer, je veux dire ainsi maintenant. Nous devons doncques sçavoir que la pluspart des troubles que nous avons, viennent dequoy l'imagination des sens et de la chair represente frequemment des ressouvenirs mondains et terrestres à l'imagination de l'esprit, lesquels estant receus par la memoire, elle commence soudain d'entrer en deffiance; et au lieu de s'occuper à se ressouvenir des promesses de Nostre-Seigneur en faisant des actes d'esperance, et demeurant ferme en la confiance que nous devons avoir en luy, que tout perira plustost que ses promesses viennent jamais à manquer : il arrive que nous nous laissons aller à des vaines craintes qui nous portent à l'inquietude, puis la chair employe toutes ses forces contre l'esprit, attirant de son costé l'entendement et la memoire pour combattre pour elle. Certes l'on ne peut assez dire le mal que ce manquement de paix fait dans les ames.

O qu'heureuses sont celles qui ont logé en Dieu

toutes leurs esperances! ô que nous serions heureux, mes cheres ames, si nous occupions bien nostre memoire à nous ressouvenir des promesses que nous avons faites au baptesme, par lesquelles nous avons renoncé au diable, au monde, et à la chair; promesses que les religieux et religieuses reconfirment par le moyen de leurs vœux, par lesquels ils s'obligent non seulement de garder les commandemens de Dieu, ains encore de suivre ses conseils afin de se rendre tousjours plus agreable aux yeux de sa divine Majesté: ô que nous serions heureux si nous nous ressouvenions bien de ses sainctes promesses, et que nous fussions fideles à les garder, car sans doute Nostre-Seigneur viendroit à nous, et nous diroit, *Pax vobis*, Paix vous soit, comme il fit à ses apostres.

Le troisiesme soldat de nostre esprit, et le plus fort de tous, est la volonté; d'autant que nul ne peut surmonter la liberté de la volonté de l'homme, Dieu mesme qui l'a creé ne veut en façon quelconque la forcer ny violenter: et neantmoins elle est si lasche que bien souvent elle se laisse gaigner aux persuasions de la chair, se rendant à ses suggestions, bien qu'elle ne tende qu'à sa ruïne, ressemblant à cette felonne Dalila qui trompa meschamment ce pauvre Samson duquel elle estoit si cherement aimée (1). La chair a des ruses nompareilles pour vaincre l'esprit, et l'attirer à ses brutales inclinations. Mais nostre volonté a encore un autre ennemy qui luy cause

(1) 16. des Juges.

beaucoup de peines, et luy fait souvent quitter le party de l'esprit, qui est comme son tres-cher espoux: or cet ennemy n'est autre que la multitude des desirs que nous avons; car nostre volonté est d'ordinaire si pleine de pretentions et de desseins, que bien souvent elle ne fait rien que s'amuser à les regarder l'un apres l'autre, au lieu de s'occuper à en faire reüssir quelques-uns des plus profitables.

Combien avez-vous de desirs en vostre volonté? j'en ay deux, direz-vous, c'est trop, car il n'en faut avoir qu'un; Nostre-Seigneur nous l'a luy-mesme enseigné: *Porro unum est necessarium, Maria optimam partem elegit* (1): Une seule chose est necessaire, dit-il, Marie a choisi la meilleure part, c'est à dire, qu'elle a choisi cet Un necessaire: mais quel est-il cet un necessaire? c'est Dieu, mes cheres sœurs, qu'il faut aymer et rien autre; certes qui ne se contente pas de Dieu, qui est tout, merite de n'avoir rien.

Mais (direz-vous) ne faut il pas aymer le prochain, ny les exercices spirituels, puis que vous dites qu'il ne faut aymer que Dieu, et ne vouloir que luy seul, pourquoy donc tant de livres, de predications, et choses semblables? Un exemple vous fera entendre cecy: vous regardez cette muraille qui est blanche, et je vous demande qu'est-ce que vous voyez? Je voy, direz-vous cette muraille; mais ne voyez-vous point l'air qui est entre vous et elle? Non, parce que je ne regarde que la muraille,

(1) S. Luc, 10.

et bien que ma veuë traverse et passe parmy l'air qui est d'icy là, neantmoins je ne le void pas, d'autant que je n'y arreste pas ma veuë : de mesme pourriez-vous dire, en aymant Dieu je rencontre plusieurs autres choses, comme sont le prochain, les livres, les predications, et l'oraison, que j'ayme vrayement bien ; mais mon dessein principal estant de n'aymer que Dieu seul, cela fait que je n'ayme toutes ces choses qu'en luy et pour luy.

Enfin finale, si nous voulons avoir la paix en nous-mesmes, il ne faut avoir qu'une seule volonté, et qu'un seul desir, imitant le grand S. Paul qui ne vouloit sçavoir ny prescher qu'une seule chose, à sçavoir Nostre-Seigneur Jesus-Christ, et iceluy crucifié : *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum-Christum, et hunc crucifixum* : c'estoit toute sa doctrine, en cela consistoit toute sa science ; c'estoit en cette mort precieuse de nostre divin Sauveur, qu'il occupoit tout son entendement et sa memoire, c'estoit en ce seul amour du crucifix qu'il avoit arresté tous ses desirs et toutes ses volontez : ainsi puissions-nous faire, mes cheres ames, car nous possederons la vraye paix, si nous ramassons bien toutes nos puissances et facultez interieures, afin de les occuper toutes en l'amour de nostre divin Sauveur, lequel sans doute ne manquera pas de nous visiter, afin de nous donner cette saincte paix qu'il donna aujourd'huy à ses apostres bien-aymez. Ah ! mon Dieu, que cette paix est differente de celle que le monde donne à ses favoris : les mondains se

vantent quelquesfois qu'ils possedent la paix; mais pour l'ordinaire c'est une paix fausse, et laquelle est enfin suivie d'une tres-grande guerre.

Imaginez-vous, je vous prie, de voir deux navires qui voguent sur la mer, dont l'une soit celle de Nostre-Seigneur et de ses apostres, en laquelle il dort doucement; et voyez que pendant son sommeil les vents s'elevent, la tourmente devient si grande, et les vagues si impetueuses qu'elles semblent devoir à tout moment faire perir le navire : et considerez comme les apostres esmeus du present danger, courent de proüe en poupe, et de poupe en proüe : enfin voyant qu'ils ne peuvent resister à cette orage, ils reveillent Nostre-Seigneur, luy disant : *Domine, salva nos perimus* (1), Maistre nous perissons, si vous ne nous secourez. O pauvres gens! dequoy vous troublez-vous? n'avez-vous pas avec vous celuy qui pacifie toutes choses? *Quid timidi estis, modicæ fidei?* que craignez-vous, gens de petite foy? dit Nostre-Seigneur : *Tunc surgens imperavit ventis, et mari, et facta est tranquillitas magna* : et incontinent se levant il commanda aux vents et à la mer de s'accoiser, et le calme se fit soudainement à sa parole, apres quoy il persevera de dormir en paix : paix qui procedoit de la pureté et candeur de son ame : en quoy il fut apres suivy de son grand apostre S. Pierre, lequel dormoit fort tranquillement, quand l'ange le vint tirer de la prison, la nuict mesme du jour qu'on le devoit faire mourir : car

(1) S. Matt. 8.

c'est chose certaine que les vrais amis de Dieu sont tousjours tranquilles et conservent tousjours la paix que Nostre-Seigneur leur a acquise par sa mort, dans les tribulations et afflictions pour grandes qu'elles puissent estre.

L'autre barque de laquelle je veux parler, et qui represente bien naïfvement la paix des enfans du monde, est celle dans laquelle Jonas estoit; car les vents s'estant eslevez exciterent en la mer une si grande tourmente, que les matelots ne sçachant plus que faire pour eviter le peril eminent de la mort, où ils se voyoient presque reduits, le patron s'en va au fonds du navire, où trouvant le pauvre Jonas, *Qui dormiebat sopore gravi*, Qui dormoit, non d'un sommeil de paix, ains d'un sommeil de detresse; il l'aborda, et luy dit, quoy, miserable, tu dors en l'extreme affliction où nous sommes, leve toy, et invoque ton Dieu, *Et accessit ad eum gubernator, et dixit ei : quid tu sopore deprimeris? surge, et invoca Deum tuum.* Lors quelques-uns de ceux qui estoient dans le navire s'estant enquis de Jonas d'où il estoit, et où il alloit : Helas! dit-il, je suis un pauvre homme hebrieu, qui fuy de devant la face de Dieu justement irrité contre moy, ce qu'ayant entendu, ils le jetterent dans la mer.

O que cet exemple nous represente merveilleusement bien les pecheurs, lesquels pensant fuyr l'ire de Dieu, se vantent de dormir d'un doux repos, comme s'ils possedoient la paix : mais enfin ils sont bien trompez à leur reveil, c'est à dire, à l'heure de

la mort, où ils se trouvent environnez de mille troubles qui sont prests de les precipiter dans la mer des tourmens eternels, s'ils ne se repentent, et ne se retournent du costé de la divine bonté, pour implorer sa misericorde sur eux, afin qu'ils puissent par le moyen de leur contrition recouvrer la grace qu'ils ont perduë dans leur fausse paix, qui doit estre appellée plustost trouble que tranquillité, puisqu'elle se termine enfin en une inquietude insupportable.

Vous voyez doncques bien maintenant que la vraye paix ne se trouve que parmy les enfans de Dieu qui sont dans la saincte Eglise, et qui vivent selon sa volonté en l'observance de ses saincts commandemens : mais que beaucoup plus grande est celle que possedent ceux qui ne vivent pas seulement en l'observance des divins commandemens, ains encore des Conseils Evangeliques ; d'autant qu'en la parfaite mortification de soy-mesme, se trouve la vraye paix : c'est pourquoy les enfans de la paix sont ceux qui font une continuelle guerre à leur chair, et resistent courageusement à toutes ses attaques, sans jamais se lasser pour violentes qu'elles soient, sçachant bien qu'ils peuvent affoiblir cet ennemy ; mais non pas le destruire entierement ; car elle est comme l'un de ces goujats que Dieu a laissez en vie pour nous exercer, bien qu'elle ne nous puisse nuire, si nous ne le voulons.

La chair fait sa demeure dans nostre sein, nous la portons avec nous ; c'est pourquoy elle inquiete

quelquesfois nos cœurs, ayant des ruses estranges pour dresser des embusches à l'esprit : mais toutesfois si nous nous tenons fermes dans le donjon de nostre ame, accompagnez des trois soldats que nous avons dit, nous serons les plus forts, et posséderons la vraye paix, laquelle nous rendra tousjours contens dans les persecutions, parmy les injures, mespris, afflictions et contradictions.

Et puis qu'il vient à mon propos, je vous rapporteray une histoire sur ce subjet que je lisois il y a quelque temps, dans la Vie des Peres du desert, d'un jeune homme lequel estant touché de l'esprit de Dieu, et desirant d'entrer en religion ; il s'en alla trouver un bon pere qui estoit dans l'un des monasteres de la Thebayde, auquel il raconta son dessein, le suppliant avec beaucoup d'humilité, en luy faisant une harangue digne de sa ferveur, de le vouloir recevoir pour son disciple : Mon pere, luy dit-il, je viens à vous, afin qu'il vous plaise m'enseigner comment je pourray faire pour estre bientost parfait. Ce bon pere l'entendant ainsi parler, loüa fort son dessein, et luy respondit : Mon fils, quant à vous enseigner la voye de vous perfectionner, je le feray de bon cœur : mais que vous soyez si tost parfait que vous le desirez, je ne vous le puis pas promettre, d'autant que la perfection ne s'acquiert pas comme vous pensez tout d'un coup, l'on n'y sçauroit parvenir si promptement ; il faut passer tous les degrez, commençant par les plus bas pour monter jusques aux plus hauts : ne voyez-vous pas

qu'en l'eschelle de Jacob il y avoit des eschellons qu'il falloit monter l'un apres l'autre pour parvenir jusques au sommet d'icelle, ce qui ne se pouvoit faire qu'avec beaucoup de peine et de travail : de mesme, mon fils, l'on ne sçauroit parvenir à la perfection qu'avec de grandes difficultez ; et partant si vous la voulez avoir, je vous enseigneray bien comment elle s'acquiert, pourveu que vous ayez bon courage, et que vous fassiez fidellement ce que je vous diray.

Ce jeune homme qui avoit un grand desir de se perfectionner, promit qu'il feroit fidellement tout ce qu'il luy diroit : lors le bon pere luy dit, Mon fils, il faut que trois ans durant, outre la generale pratique de toutes les vertus, que vous entrepreniez encore de soulager tous les freres du monastere, de sorte que si vous rencontrez le cuisinier qui va puiser de l'eau, ou qui va querir ou fendre du bois, vous y alliez pour luy ; puis en rencontrant d'autres chargez, vous preniez leurs charges et les soulagiez en la portant pour eux : bref que vous vous rendiez le valet de tous en les servant generalement en toutes choses, sans vous espargner en rien. A quoy ce bon novice se soubmit humblement, demandant si au bout de ces trois ans il seroit parfait ; de cela, dit le pere, je ne le puis pas sçavoir, faites bien seulement cette prattique, et puis nous verrons ce qui en sera. Or les trois ans estant expirez il s'en revint trouver son maistre pour sçavoir s'il estoit parfait : Mon pere, luy dit-il, me voicy au bout de mon

terme; ce n'est pas tout, mon fils, dit le bon pere, il ne faut pas s'arrester là, mais il faut encore entreprendre un autre exercice pour trois ans, si vous voulez acquerir la perfection. O Dieu! dit le pauvre novice, quoy n'est-ce pas encore fait? faut-il derechef recommencer? est-il requis de faire si souvent des noviciaux? trois ans ne suffisent-ils pas? Helas! je pensois que je serois parfait en le voulant estre, et cependant il y a encore tant à faire. Apres qu'il eut bien fait toutes ses plaintes, son bon maistre commença à l'encourager, et le persuada si bien par ses raisons, que ce pauvre novice promit d'entreprendre encore pour trois ans la prattique qu'il luy donneroit : Or celle que ce bon pere luy recommanda fut de recevoir si bien les mortifications, mespris, corrections et humiliations, que jamais il ne manquast de faire quelque service, ou quelque present à ceux qui les luy feroient, et le plus promptement qu'il pourroit, et s'il n'avoit autre chose à donner, qu'il fist des boucquets pour leur presenter, ou des nattes, et semblables choses : ce qu'il promit d'accomplir, et le fit fort fidellement, bien qu'il ne manquast pas d'exercice; d'autant que le bon pere ayant donné le mot du guet aux religieux, ils l'esprouverent comme il falloit, si qu'à tous propos il estoit en peine de faire des presens; car les mespris, humiliations, mortifications et espreuves, ne luy manquoient point.

Or ce second noviciat estant derechef parachevé; il vint rendre compte à son maistre, plein de desir

de sçavoir s'il avoit acquis la perfection. Mais le pere luy dit, Mon fils, il n'appartient qu'à Dieu seul de juger si vous estes parfait ou non, si vous voulez neantmoins nous en ferons bien encore une petite espreuve : le pere donc le fit tout barboüiller, et le mena ainsi dans une ville qui estoit toute proche de là, à la porte de laquelle il y avoit des soldats qui n'avoient autre chose à faire qu'à regarder les passants, afin de trouver en eux quelque subjet de rire ; de maniere qu'aussi-tost qu'ils virent ce pauvre jeune homme ainsi fait, ils commencerent à se mettre apres luy, qui le broquardoit de parole, qui venoit jusques aux coups, les autres l'injurioient ; bref ils s'en joüoient tout ainsi que d'un fol, et ce qui leur faisoit croire qu'il le fust, c'estoit que tandis qu'ils le traittoient de la sorte, il avoit une telle joye dans son cœur, qu'elle paroissoit mesme sur sa face ; car à mesure qu'on luy disoit plus d'injures il paroissoit plus content et joyeux, ce qui satisfaisoit grandement le bon pere qui le regardoit pendant cette espreuve : mais d'un autre costé cela estonnoit merveilleusement les assistans ; de maniere que l'un des soldats retournant enfin son esprit sur la contenance de ce pauvre novice, plein d'estonnement il commença à l'interroger, et luy demander comment il pouvoit rire, ne pouvant comprendre comme un homme pouvoit estre si insensible aux injures qu'il paroissoit. Surquoy vous remarquerez en passant, que Nostre-Seigneur permet tousjours que les vertus de ses vrays serviteurs soient reconnuës par

quelqu'un. Lors ce bon novice luy respondit: O certes, il me semble que j'ay bien subjet de rire et d'estre content, d'autant que je possede la paix en mon ame parmy toutes les mocqueries et les attaques que vous me faites; mais de plus n'ay-je pas un grand subjet d'estre content? car en verité vous m'estes bien plus doux que ne m'a pas esté mon maistre que vous voyez là, et lequel m'a icy amené, d'autant qu'il m'a tenu trois ans en telle subjection, qu'il falloit tousjours que je fisse quelque present à ceux qui me mal-traittoient, pour recompense de l'offense qu'ils m'avoient faite; et cependant vous autres qui taschez de me tourmenter et affliger, ne m'obligez point à vous en recompenser.

Considerez un peu, mes cheres filles, combien grande estoit la paix que ce jeune homme possedoit en son ame; puisque les injures, les mespris et risées d'une trouppe de desbauchez ne l'esmouvoient aucunement. Or c'est cette vraye paix que je vous desire, paix laquelle se conserve et s'accroist emmy la guerre, et les tourbillons des vents, des persecutions, humiliations, mortifications et contradictions que nous rencontrons en cette vie mortelle; afflictions et peines qui seront enfin suivies d'un repos eternel, et de tres-douces consolations, pourveu que nous les ayons souffertes à l'imitation de ce bon religieux, avec la paix interieure de l'esprit; paix laquelle ne s'acquiert en cette vie que par l'union de l'entendement, de la memoire et de la volonté avec l'esprit, et de l'esprit avec Dieu, ainsi que nous

vous avons monstré : paix laquelle ne se peut trouver hors la saincte Eglise. Paix enfin finale, qui ne se rencontrera jamais qu'en l'obeyssance du sainct Evangile, puis qu'il n'y a point de salut hors delà, c'est pourquoy je vous exhorte, mes cheres ames, de vous attacher fidellement à cette saincte doctrine, afin que vous puissiez recevoir la benediction eternelle du Pere, du Fils, et du Sainct-Esprit. Amen.

DIEU SOIT BENY !

SERMON

DES TRADITIONS

POUR

LE QUATRIESME DIMANCHE

D'APRES PASQUES.

Adhuc multa habeo vobis dicere, sed non potestis portare modo: cùm autem venerit Spiritus ille veritatis, docebit vos omnem veritatem, etc. JOAN. 16.

J'ay encore plusieurs choses à vous dire, mais vous n'estes pas capables de les comprendre maintenant, quand le Sainct-Esprit sera venu, il vous enseignera toute verité.

C'EST un vieil axiome entre les philosophes, que tout homme desire de savoir : *Omnis homo natura scire desiderat,* dit Aristote : en quoy l'esprit humain est si ardent, que l'ennemy ne sceut trouver tentation plus grande pour decevoir nos premiers parens, que de leur proposer : *Eritis sicut Dii scientes bonum et malum* (1), vous serez comme des Dieux, sçachant le bien et le mal. C'est ce grand desir qui apprivoisa l'homme avec son ennemy capital par les arts divinatoires, et qui donne credit à tant de pronostiqueurs. Ce fut ce desir qui fit sortir d'Athenes, et tant courir ce grand Platon, comme dit S. Hierosme, *Epist. ad Paulinum Presbyterum,* qui fit al-

(1) Gen. 3.

ler dés le bout de France et d'Espagne à Rome vers Tite-Live. Ce fut ce desir qui fit renoncer ces anciens philosophes à leurs commoditez corporelles, etc. Et c'est à ce desir naturel de l'homme, auquel Nostre-Seigneur a egard aujourd'huy, quand pour consoler ses apostres de son absence, il leur promet le Sainct-Esprit, pour leur apprendre toute verité, et afin de leur aiguiser ce desir, il leur dit : *Adhuc multa, etc.* puis pour les combler d'une certaine et magnifique esperance et consolation, il leur dit : *Cùm autem venerit ille spiritus veritatis, etc.* Et parce que la science peut nuire à celuy qui la possede, s'il ne la rapporte à bonne fin, il adjouste : *Ille me clarificabit, quia de meo accipiet.* Mais cependant Nostre-Seigneur monstre par ces paroles, que personne ne peut estre capable de la celeste doctrine, sinon par la faveur du Sainct-Esprit : ainsi le faut-il croire sans doute. Et partant voulant aujourd'huy vous monstrer avec ces paroles, un des premiers et plus importans fondemens de la doctrine chrestienne, je vous supplie, demandons à ce celeste consolateur son ayde, laquelle pour mieux obtenir, il nous y faut employer l'intercession de tous les saincts, particulierement de la glorieuse Vierge, à laquelle pour ce subjet nous presenterons l'*Ave Marie.*

L'HISTOIRE escrite au 6. chapitre du 3. des rois, de l'admirable fabrique du temple de Salomon, raconte qu'il n'y avoit qu'une entrée en l'oracle qui estoit dans iceluy : mais cette entrée avoit deux huis de

bois d'olive, il y avoit cinq posteaux, et sur les huis estoient peints des cherubins, des palmes, entaillez et relevez d'ouvrages, au reste tout y estoit doré : certes c'estoit une riche et magnifique entrée. Ainsi le second peuple, ou la seconde maison, qui est l'eglise evangelique, n'a qu'une entrée en son oracle, mais cette entrée a deux portes, non moins riches que ces anciennes. J'appelleray pour ce coup icy l'oracle du christianisme la saincte doctrine evangelique, ou l'Evangile : car de fait l'oracle n'estoit autre, sinon le lieu d'où Dieu monstroit ses volontez au peuple. Et comme sommes nous enseignez ? sinon par la foy, laquelle peut estre appellée oracle, parce qu'en icelle on entend Dieu : *Fides ex auditu, etc* (1). Mais l'unique entrée de cet oracle, c'est la parole de Dieu, car nous ne pouvons pas entrer en cet auditoire de Dieu, que ce ne soit *per verbum Dei*. Mais cette entrée a deux portes, à sçavoir, l'escriture et la tradition : elles sont encores de bois d'olive, parce qu'elles portent la grace de Dieu. En icelle sont les cherubins, c'est à dire, la plenitude de sçavoir, les palmes, la victoire, et la force contre les tentations : *Assumite gladium spiritus quod est verbum, virtus enim Dei est ad salutem omni credenti* (2). Prenez le glaive de l'esprit, qui est la parole ; car elle est la vertu de Dieu pour le salut à tous ceux qui croyent. Il y a de beaux ouvrages qui s'advancent, parce que cette parole tend aux sainctes œuvres, tout y est couvert d'or ; cette couverture sont les œuvres de charité, parce

(1) Rom. 10. — (2) Ephes. 16. Rom. 1.

que la foy sans la charité est morte : *Si linguis hominum loquar, charitatem autem non habuero, nihil sum, etc.* (1). Voila doncques le moyen d'entrer en l'oracle de la foy chrestienne, c'est d'entendre la parole escrite et la tradition, et c'est ce que Nostre-Seigneur vouloit dire en ces paroles que j'ay prises à interpreter; car il dit, *adhuc habeo :* c'est signe qu'il avoit beaucoup dit de choses, quand il dit, qu'il en a encores beaucoup à leur dire, et puis que nous n'avons point ces choses là en escrit, c'est signe qu'il y a beaucoup plus de paroles dites, que d'escrites.

Mais parce qu'en cette doctrine nous ne sommes pas d'accord avec les adversaires, j'en diray sommairement quelque chose, qui confirmera l'interpretation et la foy catholique, en cet ordre. Premierement qu'il y a des sainctes traditions en l'Eglise. 2. Qu'elles y sont necessaires. 3. L'authorité qu'elles ont sur les chrestiens. 4. Comme il les faut connoistre. 5. Une brieve resolution contre toutes les objections des adversaires.

Quant au premier poinct j'auray bien-tost fait, car comme les traditions donnent authorité à l'Escriture, ainsi que je monstreray bien-tost ; de mesme les Escritures donnent authorité aux traditions, comme deux huis qui s'entrejoignent, comme les deux cherubins qui s'entreregardoient au propitiatoire.

1. *Multa habeo vobis dicere, etc.* Or de cela nous

(1) 1. Cor. 13.

n'avons que bien peu. *Joan. ult.* Tout le monde ne pourroit comprendre ce que Nostre-Seigneur a fait. *Act.* 1. *Per dies quadraginta apparens eis, et loquens de regno Dei.* On me dira qu'il n'est pas necessaire : il suffit qu'il soit utile comme l'epistre *ad Philemonem.* Puis, ou Nostre-Seigneur le leur devoit dire pour eux, ou pour l'Eglise : si pour l'Eglise, donc nous l'avons encore : si pour eux seulement, donc en l'Evangile n'y est pas tout ce qui est necessaire à un chascun.

1. Cor 11. *Laudo autem vos, fratres, quod per omnia mei memores estis; et sicut tradidi vobis, præcepta mea tenetis. De modo orandi, etc. Si quis autem videtur contentiosus esse, nos talem consuetudinem non habemus, nec Ecclesia Dei.* Puis, *Ego enim accepi a Domino : cætera cum venero disponam.* Thess. 2. *Itaque fratres, tenete traditiones quas accepistis, sive per sermonem, sive per Epistolam nostram*, autant l'un que l'autre. 2. Tim. 2. *Formam habe sanorum verborum quæ a me audisti, in fide et in dilectione in Christo Jesu : Bonum depositum custodi, per Spiritum sanctum qui habitat in nobis.* Cap. 2. *Tu ergo, fili mi, confortare in gratia, que est in Christo Jesu, et quæ audisti à me per multos testes, hæc commenda fidelibus hominibus qui idonei erunt, et alios docere* 2. Joan. *Plura habens vobis scribere, nolui per chartam et atramentum : Spero enim me futurum apud vos, et os ad os loqui.*

Eusebius lib. 3. *cap.* 36. *historiæ. Dion. Areopag. cap.* 1. *Eccles. Hierarchiæ. Egesippus lib.* 4. *cap.* 8.

Euseb. 5. lib. comprehendit traditiones Apostolicas, lib. 5. cap. 20. Polycarpus referebat verba Domini, quæ ab Apostolis audierat, Irenæus ea scribebat in corde. Idem lib. 5. cap. 1 Il parle de la commixtion de l'eau avec le vin.

Mais, *lib.* 3. *cap.* 2. 3. et 4. il en parle tout au long. Entre autres choses, il dit qu'en l'Eglise comme en un riche dépositaire les apostres ont conferé tout ce qui est de la verité : *Ut omnis quicumque velit, sumat ex ea aquam vitæ, hæc est vitæ introitus, omnes autem reliqui fures sunt et latrones, quæ autem sunt Ecclesiæ cum magna diligentia diligere. Et post : Quod autem si neque Apostoli scripta quidem reliquissent, nonne oportebat sequi ordinem traditionis quem tradiderant iis, quibus committebant Ecclesias, cui, etc.* Il dit que plusieurs nations sans escrit, gardent l'ancienne tradition escrite dans leur cœur.

Tert. lib, de corona militis, etc. Il parle de ces ceremonies du baptesme du signe de la croix, du sacrifice anniversel *pro defunctis*, et dit, *si legem expostules scripturarum, nullam invenies; traditio tibi prætenditur auctrix, consuetudo confirmatrix, fides observatrix.*

Cypr. lib. 2. *Epist.* 3. *Admonitos nos scio, ut in calice offerendo Dominica traditio servetur, nec aliud fiat à nobis, quam quod pro nobis Dominus prior fecit, ut calix qui in ejus commemorationem offertur, mistus vino offeratur.* S. Augustin ne dispute quasi autrement, *contra Donatistas de Baptismo.*

Que diray-je des adversaires, combien ont-ils de

traditions, le dimanche, par tout. L'observation d'iceluy, Pasques, l'Ascension en quelques lieux, le baptesme des petits enfans, les parains, l'imposition des noms, donner la cene le matin, se marier devant le ministre. Voila quant au premier poinct.

Quant au 2e je dis les traditions estre necessaires. 1. pour authentiquer l'Escriture; car qui nous a dit qu'il y a des livres canoniques? L'alcoran dit bien qu'il a esté envoyé du ciel; mais qui le croit? qui nous a dit l'Evangile de S. Marc, etc. plustost que celuy de S. Thomas et de S. Barthelemy? Pourquoy ne reçoist-on l'Epistre qui porte le tiltre *ad Laodicenses,* puis que S. Paul aux Colossiens, *cap. ult.* atteste leur avoir escrit, plustost que celle aux Hebreux? Pourquoy croiray-je que l'Evangile de S. Marc, est de S. Marc, celuy qu'on monstre maintenant?

Calvin, livre premier de son institution, chapitre septiesme, dit que le Sainct-Esprit, etc. Mais quelle folie? c'est pourquoy S. Basile a eu raison de dire, *lib. de Spirit. sanct. cap.* 27. *Si traditiones negligantur, fore ut Evangelium detrimentum patiatur.* Et S. Augustin, *contra epistolam fundamenti, dicit se Evangelio non crediturum, nisi Ecclesia præciperet.*

2. Pour le sens de l'Escriture; *Putasne intelligis quæ legis? Act.* 8. On peut s'opiniastrer par tout, etc.

Pour le nombre des sacremens; car qui m'a dit que le lavement des pieds que fit Nostre-Seigneur

ne fut pas sacrement, et le Baptesme le fut, et qui m'a dit qu'il falloit mettre du vin au calice, etc.

4. Nous avons plusieurs articles de foy par là, comme que le baptesme des heretiques est bon. 2. La descente de Nostre-Seigneur aux enfers. 3. La virginité ne Nostre-Dame. Ce n'est donc pas merveille si Irenée a dit : *Qui successionem habent ab apostolis, cum Episcopatus successione charisma veritatis certum secundum placitum patet accepisse*, lib. 4. cap. 43.

Et Nostre-Seigneur : *Cùm autem venerit spiritus sanctus, docebit vos omnem veritatem*, dequoy l'Eglise a besoin, *contra novas hæreses exorientes; in Græco*, il y a *deducet in omnem.*

Quant au troisiesme point, *Auctoritatem habent à Christo, et ab Ecclesia*, bon gré mal gré tous les adversaires. *In omni scripto ut recipiatur, debet constare de veritate testificantis et testificationis. A Christo immediate, ut sacramentorum forma, et quod vino aqua sit admiscenda, ut Justinus testatur Apoll.* 2. *Mediate per Spiritum sanctum in Ecclesia præsidentem, per Apost. ut jejunium Quadragesimæ, et alia multa. Vel per Ecclesiam,* comme il y en a beaucoup, et ont la mesme authorité que les Loix escrites. *Diuturnæ ff. de n. e. consuetudo D. l.*

Quant au quatriesme. *Modus cognoscendi petendus est ab Ecclesia generaliter; quæ quoniam decrevit aliqua, quæ in scripturis explicite non sunt, signum est esse tradita. Sic Mariæ Virginitas, numerus lib Canonicorum.*

2. *Quando Ecclesia universa aliquid agit, quod non posset agere nisi mandato Christi, ut baptizare parvulos: et non rebaptizare hæreticos.* Dont S. Augustin a bien dit : *Epist.* 118. *Affirmare non recte fieri, quod universa Ecclesia facit, insolentissimæ est insaniæ.*

3. *Quando Ecclesia aliquid semper egit, et si ipsa potuerit instituere, ut quadragesima, quæ usque ad tempus Ignatii, ad Philipp. producitur. Sic minores Ordines, in Epistola ad Antiochenses.*

4. *Quando in Concilio, vel seorsim omnes Doctores id dicunt, ut in concil. Nicœn. 2. act. ultimæ Imagines venerari. Sic ceremoniæ in baptismo. Basil. Tert. Dionys.*

En cinquiesme lieu. Pour resoudre briefvement tous les argumens, voicy les regles : premierement, se souvenir que les traditions sont paroles de Dieu comme l'Evangile, et non jamais contraires à l'Escriture, et par ce moyen s'en vont à neant tous ces passages que nos adversaires ont accoustumé de nous objecter : *Non addetis ad verbum, quod ego præcipio vobis.* Deut. 4 et 12. *Sed licet nos, aut Angelus de cælo evangelizet vobis, præter quam quod evangelizavimus vobis, etc. Gal.* 1.

2. Que tout ce qui est necessaire à l'Eglise, est contenu en l'Escriture, *non explicite*, mais bien *radicaliter.* Ce qui est *explicite*, est suffisant pour sauver les particuliers, mais non pour l'instruction de tout le corps : ainsi est refuté ce passage qu'on objecte. *Hæc scripta sunt ut credatis, etc. et ut credentes vitam habeatis.*

3. Que nos traditions ne sont pas humaines, mais divines, ainsi est refuté ce passage : Isa. 29. *In vanum colunt me docentes mandata, et doctrinas hominum*, et tous les livres qu'on a faits, *adversus humanas traditiones*.

Quant aux Peres, il y a deux regles, l'une, qu'on se garde de la fallace : *à particulari affirmativa ad negativam simpliciter*, et qu'on se souvienne de la regle : *Ex puris particularibus nihil sequitur, sicut Irenæus ait. Evangelium prædicaverunt, postea scripserunt : ergo nihil de Evangelio prædicaverunt, quod non scripserint*, ainsi, *scriptura est fundamentum, et columna fidei*, doncques, etc.

La seconde, c'est de les lire.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.









ŒUVRES
COMPLÈTES
S. FRANÇOIS
DE SALES



SERMONS

I